

LA COMTESSE DE CASTIGLIONE - 1840-1900

**Le Roman d'une Favorite, d'après sa correspondance
intime inédite et les Lettres des Princes**

PAR FRÉDÉRIC LOLIÉE

PARIS - ÉMILE-PAUL ÉDITEUR - 1925.

PRÉFACE.

CHAPITRE PREMIER. — L'AUBE JUVÉNILE.

CHAPITRE DEUXIÈME. — LA PÉRIODE TRIOMPHANTE.

CHAPITRE TROISIÈME. — UN RÊVE INTERROMPU.

CHAPITRE QUATRIÈME. — PENDANT SES JOURS D'ÉCLAT.

CHAPITRE CINQUIÈME. — UN RETOUR D'ILLUSIONS POLITIQUES.

CHAPITRE SIXIÈME. — RUPTURE AVEC LE MONDE.

**CHAPITRE SEPTIÈME. — LES DERNIÈRES AMITIÉS DE LA
COMTESSE : SES PRINCES.**

**CHAPITRE HUITIÈME. — LES DERNIÈRES AMITIÉS DE LA
COMTESSE : SES FAMILIERS.**

CHAPITRE NEUVIÈME. — L'HEURE DES CONFIDENCES.

CHAPITRE DIXIÈME. — LA DÉTRESSE FINALE.

CONCLUSION.

PRÉFACE

Si jamais l'histoire et le roman, constamment attirés l'un vers l'autre, parurent se rejoindre et se fondre, de manière à former de leur étroite union un sujet aussi captivant, aussi rempli d'imprévu que les œuvres d'imagination les plus singulières, ce fut, certes, dans la vie de la célèbre et très mal connue comtesse de Castiglione, surnommée **la Divine** pour sa beauté supra-humaine et qui, après avoir été la voix secrète, aux Tuileries, de la politique italienne, **la favorite**, disait-on, de Napoléon III, la conseillère et l'amie des princes de la maison d'Orléans, termina, loin du monde, lasse de tout et de tous, son étrange aventure de rayonnement et de conquête.

Elle excita d'ardentes curiosités, cette existence de femme, diverse, contrariante et fantasque au delà de ce qu'on pourrait imaginer. Par cela même qu'elle échappa, jusqu'à l'heure actuelle, aux précisions de l'histoire, elle a stimulé fort la verve des créateurs de légendes. Ne fut-elle pas, tour à tour, par des côtés de ressemblance fuyante et partielle, la tumultueuse Clorinde d'Émile Zola, l'équivoque Savelli de Gilbert-Augustin Thierry ; et, prise à l'extrême limite de son déclin, la fantômale Rospiglieri, de Henri de Regnier ? N'a-t-elle pas gardé, au delà des ans révolus, ses poètes, ses dévots extasiés, ses adorateurs posthumes ?

C'est que, vraiment, il y eut de tout dans sa destinée : un prodige de perfection naturelle tenant du miracle, des essors d'intelligence et d'ambition, dont elle aurait eu le droit d'attendre des résultats moins illusoire, des aventures de rêve, des équipées folles, des réalités boccaciennes, des scènes approchant du tragique, des côtés de déchéance morale et physique déconcertants, et, sur l'ensemble s'étendant, comme une ombre persistante, un continuel mystère.

Mais, au juste, que savait-on d'elle, hier encore ? Très peu de chose : des échos dispersés, des reflets de ses apparitions sensationnelles à la Cour des Tuileries, des miettes anecdotiques ramassées au petit bonheur, des insinuations sans caractéristiques de preuves, des histoires sans détails de ses liaisons supposées, quelques vagues données concernant ses allées et venues diplomatiques entre la France et l'Italie, enfin des traits épars de sa réclusion volontaire, en ses appartements ténébreux de la place Vendôme et du café Voisin.

C'était tout.

On semblait ignorer complètement qu'à la chute de Napoléon III la triomphante des beaux jours du Second Empire n'avait pas dépassé sa trentième année ; qu'elle se retrouvait encore très. belle, au miroir ; qu'elle n'avait pas si tôt donné l'adieu définitif à l'admiration des hommes, au monde, à la politique ; qu'elle, eut à parcourir une seconde phase de vie pavée d'espoirs merveilleux et d'illusions renaissantes ; qu'elle fut, jusqu'en 1877, du fond de sa demi-retraite, une spectatrice des événements fermement agissante et qu'enfin les échecs d'une destinée manquée beaucoup plus que les regrets de ses charmes perdus furent la cause, la vraie cause de la séquestration étrange où voulut s'enfermer, jusqu'à l'heure du suprême évanouissement, cette âme un peu vaine et théâtrale.

Comment une étoile mondaine aussi fameuse, quand elle était à l'ascendant de son cours, n'avait-elle pas laissé des traces moins fugitives de son apparition éclatante ? On fut instruit dans le Paris remuant et informé des singularités en foule de la comtesse de Castiglione. On ne pénétra point le secret de son âme ni les mobiles véritables de sa perpétuelle agitation d'esprit.

Les recherches n'y manquaient point, cependant.

Elle avait beaucoup étonné le monde, de son vivant. Après que fut achevé le cercle de ses jours, des interrogations nouvelles se levèrent, et le ton en fut bien avivé, lorsqu'on apprit que le gouvernement italien, inquiet des indiscretions possibles, avait fait apposer les scellés sur les papiers de la disparue. [Waldeck-Rousseau](#), disait, alors, l'un des attachés de l'ambassade de Rome, à Paris, [pourra élever telle protestation qui lui paraîtra convenable. Des affaires d'État, qui sont les nôtres, se glissèrent dans cette correspondance. Les agissements de notre diplomatie y sont intéressés au vif. Nous ne nous en dessaisirons jamais.](#) Les héritiers réclamèrent. Des avoués grossoyèrent. Les ressorts de la judicature furent mis en mouvement. Vaines plaintes, inutiles procès : gain de cause demeura aux mandataires du royaume d'Italie. Et les quelques papiers qui avaient échappé aux destructions systématiques de la comtesse, — après un double vol commis chez elle, peu de temps avant sa mort — furent confisqués autoritairement.

Ces notes plus ou moins révélatrices, ces parcelles documentaires enrichies d'autographes princiers ou autres, eurent le sort de tant de pages confuses, précédemment brûlées. Il ne resta aux chercheurs en fièvre de découverte que des cendres ; et, par hasard, des carnets de comptes brouillonés 'en commun avec sa gouvernante — sa vieille nourrice Luisa Corsi —, des pièces de procédure quelconques, des griffonnages sans signification, des vestiges d'écritures dénués de valeur, parce qu'ils étaient comme les précédents, dénués de sens. A deux ou trois mois de là, on exposait en salle publique et vendait aux enchères les bijoux, les dentelles, les tableaux. L'œuvre de dispersion parut consommée. La mémoire de la comtesse de Castiglione semblait avoir perdu la trace de l'avenir.

Il y eut, à la fin de 1901, un réveil d'espérance au cœur de ses derniers fidèles. Allaient-ils enfin se voir sur le chemin des révélations tant souhaitées ? Le 24 ou 25 décembre, la police italienne avait arrêté, à la Spezia, une ancienne femme de chambre de [la belle morte](#). Une perquisition opérée au domicile de cette aventurière avait amené la trouvaille d'une certaine liasse, qu'on disait être précieuse. Des lettres signées, assurait-on, de Napoléon III, de Victor-Emmanuel, de Cavour, de la reine Augusta de Prusse, de la grande-duchesse Stéphanie. Un détail plus certain, c'est qu'on avait découvert, dans les bagages de la Vergazzola, un crucifix en ivoire d'un rare mérite d'exécution, des objets en cristal taillé, des vases d'argent d'une fine ciselure artistique ; et que la provenance en était notoire. Celle qui les avait dérobés eut à en répondre devant les tribunaux ; on mit la main sur des complices ; on s'occupa, quelque temps, de cette affaire ; puis, le nom de Mme de Castiglione qu'on y avait mêlé, rentra dans le silence. On ne parla plus des susdits papiers secrets, dont l'imagination des journalistes avait grossi le nombre et l'importance.

Tout n'était pas absolument perdu, cependant, des signes écrits de son passage entre ciel et terre.

Tels de ses amis de France : Léon Cléry, le duc de Vallombrosa, Louis Estancelin¹, celui-ci surtout qu'elle favorisa, jusqu'à l'en accabler, de ses confidences journalières, avaient conservé, par de vers eux, des attestations nombreuses de sa verve épistolaire.

¹ Nous ajouterons à ces noms celui du poète Robert de Montesquiou, qu'elle nomme en ses lettres, et qui lui a consacré un véritable culte d'art.

On aurait pu savoir, en outre, que, dans un coin retiré de la Spezia, en Italie, s'était niché un semblant d'archives castiglioniennes. En l'une des propriétés qu'avaient laissées à l'abandon les Oldoini, un vent de fortune avait ramassé quelques débris et glanures de cette vie sans discipline ni fixité. Des lettres politiques ou des lettres d'amour accompagnées de leurs réponses s'y étaient logées passagèrement. Il n'y a guère, un savant italien, le bibliothécaire de la Spezia, M. Ubaldo Mazzini se rappelait les avoir tenues en main. Il avait eu la fantaisie de les parcourir. L'agrément de curiosité satisfaite, qu'il avait tiré de cette rencontre toute fortuite, il voulut, plus tard, en étendre l'impression au profit de notre personnelle étude. Animé de cette intention généreuse, il s'était remis en campagne ; un matin de décembre 1911, il avait renouvelé son pèlerinage en ces lieux écartés. Il reconnut la maison vide à ses marches verdies, à ses corniches moussues, à son jardin sauvage. Intérieurement l'état des pièces lui démontra de la façon la plus apparente que, depuis sa dernière visite, elles n'avaient dû être fréquentées que par la pluie, les rongeurs en liberté et les *ladroni*.

Il en constata les ravages, mais ne distingua pas autre chose. Hélas ! les intéressantes reliques s'étaient volatilisées, on ne savait où ni comment.

La déception fut grande, sur deux points de la terre, en même temps.

Mais des compensations nous étaient promises, ailleurs, outre celles qui nous étaient acquises personnellement déjà, et de plus abondantes. Par bonheur, dormaient dans un château normand quarante années de crayonnages dieppois, que nous connaissions bien. C'était là que nous avions salué, pour la première fois, en 1905, jouissant de son hospitalité cordiale, de sa conversation prodigue où repassait un demi-siècle de souvenirs, le plus constant, le plus écouté des amis de la comtesse de Castiglione : Louis Estancelin. Plus de quatre-vingts années s'étaient amassées sur sa tête. Il était demeuré ce qu'il fut toujours : aimable à vivre et beau causeur. Volontiers, revenaient à la surface de sa mémoire force particularités d'existence, force traits de caractère des personnages qu'il avait autrefois approchés ou côtoyés. Il en avait retenu bien des paroles, bien des détails qu'on aurait cru perdus. Mais la physionomie centrale à laquelle il ne se lassait point de revenir par le rappel d'un mot saillant, d'un signe évocateur, d'une allusion imprévue, c'était elle, toujours elle, l'isolée, l'unique.

Six ans après, je repris le chemin des belles avenues plantées de hêtres et de chênes qui s'arrêtent devant le château de Baromesnil. L'automne s'était revêtu de ses dernières parures. La campagne normande paraissait toute mouillée de lumière. Il me fut donné de revoir, au delà du parc, la large pelouse et le frais tapis de verdure où, par une radieuse journée de 1882, s'était dressée la tente du banquet qui réunissait, pour fêter l'union de Mlle Estancelin et du comte de Clercy, presque tous les princes et princesses de la maison de France. Pendant plusieurs jours, la chambre du général, qu'avait occupée, en 1848, la duchesse de Montpensier fuyant l'orage révolutionnaire, cette chambre fut la nôtre. Nous n'eûmes pas la joie de retrouver, en son salon hospitalier, en sa bibliothèque attirante, l'ami perdu. Mais ce fut le même accueil, que nous reçûmes du nouveau maître de la maison, et la même bonne grâce naturelle. Avec une libéralité d'âme grande et simple, dont les exemples sont rares, le comte Vivien de Clercy, — le dernier descendant d'une des plus vieilles familles de France, dont l'un des aïeux gagna de porter, dans ses armes, un lys de France, à la bataille de Bouvines, et dont le père avait été le propre filleul du comte de

Chambord — M. de Clercy nous ouvrit ses archives tout au large. [Voyez, choisissez, prenez](#), nous dit le plus aimablement du monde le châtelain de Baromesnil et de Derchigny. Il y avait là des trésors de correspondance historique, qu'avait amassés laborieusement Estancelin, le fidèle champion des princes d'Orléans. Et, tout auprès des registres volumineux, aux fermoirs d'argent, à la reliure somptueuse, que gonflaient les mille autographes du comte de Paris, du duc d'Aumale, de Robert d'Orléans et des Montpensier, s'étagaient, dans leur coin à part, quinze à seize cents lettres de Mme de Castiglione, adressées au compagnon distant avec lequel on aurait pu dire qu'elle fut mariée d'amitié.

Quarante années d'effusions épistolaires, où elle avait répandu, de jour en jour, comme pour en former les éléments du livre à venir, les rappels de ses heures de jeunesse, les circonstances marquantes de ses triomphes mondains ou de ses interventions secrètes dans la politique extérieure du Second Empire, ses désenchantements si rapides d'une vie de scepticisme et de plaisir, ses lointaines impressions de Cour, ses réveils d'activité stérile, ses opinions sur les princes, qu'elle avait de trop près connus pour ne point les juger sans illusion, enfin toutes les imaginations en désordre, qui hantèrent sa cervelle, pendant la période finale.

De ces mille lettres jointes à celles qui nous furent personnelles, de cette correspondance diffuse, sans ordre, sans date, presque illisible en maintes places et, pour ainsi dire, impubliable, mais d'où les traits jaillissent inattendus, révélateurs, pleins de sens moral ou de mots trouvés, nous aurons composé, ligne à ligne en quelque sorte, l'histoire d'une vie extraordinaire, à peine finie de la veille, et qui n'aurait peut-être jamais eu d'historien.

Il était à craindre que, trop épris du modèle, nous ne fussions tenté d'élever un piédestal trop grand pour la statue.

Nous avons eu conscience de ce péril ; et, pour nous en garder, notre soin le plus constant aura été de ne perdre jamais entièrement le contact des voisinages illustres, qui, de leur éclat, de leur rang, de leur réputation, de leur importance personnelle, relevèrent les pas et démarches de la comtesse de Castiglione. C'était le plus sûr moyen de la maintenir dans les justes proportions de son rôle plus agité qu'efficace, la laissant, au reste, sans en rien diminuer, fidèle à sa propre ressemblance, telle exactement qu'elle fut de nature et par elle-même, c'est-à-dire : une femme étrangement belle, supérieurement intelligente, déraisonnable à l'extrême mesure et singulière entre toutes.

Le souci du vrai ne nous a pas permis d'esquiver, en descendant la pente de sa vie, les détails aussi navrants qu'étranges de sa fin. Il y eut, alors, dans cet inconnu, quelque chose de dramatique et de sombre expliquant le décousu de ses idées, le désarroi de son jugement, le vide qui régnait autour d'elle, la glace qui entourait son cœur et la ruine physique, qui avait devancé les années.

Mais la merveilleuse créature qu'elle fut, en des temps meilleurs, se dégagera d'autant plus originale et d'autant plus vivante des ombres de son déclin. La légende, dont l'avait ennuagée la fantaisie brouillonne des chroniqueurs, se dissipera, telle une brume sans consistance, aux clartés crues de l'histoire. Les feuillets intimes, qu'on avait recherchés avec une telle sollicitude et qu'on n'espérait plus découvrir, nous les aurons tenus entre nos mains. Ils nous auront

permis de fixer, sous leur couleur franche et réelle, les traits de cette mystérieuse figure de beauté sans amour, d'ambition sans récompense et d'éclat sans bonheur.

Frédéric LOLIÉE.

CHAPITRE PREMIER

L'AUBE JUVÉNILE

Sous les ombrages d'une promenade florentine. — Une apparition ravissante. — Son nom ; le secret de son berceau. — Les années enfantines de Virginia Oldoïni, future comtesse de Castiglione. — Des traits du premier âge. — Les grâces naissantes d'une merveilleuse beauté. — Aux environs de sa quinzième année. — Parmi tant d'admirateurs ; les circonstances de son mariage ; curieux récit d'une ambassadrice, de nos oreilles écouté, un demi-siècle plus tard. — Séduisant voyage de noces. — En revenant des îles Borromées. — Présentation à la cour de Sardaigne de la jeune comtesse. — Des succès prometteurs. — Ses ambitions plus hautes. — Mme de Castiglione et le ministre piémontais Cavour. — Une délicate mission. — Comment la divine Nicchia, en sa dix-septième année fut envoyée de Turin à Paris pour charmer politiquement l'Empereur des Français.

Par un matin enchanté, dans l'air bleuâtre et doux, Florence, la Ville des Fleurs, respirait, au réveil, toutes les grâces du printemps.

Déjà, sous les feuillages nouveaux des Cascine allaient et venaient paresseusement les promeneurs. De côté et d'autre, entre gens de connaissance, on échangeait des saluts et des sourires lorsque, tout à coup, les regards se quittèrent, pour se tourner, en même temps, vers une charmante apparition.

Descendue d'un équipage qui la suivait au pas, une jeune fille merveilleuse à voir en sa fraîche toilette, dont l'étoffe simple épousait harmonieusement les lignes de son corps, avançait dans la clarté de ce jour radieux.

A sa démarche, à son air de tête, on la sentait déjà tout elle-même, heureuse d'être belle, d'être jeune, d'être riche, fière d'être Italienne et, par-dessus tout, Florentine¹.

D'un pas sûr et léger, elle côtoyait le bord des larges pelouses égayées de leurs bouquets d'arbres.

Un murmure flatteur suivait sa trace.

La grâce et la pureté de ses traits, l'éclat de ses longs yeux bleus, l'exquise délicatesse de son teint, la ravissante expression de son visage et la perfection idéale de sa personne entière faisaient dire : il n'en est pas, ailleurs, d'aussi belle que Nina Oldoini.

Plus éclatante et non moins séduisante on la reverrait, le soir, en sa loge de la Pergola, avec son regard lumineux, les promesses de sa taille, les fleurs de pourpre semées en sa chevelure aux tons d'or sombre, attirant et forçant l'attention d'une salle emplie d'élégances.

Telle se montrait, à son aurore, celle qu'on appellera *la divine Castiglione*, — l'amie des rois, la secrète ambassadrice, à la cour des Tuileries, des desseins ambitieux du grand ministre piémontais Cavour et, après la chute de l'empire, l'Égérie insuffisamment écoutée des princes de la maison d'Orléans.

§

Le mystère, avec cette femme célèbre et, pour ainsi dire, inconnue, commence dès la naissance. Des nuages environnèrent son berceau. Elle-même, lorsqu'elle aurait pu le faire, n'aida point à les dissiper ; sans doute lui plaisait-il qu'il en fût ainsi ; car, au delà de sa jeunesse, en des conversations très intimes, dont l'écho nous est revenu et dans certaines de ses lettres à nous envoyées ou transmises, elle en épaississait les ombres, comme par jeu.

Ses versions de l'événement initial variaient, selon les dispositions de son esprit changeant.

Tantôt elle ne permettait pas qu'on insinuât des doutes susceptibles d'altérer le bon renom maternel. Et, alors, elle se raillait de l'excès des suppositions, dont ses origines étaient l'objet. Ne l'avait-on pas fait descendre, tour à tour, des Napoléons de Florence², des ducs de Toscane, de la maison de Savoie, voire

¹ A la vérité, la marchezina Virginia n'était née à Florence que par hasard *solo per caso*, comme nous l'écrivait M. Ubaldo Mazzini, sa famille habitant alors la Spezia.

² C'est-à-dire des Napoléons habitant Florence, à cette époque.

même d'une Éminence romaine, le cardinal Antonelli ? Pourquoi pas du pape ? ajoutait-elle, sans plus de respect.

Tantôt, elle déclarait, avec un complet désouci des conséquences imaginables de ses allégations, qu'elle ne savait rien de très positif sur les lieux qui eurent l'honneur de l'avoir produite et qu'elle eût été très embarrassée d'affirmer, sur la foi du serment, où et de qui.

Elle parlera souvent du marquis Oldoïni, son père ; et, cependant, en des coins ignorés de son âme, elle réservera le meilleur de ses affections filiales à un cher prince d'origine polonaise et d'extraction royale. Elle aura, sur cet intéressant sujet, des rappels de mémoire, qui sembleront bien précis :

Mars ! Enfin, c'est mon mois, celui de Joseph, dernier roi¹ de Pologne (mon père !), le seul qui m'aima bien et dont je n'ai jamais trahi le secret. Vous n'avez donc jamais remarqué que je devais avoir une partie de sang royal dans les veines, une goutte peut-être ?

Quant à la date, rien n'était moins assuré que son propre témoignage. Elle ouvrit les yeux en 1840, d'après d'Ideville, en 1843 suivant elle, et, le 22 mars 1835, suivant les actes de l'état civil². Elle était femme, et rien ne lui coûtait moins que de toujours se rajeunir ; elle avait adopté fermement cette date de 1843, inadmissible, si l'on pense qu'elle se maria à quatorze ans, que ses justes noces eurent lieu en 1855, et que si l'on acceptait ce chiffre, elle n'aurait eu, en épousant le comte de Castiglione que l'âge d'une communiant : onze à douze. Mais, quand elle tablait, comptait ou racontait, elle n'en était point à quelques inexactitudes près.

En l'ordre régulier des choses, elle appartenait effectivement à une famille de la Spezia, d'antique noblesse génoise ; elle était la fille portant le nom du marquis Filippo Oldoïni, le premier député de la Spezia, en 1848, au Parlement du royaume de Sardaigne, plus tard ambassadeur d'Italie à Lisbonne ; et ses premiers pas, elle les fit dans un palais très authentique.

Sa mère, une Lamporecchi, avait vu le jour dans la ville élégante et païenne surnommée la fille de Rome. Mollement inclinée au tempérament de la race, qui est de faire les choses avec langueur et sans règle, au demeurant d'une santé fragile, la marquise Oldoïni n'avait pas le devoir très actif, quant à l'économie générale de sa maison et aux soins particuliers de l'éducation familiale.

Il fallait à ses goûts une existence unie sans responsabilités et sans charges. Possédant de nature le charme, la grâce, l'élégance, sous des aspects tranquilles, elle aimait, autour d'elle, les agréments du monde et de la bonne compagnie, qui furent, de tout temps, une des séductions de la vie florentine. En quel endroit de la terre, fût-ce à Venise ou à Paris, sut-on mieux se plaire qu'en la cité des Médicis, dans l'art d'aimablement vivre, au sein d'une société choisie, et de mettre à l'aise, de toutes façons délicates, des sens affinés et connaisseurs ?

¹ Un roi qui ne régna point. Il s'agit évidemment de Joseph Poniatowski, attaché à la cour du grand-duc de Toscane, qui l'avait nommé prince de Monte-Rotundo.

² La fatalité m'a fait naître, au moment où une étoile filante passait sur mon berceau. On le vend aux enchères, ce berceau maudit et, en même temps, feu mon village, où je ne suis d'ailleurs pas née (non en 1840, mais 1843), mais autre part, en secret, je ne sais où ni trop de qui. Mon acte de naissance n'a jamais été produit, pas même pour mon mariage. (*Lettres privées*, CCLXVII).

Le marquis voyageait beaucoup pour ses affaires diplomatiques et pour ses personnelles distractions. La marquise se partageait entre les sollicitudes que réclamaient, au jour le jour, ses malaises physiques et les plaisirs du monde, comme elle les goûtait, sans agitation, sans fièvre.

D'une culture superficielle, somnolente aux réflexions suivies, peu capable d'attention sérieuse et soutenue, elle voyait avec quelque intérêt se produire, chez sa fille, dès la prime enfance, les signes d'une intelligence rare, mais elle n'éprouvait que faiblement le besoin d'y aider par une stimulation personnelle ou d'en régler : les capricieux mouvements.

Aussi bien, pourquoi se fut-elle mise en peine ? Rien ne l'y forçait, ni ses propres dispositions ni les usages d'alentour, la coutume n'étant pas, à Florence, de s'inquiéter outre-mesure des enfants et de leur intime voisinage. Depuis si longtemps s'épanouissait, sur les bords de l'Arno, cette belle insouciance épicurienne, qui donne à la vie pour but essentiel, autant qu'on en possède les moyens ou les loisirs, la douce occupation d'orner et de délasser ses jours !

L'éducation de Virginicchia¹ Oldoïni se ressentit, naturellement, de l'insouciance avec laquelle on l'élevait dans la satisfaction prompte et complète de tous ses désirs. La direction n'en fut pas de beaucoup changée, quand on eut confié à son grand-père, le célèbre avocat et jurisconsulte Lamporecchi la mission peu commode d'en remplir les soins. Dans l'une comme dans l'autre maison, elle grandissait très adulée, malgré qu'elle ait dit, longtemps plus tard, n'avoir gardé qu'un souvenir mélancolique de ses premiers ans passés entre les murs sombres du palais Oldoïni².

Toute petite, elle eut des élans pieux, qui ne durèrent pas. Aux jours de fêtes religieuses, ses délices étaient d'assister, des hautes fenêtres du palazzo, au déroulement des processions. Ces jours-là, on apportait dans les chambres des mannes remplies de fleurs des champs. Elle y plongeait les bras, ravie de bonheur, et avec des cris de joie, elle en jetait des poignées à la foule. Elle se rappellera qu'un matin de Fête-Dieu, transportée d'enthousiasme, elle avait lancé sur le dais respecté de la Madone une pluie si abondante de marguerites et de boutons d'or, qu'elle en avait compromis l'arrangement et répandu une sorte de panique dans les rangs du cortège. On feignit, autour d'elle, d'être sérieusement fâché d'une aussi grave étourderie. Pour la forcer d'être immobile, quelques secondes au moins, on lui tint les bras attachés à sa petite chaise d'enfant. Elle ne pleura pas de cette gêne imposée, pendant un court instant, à sa turbulence ; mais, oubliant, à la minute, son menu chagrin, l'incident même et sa famille, elle se vit seule, riant au soleil, à l'azur du ciel, à la tombée des fleurs. Toutefois, revenue de son extase enfantine, elle fut moins heureuse d'apprendre qu'elle serait, le soir, condamnée au pain et à l'eau, pour la punir d'avoir dérangé la marche du bon Dieu !

Tels les premiers martyrs : elle souffrit un jour dans sa vie, pour la violence et la sincérité de sa foi.

Elle fut, de très bonne heure, en contact avec la société florentine et étrangère.

¹ Tout enfant on l'appelait, par diminutif Nicchia, et elle en garda le petit nom, sa vie entière.

² Dès mon enfance, je fus sans bonheur, en ce sombre palais prédestiné. (Comtesse de Castiglione, *Lettres privées*, XXXIV.)

Son grand-père et les Oldoïni avaient de nombreuses connaissances, des mieux titrées, en ville et hors de la ville, en ces alentours urbains parsemés de villas coquettes et verdoyantes, dont l'aspect aura charmé les yeux de tous les visiteurs de Florence.

Une partie de la famille des Bonaparte en exil habitait le palais de son aïeul Lamporecchi. Les plus âgés la faisaient sauter sur leurs genoux et l'appelaient de son plus petit nom : Ni ni. Dans les mêmes conditions d'enfantillage, elle avait vu, lors de ses rares et furtives apparitions, le prince Louis, depuis Napoléon III, et dont Lamporecchi avait été le tuteur. Avec une affectueuse tendresse, il la levait dans ses bras et la disait la plus ravissante petite fille du monde. Ce fut encore le prince de Joinville qui, plusieurs fois, honora de sa présence, la maison de ses parents, et qui prenait plaisir à caresser ses boucles dorées.

Lord Holland, pendant son séjour diplomatique à Florence, et lady Holland aussi la connurent bien jeune enfant, la chérissant à l'extrême et l'appelant leur *Dearling beauty*. Ils avaient été émerveillés de ses aptitudes, qui tenaient du miracle, à s'assimiler les langues étrangères, et ne devaient plus oublier le charme qu'ils avaient ressenti à l'entendre parler anglais, avec une pureté presque irréprochable, au bout de quelques semaines seulement d'études auprès d'eux, et prononcé d'une si jolie bouche !

Ce fut, en effet, l'instinct de son intelligence et le privilège de sa mémoire : grande voyageuse à travers le continent, pendant la période active de sa vie, elle saura traduire ses pensées, chaque fois et facilement, dans l'idiome du pays où elle arrêtera ses pas.

Elle étudiait sans méthode et dispersait ses lectures sans direction précise. Aux jeux des garçons et des filles de son âge elle préférait les calmes jouissances des lectures romanesques et les méditations précoces. Le hasard des impressions spontanées, telles qu'on les ressent, alors, si vives, si pénétrantes, voulut qu'un récit de légende, au simple titre : *Ildegonda*, produisit sur sa jeunesse une émotion extraordinaire¹. C'était l'aventure tragique d'une religieuse, consumée d'une flamme terrestre plus puissante en elle que les élans de l'amour divin. Cédant à l'irrésistible attrait, elle s'était enfuie du couvent. Mais le ciel implacable, ou plutôt des adorateurs de Dieu trop inhumains veillaient sur la transfuge. Au moment où elle allait se jeter contre le sein de son amant, chercher auprès de lui secours et protection, une force mystérieuse la cloua sur place, comme aussitôt paralysée. Des mains cruelles se saisirent de la malheureuse et la livrèrent au bûcher, pour le bon exemple. Il y avait là de l'amour, de la foi, du surnaturel et de l'horreur, en un mot tout ce qui était capable d'éprendre et de surexciter une jeune imagination.

Cependant, la croissance de son être physique avait été aussi rapide que le développement précoce de sa nature morale. A douze ans, elle était grande et belle autant qu'elle le fut à vingt. Les grâces de son corsage fleurissaient déjà ; et l'instinct de la coquetterie n'avait pas attendu. De très bonne heure, on s'occupa beaucoup d'elle. Une cour d'admirateurs passionnés lui faisait cortège ; et la petite marquise, une adolescente, à peine, excitait déjà l'envie de ses compatriotes les plus fêtées.

Soit que les Oldoïni habitassent Florence ou résidassent en leur maison de la Spezia, les visiteurs affluaient chez eux, attirés par l'extraordinaire beauté de

¹ Correspondance privée inédite de la comtesse de Castiglione. Lettre CLXXX.

Nicchia. Des officiers de marine de différentes nationalités y fréquentaient, particulièrement, quand on était à la Spezia. Singulière en tous temps, Virginie Oldoïni se plaisait à orner ses charmes des colorations chaudes mais sévères du violet. Il y avait, de certains soirs, cercle pressé d'admirateurs autour de sa robe améthyste ou couleur de lavande. Plus heureux, chacun de ceux-là, si l'occasion rare s'offrait de lui faire leur cour, isolément ! Ces hommes de mer avaient le compliment expressif sur les séductions de la jeune fille et les attraits de sa toilette, harmonieusement composée. Ils paraissaient à l'un et à l'autre détails s'intéresser très fort. Ils ne se contentaient point de le dire ; ils voulaient s'approcher, considérer, presque toucher¹. L'intervention maternelle suspendait leurs empressements. La marquise, dont les yeux s'étaient voilés bien avant l'âge, était avertie de leurs galants manèges par ce regard intérieur, que chacun porte en soi :

Ne touchez pas à la comtesse, leur disait-elle, je n'y vois rien, mais je *sens clair*, quand elle est en violet. Vous y incendieriez vos galons, messieurs les aspirants, les soupirants et les hors-combats.

Car, elle désignait de cette façon originale les jeunes lieutenants, les mûrs commandants et les vieux amiraux qui, tous se fondaient en doux propos, à l'intention de l'Unique. En réalité, la marquise Oldoïni croyait à l'action des couleurs sur les sentiments, comme elle croyait à l'influence heureuse ou néfaste de certains bijoux offerts avant les noces ou le lendemain du mariage. La jettatura n'avait pas d'adepte plus fervente ni plus qu'elle frémissante ; et elle eût mérité que le troublant maléfice ne fût pas une chimère, elle l'eût mérité pour le seul bénéfice de ses messes blanches, pour la justification des sacrifices propitiatoires, dont elle était si prodigue afin de conjurer le mauvais sort. Ses tendances superstitieuses ne s'affirmeront que trop clairement, pendant les fiançailles de sa fille, lorsque, attribuant à une croix de diamants — le premier des cadeaux reçus — et à un collier de perles grosses comme des noisettes une influence fatale aux destinées de sa Nina, elle n'hésitera pas à jeter ces précieux objets à la mer et voudra faire suivre le même chemin à un superbe livre de messe relié d'ivoire, parce qu'il avait été donné, un mauvais jour.

Virginie Oldoïni n'était pas sortie de l'adolescence que, dès lors — nous venons d'en avoir l'impression —, elle était très répandue, très admirée, très désirée. Elle avait conservé de son enfance l'habitude de tout regarder en face, sans croire qu'elle dût continuellement baisser les cils, à la mode des jeunes filles de son âge. De ses yeux limpides et grands ouverts elle suivait, parmi les groupes juveniles, l'éveil des tendres sentiments et les préludes des mariages, qui se formaient, l'invitant à prendre la même direction vers le bonheur, avant qu'elle eût quinze ans. Cette langue de l'amour elle la sentait glisser à son oreille, elle l'entendait dans les chuchotements des promenades, dans la tiède atmosphère des réunions élégantes. Qui la lui parlerait, à elle, pour la première fois ? Le comte de Castiglione s'offrit à la lui apprendre, muni de l'assentiment maternel.

C'était un jeune homme aux formes dégagées, content des noms qu'il portait², heureux de son état et qui, jusqu'alors, n'avait eu guère à se débattre contre les difficultés de la vie. Déjà veuf à vingt-six ans, il avait été distrait de ce deuil

¹ Tous rivalisaient auprès de cette couleur chaude, difficile à supporter pour les teints jeunes, mais qui sied encore à mon vieux teint, qui réussit encore à passionner les fous et les sages de la maison. (*Correspondance privée de la comtesse de Castiglione*, XCI.)

² Francesco Verasis, conte di Castiglione di Castigliole d'Asti.

prématuré par les plaisirs des Cours, à Turin et à Londres, en attendant qu'il pût arrêter son cœur et ses goûts dans les douceurs d'une seconde union toute d'amour. Porté d'un penchant assez vif vers les femmes, il pensait à prendre le bon parti, qui était d'en avoir une à soi, de nouveau, et qui lui plût.

A la suite de quelles circonstances lui fut accordée la main de Virginie Oldoïni, nous eûmes occasion de raconter la chose en notre précédente galerie des Femmes du Second Empire ; et nous ne pouvons qu'en rappeler le détail, exactement comme nous le reçûmes de la bouche même de Mme Walewska, causant avec nous, ce soir-là, de l'autrefois, remuant les cendres d'un aimable passé, au hasard de ses souvenirs.

C'était à Londres, pendant l'hiver de 1854. Il y avait réception chez la duchesse d'Inverness, parente de la reine. Le comte Walewski, ambassadeur de Napoléon III, s'y trouvait au premier plan, ainsi que le ministre italien Emmanuel d'Azeglio. Près d'eux on remarquait, entre les habits noirs, un étranger de bonne mine et d'agréable prestance, le comte de Castiglione. On venait de danser. Et parmi tant de femmes réunies, épaules et gorges nues, le regard du gentilhomme turinois errait complaisamment. Il se tourna vers le comte Walewski, ayant une confiance à lui faire :

— Vous ne savez pas, lui dit-il à mi-voix, le motif, le vrai motif qui m'amène ici. Je suis venu à Londres pour me marier.

— En ce cas, mon cher Castiglione, lui répondit le diplomate français, vous n'auriez pas dû quitter la belle Italie. Croyez-moi, retournez à Florence ou bien allez à la Spezia. Présentez-vous chez la marquise Oldoïni, sous les auspices de votre éminent ami Cavour, faites-vous agréer par sa fille, épousez-la et vous aurez la plus jolie femme de l'Europe.

Cette alliance, au reste, présentait des avantages de situation — du moins en espérance — qui n'étaient pas dédaignables : elle pouvait amener au comte, qui jouissait déjà d'une situation assez favorisée auprès du roi, l'appui d'une belle parenté. IL se présenta donc.

Son frais visage, sa fine moustache et cet air ravi que portent avec eux, ordinairement, les Italiens heureux de se sentir vivre et d'aimer, ne produisirent pas l'impression qu'il en attendait. Si l'accord des noms et de l'apparentage allait à souhait, l'entente sentimentale laissait à désirer, comme il put s'en apercevoir, aussitôt, à la froideur de la jeune comtesse. François Verasis de Castiglione avait les qualités et les dehors d'un parfait galant homme. Il se montrait, envers elle, doux, prévenant et animé d'un grand élan d'affection. Seulement, il n'avait pas, au regard de celle dont il avait demandé la main, l'attrait supérieur que les femmes intelligentes aspirent à trouver chez un mari, pour l'aimer comme un amant. Il lui manquait l'énergie de caractère, l'esprit de volonté, l'initiative entreprenante, qu'elle aurait désirés chez l'homme de son choix, de manière à devenir elle-même la digne associée d'une existence ambitieuse et agissante ; car, elle y pensait dès lors. Ce n'était pas lui qui aurait dû venir, c'était l'autre, l'inconnu. Elle l'en avait aussitôt prévenu, dans un langage sans détour. Il avait égaré ses vues, en les portant de son côté. Leurs deux natures étaient trop différentes pour se fondre ; il s'exposerait à des désabusements profonds ; elle n'avait pour lui aucun penchant, à peine une vague sympathie ; elle le priait d'aimer ailleurs. Mais l'espérance d'éveiller un sentiment plus complet, avec l'aide du temps. en cette âme rebelle qui, main tenant, par caprice ou coquetterie, peut-être, se refusait à lui, soutenait cet espoir, renforçait son désir

et l'induisait à ne pas abandonner son rêve. Il ne se laissa pas décourager. Quelles qu'en fussent les suites il serait toujours certain d'avoir, en l'épousant, la perle de l'Italie et de posséder la plus belle femme de son temps.

Il le fallait donc ! On la mariait sans lui laisser le temps de chercher à connaître l'amour dans le mariage. Elle céda. Indolente, elle permit qu'on la traînât au sacrifice en équipage et costume de gala.

La cérémonie nuptiale fut magnifique. On n'en prononça que des louanges, sauf qu'on eut beaucoup d'étonnement à n'y pas voir le marquis Oldoini. Le père s'était abstenu de s'y rendre, comme si, trop instruit de certaines médisances, il n'eût pas eu la certitude assez complète qu'il mariait sa propre fille. Il n'avait pas quitté le Portugal.

Le comte installa sa jeune femme dans un château, près de Turin, dont il avait fait les frais, à grand luxe. Elle aurait eu lieu, certes, d'être heureuse et fière, lorsqu'elle franchit, pour la première fois, le seuil de ses appartements spacieux, décorés avec le goût le plus raffiné.

Le palais qu'elle allait habiter, on ne l'avait pas construit avec des matériaux imaginaires. C'était, à l'intérieur, l'intimité luxueuse des longs tapis d'Ispahan aux dessins brodés dans les jardins du rêve, des rideaux à la soie brillante et déliée, des tentures en damas de Gênes, des meubles exquis. Un lit digne d'une favorite était prêt à recevoir tant de jeune beauté. Des marbres florentins, des verreries de Venise transparentes et irisées, des modèles précieux de l'art oriental, et, de toutes parts, pour charmer sa vue, des gerbes de fleurs, montant légères au-dessus des vases élégants : elle avait, autour d'elle, les plus belles choses, et quelqu'un était là, pour lui répéter, vingt fois à la journée, qu'elle les embellissait encore. Il y avait eu des moments difficiles en la maison de son père. Maintenant, elle nageait dans une atmosphère d'opulence éphémère peut-être, mais vraiment créée pour elle.

Il lui restera de ce luxe nuptial, après bien des ans écoulés, après la séparation, après la mort accidentelle de son mari, il lui en restera tout particulièrement un lit d'or et de pourpre conservé jusqu'à la fin comme une amoureuse relique, en son palais inhabité de la Spezia. Quarante années plus tard, elle en reparlera dans ses lettres, mais en quelles circonstances moins radieuses ! Des hommes de justice la menaceront de vendre le cher objet — en compagnie de maints autres — et ce sera, pendant une de ces phases critiques où nous la verrons se débattre, aux jours assombrés de son déclin¹.

Mais on n'était encore qu'en 1855.

Après les noces, il y eut des projets de voyages à remplir et des visites à rendre. On commença par s'acquitter de celles-ci, dans leur ordre : les volontaires, les courtoises et les obligatoires. Au nombre de ces dernières lui fallut-il compter une certaine visite, qu'elle aurait dû faire, depuis des semaines, à sa belle-mère : la comtesse Verasis-Castiglione et qu'elle se serait arrangée à ne pas faire, au moyen d'un subterfuge inventé en cours de route ? Une plaisante histoire fut contée là-dessus, dont une plume féminine française eut la primeur, qu'on accepta et répéta partout sans examen, et qui, par aventure, se trouvait être radicalement fautive, ayant été de tous points fabriquée. Hélas ! la mère du

¹ Des gens de loi, des huissiers, devaient vendre, aujourd'hui, mes meubles de famille, mon berceau et jusqu'à mon lit nuptial d'or et de pourpre. (*Correspondance de Mme de Castiglione*, lettre CCXXII.)

comte n'eut pas lieu de forcer sa belle-fille à lui venir rendre des devoirs ; car, elle était allée de vie à trépas, avant le second mariage de son fils. De sorte qu'il ne demeure rien d'entier, dans cette belle anecdote, ni les finesses du mari pour décider sa femme à le suivre, ni la muette obstination de Virginicchia à s'y soustraire, ni le piquant détail des fines chaussures jetées dans le fleuve, par la portière de la voiture, pendant la traversée du pont, ni la raison de ce geste indocile commis, disait-on, afin qu'on ne l'obligeât point à monter les marches d'un logis, où il ne lui plaisait pas d'entrer. Des imaginations pures, tout cela, et dont Mme de Castiglione se plaindra, quelque jour, fort amèrement¹.

De l'amertume, de l'aigreur, elle n'en éprouvait pas, alors : le voyage de noce savait commencé son itinéraire et du mieux qu'il pût s'ouvrir, sur le sol même de l'Italie.

Le comte de Castiglione n'y ménageait rien, — pas assez même, puisqu'il y compromit sa fortune, — afin d'en rendre les impressions aussi diverses, aussi séduisantes que possible à la froide déité, dont il menait les pas en triomphant époux. On fut dans les cités d'art et les villes de délices. D'une allure languissante et d'un air distrait, elle parcourait ces longues galeries, où palpitent d'une éternelle beauté les merveilles de la forme et de la couleur. A Venise, elle eut son palazzo sur le Grand-Canal, assez de temps pour en jouir, pas assez pour y craindre de la monotonie. Sous l'abri de toile, qui couvrait le pont du bateau, glissant sur le silence des eaux sans ondes et comme endormies, elle eut aussi son rêve de Venise, — quand c'était encore la vraie Venise. Aux heures du crépuscule où sonne, dans l'air léger, le tintement des cloches se renvoyant les unes aux autres, comme en un concert lointain, leurs notes heureuses, elle écoutait l'écho de sa pensée l'entretenant d'un rêve, qui ne finirait pas. Plus tard, dans l'arrière-saison, lorsque l'automne prodigue aux lacs italiens toutes ses magnificences, le comte de Castiglione n'oublia pas de la conduire autour de cette anse incomparable du lac Majeur², où se mirent Pallanza, Stresa, les Borromées, en ces climats de langueur, où baignent dans un ravissement continuels les impressions les plus subtiles des sens. La comtesse avait reçu de ses parents, en dot, une villa pas très grande, mais des mieux exposées, parmi l'échelonnement radieux des terrasses d'Isola Bella³. Verasis-Castiglione voulut gravir avec elle et l'ayant à son bras ces étages fleuris, disposés autour du lac par la main de la nature et la science des hommes avec un tel charme de volupté pittoresque.

Tout accoutumée qu'elle fût, de naissance, aux suavités du climat italien, elle se laissait captiver à la magie de ces paysages ; tel, le flot changeant des visiteurs accourant de tous les points du monde, afin d'en goûter l'ardente ou molle séduction. Courts sommeils de l'âme, qui ne la rendaient que plus séduisante et plus désirable aux yeux d'un époux trop occupé d'elle pour céder au charme des choses. A l'élan de sa passion elle répondait avec un air d'absence et de

¹ Méchamment aussi : Où a-t-elle vu, cette écrivaine, que je jetai mes souliers par la portière ? Elle mériterait que je dise d'elle ce que vous n'avez pas dit : qu'elle jetait son bonnet de nuit par-dessus les toits impériaux. Mais je ne veux pas en infliger la peine à l'impératrice explorée, que je revois, chaque année, aux Tuileries. (*Id.*, XXVII.)

² Que Dieu est bon, écrivait de sa villa Canero, où il se reposait dans la joie tranquille de n'être plus ministre, le chevalier Massimo d'Azeglio, que Dieu est bon d'avoir fait le lac Majeur !

³ Nous en avons trouvé le détail dans une de ses plus intéressantes lettres relatives à ses propriétés italiennes.

lassitude, qu'il ne voulait pas voir, parce qu'il l'aimait éperdument et du cœur et des sens. Il s'efforçait de lui créer, chaque jour, de nouveaux enchantements. A ces jeux de grand seigneur il se ruina plus qu'à demi. Le prix de ses joies était trop élevé. Mais ce gentilhomme ne se plaignait point d'avoir acheté, fût-ce de son dernier ducat, le contentement plus rare de posséder, promener, parer comme il aimait à le redire, [la perle des beautés italiennes](#).

On revint à Turin, pour les réceptions d'hiver. Le comte avait sa place gardée dans la maison du roi. De plus, Victor-Emmanuel conservait une douce tendresse à la fille des Oldoïni, qu'il traitait comme une de ses enfants. On l'accueillit en reine. Le duc de Gênes venait de se marier ; la comtesse n'eut pas de peine à éclipser la belle-sœur du roi. Au Piémont, comme en sa ville natale, elle attirait à soi les hommages et l'admiration de tous. Les princesses royales la gracieusaient de leurs plus délicates attentions. Les dames de Turin s'étaient soumises à l'évidence de son éclatante supériorité. Enfin l'assentiment général des hommes l'avait mise hors de pair.

Malgré que les démonstrations des fêtes mondaines fussent bien réduites autour de Victor-Emmanuel, qu'il ne les favorisât qu'avec tiédeur et que ce roi galant homme aux moustaches de brigand, peu raffiné dans sa conversation, dissolu dans ses mœurs, excentrique en ses manières, ressemblât plutôt, selon le mot de sir Gréville¹, à quelque chef des Hérules ou des anciens Lombards qu'à un prince italien moderne ; malgré qu'il détestât l'étiquette au point de s'enfuir dans les montagnes, afin de s'y soustraire et qu'il préférât de beaucoup à ces frivolités les manœuvres du militarisme ou les fortes émotions de la chasse ; malgré que la cour de Turin offrît, en un mot, si peu de facilités à la révélation de son charme vainqueur, Mme de Castiglione y trouva des occasions encore fréquentes de justifier le bruit de sa rare perfection.

Toutefois, avec son intelligence très ouverte, très assimilatrice, elle tendait à conquérir des succès moins restreints, moins passagers. Des aspirations ardentes travaillaient l'âme italienne : si jeune qu'elle fût, elle en revendiquait sa part. De trop près voyait-elle Victor-Emmanuel et son ministre pour ignorer les hautes visées qu'ils poursuivaient, tous deux, d'un incessant effort. Elle avait la notion bien précise que d'organiser des bals ou des *festicciole* était le moindre de leurs soucis et que son cousin Camillo Cavour préparait un concert, dont la musique aurait de tout autres accords.

La Jeune-Italie faisait beaucoup parler d'elle, au dedans et au dehors. De généreux espoirs se levaient sous la plume de ses nouveaux apôtres. A leurs accents se réchauffaient les tirades refroidies de Gioberti, le prophète de l'Idée. L'agitateur Mazzini, sur le ton inspiré, prédisait qu'à des orages violents, nécessaires et prochains succéderait une ère féconde d'apaisement, de force reconquise et de liberté. Toutes les formes de la pensée en traduisaient l'impatient désir.

L'Italie n'était encore que l'ombre fractionnée d'une nation. On distinguait plusieurs États dans la péninsule vivant de leur vie propre et séparée : le royaume de Sardaigne, les duchés de Modène et de Parme, le grand-duché de Toscane, les États de l'Église et le royaume des Deux-Siciles ; mais on n'y voyait pas de vraie patrie italienne unie, compacte, puissante. La Lombardie et la Vénétie gémissaient sous le joug de la Maison d'Autriche. Le royaume de

¹ *The Greville Memoirs*, III, p. 308.

Sardaigne, composé de l'île de Sardaigne proprement dite, de l'ancienne république de Gênes, de Nice, de la Savoie, du Piémont n'était qu'une expression politique¹. Cependant, toutes ces divisions d'un seul peuple, arbitrairement tronçonnées, n'aspiraient qu'à se rejoindre. Qu'une aide spontanée, énergique, s'annonçât de l'extérieur et le rêve, jamais abandonné, de l'unité italienne, enfin s'accomplirait.

C'est ce concours efficace et agissant qu'il importait d'obtenir. Alors, Cavour eut l'idée d'un ingénieux dérivatif pour accroître les chances de ses négociations secrètes. Il s'avisa de mettre au jeu une carte inattendue : la beauté de la femme servant, à la fois, d'attrait et de stimulant, la beauté d'une femme d'esprit pouvant plaider, à propos, dans l'intime, les arguments d'une grande cause, servant la politique de toutes les forces de l'amour inspiré par ses charmes, en un mot intervenant de toute sa personne auprès d'un monarque qu'on savait sensible et sensuel. Apparenté aux familles Oldoïni-Castiglione, il avait apprécié, chez la séduisante comtesse, une intelligence souple et dominatrice en même temps ; il entrevit qu'elle lui serait une auxiliaire excellente pour les succès de sa diplomatie. Il la chargea d'aller en France, de briller à la cour de Napoléon, de s'y établir avec adresse, de s'y maintenir avec persévérance et de pousser l'empereur aux résolutions décisives, qu'on espérait de lui. Tel serait son rôle, elle aurait à en choisir les moyens².

C'était le point délicat sur lequel ni le ministre ni le roi n'avaient jugé bon de consulter M. de Castiglione. Elle-même, avant de se décider au voyage en France, n'avait pas estimé qu'il fût besoin d'assujettir à cette démarche conjugale sa naturelle indépendance. Simplet elle s'était dit qu'elle emmènerait celui dont elle avait accepté le nom, à la légère, s'il lui plaisait de la suivre. Depuis quelque temps, d'ailleurs, les rapports entre les époux s'étaient bien refroidis. La comtesse traitait son mari avec une désespérante hauteur. Il l'accompagnerait encore, pendant un hiver à Paris et une saison à Londres ; puis, ce serait la fin. Des médisances à lui revenues, qui n'étaient pas toutes des calomnies, des soupçons, de sourdes querelles, achèveraient de rompre les liens d'une union mal assortie.

Des raisons qui n'étaient pas sans force, eussent été susceptibles de retenir à Turin l'élue de Cavour. De plus chers souvenirs ramenaient sa pensée vers la Ville des Fleurs. Pour les hasards d'une entreprise, aux déterminations trop incertaines, devrait-elle ne plus revoir de longtemps la noble et gracieuse cité, où s'étaient ouverts ses premiers regards, sous l'azur tendre du ciel, où la douceur de vivre a des moyens de se rendre si parfaite que les étrangers, en y renonçant, se demandent à eux-mêmes comment y ayant passé les jours d'hiver au soleil, les jours d'été dans les jardins, à l'ombre, et le regard caressé de tout ce qu'offrent de meilleur les harmonies de l'art et de la nature, comment ils ont pu quitter Florence ?

Mais ces hésitations n'avaient eu que la durée d'un rêve sentimental. Elle se sentait étrangement curieuse de voir et d'être vue. On avait annoncé son arrivée à Paris comme un événement. Des triomphes lui étaient promis, assurés, sur cette scène des Tuileries sans pareille entre les Cours européennes. Elle alla droit à son but avec une hardiesse et une confiance superbes.

¹ Louis Teste.

² Réussissez, ma cousine, par les moyens qu'il vous plaira, mais réussissez. (Cavour, à Mme de Castiglione, *Correspondance inédite*, lettre de Mme de Castiglione, CCXL.)

CHAPITRE DEUXIÈME

LA PÉRIODE TRIOMPHANTE

Ses premiers pas dans Paris. — Chez la princesse Mathilde. — Une histoire qui lui fut contée : la principessa Matilda-Napoleone, le comte russe Anatole Demidoff et le sculpteur italien Duprè. — Visite à sa compatriote et parente Marianna Walewska, au ministère des Affaires étrangères. — L'événement sensationnel : la présentation de Mme. de Castiglione, aux Tuileries, et l'effet extraordinaire que produisit, dans les salons officiels, l'apparition de cette beauté merveilleuse. — Prompt éveil des sentiments de l'empereur. — Entre l'ambition et l'amour. — Conversations en tête à tête sur la question italienne. — Dans l'attente d'une solution conforme à ses désirs, voyage de la comtesse en Angleterre. — Le précieux accueil que lui ménagent lord et lady Holland. — En visite à Twickenham. — Propos d'exil. — Quelques intimités épistolaires du duc d'Aumale. — Une rencontre, au salon rouge, qui fit époque dans la vie de la belle Castiglione.

Elle arrivait aux heures les plus souriantes du Second Empire. C'était au plein de ce festolement général des imaginations, qui devait s'attirer tant de sévérités rétrospectives, que tant de fausses pudeurs voudront, plus tard, recouvrir de leurs voiles moroses, par regret ou par jalousie.

Vraiment le plaisir était grand, cette année-là, dans le monde recevant et dansant de la capitale. Le regard ÍL et la pensée nageaient dans une mer de délices. Bals, soupers, musique, amour, c'était une succession enchantée, qui ne suspendait sa course que pour reprendre haleine.

De cette France mondaine et politique, où elle allait engager une si considérable part de sa destinée, la comtesse de Castiglione n'avait pas appris grand'chose, sinon que c'était un pays aimable ayant mission de fournir au reste de l'Europe des vaudevilles, des romans, des articles de modes, des objets de toilette et des idées.

L'une de ses premières démarches, afin de commencer à s'en instruire, aussitôt qu'elle eut touché le sol parisien, fut de se rendre, rue de Courcelles, où la princesse Mathilde tenait sa cour d'hommes d'esprit et de talent¹, Mathilde-Napoléon, presque une compatriote d'an tan. Car elle aussi, la fille de Jérôme et de Catherine de Wurtemberg, avait habité Florence. C'était après les départs successifs de Rome et de Trieste, après les différentes vicissitudes, qui obligèrent ses **augustes** parents à délaisser, d'abord, leur villa merveilleuse de Montford, à Trieste, puis leurs appartenances beaucoup plus modestes, en la Ville éternelle, au temps où tous les Bonaparte rejetés de France s'étaient groupés autour de **Madame-Mère**. Pendant les riantes années de sa jeunesse, bien des fois, elle avait charmé les regards des Florentins, en chevauchant par les avenues et les promenades de la ville, avec toute la grâce qu'elle savait y apporter et qu'une naturelle envie de plaire rendait encore plus sensible. Malgré les orages, qui grondaient assez souvent sous le toit paternel, elle avait goûté, là, quelques-unes des meilleures impressions de sa vie de princesse ; et même, elle s'était vue sur le point — n'ayant pas agréé son cousin Louis-Napoléon, lorsqu'il n'était que l'hôte obscur d'Arenenberg — de s'y fixer conjugalement.

Mais la tentation nous vient, ayant du neuf à en dire, de rappeler comment les choses s'étaient passées, en cette histoire de noces.

Nicchia était une toute petite fille bouclée, lorsque Matilda Napoleone accepta la demande du comte russe Anatole Demidoff, prince toscan de San-Donato. La nièce du grand empereur eût pu viser plus haut. Le tzar Nicolas, le puissant autocrate du Nord, n'avait-il pas caressé la fantaisie de donner à son fils Alexandre la main d'une Napoléon ?

Mais la voix de la passion avait été la plus forte. Elle n'avait pas entendu le désir du tzar, elle n'avait pas écouté les raisons opposantes de l'ex-roi de Westphalie, Jérôme, son père. Elle n'imaginait point, avant qu'une expérience trop prompte l'eût fait revenir de son illusion, qu'il pût y avoir, sous le firmament, aucun parti

¹ Elle s'y était installée, en l'hiver de 1852, comme nous en trouvons l'indication anticipée dans ce passage d'une lettre inédite de la princesse :

J'ai été, hier, en ville. Je suis plus enchantée que jamais de l'hôtel du n° 24. C'est délicieux comme logis. Je ne vois pas encore le moment de m'y établir. Les peintures sont finies. (Samedi, 7 août 1852.)

souhaitable à l'égal de son Demidoff si beau, si riche, et d'une mine si fière sous l'uniforme circassien. On essaya bien, par prudence, de l'en dissuader. Il lui était bien arrivé à l'oreille quelques vagues informations du goût très passionné qu'il avait pour le sexe faible. Mais elle ne poussa pas l'enquête si à fond qu'elle en sortit pleinement instruite de ses appétits effrénés pour le jeu, pour les maîtresses faciles et chères, encore moins de ses instincts autoritaires et du reste de sauvagerie, qu'il tenait de sa race et qui lui était passé dans le sang.

Personne ne l'avait mise au courant de la manière expéditive dont, récemment, dans Florence, il avait rompu les tendres liens qui l'attachaient à son ancienne amie, Mme de Montaut. On n'avait pas jugé bon d'apprendre à l'innocente fiancée comment ce comte Demidoff, pour être plus certain que la maîtresse délaissée ne lui reviendrait plus, avait failli la tuer à grands coups d'étrivières, de canne, de poings, en la traînant par ses beaux cheveux du premier étage dans la cour¹. Elle ne savait rien de ces aimables détails, mais se berçait dans son rêve. Tout était couleur de rose et d'azur devant ses yeux charmés. Elle s'élancerait vaillamment sur les chemins de la vie, au bras de son prince russe. Elle en jetait la nouvelle à ses amies, comme un cri de victoire :

Ma lettre, aujourd'hui, ne sera pas longue, mais elle vous apprendra que je suis au comble de mes vœux, que je suis heureuse au delà de toute expression. Mon mariage avec Anatole Demidoff est arrêté pour le 15 octobre prochain. Cet acte si important de ma destinée se fera ici même, à Quarto. Je ne saurais assez vous dire combien je suis contente et parfaitement confiante dans l'avenir².

La lune de miel fut courte, mais exquise. Le fortuné couple inspirait, partout, l'admiration et l'envie³. Anatole avait avec Mathilde les façons les plus tendres et les plus respectueuses. Elle et lui ne parlaient que de leur félicité suprême à chacun. C'était trop beau pour durer.

Le comte Demidoff était en possession, comme il l'avait souhaité, d'une des plus belles princesses de l'Europe. Il reprit assez vite ses inclinations vagabondes, tout en voulant imposer à sa compagne une rectitude de maintien et une obéissance soumise, qui ressemblait à du servage russe. Elle, si commandante, de son côté, et si naturellement indépendante en ses gestes, en ses mots, si disposée, en outre, à récompenser d'un sourire ou d'une réponse sans cruauté les tributs de galanterie qu'on portait à sa jeunesse, à ses attraits, à son esprit, ne s'y pliait pas sans résistance. Si Anatole Demidoff s'accordait, jour par jour, en sa qualité d'homme, tous les droits imaginables à la dissipation de son or et de ses sens, il n'en était pas moins, à titre de seigneur et maître, promptement enclin à des accès de jalousie furieuse, irraisonnée. Des scènes regrettables éclatèrent. Demidoff avait la main violente comme l'était son caractère. Un

¹ D'un coup de cravache, il lui avait emporté la joue et la paupière. (Voir *Lettres de Fortunée Hamelin* à M. de C***, Paris, 2 février 1840.) L'ex-muscadine Fortunée Hamelin ne savait pas tout de cette affaire brutale. Il y avait eu d'autres motifs, d'autres prétextes, si l'on veut, qu'une envie de rompre dans le traitement sauvage infligé par Demidoff à Mme de Montaut, mais une vengeance à la Cosaque d'une infidélité réelle ou prétendue.

² *Correspondance de la princesse Mathilde*. Lettre inédite à la comtesse R***, 10 septembre 1840.

³ Mme Regnault me dit merveille delà beauté divine, de la grâce et de l'esprit de Mme Demidoff. (*Lettres de Fortunée Hamelin*, La Madeleine, 8 septembre 1841.)

outrage public, un soufflet en plein bal, infligé sur des joues de princesse encore animées des plaisirs réunis de la danse et du flirt, rendirent toute réconciliation impossible. Ils s'étaient séparés à grand tapage. La princesse Mathilde n'était plus Mme Demidoff et n'en reprenait le nom que pour signer légalement les reçus des deux cent mille livres de rente que lui servait, par la volonté du tzar, l'époux disgracié.

Désormais Altesse Impériale, il ne lui plaisait guère de rappeler, dans l'intime, cette phase orageuse de son passé. On ne prononçait plus, autour d'elle, le nom du viveur princier, trop connu dans les restaurants de nuit et les alcôves à la mode. Parfois, seulement, si l'on causait de Florence et que ce fût avec des amies d'ancienne date ou des Italiennes telles que la comtesse de Castiglione, Mathilde daignait accorder à sa période conjugale un rappel de mémoire. Et ce n'était point pour la bénir. De la colère lui remontait, en particulier, au souvenir d'une scène, dont Mme de Castiglione eut la confidence, bien après, et qui s'était passée dans la cité florentine, vers les débuts de son mariage. Les rayons de la lune dorée pâlissaient déjà.

La princesse Mathilde avait manifesté le désir d'avoir de la main du statuaire Giovanni Duprè, célèbre au pays toscan, la figuration de sa belle personne en marbre et dans des proportions réduites. L'artiste répondit qu'une telle demande lui était flatteuse, à l'extrême ; néanmoins, connaissant la nature ombrageuse du prince de San Donato, il ajouta qu'il n'oserait entreprendre cette aimable tâche, avant que Son Excellence fût prévenue et lui donnât son agrément. Mathilde insista, et d'une manière si engageante qu'il n'y résista point. On convint des jours. Elle se rendait à son atelier, régulièrement. Le modèle et l'artiste se comprenaient au mieux. L'œuvre avançait très heureusement. Elle serait achevée, dans un court délai. Mais, au plus beau de l'affaire, une après-midi que Duprè se trouvait seul, voici qu'Anatole Demidoff survient, fait un tour ou deux dans la salle et, sans se perdre en compliments, s'arrête tout droit devant la selle, où posait, enveloppée de ses linges humides, la mystérieuse statuette.

— Eh ! qu'avez-vous là d'intéressant, signor Duprè ?

— Oh ! rien, rien du tout, Excellence !

— Faites voir, tout de même, je vous prie, écartez les dessous du voile.

— *Ma no, c'e nulla !* Il n'y a là vraiment qu'un peu de plâtre informe et qui n'est pas à voir.

— Allons, mon cher, vous le savez, je suis extrêmement curieux.

Et, ce disant, il enleva l'enveloppe mouillée dont la maquette était recouverte, considéra la chose d'un air très sérieux, puis, sur un ton de voix sarcastique :

Très bien, cela. Charmante en vérité. Mais dites-le-moi, qui vous en fit la commande ?

Embarrassé, d'abord, dans sa réponse, Duprè prend enfin de l'assurance et s'explique. La princesse avait eu l'idée d'une galante surprise qu'elle voulait ménager à son époux, celle de se montrer à lui vêtue de marbre.

Eh bien ! répliqua le mari, — qui, du reste, n'était pas si mal fondé à voir d'un regard peu satisfait ce déshabillage artistique, — eh bien ! la princesse a eu tort de vous demander son portrait sans mon ordre et vous avez eu tort, vous, de complaire à sa fantaisie. Je n'aime pas ce genre de

surprise. Lorsqu'elle reviendra dans votre atelier vous la prierez, de ma part, de retourner à ses menues occupations. Quant à vous-même, je vous le demande expressément, vous allez détruire ce travail, et qu'il n'en soit plus parlé !

Le sculpteur reste étourdi sous la brusquerie de l'injonction. Un vif regret traverse son âme, le triste regret d'être contraint de briser la jolie figurine, qu'il avait modelée avec une sorte d'amour.

Oui, mon cher Duprè, continua le prince, qui avait saisi dans l'expression de son visage le combat de ses sentiments, oui, je comprends votre embarras et votre peine, mais je vous le répète, je n'aime pas un semblable travail et encore moins la manière. Sans doute, un portrait de ma femme, exécuté par un ciseau tel que le vôtre, ne me déplairait point ; il composerait un pendant fort appréciable, avec une très belle statue que je possède dans mes galeries, de Mme Letizia par Canova ; cependant, je vous le redis en propres termes : anéantissez-moi cette figure-là, et qu'il n'en soit plus jamais question. Je vous commanderai, en échange, d'autres et plus importants travaux.

L'artiste, que ces derniers mots réconfortent, n'ajoute aucune observation, mais sollicite un jour de délai. On le lui accorde. Apaisé, maintenant, Demidoff lui serre la main, s'échauffe d'un retour d'amitié, l'embrasse et s'en va. Le lendemain arrive, à l'heure accoutumée, toute parée, toute contente, la belle Mathilde. Elle se dirige vers le miroir, arrange une boucle ou deux de sa chevelure, se retourne, prend sa place et dit :

— *Eccomi, me voilà !*

Alors, Duprè de lui raconter l'incident fâcheux de la veille, d'exprimer sa contrariété et d'annoncer qu'il s'y soumettrait pourtant, parce que c'était la volonté du prince.

Mais, s'était-elle écriée, dans le premier sursaut de son désappointement, il ne faut pas obéir à cet injurieux caprice ; c'est absurde et ridicule, au dernier point. Continuez votre œuvre, j'y tiens, je l'exige.

Elle avait dû, cependant, se calmer, abandonner la place et s'en aller comme elle était venue. Seulement elle en avait gardé autant de ressentiment à l'artiste, qui n'y pouvait rien, qu'à l'époux auteur de sa déception. Duprè eut à s'en rendre compte, quand il vint à Paris, un soir qu'étant l'un des invités de l'Empereur aux Tuileries, Son Altesse Impériale Mathilde avait feint de ne point l'apercevoir et s'en était expliquée, peu après, de la manière suivante : **Nous nous connaissons, depuis longtemps, mais la façon dont il m'a traitée ne me dispose pas du tout à m'en souvenir.** Et s'enfermant dans sa logique de femme, de toute la soirée, elle ne daigna l'honorer d'un seul regard.

Mme de Castiglione connaissait cette histoire et le sculpteur Duprè ne se fit point faute de la servir à ses contemporains.

Ainsi que la princesse Mathilde, la jolie comtesse Walewska, hier ambassadrice à Londres, maintenant [la dame du logis](#), au ministère des Affaires étrangères, avait eu plaisir à recevoir l'envoyée de Cavour, sa compatriote et sa parente supposée. En effet, Mme de Castiglione pensait lui être alliée, d'une sorte de cousinage plus ou moins lointain¹ et l'avait bien connue à Florence. La mère de la comtesse Walewska — Isabelle, de son nom de baptême — était une princesse Poniatowska. Elle avait été mariée très jeune à un comte Bentivoglio², dont elle eut un fils ; les nœuds d'un second mariage l'unirent au marquis Zanobi Ricci ; Marie-Anne en naquit, héritant des qualités de grâce et d'amabilité maternelles, qui tinrent longtemps sous le charme la société florentine³.

Le comte Walewski, ministre plénipotentiaire de Louis-Philippe auprès du grand-duc de Toscane, Alexandre-Colonna Walewski, né en Pologne d'une femme célèbre par sa beauté et son patriotisme, plus célèbre par l'attachement passionné de Napoléon Ier qui lui donna ce fils, avait lié connaissance avec la famille de Ricci. Une attraction à la fois douce et forte l'inclinait vers la jeune fille de la maison, qu'il appelait, dès lors, sa Destinée. Elle répondit à l'appel de son cœur, pour l'accompagner en France, étant devenue sa femme et la seconde comtesse Walewska. Elle traversa la cour de Louis-Philippe, où tout ce monde l'avait accueillie en souriant, suivit son mari à l'ambassade de Londres, en 1852, pendant les beaux moments de l'alliance anglaise, et n'y resta que le temps d'inspirer des regrets à la haute société britannique. De retour à Paris, on s'était installé superbement au ministère des Affaires étrangères, le plus fastueux de toute l'Europe. L'amie de Cavour s'y était présentée, juste à propos, pour s'y voir invitée au bal costumé du 17 février 1856, ce bal fameux, qui fit tant parler de l'empereur en domino et de la comtesse de Castiglione en dame de cœur... Des cœurs elle en avait semé partout ! De grandes réceptions s'inscrivirent, à la suite de celle-là, aux Affaires étrangères : nulle n'y était tant regardée, tant admirée. Et il en était de même aux Tuileries, où elle s'était révélée dans l'intervalle.

La princesse Mathilde, Mme Walewska, la comtesse de Castiglione, toutes trois, entre les femmes, brillaient au plus avant de la scène, à la suite de l'impératrice.

Les opinions se pouvaient départager, à leur sujet, en ce qui concernait l'esprit, la grâce ou le sentiment ; mais, pour l'essentiel de la comparaison, toutes s'accordaient à dire que les attraits des deux premières s'effaçaient, disparaissaient dans le resplendissement de l'Oldoïni. A bon droit se fût-elle écriée :

... Je n'ai point de rivale
A qui je fasse tort en la traitant d'égale.

Encore préférait-elle n'en concéder le privilège à personne et demeurer l'Unique.

¹ La comtesse de Castiglione n'avait aucune parenté, que je sache, avec la comtesse Walewska. Une sœur de celle-ci (l'unique et elle n'avait pas de frères par son propre père) s'appelait Blanche, et elle était mariée au marquis Tolomei de Florence. (*Lettre privée du marquis de Ricci-Riccardi*, Carmignano (Toscane), 20 septembre 1911.)

² C'était en 1821. Le comte Prosper Bentivoglio mourut, le 9 juin de la même année.

³ La marquise Ricci, en troisième noce, marquise de Piccolellis, anima de son esprit, pendant de longues années, un salon très fréquenté par l'aristocratie, non seulement de Florence, mais de l'Italie et de l'étranger. Elle était renommée par son exquise affabilité ; elle est morte, il y a à peu près vingt-cinq ans, et nous tous, ses amis, ne pouvons encore l'effacer de notre mémoire. (*Id.*, *Lettre privée* à M. Henri Prior, communiquée à l'auteur, 20 septembre 1911.)

C'était un mercredi soir, jour officiel, que la comtesse de Castiglione monta, pour la première fois, l'escalier de pierre aux deux paliers un peu roide et haut, qui conduisait aux appartements de réception des Tuileries. Elle avait franchi le vestibule, où se tenait le chambellan en habit rouge chargé de recevoir les arrivants ; elle pénétra dans la galerie des fêtes très bruisante de monde et put aussitôt contempler ce qu'était [le Château](#), un soir de gala dansant.

Quel spectacle entrevu dans l'ardente lumière s'épandant à flots et, de toutes parts, se répétant à l'infini dans le jeu de glaces, avivant de mille et mille reflets l'or des uniformes et la soie des toilettes, quel aspect de foule brillante et parée, se serrant d'un bout à l'autre de cette longue galerie jusqu'à l'imposante salle des Maréchaux, où se tenait le couple impérial et où l'étiquette n'admettait, de droit, que les principaux dignitaires !

Elle passa la haute draperie de velours cramoisi, qui marquait la séparation des deux salles. N'était-elle pas la cousine de Cavour et n'avait-elle pas, à ce titre, sinon par sa mission secrète, rang d'ambassadrice ? On la voyait avancer avec émerveillement. Elle-même regardait et s'étonnait. Si pénétrée qu'elle fût du sentiment italien et de l'idée de sa belle patrie, combien devaient lui paraître ternes et de mince aloi, en comparaison de cette splendeur impériale, les [festicciole](#) de la cour désargentée de Piémont ! Si les caractères n'étaient pas sans reproche, à la cour de France, si l'aristocratie des âmes en était contestable, tout y était grand d'étiquette et d'apparat. Généraux, ambassadeurs, ministres, conseillers d'État, jeunes auditeurs, aides de camp, préfets, sénateurs et jusqu'aux magistrats en leur habit de velours noir, tous portaient la vêtue de cérémonie, et, près d'eux, toutes les femmes semblaient plus belles par l'entremêlement des étoffes, des parures, des galons et des broderies. Comme ils haussaient la mine, avec leurs fracs à parements d'or ou d'argent, leur culotte blanche, leur chapeau à plumes tenu légèrement sous le bras, ces dignitaires ! Comme ils étaient autres en leur démarche et leurs formes représentatives, que nos [officiels](#), forcés d'être simples sous leurs plaques et leurs croix, le dernier luxe apparent qui leur soit permis ! Tableaux de fêtes incessamment renouvelées, en leur belle ordonnance, et dont l'image tout extérieure laisse, à la surface de la pensée, une sorte de regret historique pour des spectacles qui ne se reverront plus !

Mais, le soir du 24 novembre 1855, il semblait qu'on ne vît plus, en ce décor souverain, qu'une seule figure après l'empereur et l'impératrice, et c'était Mme de Castiglione. Quelle apparition de théâtre ! Et quelle sensation produite ! Nous en évoquâmes, [autre part](#)¹, le tableau de légende ; qu'il nous soit permis d'en rappeler dans les mêmes termes, le coup d'œil enchanteur.

Elle était venue assez tard. Un frémissement de curiosité signala son approche. A son entrée, le mouvement fut tel que les danses s'arrêtèrent. La musique cessa de jouer. Un courant passa dans la salle comme une expansion magnétique d'admiration. L'impératrice fit un pas au-devant d'elle. L'empereur avança jusqu'à la place où elle s'était assise, après avoir fait aux souverains sa révérence de cour, pria le duc Ernest de Saxe-Cobourg d'engager l'impératrice et lui-même offrit la main à la nouvelle invitée. Sans qu'il visât à passer pour un modèle d'élégance et de grâce, en l'art de Vestris — ce que lui défendaient son

¹ *Les Femmes du Second Empire*, p. 10.

âge et les proportions de son corps- il dansait mieux qu'habituellement un prince et mieux que le grand empereur son oncle. On lui trouva très bonne figure, en ce quadrille, ayant pour vis-à-vis la belle Castiglione. Peu après, dans la soirée, il fit quelques tours de valse, puis quelques pas de promenade avec elle en causant, jusqu'au moment où s'éteignirent les mesures de la danse.

Les yeux ne se détachaient plus d'elle, de la courbe moelleuse et inspirante de sa taille. Un profil pur, des yeux longs et pleins de feu, une bouche petite, des cheveux châtons d'une abondance et d'une splendeur superbes, le cou délié, qu'une ligne tombante attachait à des épaules modelées à ravir, une gorge libre de tout frein¹ et dont la perfection hardie semblait, selon l'expression d'un témoin, jeter un défi à toutes les femmes, un buste royal, des bras et des mains d'un contour charmant et la ligne du corps irréprochable : il n'était rien, chez elle, qu'on pût voir sans l'aimer. Le succès de la comtesse fut complet, triomphant. On prononça que c'était l'événement de la semaine².

L'effet extraordinaire, qu'avait produit Mme de Castiglione, la première fois qu'elle fut reçue aux Tuileries, se répéta aux Lundis de la souveraine, aux bals des ministères, à Compiègne, et d'une manière si éclatante que l'empereur en fut remué et l'impératrice alarmée. Napoléon III s'était pris très vite au charme de cette incomparable Florentine, qui causait une telle effervescence de curiosité admirative, sur son passage, en [ses toilettes d'apparition](#), qu'on se hissait sur les fauteuils, sans plus de respect du cérémonial, lorsqu'on l'apercevait passant à travers la foule des invités. Ombrageux de caractère, facile à la défiance et au soupçon, quoique par bonté naturelle disposé à l'indulgence et à l'oubli, Louis-Napoléon possédait en maître l'art de se rendre impénétrable aux interrogations muettes de son entourage, de voiler ses impressions comme il voilait sa prunelle couleur d'eau morte, d'éteindre sa physionomie et de déconcerter les regards les plus sagaces cherchant, en vain, à découvrir la direction de ses pensées. Mais il savait beaucoup moins se dominer, au contact visuel d'une jolie femme. Aussitôt frémissait son instinctive sentimentalité, son œil atone s'allumait d'une prompte lueur, dont la cause ni le sens ne trompait son fidèle Bacciochi. Les signes de l'intérêt subit qu'il avait pris à Mme de Castiglione furent aperçus de bien des gens. Un soir de Compiègne, qu'on avait inscrit au programme du théâtre de la cour une représentation des artistes de la Comédie française, elle s'était fait excuser, se déclarant souffrante. On remarqua, pendant la soirée, que, dans sa loge, l'empereur semblait bien distrait, bien préoccupé, et qu'il tordait sa moustache plus nerveusement qu'à l'ordinaire. Au premier entr'acte il disparut, délaissant l'impératrice, au vu de la salle entière. Le lendemain chacun était informé qu'il avait été prendre des nouvelles directes de la santé de la belle étrangère.

Les propos s'éveillèrent. Il fut parlé d'une histoire d'éventail habilement échappé à la main qui le tenait, relevé de terre par Napoléon et rendu à l'adroite coquette : Mme de Castiglione. La France et les pays d'alentour étaient à peine revenus de leur surprise sur le dénouement de son roman d'amour avec une beauté d'Espagne qu'il en entamait un autre avec une beauté d'Italie. Qu'en adviendrait-il ? Serait-ce quelque fantaisie secrète et sans lendemain ou l'aurore d'un favoritisme déclaré, manifeste, susceptible de prendre des forces et de durer ?

¹ L'un de ceux qui se virent admis, et du plus près, à un tel coup d'œil, disait de cette gorge osément présentée qu'elle se dressait fière comme celle des jeunes Mauresques.

² *Loc. cit.*

Tel ministre d'État, courtisan à l'âme souple, corrompu et corrupteur tout à la fois, interrogeait avec un malin plaisir le secret de cette fortune ascendante.

Alors, elle jugea que l'heure était bonne pour causer politique. Elle se rappela qu'elle était venue en France, non pas simplement afin d'y continuer son voyage de noces, mais afin d'y servir, ambassadrice officieuse, la diplomatie sarde ; qu'elle était l'agente désignée de la future Italie ; que Cavour l'avait adjointe, à ce titre, à ses divers éléments d'action extérieure convergeant tous au même but ; qu'elle aurait à pratiquer en femme intelligente et belle — habile, d'instinct, aux artifices de l'amour — le conseil que lui avait suggéré le grand homme piémontais, *de coqueter avec l'empereur, de le séduire s'il le fallait*¹, et de l'amener doucement, tendrement, politiquement, à lui confier à elle, dans le secret du tête à tête, les questions essentielles, qu'il conviendrait d'aborder ou qui pourraient être soulevées par ce chef d'État, en vue d'une entente active avec la cour de Turin. Une lettre récente de Cavour fort expressive en son laconisme — et dont l'original est sous nos yeux — le lui redisait formellement :

Réussissez, ma cousine, par les moyens qu'il vous plaira, mais réussissez².

Le succès importait seul. Aucune circonstance opportune n'était à négliger, encore moins à laisser sans emploi. Tel était bien, en effet, le principe de vigueur ressortissant de la subtilité italienne. *Tout dépend de l'homme*, écrivait, l'année précédente, le Florentin Bettino Ricasoli³ ; et c'était vraiment cet homme mystérieux et taciturne, alors considéré comme le plus puissant des monarques de l'Europe, qu'il fallait pousser à parler clair.

On sait que les Italiens ont le sens inné des affaires publiques et que s'ils n'en traitent pas toujours avec mesure et méthode, ils en ont la passion. Elle était donc à sa mission naturellement prédisposée. Les attraits féminins y ajoutaient des moyens de séduction, dont elle ne demandait qu'à faire usage. Elle s'y emploierait sans attendre, dût-elle y mettre le prix — ce prix que nous devinons bien. A la vérité, ses complaisances dernières étaient subordonnées à une opinion si haute de sa personne physique, de ce qu'elle était et valait, selon sa propre estime, qu'elle ne pouvait être facilement généreuse d'elle-même. Mais elle tenait ce bien en réserve, pour en disposer comme d'une ressource suprême — s'il n'était pas de condition moins absolue, moins indispensable à l'accomplissement de ses grands desseins. Car, elle donnait à ces projets-là des proportions très vastes, en son esprit armé d'une pointe de présomption ; elle les identifiait en soi, comme si elle en eût été chargée presque seule ; son amour-propre s'en exaltait ; son imagination y prenait feu ; et, volontiers, Cavour lui en abandonnait tout l'orgueil, se servant de son ascendant de femme comme il se servait de vingt autres moyens, comme il usait des ressorts de la diplomatie officielle ou secrète, de la presse, de l'émigration italienne, des voyages, des correspondances étrangères et des influences de cour, parce que tout lui était bon pour *poser* le Piémont, d'abord, et pour le grandir ensuite, parce qu'il ne négligeait aucun instrument capable de contribuer au résultat suprême.

¹ Une belle comtesse est enrôlée dans la diplomatie italienne. Je l'ai invitée à coqueter avec l'empereur. Je lui ai promis, en cas de succès, que je demanderai, pour son frère, la place de secrétaire, à Pétersbourg. Elle a commencé discrètement son rôle, au concert des Tuileries. (*Lettre de Cavour à Luigi Cibrario*, ap. Luigi Chiola.)

² *Correspondance privée de Mme de Castiglione*, CCXI et CCXL. Cf. p. 21.

³ *Lettere e documenti del barone Bettino Ricasoli*, t. 3, p. 303.

Désireuse de ménager son indépendance, de recevoir, de correspondre, d'agir et, peut-être, d'aimer en cachette, sans, néanmoins, s'éloigner trop de la scène du monde, où il lui plairait de revenir et de savourer de nouveaux triomphes, elle avait fait élection d'un gracieux ermitage, parmi les jardins de l'ancien Passy. Une sorte de **petite maison** régence, un nid solitaire¹ sous la feuillée, dans la soie et la fanfreluche. Ce n'était pas au bout de la terre. Des Tuileries à la rue de la Pompe, la distance pouvait être fournie en moins d'une heure. Napoléon, qui ne se mettait guère en dépense de faveurs pour les femmes aimables sans un personnel esprit de retour, se serait bien reproché, certainement, de n'avoir jamais poussé sa promenade du soir, conduit par son cocher secret², gardé par sa police, jusqu'à ce refuge d'apparences mystérieuses.

Les imaginations, à demi-renseignées et curieuses d'en découvrir davantage, se figuraient sans peine le genre d'entrevues, auxquelles servait de passeport la raison grave d'entretiens à débattre sur l'Autriche et l'Italie. Ils étaient seuls, elle et lui, à s'entendre et à se voir. Elle avait dix-huit ans. Il était d'une nature galante fort empressée. Ce n'était plus le maître d'un empire inclinant sa grandeur vers la femme dans un compliment de cour. Toutes distances de rangs s'étaient bien effacées. En cette chambre close, il n'y avait plus que deux êtres différents et égaux, soumis à l'irrésistible penchant.

A Paris, nul ne doutait qu'elle ne fût **la favorite** de l'empereur. Des gens trop affirmatifs de ce qu'ils ignoraient réellement brodaient là-dessus qu'elle en était à sa seconde expérience des amours royales et que Victor-Emmanuel l'avait honorée précédemment — si l'on peut ainsi dire — de ce genre de tendresse dont il était si prodigue. Voilà ce qu'on assurait, à Paris. Dans Florence, de plus téméraires en leurs suppositions prétendaient qu'elle était la fille de Napoléon III et que l'intimité renouvelée entre le maître de la France et la jeune comtesse n'était que la reprise naturelle et pure du sentiment, qu'il lui porta dès qu'elle fut née.

Pour son compte, à travers ses lettres et, plus tard, dans ses confidences, elle se riait à juste titre de la seconde et de la troisième de ces hypothèses et démentait catégoriquement la première, avec moins de chances, quand à celle-ci, d'en refouler les vraisemblances. Il y eut des faits notés et des constatations notoires, qui la gênèrent. Le général Fleury, dont elle invalidait, à l'avance, le témoignage d'outre-tombe³, — sous le prétexte qu'il avait languï pour elle, en pure perte⁴, avait suivi, de très près, le jeu de ses coquetteries diplomatiques. Aide de camp de l'empereur, continuellement en fonction d'accompagner les pas du maître, il certifia dans ses *Souvenirs*, que le succès de la comtesse avait été complet et que, momentanément, Napoléon III avait porté le joug de la belle Italienne. D'autres versions relevèrent des signes forts clairs — *oculis subjecta fidelibus* —, contribuant à établir l'intimité de cette liaison.

Entre temps, à la faveur des circonstances qui les rapprochaient, elle et l'empereur, il était reparlé de Victor-Emmanuel, de Cavour et de l'unité italienne en espérance de formation.

¹ Presque personne n'était autorisé à en franchir le seuil.

² Ce cocher secret de l'empereur... On nous proposait, un jour, de nous communiquer ses... *Mémoires* !

³ V. ses *Mémoires posthumes*.

⁴ Faible argument dans une cause étrangère.

D'ailleurs, instruite des engagements que l'ancien aventurier des Romagnes avait contractés, de loin, avec des personnalités politiques très avancées de la péninsule, adroite à flatter son amour-propre d'homme et de souverain, complaisante à fortifier sa conviction qu'il aurait à tenir en Europe un rôle prépondérant d'arbitre, elle individualisait, à ses yeux, de la manière la plus engageante, l'Italie et la nationalité italienne. Le premier effet incontestable de son influence secrète fut de déterminer Napoléon, qui ne s'y était pas décidé sans hésitation, à réclamer la présence de Cavour, au Congrès de Paris.

Le terrain, du reste, était admirablement préparé. Elle n'eut pas à lui suggérer une aspiration, qu'il nourrissait en son cerveau, dès avant qu'elle-même fût née. Très anciennes étaient chez Napoléon ces visées de rénovation italienne, qu'il tardait à convertir en action. Une amie de ses jeunes années, qui fut élevée auprès de lui comme une sœur, au château d'Arenenberg, s'en souvenait fort bien, lorsque, devenue la femme du peintre S. Cornu, elle remémorait à haute voix, ses impressions d'antan. Louis-Napoléon, depuis l'adolescence, eut un double espoir, un double et vaste but : être l'empereur des Français, et se rendre le libérateur de l'Italie. L'une et l'autre idées s'étaient développées en lui, sans se quitter, comme si la seconde eût été la suite nécessaire de la première.

Peu de temps après le coup d'État du 2 décembre 1851, le Prince-Président avait envoyé son fidèle Persigny auprès du baron de Radowitz, le ministre des Affaires étrangères du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV¹, afin de le prédisposer à l'acceptation prochaine du rétablissement de l'Empire en France. On avait parlé d'échanges ultérieurs, de bons offices mutuels, de compensations réciproques. Et, quand Persigny eut rempli l'essentiel de sa mission, nettement il avait déclaré, s'adressant à ce Radowitz, qui, longtemps plus tard, en rappellera le propos dans ses *Mémoires* : **Nous avons à rétablir l'empire français ; cela fait, nous affranchirons l'Italie. Pendant que nous chasserons l'Autriche des provinces lombardes, pourquoi ne la chasseriez-vous pas, vous, de votre Allemagne ?** D'un double éclair prophétique furent pressentis, ce jour-là, les destins qui se dénouèrent sur les champs de bataille de Solferino et de Sadowa.

Quatre ans après, on eut la surprise de voir entrer en campagne, à la suite des contingents français, anglais et ottomans, contre le tzar Nicolas Ier, un corps d'armée sarde ; et, dans le monde, on s'était demandé, quel intérêt particulier poussait **les renards de Savoie** à intervenir dans le conflit des puissances, sans qu'ils eussent seulement, comme les Bourbons des Deux-Siciles, le prétexte d'occuper une situation avancée sur la Méditerranée². L'explication cherchée ne tarderait pas à sortir du domaine des faits, avec une particulière évidence. Dès l'année suivante, la question de l'unité italienne était posée au Congrès de Paris, sous l'œil encourageant du ministre de Napoléon, présidant ces assises³.

Ce n'était encore qu'un brûlot lancé sur les ondes des rivalités internationales. Entre la déclaration de principe et le recours aux armes, qui devait en assurer la réalisation, s'indiquait un temps d'arrêt obligatoire. Mme de Castiglione en profita

¹ Grand-oncle de l'empereur Guillaume II.

² Habile à trouver des raisons, Cavour s'était attaché à démontrer, devant les deux Chambres de son pays, que le Piémont, maître du grand port de Gênes, avait intérêt à disputer aux Russes l'exclusive domination de la Méditerranée. Cf. *Atti del Parlamento Subalpino*, t. VI.

³ Le comte Walewski.

pour s'éclipser de Paris, lâcher momentanément son Napoléon, comme elle l'écrivait d'une plume assez cavalière, et s'en aller faire un tour, à Londres.

Elle y coula des jours bénis.

On lui fit accueil délicieusement, en plusieurs maisons de la haute société britannique, surtout chez lord et lady Holland, qui l'avaient vue, enfant, dans sa ville, et la chérissaient d'un fidèle souvenir. Sa sécurité d'âme était parfaite et douce, comme nulle autre part, auprès de lady Holland, s'y sentant aussi forte de son estime que certaine de son amitié. Un soir, en l'absence de la comtesse, on parlait d'elle à la légère dans les salons de la grande dame anglaise. Une langue indiscrete insinuait quelquefois des méchantes allusions, qui couraient sur le compte de la favorite des Tuileries. Aussitôt la maîtresse du logis avait riposté, non sans hauteur : Si j'en croyais un mot, elle ne serait pas chez moi. Eût-ce été vrai, elle eût refusé d'y ajouter foi, par égard et par affection.

Dès qu'elle fut arrivée à Holland-House, Nicchia avait été conduite dans une chambre spacieuse, ravissamment ornée. Sur sa table de toilette, — le premier meuble où se porte d'ordinaire le regard d'une voyageuse, — elle aperçut un miroir d'une rare finesse artistique. C'était une glace à main biseautée, surmontée de son chiffre, entourée de deux anges d'or aux ailes ouvertes ; et, tout auprès de l'objet exquis, deux vers écrits de la main de lord Holland en disaient la destination, dans la forme de langage qui plaît aux dieux¹.

Son séjour, au palais qu'occupaient le noble lord et sa compagne, ne comportait qu'agréments, prévenances à son endroit et douces gâteries. Assez distant des rues et des avenues, qui menaient aux portes de l'habitation, pour qu'on y eût l'impression d'une sorte d'isolement seigneurial, ce château était, cependant, d'une telle manière situé, au milieu d'un grand parc, qu'il faisait, avec ses jardins, la parure d'un des plus beaux quartiers de Londres. Autrefois en pleine campagne, mais peu à peu gagné par l'envahissement des constructions avoisinantes, il avait conservé intacts son architecture ancienne, ses appartements de style et tout l'intérêt de ses traditions historiques. On y pouvait voir la chambre où reposa l'austère Sully, lorsqu'il fut envoyé par le Béarnais en ambassade auprès d'Elisabeth ; et l'on y montrait celle de Cromwell, qui habitait Holland-House au temps de son âpre lutte contre le Roi et son Parlement. Peintures, tentures, meubles des siècles défunts : rien n'y était changé, aucune transformation n'en avait altéré le caractère.

Durant la belle saison, lady Holland y donnait des fêtes dont l'éclat et l'originalité avaient une réputation européenne. La famille royale d'Angleterre, les souverains et les princes étrangers en visite s'empressaient à ces garden-parties, si décoratives en leur cadre de verdure, surtout à celle qu'on appelait la fête écossaise et dont les origines remontaient au Moyen âge. Le due d'Aumale était de ceux qu'elle passionnait davantage. Henri d'Orléans comptait, en effet, parmi

¹ 1er juillet 1857.

To the Countess Castiglione.
A lovely gift. I fain would send to thee.
What I deem loveliest in this mirror see.
HOLLAND.

les meilleurs amis de lord Holland, qui devait lui léguer le magnifique portrait de Talleyrand, devenu l'un des plus précieux ornements de la galerie de Chantilly.

Une après-midi, le duc avait amené dans la maison l'un de ses hôtes de Twickenham : Louis Estancelin. Après quelques paroles gracieuses de bien venue, lady Holland demandait à celui-ci :

— Connaissez-vous la merveille de la saison, la comtesse de Castiglione ?

— Pas encore, avait-il répondu. Je viens seulement d'arriver de France et cet aimable spectacle n'a pas réjoui mes yeux, jusqu'à présent.

— C'est dommage ; mais vous la rencontrerez, avant peu, et vous m'en direz votre avis.

Il ne se doutait pas, en entendant ces mots, que sa destinée serait d'entretenir avec la plus capricieuse des femmes quarante-cinq années d'une amitié sans restriction, dans la joie comme dans la douleur, et sans arrêt parce qu'elle fut sans amour, une amitié entière et libre, d'un caractère unique.

Il n'attendit pas longtemps à en avoir la séduisante révélation.

Elle lui parut ce qu'elle était, au vrai, une créature extrêmement belle. Il ne pensa point à la diviniser aussitôt, dans son imagination, en poète et en rêveur, mais il se rapprocha d'elle, aspirant à la mieux connaître. Peu de jours après il l'entrevoyait de nouveau, comme une apparition passagère. Puis, ce fut plus complètement, en des circonstances plus imprévues, à Orléans-House, chez le duc d'Aumale.

Retiré dans la chambre, que le prince avait mise à sa disposition, une lecture passionnante y tenait absorbée toute l'application de son esprit. Rare privilège : il avait sous les yeux, grâce à la courtoise obligeance du prince, qui la lui avait communiquée, la correspondance autographe de Richelieu et de Louis XIII, relative au procès de Cinq-Mars et de son ami Jacques de Thou. Devant lui s'ouvraient les deux lettres de Richelieu à son roi et à son intendant. La première n'était autre que l'original de la froide et cruelle missive, par laquelle le terrible cardinal exposait à Louis XIII la raison d'État, la raison impérieuse, irresponsable, qui avait commandé, suivant lui, le supplice de M. Le Grand. Lentement, il considérait cette grosse écriture tremblée, ce parchemin jauni par le temps, ces fils de soie rouge retenant le cachet redoutable du cardinal-ministre ; et, sans doute, il méditait sur l'inflexibilité de cette âme de prêtre, associant Dieu, Dieu toujours, à ses desseins obliques d'ambition et de vengeance. Il songeait aussi, en lisant cette page d'histoire, gravée d'une dextre impitoyable¹ que l'expression authentique des faits n'y concordait guère avec la

¹ A titre d'enseignement historique, recueilli au passage, voici la lettre, comme elle fut écrite de la main de Richelieu :

Le 12 septembre 1642.

Votre Majesté, aura, tout à la fois, des nouvelles bien différentes : l'une est la reddition et la prise de Perpignan, qui est la plus belle et la plus considérable place de la terre, pour la France ; l'autre est la condamnation et l'exécution de Monsieur Le Grand et de M. de Thou, qui se sont trouvés si coupables, au jugement de tous leurs juges, qu'ils ne virent jamais procès plus clair.

Ces deux évènements font voir combien Dieu aime Votre Majesté ; je le supplie qu'il continue à verser ses bénédictions sur Elle et qu'il me renvoie la santé pour la servir longtemps encore.

RICHELIEU.

légende ainsi rapportée par Alfred de Vigny : **En ce moment**, disait le roi, **M. Le Grand passe un mauvais quart d'heure**. Or, l'indifférent Louis XIII ne pouvait déjà connaître l'exécution de Cinq-Mars ; car, le fils du marquis d'Effiat n'était pas encore condamné.

Tandis que le liseur de Twickenham, avec une ardeur d'étude dont l'animation se reflétait sur son visage, consultait ces témoins écrits d'une lutte d'ambition sans trêve et sans miséricorde, on frappa à la porte de sa chambre. Mécontent d'être ainsi tiré de ses réflexions, il commanda sèchement d'entrer. Un valet de pied du prince, maigre et long, d'aspect candide et dont les simplicités faisaient dire au duc d'Aumale : **Ces gens-là ne se doutent pas du rôle qu'ils jouent dans notre vie**, un grand laquais était devant lui : **Qu'y a-t-il, Pitié ?** Car, il portait ce nom bénin, qui semblait exprès choisi pour lui. Lentement Pitié répondit : **Madame la comtesse de Coiffier¹ fait annoncer à Monsieur Estancelin que Madame la comtesse de Castiglione est au salon rouge**. Elle était en bas et l'envoyait demander. Le choc de la surprise fut tel qu'il en oublia tout aussitôt Louis XIII, Richelieu, Cinq-Mars et le drame de Lyon. Il jeta la plume, ferma le précieux recueil, et descendit en toute hâte.

Le duc, la duchesse et Mme de Castiglione conversaient en ce salon rouge, parlant de l'Italie et de la France, de Cavour² et de Louis-Napoléon. Il n'y avait pas trois ou quatre années de cela, Henri d'Orléans écrivait à l'un de ses amis politiques :

Vous voilà pourvu d'un empereur. Quand vous en aurez assez, vous me le manderez³.

La comtesse pouvait lui en donner des nouvelles toutes fraîches et bien directes. Mais Estancelin était entré. La radieuse Florentine se tenait assise, précisément, au-dessous du portrait du cardinal de Richelieu⁴ ; à ses pieds, se jouait un délicieux enfant, le plus joli qu'on pût voir, avec ses longs cheveux blonds bouclés, son frais visage, son air fin et mutin. Sous son chapeau de paille de riz, relevé d'un large nœud de taffetas jaune, qui tiendra une grande place dans leurs souvenirs et leur deviendra comme le talisman de leur amitié⁵, habillée

Puisque nous en avons effleuré le sujet, lisons et méditons encore cette fin de la seconde épître envoyée, conjointement, par le cardinal à ses intendants :

Je n'ai pas le temps de vous en écrire plus au long. Perpignan est aux mains du roi, M. Le Grand et M. de Thou, dans l'autre monde ; ce sont deux faits de la bonté de Dieu (!) pour l'État et pour la Foi, qu'on peut dire égaux.

CARDINAL DE RICHELIEU.

1 Particulière rencontre de noms : le marquis Henri de Cinq-Mars, favori de Louis XIII, s'appelait, en outre, Coiffier de Ruzé d'Effiat. Au reste, nous devons dire que cette **madame de Coiffier** n'est ici qu'un pseudonyme, adopté par jeu, et que Mme de Castiglione se plut à l'arborer souvent, on ne sait pourquoi.

2 Cavour connaissait bien le duc d'Aumale. Peu de temps avant la guerre d'Italie, ils eurent ensemble ce bout de dialogue, dont nous retrouvons le détail, dans une lettre inédite du prince :

— L'Empereur ne vous aime pas, disait Cavour.

— J'en suis convaincu.

— Bien, mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est à quel degré il vous craint.

3 Lettre inédite, Twickenham, s. d.

4 Portrait en pied, par Philippe de Champagne, aujourd'hui dans la galerie de Chantilly.

5 J'ai, ce soir, après notre dîner, tête à tête, à vous montrer quelqu'un. Ça ne vous empêchera pas de déjeuner vite, peu et tôt, aux Roses (un salon du café Voisin), avec nœud

d'une robe de gaze noire aux rubans couleur d'or, elle produisait un effet indicible ; ses cheveux ondes, ses yeux lumineux, ses dents de perles, sa taille, sa ravissante figure : il n'était rien que de beau, que de charmant en elle. Cependant, il ne s'était pas empressé de le lui dire, mais demeurait devant elle, silencieux et grave. Le mélange des sensations éprouvées en si peu de temps, le contraste de ces deux physionomies réunies et opposées par le hasard : LUI, l'homme du passé, le cardinal au visage rude recouvrant les crimes d'État des plis de sa robe pourpre ; ELLE, sous le tableau magistral, une femme, si douce à considérer ; ce qu'il venait de lire et ce qu'il voyait : tout cela se heurtait dans son cerveau, et le conflit de ses sentiments se peignait dans son regard, qui avait gardé une expression de sévérité. Il l'admirait sans le lui faire entendre. Il n'avait pas commencé par recourir, en la saluant, aux banales formules complimenteuses, à l'éternel madrigal. C'était donc une autre trempe, un autre caractère d'homme. Elle en eut la curiosité. Il ressentit, à son tour, l'attraction. Et ce fut le point de départ d'un long commerce d'âmes, qui durera, nous l'avons dit, près d'un demi-siècle.

La comtesse de Castiglione rendit des visites fréquentes en ce domaine de Twickenham, sis à seize kilomètres de Londres, dans le comté de Middlesex¹. La duchesse l'y recevait avec aménité. Surtout la voyageuse plaisait au regard et à l'esprit du prince Henri d'Orléans, qui, lui aussi, lui voua une affection durable, moins suivie, moins fidèle que celle du Normand, mais qui fut, peut-être, plus intime, à l'ombre de leurs rencontres, assez fréquentes en Italie, entre Zucco et la Spezia.

jaune, le même, encore frais comme moi, vous savez celui de la Coiffier de 1857. (*Correspondance inédite de Mme de Castiglione*, lettre CCXXXVI.)

Ce fameux nœud jaune a toujours fait fureur et malheur. Il existe, sinon intact, du moins non fané ; il serait encore capable de causer bonheur, sans horreur de l'âge de ses sentiments, qui n'ont déteint sur lui qu'en larmes de douleurs et de regrets. (Lettre CCLI.)

Tenez, je vous ferai cadeau du nœud jaune, pour qu'il reste dans les souvenirs légendaires de Baromesnil, avec les clefs d'or. (Lettre CCCXLIII.)

¹ Nous en trouvons la date d'acquisition consignée sur l'original d'une lettre du duc d'Aumale à l'un de ses anciens condisciples du collège Henri IV, lettre courte, toute simple, toute rurale, et dont nous voulons prendre copie, pour l'aimable familiarité des détails :

Embercourt, 29 septembre 1852.

Mon cher Louis, j'ai réalisé mon projet d'établissement et j'ai acheté la maison, que le Roi occupait, en 1816, à Twickenham. Je viens vous rappeler votre promesse de me procurer quelques belles espèces de volailles. Mandez-moi, si vous avez quelque occasion de les faire parvenir à Londres, où je les enverrais prendre.

Je n'ai guère. rien de plus à vous dire. D'ailleurs, si j'avais quelque secret à vous confier, je choisirais une autre voie que la poste. Cependant, l'indiscrétion officielle ne m'empêchera pas de vous dire que je voudrais bien avoir d'autres services à vous demander que celui-ci. En attendant ces heureux jours, je suis, de près ou de loin,

Votre affectionné,

HENRI D'ORLÉANS.

Le duc n'était pas nerveux et mélancolique, comme il le devint, après la mort de sa femme très aimée¹. Il sentait moins douloureusement les rigueurs de l'exil, n'en étant encore qu'aux débuts d'une attente, qu'il espérait courte, et se sentant, dans cette demeure transitoire, entouré partout des symboles visibles de la grandeur de son pays. Ses visiteurs en avaient l'immédiate impression, à considérer seulement son cabinet de travail aux murs tapissés de drapeaux tricolores et d'étendards africains. Des panoplies d'où se détachait, à distance, glorieusement seule, l'épée du grand Condé en complétaient l'aspect militaire et français. Parfois, de sa fenêtre, ayant posé la plume ou le livre, il pouvait attacher son regard sur de chères étoffes : ses uniformes d'officier général, qu'on exposait, fréquemment, au grand air, par son ordre et sous sa surveillance² ; les voir illuminait ses souvenirs, réchauffait son cœur, ravivait l'espoir qu'il aurait à les vêtir, de nouveau, pour le service de son pays. Puis, il avait ses archives précieuses, entre toutes, sa bibliothèque, ses tableaux, les meubles choisis, qu'il s'était fait envoyer de France et qui rendaient à l'héritier du duc de Bourbon l'atmosphère même de son Chantilly. Il chassait avec passion³, recevait au large, voyageait beaucoup, savourait des arrière-saisons très douces, en ses biens de Palerme⁴, et correspondait, actif, sur tous les points. Enfin, aux heures de calme, utilisant sur place une merveilleuse richesse de documents et de papiers d'Etat, il écrivait d'une main chaude et ferme l'histoire d'une des plus illustres familles de France. Il possédait tout ce que donne la grande opulence ; il savait goûter, selon le moment : les plaisirs, la lecture ou l'étude ; il était philosophe, en outre, et cela sans trop de peine, ni d'effort. Vraiment, malgré la diminution sensible de ses prérogatives d'Altesse Royale, malgré les amertumes d'un éloignement indéfini, malgré les froissements trop répétés de ses sentiments patriotiques, son sort n'était pas si lamentable.

¹ Ce fut en 1869. Il en écrivait dans les termes les plus pénétrés à l'un de ses amis de France : Je savais bien que votre cœur était avec le mien et qu'une impossibilité pouvait seule vous empêcher de rendre un dernier hommage à ma chère et angélique femme. J'avais été déjà bien éprouvé, mais ce coup passe tous les autres, je me sens affreusement seul et malheureux. (*Lettre inédite*, à Estancelin, Woodnorton, 30 décembre 1867.)

² *Récit d'un témoin*, ap. Ernest Daudet, *le Duc d'Aumale*.

³ Nous avons fait quelques jolies chasses à tir de faisans et de perdrix, mais pas de chasses à courre et pour cause. Enfin, nous avons adjoint à nos sports la pêche du brochet, la plus dramatique et la plus savante des pêches d'eau douce. (Duc d'Aumale, *Lettre inédite*, Richmond, 9 janvier 1856.) Tout ce mois a été, pour nous, un mois de liesse et de chasses. (*Id.*, Twickenham, 26 décembre 1861.) L'équipage du lièvre va bien et donne beaucoup de sport. Les chasses au renard ne languissent pas non plus. Mon petit bois se peuple ; nous y avons tiré trois cent cinquante faisans, cette année. Mais je n'ose parler de cela, quand je pense aux chasses que j'ai faites, chez nos amis ; au reste, je ne tiens pas à faire de grandes battues, ici ; j'ai, maintenant, de quoi broussailler et cela me suffit. (*Id.*, *Lettre inédite*, Woodnorton, Evesham, 6 février 1865.) En d'autres temps, il courait le chevreuil ou poursuivait le sanglier.

⁴ Henri d'Orléans adora la Sicile, Palerme et les vins de Zucco. N'oubliez pas, écrivait-il à l'un de ses hôtes attendus, que Palerme est le plus délicieux climat du monde. (*Lettre inédite du duc d'Aumale*, Twickenham, 9 septembre 1856.) Deux ans plus tard sa plume jetait à la même adresse cette comparaison curieuse entre Nice et Palerme, tout à l'avantage de la cité sicilienne. J'espère que le climat de Nice vous procurera un bien infini. On dit que c'est charmant ; pour moi je ne voudrais pas y être en peinture ; j'ai idée que c'est un endroit bâtard qui n'est ni l'Italie, ni la France, avec des villas anglaises et une société russe brochant sur ; le tout. Mais Palerme, mais la Sicile, mais l'Italie tout entière, parlez-moi de cela ! (*Lettre inédite*, Twickenham, 20 novembre 1858.)

C'est dans cet Orléans-House que Mme de Castiglione avait connu quelques-unes des meilleures impressions de son premier séjour, en Angleterre, des impressions qu'il lui fut donné de revivre, six années plus tard. D'intervalle, elle fréquentait avec charme l'élite de la société londonienne. Sous les auspices de lady Holland, elle eut le spectacle de magnifiques réceptions officielles. Elle assista, plusieurs fois, aux représentations du grand Opéra. Et, en tous lieux où elle se montrait, elle provoquait cette fièvre des regards, cette excitation de curiosité, qu'elle était habituée à produire, sans plus s'en émouvoir que d'un effet bien naturel.

CHAPITRE TROISIÈME

UN RÊVE INTERROMPU

Entre Londres et Paris. — Quelles raisons d'ordre intime la retenaient à Dieppe. — Particularités d'un rendez-vous dans la chambre dite du crime, et le peu qu'il en advint. — Retour dans la capitale. — De l'importance subite qu'avait prise, parmi les conversations du jour, l'état des questions étrangères. — Le rôle secret et actif de Mme de Castiglione dans les négociations franco-italiennes, qui devaient entraîner la guerre avec l'Autriche. — Après la paix de Villafranca, déception patriotique de la comtesse. — Comment elle en exprima le mécontentement si haut qu'on l'obligea de passer la frontière. — Un temps de retraite, aux portes de Florence. — Récit d'une visite pleine d'intérêt à la villa Gloria. — Période de langueur et d'ennui. — Par quelles voies Mme de Castiglione obtint d'être autorisée à revenir en France. — Intervalles de voyages. — Circonstances dramatiques d'un de ses séjours en Italie ; les Noces tragiques. — Quelques mois de deuil. — Réapparition aux Tuileries.

Elle marquait peu d'impatience à quitter Londres. Et, quant elle eut passé la mer, ce fut encore bien doucement, à toutes petites journées, qu'elle s'achemina vers Paris.

C'était l'une des premières de ces disparitions subites dont elle multiplia tant de fois les effets de surprise. Elle avait adopté de vivre à Dieppe, pendant un laps de temps indéterminé, au sein d'une solitude recueillie et seulement distraite par de rares visites. Peu de personnes, parmi les familiers des Tuileries, étaient informées du lieu proche ou distant, qui la retenait captive. Mocquart, le secrétaire de l'empereur, le savait mieux, lui, quand il glissait à Mme Walewska cette question, au coin d'une lettre¹ : [Que devient notre belle solitaire de Dieppe ?](#)

On s'étonnait, dans le monde et à la cour, qu'elle mît si peu de hâte à renouer la suite de ses enchantements. Cet astre parisien d'un seul hiver, après avoir irradié son passage d'une lueur fulgurante, allait-il s'effacer, tout à coup, de l'horizon ?

Simplement, il plaisait à la comtesse de Castiglione en instance de séparation conjugale, d'être là, de se faire désirer ailleurs, d'y reprendre une causerie interrompue avec l'hôte de Twickenham, citadin à Dieppe et gentilhomme campagnard, à Baromesnil, enfin, d'entamer sur place par caprice ou passe-temps, un roman d'amour, — qui ne dépassa point le premier chapitre. L'heure en était favorable. C'était le bon temps pour le partenaire d'une conversation sans témoin aussi bien que pour cette victorieuse. Dans la plénitude de ses forces, il n'avait pas à se plaindre, alors, des défections de nature, dont elle lui fera, vingt ou trente ans après, un reproche malin et constant². Il n'était ni sourd aux allucinations douces d'une jolie bouche ni tardif à répondre aux avances de sentiments, dont on lui ménageait l'accès. Quant à elle, convoiteuse de rêves et d'illusions hautes, détachée de l'époux qu'elle n'avait pas jugé en mesure de lui en procurer les sensations fortes, qui, d'ailleurs, avait dissipé, pour elle, en deux ans, les trois quarts de sa fortune et ne souhaitait plus de prolonger l'expérience, elle avait des loisirs d'âme à dépenser.

Ce fut, de l'un à l'autre, une occasion singulière ébauchée, non terminée, qui leur laissa des souvenirs mêlés de regrets. La chambre de Dieppe ! Il est souvent parlé dans la correspondance de Mme de Castiglione de cette pièce intime, que le prince Napoléon connut aussi et qu'il appelait par antiphrase, nous aimons à le croire : la chambre du crime ! Il y avait eu promesse réalisée du seule à seul. Leur entrevue s'annonçait sous les meilleurs apparences : lui, de taille haute, d'aspect robuste, l'œil énergique, les cheveux d'un châtain vif, le teint coloré, la physionomie expressive ; elle, malgré l'air de mélancolie dont se voilait son beau regard, florissante ^de jeunesse et simplement divine. Pas plus qu'il n'était un assembleur de nuages en politique, Estancelin ne se flattait d'être un rêveur en matière de sentiment. Il avait l'instinct passionnel élémentaire et véhément. Avant de se porter, le cœur battant, à ce rendez-vous en chambre close, il n'avait pas songé à se former l'image d'un être synthétique et complexe, comme le voulait être, en toutes choses, la comtesse de Castiglione. Elle aurait quitté, se

¹ Une question inspirée de haut, sans doute. En 1912, Mme Walewska nous montrait encore cette lettre.

² [Comme vous en parliez ! Quel langage était le vôtre. Mais c'était avant la surdité.](#) (Lettre XXIII.) [Tant pis pour les oreilles sourdes !](#) (Lettre LIII.) [Venez, ouvrez les yeux, écoutez, si vous pouvez encore entendre.](#) (Lettre CCVIII.) Etc.

disait-il, ses airs de déesse marchant sur les nuées ; il la trouverait parée pour les fêtes de l'intimité, accueillante, attractive.

Mais, quelle était son erreur ! Elle lui apparut, comme descendue de l'Olympe, somptueusement belle et resplendissante de bijoux. Des bagues à tous les doigts, des bracelets jusqu'au coude. Aimer une femme : il ne lui semblait pas à lui que ce voluptueux détail dût s'habiller de tant d'éclat et de pompe. Il la vit en son apparat de reine et l'admira si bien qu'il en perdit le désir. Ils ne s'étaient pas compris, cette fois. Tous deux en concevront du dépit, plus tard, comme d'une opération mal conduite¹.

L'impulsion ardente ne s'était pas produite. Il avait eu d'autres raisons de se garder en deçà des frontières du grand amour ; ou, du moins, il se donnerait ces raisons-là, plus tard pour se consoler, peut-être, de ce qui aurait dû être et n'avait pas été. Les passions de cervelle, tyranniques et troublantes, inquiétaient l'équilibre de son tempérament. Il était en condition de choisir, sachant bien que, faute d'une, le monde charmant des femmes n'est jamais dépeuplé. L'air était trop agité autour de la personne morale d'une Castiglione. Le genre d'affection tendre, délicieusement complète, où le cœur et les sens trouvent leur contentement doux et facile, n'était pas le trésor espérable auprès d'une femme de sa nature, dont l'exaltation poussait toute chose au diapason extrême. Leur rencontre, néanmoins, s'était traduite par un résultat effectif, inoubliable. Si elle n'avait pas fait éclore en eux l'ardeur d'un sentiment unique, aux effusions débordantes et d'incertaine durée, elle leur avait apporté l'une de ces amitiés sûres et solides, que le temps éprouve sans les altérer et qui sont le lien des âmes fortes.

Les échappées dieppoises de la belle Castiglione n'empêchaient point son intelligence de voguer à d'autres souilles ; elles ne lui défendaient pas de songer que des raisons sérieuses la rappelaient, auprès de Napoléon III ; qu'elle n'avait pas achevé sa mission ; que la question italienne se rendait pressante ; que, cependant, l'empereur des Français ne se hâtait guère d'en activer la solution ; qu'elle aurait à mettre en bataille un dernier effort de ses charmes, pour en finir ; et qu'il lui fallait, enfin, reprendre le chemin de Paris.

A son retour, elle trouva les conversations fort occupées des incidences extérieures. Il était beaucoup parlé dans les journaux, dans les cercles et dans les salons, des rivalités internationales, qui prenaient, de jour en jour, plus d'acuité. Si toute discussion était a priori condamnée, fermée, quant à la politique intérieure, soumise sans phrases au bon vouloir du régime absolu, le domaine des questions étrangères n'était pas interdit aux interrogations discrètes, aux commentaires sans violence.

¹ Et dire que vous avez manqué le coche deux fois, à Dieppe, il y a dix ans, et à présent !... Au revoir, à Paris, sans bracelets. (*Lettre de Mme de Castiglione à Estancelin, CCXXV.*)

A en croire des souvenirs épistolaires assez fréquents, ces fameux bracelets avaient produit une grande gêne. Plusieurs lustres se seront succédé, depuis lors. Quand la comtesse de Castiglione voudra engager -Bon vieil ami à la venir voir promptement, pour causer d'une question intéressant les princes, ou par badinage, afin d'être plus certaine qu'il ne lui manquera pas de parole, elle s'empressera de lui faire savoir qu'elle sera simple, sans bracelets.

Les femmes aussi, parlaient sur ces matières. Quelques-unes d'entre elles se passionnaient véritablement des informations diplomatiques. Elles s'y poussaient avec ardeur et fièvre. Telle la princesse Lise Troubetskoï ; à la manière des princesses de Ligne et de Lieven, elle affectait d'être toujours lancée dans le tourbillon. Elle avait, quotidiennement, en poche, à ce qu'elle prétendait et à ce que me racontait, longtemps après que se furent apaisées ces agitations de cervelle, la comtesse Walewska, une lettre de Gortschakoff ou de quelque autre grand meneur de la diplomatie européenne. **Tenez, disait-elle, puisque nous en causons, j'ai justement reçu une lettre de Gortschakoff, ce matin.** Et elle tirait de son corsage une missive plus ou moins neuve, un papier plié en deux ou quatre, qui avait élu, là, domicile, depuis une semaine ou deux, peut-être. Chacune de ces grandes dames en traitait, à sa manière, par genre ou par sentiment. Mme de Castiglione était Italienne et pour toute l'Italie. L'impératrice réservait la chaleur de ses sympathies bien espagnoles pour l'entière sauvegarde des États du Saint-Père¹. Au contraire, la princesse Mathilde, libre-penseuse et la forte tête du groupe impérial, appelait de tous ses vœux le jour trop attendu où l'Italie serait enfin délivrée du pape et de la cour de Rome. De plus elle se montrait fort entichée de la diplomatie russe et de la Russie. Tout ce qui émanait de Saint-Pétersbourg lui semblait dicté par la voix de la raison. Hélas ! le tzar, son noble parent, n'avait pas encore étendu la main sur Constantinople ! Nul ne parlait d'un verbe plus échauffé que la sœur du prince Napoléon contre la honte qu'il y avait, pour l'Europe, à laisser le barbare Turc, avec sa religion fataliste, gouverner des millions de sujets chrétiens.

Emois d'un instant et que remplaçaient bien vite des préoccupations de femmes et d'Altesse moins impersonnelles ! Chez la plupart de ces belles et illustres dames, de tels propos n'étaient que des intervalles de conversations sérieuses tranchant, de temps à autre, sur les habituelles frivolités des causeries de monde et des médisances de cour.

Il n'en allait pas de même, chez Mme de Castiglione, qui, ne pouvant agir en reine brûlait de faire agir des rois, et dont l'idée de **plus grande patrie italienne** était le mobile exact de ses coquetteries avec Napoléon, l'objet de sa constante songerie, le fervent désir qui attisait, en elle, le feu sacré.

Les beaux sentiments : amour, abnégation, sacrifice, ne faisaient que glisser sur son âme. Mais de hautes et fières aspirations la hantaient. S'entremettre d'affaires, correspondre sur la politique, à tous les bouts de l'horizon, donner un sens aux oracles de la diplomatie, entretenir, ne fût-ce qu'en imagination, des projets extraordinaires, jouer un rôle, même secret, dans la partie internationale : combien plaisait davantage à sa nature remuante de telles et si passionnantes agitations ! Elle s'y efforçait, se multipliait en visites, expédiait des rapports, distribuait des nouvelles à la finance et brassait de larges desseins.

Ce fut, au vrai, le grand moment d'activité politique de la comtesse de Castiglione, sous le Second Empire. En relations suivies avec le roi de Piémont, par l'entremise de son mari², que ses fonctions auprès de Victor-Emmanuel, intimes et journalières, rendaient d'un secours fort utile, elle était l'intermédiaire

¹ Après Villafranca, elle eût voulu une sorte de confédération laissant Victor-Emmanuel au nord de l'Italie, le roi de Naples au sud, le Souverain Pontife au centre.

² Quoique séparés, leurs rapports de lettres n'avaient pas cessé, sur les questions d'intérêts personnels et de politique. V. notre Conclusion.

toujours en mouvement des dépêches secrètes échangées entre Napoléon et la cour de Sardaigne.

Depuis l'arrivée en France de la comtesse, l'illustre Turinois, qui lui avait donné mission de s'y rendre et dont elle admirait avec tant de chaleur et de foi la vive intelligence, l'énergie créatrice, le génie ferme et lucide, Cavour, le subtil Cavour n'avait pas perdu son temps.

Très jeune, il avait eu ce rêve qu'il se réveillerait ministre dirigeant du royaume d'Italie¹ ; mais, le matin, en rouvrant les yeux, il s'était bien moqué de lui-même et de sa folle ambition. Depuis lors, cependant, quel chemin parcouru ! Et comme il avait donné promptement un corps palpable, une enveloppe solide à sa chimère !

Il avait englobé dans son cercle d'action la plupart des ministères constituant le gouvernement piémontais ; asservi son roi à la supériorité de ses vues ; et dans ce personnage prépondérant d'un État de faible étendue on voyait s'élever le maître prochain d'une grande nation. Soit qu'il s'appliquât à façonner l'opinion européenne, au moyen de documents émanés de son cabinet et propagés par ses amis, soit qu'il usât des ressources d'une diplomatie adroite et persévérante ou qu'il tournât au profit de sa politique jusqu'aux agissements des conspirateurs étrangers, il ne laissait sans emploi aucune force collective ou individuelle, dont il pût disposer pour l'avancement de la cause italienne. Il sentait approcher son heure.

Autant il avait su se garder prudent jusqu'à paraître presque timide, derrière les mille complications et les détours de ses intrigues savantes, autant il se découvrait, à présent, ferme en son langage, assuré du lendemain, conscient de sa force, audacieux jusqu'à sembler téméraire. Il démasquait ses plans avec une fermeté hardie, qui découvrait à tous les yeux attentifs qu'on allait entrer dans la période d'agression directe². La France tendait à en retarder les effets et l'Autriche à s'en préserver. L'une ne marquait aucune impatience de voir aller si tôt à ses fins le duumvirat piémontais ; l'autre, réservée et prudente, feignait de n'être pas avertie de ce qu'on disposait contre elle. Ah ! si seulement Napoléon, plus complaisant aux appels réitérés de Cavour et aux insinuations tendres de Mme de Castiglione, se fût décidé à brusquer l'entreprise ! Mais l'entraînement du carbonaro d'antan avait faibli, depuis que ce conspirateur était devenu chef d'État.

Il faut attendre, avait-il objecté, en 1853, au marquis de Villamarina, il faut attendre qu'en Europe éclate une grande guerre ou qu'un événement quelconque, par exemple une menace de l'Autriche à l'indépendance du Piémont, fournisse une occasion favorable.

Cette occasion que, par tant de moyens, Cavour s'était appliqué à faire surgir, n'éclatait pas aussi promptement qu'il l'aurait souhaitée. De vrai, la maison de Savoie n'avait obtenu jusqu'alors de l'empereur des Français que des promesses

¹ Cavour, *Lettere edite ed inedite*, à la marquise Barolo.

² Nous forcerons le cabinet de Vienne à nous déclarer la guerre, avait-il signifié, en propres termes, au diplomate anglais O. de Russel.

verbales¹ et des gages incertains. Tout en ayant adopté, dès qu'il fut monté sur le trône, comme base de sa politique extérieure, ce principe des nationalités, équitable, logique, en ses fins, mais d'un maniement trop dangereux pour le gouvernement français, parce qu'en accroissant, de gaieté de cœur et par théorie, les forces de ses voisins il ne pouvait qu'affaiblir les siennes, Napoléon n'était pas sans en appréhender les contre-effets lointains. Il hésitait à se lancer dans l'aventure. Les réalités du pouvoir tenaient en suspens l'élan de son imagination idéaliste. De plus, tout en se prêtant avec une complaisance extrême, sans en avertir sa diplomatie officielle, aux offres successives du ministre piémontais, tout en se disant avec lui d'accord sur ces trois points fondamentaux : mariage², guerre à l'Autriche et royaume de la Haute-Italie, il tenait à ce que la guerre pût être justifiable aux yeux des peuples. Il estimait nécessaire que le motif en parût mieux que plausible, mais fondé. Si assiégé qu'il fût de prières, de propositions ou de menaces détournées, il ne se résolvait pas à provoquer le conflit.

Les agitateurs et les révolutionnaires italiens commençaient à s'irriter de ces lenteurs. Puisqu'il ne voulait point se souvenir, puisqu'il se dérobaît à la foi jurée, dont sa propre vie devait répondre, aux termes de ses engagements de jeunesse, on ne compterait plus que sur l'appel aux moyens hardis, violents, pour qu'ils lui fussent un avertissement sommaire ou une sanction. Il y eut une série d'attentats italiens, réitérés comme des leçons directes et qui risquèrent d'être mortels. Entre les plus exaltés, vers 1858, il était fortement question de se débarrasser de l'empereur par la balle ou le poignard. Napoléon III n'ignorait pas à quels périls l'avaient exposé ses connivences ou ses pactes d'autrefois avec les sociétés secrètes italiennes, et qu'il était comme ce jeune homme mineur ayant souscrit une lettre de change, dont on lui réclame le règlement, quand, majeur, il a hérité. Plusieurs tentatives dirigées contre lui, les unes connues, les autres ignorées, ne l'en avaient que trop clairement instruit. On se serait imaginé qu'elles auraient dû le décourager de ses sympathies pour l'Italie. Ce fut le contraire qui se produisit. Si les manifestations extérieures de la diplomatie française donnaient à croire que les projets en faveur de l'émancipation italienne avaient changé de nature, des esprits mieux informés de ses contre-correspondances et de ses personnels sentiments, savaient qu'il ne manquerait pas d'exécuter ce qu'on a appelé : le Testament d'Orsini. Les bombes lancées contre Napoléon III, le 14 janvier 1858, ainsi qu'une sommation à lui faite par des engins de mort et de destruction d'entamer enfin la grande affaire de son règne ; puis, à l'arrière-plan, les instigations persistantes de la belle Castiglione ; les influences réunies de la crainte et de l'amour, les espoirs échangés, des eux côtés des Alpes, et les compensations promises ; enfin, un geste de colère de l'Autriche, assumant, après tant de longanimité prudente et réfléchie, la responsabilité de la provocation : toutes ces causes, ensemble, précipitèrent le coup de foudre, si longtemps suspendu. Quelques mois plus tard, une même phrase courait sur toutes les lèvres, d'un bout à l'autre de la péninsule : *l'Italie est la fille de Napoléon III*.

Mme de Castiglione criait sa joie. Des nouvelles lui arrivaient, jour par jour, de Turin, et quelles nouvelles ! Le 23 avril 1859, à l'issue d'une séance

¹ *Ne vous troublez pas*, avait-il fait espérer, en 1852, à l'ambassadeur piémontais de Villamarina, *le temps n'est pas loin où les deux pays de France et de Piémont se trouveront compagnons d'armes pour la noble cause de l'Italie*. Dépêche de Villamarina, février 1853, ap. Bianchi, *Storia documentata*, t. III, p. 229.

² Le mariage du prince Jérôme et de la princesse Clotilde.

parlementaire où s'étaient exhalés les accents du plus chaleureux patriotisme, Cavour avait prononcé ces paroles inoubliables : **Je quitte la dernière assemblée de la Chambre piémontaise. La prochaine réunion sera celle de la Chambre italienne.**

Hélas ! la paix imposée de Villafranca allait refroidir ces enthousiasmes. Le Piémont, Victor-Emmanuel, Cavour et Mme de Castiglione eurent un réveil malencontreux. On leur avait promis l'Italie entière jusqu'à l'Adriatique. Mais, à peine Napoléon avait-il ébranlé ses armées, et cueilli les lauriers de ses premières victoires — qui furent bien près d'aboutir à des défaites —, à peine le libérateur avait-il réalisé les prémices de son œuvre, que, trompé par la Prusse, menacé par toute l'Allemagne, il avait tourné court sur cette voie de triomphe, malgré les protestations de Cavour et les éclats de colère de l'Italie. De gré ou de force, par sentiment ou par obligation, il avait déposé les armes ; et déposé après avoir épuisé pour ses alliés une grande partie de ses ressources matérielles, fortement diminué l'hégémonie de sa puissance en Europe, après s'être engagé dans cette guerre sans nécessité, il avait encouru le discrédit qui s'attache à ceux qui s'arrêtent en chemin¹.

La paix signée, les plaines lombardes rendues à la couronne d'Italie, la Savoie et Nice ajoutées à l'empire, pour le prix de l'alliance française, Napoléon n'avait plus eu qu'à reprendre le chemin de sa capitale, en emportant, hélas ! la certitude qu'on le voyait partir avec autant de satisfaction qu'il en éprouvait lui-même à quitter le territoire italien. Victor-Emmanuel, suivi d'une escorte nombreuse, l'avait accompagné jusqu'à Suze, limite extrême de la voie ferrée. Quand il eut de ses yeux bien regardé l'empereur et son cortège s'éloignant dans les berlines de voyage, qui avaient à gagner le Mont-Cenis pour redescendre vers Saint-Jean-de-Maurienne, il avait exhalé son soulagement : le chaleureux allié de l'avant-veille s'était écrié :

Enfin ! il est dehors !

La déconvenue fut amère à ceux qui avaient trop demandé, trop espéré. La comtesse de Castiglione était du nombre. On aurait retenu la foudre dans le nuage plutôt que d'empêcher sa mauvaise humeur d'éclater. Laissa-t-elle parler sa plainte d'une voix trop haute ? On en eut l'impression aux Tuileries. Visiblement son prestige avait baissé. Les attentions personnelles de Napoléon ne se manifestaient plus envers elle, avec leur première vivacité. On s'en était aperçu, dans l'entourage, d'une manière assez prompte. L'air du **Château** se rendait moins hospitalier à ses tumultueuses apparitions. Tout récemment, l'impératrice, mécontente d'une rivalité de coiffures dont s'était avisée l'audacieuse Italienne, pour lui faire pièce, en pleine réception officielle, venait d'ordonner qu'on descendît des appartements de l'empereur, où elle le jugeait déplacé, le portrait de la comtesse de Castiglione. Un portrait sans signature, d'un dessin incorrect et d'une couleur timide, mais qui frappait le regard par son expression de femme ardemment amoureuse. N'était-ce pas assez, n'était-ce pas trop, avait-elle dit, qu'il figurât au rez-de-chaussée, dans les salons du chambellan Bacciochi ?²...

¹ Pierre de la Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. II, p. 308.

² Ce tableau fut transporté au musée d'Ajaccio, avec l'ensemble de la collection léguée par Bacciochi à sa ville natale.

C'était un commencement de disgrâce, qui ne tarda pas à s'aggraver. Des méfiances s'étaient éveillées sur son compte. On insinuait que la belle Florentine recevait chez elle des réfugiés italiens d'un caractère douteux. On alla plus loin. Le bruit fut répandu qu'un complot criminel s'était formé chez la dangereuse sirène, dans le dessein d'assassiner l'empereur, sous l'ombre d'un rendez-vous. Un agent secret de Napoléon, le Corse Griscelli, l'homme des vendettas, qui se flattait d'avoir pressenti qu'il se passerait quelque chose de grave, ce soir-là, en la maison de Passy, y avait accompagné, sur sa demande expresse, son souverain et le général Fleury. Il raconta l'aventure, à sa manière, avec des gestes emphatiques et comme s'il eût trempé la pointe de son stilet dans le flot noir du mélodrame. Mais, quelle aventure ! On avait gravi les marches du perron lentement, sans bruit. **Attention, général**, murmura Griscelli, **nous sommes chez une Italienne**. Guet-apens, coup de poignard, drame nocturne, un cadavre : ce fut une terrifiante histoire.

La vérité plus simple, c'est que Mme de Castiglione était sous l'œil des surveillances policières. On l'accusait d'entretenir des rapports suspects avec des mazziniens et des réfugiés politiques d'outre-monts, aussi mal vus, à Paris, qu'ils étaient mal en cour, dans la capitale de la péninsule. Le souvenir était encore trop récent des gens du même bord qui, en 1851, émissaires de la révolution cosmopolite, avaient fait le coup de feu avec les émeutiers des départements. Enfin, des soupçons d'espionnage la visèrent en personne. On la reconduisit aux frontières italiennes, pleine de colère et fulminant de dépit contre l'ingratitude de Napoléon.

Depuis trois ou quatre ans, Florence avec son ciel charmant, ses promenades verdoyantes et ses collines dorées, ne lui était plus qu'une souvenance en quelque sorte lointaine. L'imprévu des circonstances, la force des choses et un attrait nouveau l'y ramenèrent, — pour y méditer dans le calme, sur les revers de la Destinée et l'injustice des hommes, dont elle faisait l'épreuve, n'ayant encore que vingt ans. Elle s'était retirée aux portes de la ville, dans une maison de campagne isolée, afin de s'y consacrer uniquement à l'éducation de son fils. La villa, qu'elle habitait, dominait un magnifique panorama. Elle y goûta des impressions d'apaisement. Elle avait voulu voler trop haut, porter trop loin le terme de ses vœux hâtifs. Une grande amertume lui était restée du déclin si rapide de ses ambitions. Il lui semblait, en ces lieux tranquilles, que son amour d'une vaine gloire n'avait été qu'un mauvais rêve. Elle s'en était détachée ; elle en avait pris la résolution sincère, veux-je dire, jusqu'à ce que, ressaisie d'un nouvel emportement, elle donnât le vol à d'autres désirs plus ou moins chimériques d'influence et de domination. C'est dans ce doux et mélancolique effacement qu'elle apparut, un jour, aux yeux fascinés d'un jeune diplomate français ; et le visiteur en avait rapporté une impression si rare, il l'avait entrevue dans un cadre et sous des traits si particuliers qu'il en fit le sujet de pages vraiment captivantes. Ce pénétrant récit d'Ideville nous l'analysâmes une fois déjà, au hasard d'un précédent ouvrage¹ où la comtesse de Castiglione, n'était pour ainsi dire, qu'une passante ; nous nous permettrons de l'y reprendre, afin de n'en perdre point l'intérêt, dans un livre dont elle est toute l'âme.

Il fallait gravir une côte assez rapide avant d'arriver à la villa Gloria. Une grille de bois indiquait l'entrée de cette demeure modeste et un peu triste. On y accédait par les allées d'un jardin d'aspect riant en la belle saison, quand la nature est en

¹ Cf. Frédéric Loliée, *Les Femmes du Second Empire*, p. 23-25.

fête, mais qui n'avait, non plus que tous les autres, le privilège d'égayer la vue, aux heures moroses où les arbres sont dépouillés de leur parure et quand la neige couvre les chemins. On parvenait directement à la porte du vestibule. Un domestique vêtu de noir ouvrait, et avec quelque mystère, introduisait les visiteurs au premier étage, où se tenait, de préférence, la comtesse, seule ou ayant son enfant, qui jouait auprès d'elle, un enfant de six années, son fils, doux et beau comme une fille, avec des cheveux blonds bouclés autour du front, ses bras et ses épaules nus, de grands yeux limpides et étonnés.

Mme de Castiglione apparaissait froide, silencieuse, et n'échangeait que le nécessaire des paroles. Sa porte était fermée à presque tous ses compatriotes de Turin, de Florence ou de Gênes. Elle ne l'ouvrait qu'à de rares étrangers, à des Français. La première impression éprouvée en sa présence ne pouvait être que d'admiration, mais une admiration des yeux, dénuée de chaleur et sans élan. Son air de visage était plus imposant qu'aimable. On y voyait cette expression hautaine, que prennent souvent les femmes auxquelles on a trop chanté l'hymne d'adoration plastique.

Le jeune diplomate avait satisfait son regard à considérer la pureté, l'harmonie parfaite de formes d'une créature surprenante. Puis, il était redescendu, le cœur tranquille et le cerveau calme, dans la plaine, avec son ami et collègue le baron de Chollet, qui l'avait accompagné.

Une seconde visite, puis une troisième se succédèrent. Son sentiment ne s'était guère modifié. Il se rappelait, alors, les jugements peu favorables qu'il avait entendu porter, bien des fois, autour de lui, sur cette femme singulière.

Elle est trop belle, disaient les mondaines, et fort heureusement, elle n'est que belle.

Elle est profondément égoïste, avaient ajouté quelques-uns de ceux qui l'entouraient au milieu de ses plus éclatants triomphes parisiens ; elle est capricieuse, incapable d'éprouver une affection, et, avec ses miraculeux avantages, incapable aussi d'inspirer un amour vrai, une passion sérieuse. Il s'en fallait de peu qu'on ne lui déniât toute valeur d'esprit. D'Ideville avait entendu ces généreuses appréciations. Il était retourné, cinq ou six fois, à la villa Gloria, sans avoir pu se fonder une opinion personnelle et certaine.

Il avait peine à croire, cependant, que, sous l'enveloppe de la déesse ne brillât aucunement l'étincelle divine. L'exil volontaire auquel paraissait s'être condamnée celle dont l'apparition à Paris et à Londres avait eu l'importance d'un événement, sa vie retirée, son éloignement systématique, les habitudes singulières, dont elle commençait à pratiquer l'expérience intermittente, bien longtemps avant l'heure où elle s'y plongerait à jamais, l'indifférence absolue de cette jeune tête à l'égard des circonstances du dehors, susceptibles de rompre et d'animer la monotonie de ses jours : tout cela excitait étrangement sa curiosité. Sans doute, elle devait receler en soi des ressources d'âme et d'intelligence ignorées du commun. Et, pour s'en convaincre, il continua de monter la colline.

Il commençait à perdre l'espoir de pénétrer l'énigme, lorsque, après avoir arrêté le dessein de n'y plus songer, il se trouva, certain jour encore, sur le chemin de la Gloria. Le hasard voulut qu'il se vit seul avec elle, sans témoins. Et ce fut une révélation. Les lèvres de Mme de Castiglione s'étaient décidées à énoncer d'autres paroles que des mots de politesse et des formules de banalité. La conversation prit un tour intéressant. Des pensées originales jaillirent,

découvrant une nature élevée, qu'il ne soupçonnait point, une largeur d'esprit, qu'il avait à peine, jusque-là, pressentie.

Qui donc la lui avait figurée à la fois si riche et si dénuée, en un mot si incomplète ? Il n'avait eu qu'à l'écouter pour reconnaître qu'elle avait sur beaucoup de femmes une supériorité de raison et de caractère, ne le cédant en rien à la supériorité que chacune était obligée de lui abandonner, au physique. Cette mélancolie qu'elle ressentait, ce dédain dont elle ne se défendait pas assez à l'égard du reste de l'humanité, lui venait du renversement trop prompt de ses songes ambitieux :

A peine ai-je traversé la vie, disait-elle, et mon rôle est déjà fini.

Il s'en retourna pensif et réfléchissant à tout ce qu'il avait entendu. Le charme s'était produit. Les entrevues suivirent, plus prolongées. Elle se rendait confiante. Elle devenait expansive, presque ; et il demeurait sous le pouvoir d'une causerie pleine de nouveauté. D'Ideville apprit bientôt une partie de sa vie ; il s'aperçut qu'elle était sincèrement heureuse d'avoir, tout proche d'elle, un confident capable de la comprendre. Elle et lui firent ensemble des promenades en barque ; elle égrenait ses souvenirs au fil de l'eau et se confiait avec naïveté. Il ne put se défendre de fixer sur le papier la suite de ses impressions et d'en donner lecture à celle qui les avait provoquées.

Cependant, la comtesse de Castiglione supportait mal cette diminution de vie, qu'elle sentait en elle et autour d'elle, depuis qu'on l'avait contrainte à quitter la France. Les heures qu'elle employait à instruire son enfant dans le premier usage des langues étrangères ne suffisaient point à en remplir le vide. Elle avait trop de jeunesse et trop de feu pour se résigner déjà aux langueurs de l'isolement. On l'avait rendue victime d'imputations évidemment fausses. Elle demanda à s'en disculper. Pour le mieux faire, elle courut à Turin et pria vivement le comte d'Arese, un ancien ami de Louis-Napoléon, d'intervenir en sa faveur. Usant, tour à tour, de prières ou d'insinuations qui ressemblaient ; à de vagues menaces, elle fit comprendre qu'elle avait en main de véritables secrets d'État, dont la divulgation serait, pour le moins, fâcheuse en ses suites ; qu'une nature moins discrète qu'elle-même serait tentée d'en abuser, mais qu'on jugerait préférable, sans doute, de ne pas l'y exposer en continuant à lui tenir injustement rigueur. Cette dernière raison, jointe à la force des anciens souvenirs produisit son effet. On leva l'interdiction ; et peu de temps après, elle inaugura son retour à Paris en donnant une grande fête.

Depuis lors alternèrent ses allées et venues entre la France et l'Italie, ses départs mystérieux et ses brusques retours. Quand elle réapparut, aux Tuileries, en 1862, la question italienne languissait d'intérêt. On n'était occupé que de la guerre de Chine et de répartir entre les dépouilles du Palais d'été. Deux ans plus tard, elle repartait pour Turin, s'y montrait, revenait à Paris, faisait, ensuite, quelques voyages en divers lieux ; et, en 1867, se retrouvait passagèrement en Italie, tandis que se célébrait le mariage du prince Amédée, duc d'Aoste, avec la princesse Marie del Pozzo della Cisterna. Des noces, qui la rendirent veuve, elle, la comtesse de Castiglione, des noces tragiques, qui se consommèrent au milieu des circonstances les plus imprévues, les plus douloureuses, et dont elle ne se rappela jamais sans fièvre la sombre et fantastique vision.

Les fleurs y furent éclaboussées de sang. La mort, à coups redoublés, frappa sur ces gens en habits de fête, comme s'ils eussent servi de jouets sinistres à quelque invisible ennemi, aux décisions brusques et fatales. Elle frappa, dis-je, avec un tel génie des coïncidences, avec une telle régularité malfaisante, que l'émotion ressentie est suspendue dans l'âme par le doute. Fut-ce vraiment possible ? La comtesse de Castiglione, poussée aux extrêmes, comme elle l'était de nature et d'imagination, n'en avait-elle point forcé les couleurs, le soir où elle écrivait la lettre étrange, que nous avons sous les yeux et qui va nous diriger à travers cette incroyable série d'accidents, tous mortels¹ ?

Le trajet était court du palais royal de Turin à l'église. Cependant, trajet, contrat, mariage religieux, tout eut sa part de tristesse en ce drame aux apparences si joyeuses. Le malheur initial, qui, à lui seul, eût suffi pour en ternir le décor brillant, avait été le suicide de la première dame d'atours. Par quel funeste mobile ? On la trouva pendue dans la garde-robe tenant entre ses doigts crispés le corsage virginal où elle avait attaché la guirlande fleurie. La princesse épouvantée refusa de s'en servir. On avait gardé le silence sur cette pénible aventure.

A l'heure dite, l'escorte s'était formée dans la cour. On n'attendait plus que le colonel chargé d'en prendre la tête. Il était long à venir. De l'impatience gagnait les esprits. Tout à coup la nouvelle arrive qu'une insolation l'a renversé, à quelque trois cents mètres du palais, de son cheval sur le pavé. Il faut partir sans lui. Le cortège s'ébranle dans la confusion. On veut franchir les grilles du château royal ; par une négligence inexplicable, le gardien a omis de les ouvrir. On se met à sa recherche ; on déclôt les portes, et l'escorte passe. Le malheureux serviteur, terrorisé par sa faute, aura-t-il eu le geste de désespoir d'un Vatel ? On l'a retrouvé baigné dans son sang. Et les morts succèdent aux morts, sans qu'on puisse en concevoir l'enchaînement inouï. Brusquement on verra l'officier ministériel, qui avait rédigé le contrat, se renverser en arrière, les traits bleuis, contractés, et s'affaisser inerte contre les coussins de la voiture, victime d'une apoplexie foudroyante. On n'aura pas eu le temps de se dégager de cette impression cruelle s'ajoutant aux autres qu'un coup de feu retentit, lointain. C'est le premier témoin qui venait de se faire sauter la cervelle. Les jeunes époux consternés, veulent fuir ces lieux maudits. Au milieu des vivats de la foule, parmi les accords de la musique, les équipages et l'escorte traversent en hâte l'avenue bordée d'arbres qui conduit au chemin de fer. Le cortège princier a mis pied à terre ; et il gagne le quai désigné, pour la direction de Stupinigi. Plein de sollicitude, le chef de gare en a pris la tête ; au moment où il s'expose sur la voie ferrée pour atteindre l'autre bord, débouche à toute vapeur le train nuptial, qui le renverse et l'écrase !

Alors, Victor-Emmanuel, qui ne peut en supporter davantage, du ton d'un chef d'armée lançant le commandement de : *Cessez le feu !* s'écrie : *Assez de morts ! Castion², en chaise de poste ! Nous reviendrons ensemble, car j'ai peur.* Le

¹ En réalité, cette avalanche de malheurs ne fut pas uniquement attachée au premier mariage du duc d'Aoste. La *jettatura* avait étendu sa pernicieuse influence aux secondes noces du prince Amédée, en 1888, avec sa nièce, la princesse Laetizia, fille de Jérôme Napoléon, comme l'indique le passage ci-contre de la même lettre :

L'avocat, premier témoin, qui unit la Française à l'Italien, se brûla la cervelle et le sang rejaillit sur le mur !

² Diminutif amical de Castiglione. Castion est le petit nom d'intimité que la casa de Savoie donna toujours à la casa di Castigliole. (Lettre CLXXIII.)

cortège quitte cette voie funeste, et remonte en carrosse, pour se rendre à Stupinigi. Le comte de Castiglione, serré dans son uniforme rouge de chevalier de Malte, caracole à la portière droite de la voiture des jeunes mariés. Subitement on s'aperçoit qu'il chancelle. Il roule à bas de son cheval sous les roues du carrosse, qui sursaute. On arrête. Le prince Humbert et son frère Amédée se précipitent. La jeune femme s'évanouit. On relève le comte. Une roue lui a fracassé la poitrine, enfonçant dans ses chairs son collier de l'ordre et ses décorations, cadeaux du jour¹. Inutiles sont les soins qu'on lui prodigue. Castion a été terrassé par une congestion cérébrale. Cependant, la voiture du roi avait pris les devants ; elle était arrivée, la première, à Stupinigi. Descendu de son équipage, Victor-Emmanuel attend la suite du cortège. Il n'y aperçoit point son aide de camp : **Où est Castion ?** interroge-t-il. **Mort**, répond laconiquement Humbert, qui, depuis cette journée, prendra en une horreur invincible les cérémonies de mariage officielles.

Avec le comte de Castiglione, le nombre de ces victimes d'un **mauvais sort** ou de la fatalité s'élevait à sept ; et l'on n'y comptait point un certain Prim, attaché, à la maison du roi, qui fut assassiné, peu après, ni la vieille nourrice d'un des fils du roi, qui, le même jour, à la Spezia, mourut ébouillantée, par suite de l'explosion d'une chaudière.

Tels furent, d'après un récit secret de la comtesse, les préludes et l'épilogue de ces noces de princes, suivies de neuf morts, dont un assassinat, un suicide et sept accidents mortels, donnant lieu à neuf enterrements.

Elle prit le deuil, pour quelques mois, du père de son fils², et revint à Paris, en son appartement de l'Alma³, où elle allait voir passer les deux dernières années d'existence réservées à l'Empire.

¹ J'en conserve encore l'épée de gala traînante, les décorations et le grand collier. J'en garde encore les 3 fr. 40 c., qu'il avait en poche. (*Correspondance privée*, CLXXIII.)

² Et voilà comment je restai veuve, à dix-sept ans, avec un enfant à élever, à l'étranger, sans le sou, pour le voir mourir, lui aussi, à dix-sept ans, dès ses premières armes à la cour, porteur de la lettre de l'ancien roi d'Espagne au nouveau roi, mort aussi et dans le même uniforme, au dîner des cent-un couverts. (*Correspondance privée*, CLXXIII.)

Étranges circonstances encore, mais inexactly rapportées. De volonté ou de fait, la comtesse, toute sa vie, brouilla les dates. Elle n'avait pas dix-sept ans, mais bien vingt-sept, lorsqu'elle perdit son époux, depuis une dizaine d'années séparé d'elle ; son fils, dont la disparition lui coûta tant de larmes, n'avait pas été la victime d'un empoisonnement comme elle l'insinua dans plusieurs de ses lettres, mais il fut emporté par une maladie indépendante du mauvais vouloir des humains, par la variole.

³ C'est-à-dire, rue Volney, en l'hôtel de l'Alma.

CHAPITRE QUATRIÈME

PENDANT SES JOURS D'ÉCLAT

De France en Italie et d'Italie en France. — Les vraies causes des continuelles disparitions de Mme de Castiglione. — Dans le plein de ses succès à la Cour impériale. — Ce qu'on disait d'elle et comment elle jugeait les autres. — L'espèce d'éblouissement que causait son apparition dans les soirées. — Appréciations des femmes ; opinions des hommes. — Le livre de certificats de Mme de Castiglione. — Sur sa trace brillante, à travers quelques salons. — Aux Tuileries ; le vis-à-vis sans aménité de la souveraine et de la comtesse ; une rivalité de parures et ses suites. — Chez la princesse Mathilde. — Au ministère des Affaires étrangères. — Chez le duc de Morny. — Dans la haute finance israélite. — En d'autres maisons parisiennes. — Détails d'émulation jalouse, entre femmes. — La laide et la belle ; duchesse et comtesse du même nom. — Curiosités éveillées autour des sentiments secrets ou possibles de la célèbre Florentine. — L'empereur. — Lord Hertford. — Les princes. — Une conversation osée avec Nieuwerkerke, au musée des Antiques. — Sujets effleurés dans les causeries mondaines. — En revenant de soirée ; sur la route de Passy ; une fin de bal qui faillit tourner au tragique. — Les toilettes de la comtesse de Castiglione ; variété de ses imaginations dans l'art de s'habiller. — Des travestissements de bals costumés. — La légende de Salammbô. — Histoires de tableaux vivants. — Pour les pauvres et pour l'amour de l'art ; deux anecdotes. — Vers la fin de ces heureux divertissements. — Par quelle suite de réflexions sérieuses Mme de Castiglione en était venue à un détachement prématuré des plaisirs et des gens du monde. — Dans quelles dispositions d'âme la surprirent, n'ayant pas encore trente années, les rudes événements qui précipitèrent la chute de l'Empire.

Il n'y a point de dignité à se montrer sans cesse. Pour ceux ou celles qui occupent le devant de la scène, il ne fait pas bon user le goût du public. Ce sont des vérités, d'application diverse, dont elle avait l'instinct mondain mieux qu'aucune autre, entre les femmes les plus recherchées et les plus complimentées. Pour tenir en suspens l'attention dont elle était l'objet ou, pour la réveiller, à propos, elle se plaisait — nous l'avons dit — à paraître et à disparaître, sans annoncer ni ses départs ni ses retours.

Ses absences, leurs causes et la destination de ses déplacements, qu'elle enveloppait de beaucoup d'apparat mystérieux, procédaient le plus souvent de raisons très positives. Sauf quelques missions politiques verbales, comme en 1858 et 1859, auprès de Victor-Emmanuel ou de Cavour, ses voyages répondaient à des obligations du moment, qui n'avaient rien d'énigmatique. Ainsi convenait-il qu'elle se fît un peu voir en Italie, pour y justifier en personne de la pension, qui lui était assignée sur la cassette royale. Elle devait bien aussi quelques visites à sa Montagne — comme elle appelait ses domaines de la Spezia —, ne fût-ce que pour percevoir sur ses fermiers et ses villageois des arrérages bien nécessaires à l'entretien de sa toilette. D'autres considérations la ramenaient en sa patrie, de temps en temps, qu'on aurait expliquées sans plus d'ambages ni de façons. Mais il était dans ses goûts de faire l'ombre autour de soi et de jouer à l'indéchiffrable.

Volontiers laissait-elle entendre que des sujets dont on ne pénétrerait jamais les raisons, parce qu'elles étaient d'essence impénétrable, l'enlevaient à la société parisienne ; que, du reste, elle était tributaire de ses relations internationales ; que si le sourire de l'empereur lui était une grâce acquise, à la cour des Tuileries, on n'aimait pas moins à la revoir, en Espagne et en Angleterre ; qu'elle avait un itinéraire tout tracé entre Londres et Twickenham, entre Holland-House et Orléans-House ; qu'elle se devait à la cour du roi de Piémont et de Sardaigne ; que des amitiés princières la réclamaient en Allemagne, auprès de la reine Augusta ou de la grande duchesse de Bade et de ses filles ; que même elle ne voyageait pas toujours en Europe et que souvent son sort vagabond l'avait poussée en des contrées plus aventureuses, dont elle ne citait pas les noms.

L'essentiel était qu'on s'occupât d'elle, absente ou présente, soit parce qu'elle venait de s'envoler, soit parce qu'elle était brusquement de retour. Que ses rivales se réjouissent, insinuait-on dans le premier cas : elle leur a laissé le champ libre. Que les ambitieuses prennent garde, qu'elles s'attendent à des complications prochaines, glissait-on, dans la seconde occurrence : *la belle comtesse s'est réinstallée*.

De 1856 à 1870, on aurait pu préciser, date par date, ses manifestations de présence ou ses éclipses passagères, En 1857, elle traverse l'horizon parisien, brille et repart ; en 1858, elle s'est volatilisée ; en 1859, elle reparaît ; en 1860 et 1861, n'ayant plus de rôle à jouer, ou plutôt parce qu'elle y fut autrement contrainte, on n'eut d'elle en France, aucun signe ; en 1862, retour ; à partir de 1864, nouvelles fugues au pays voisin ; et, depuis 1868, résidence parisienne à peu près stable, jusqu'à l'effondrement de l'Empire.

Autant qu'elle eut de fois l'occasion de se mouvoir et d'être en vue dans le cercle de cour et de mondanité française, autant elle y goûta les enivres d'un plein triomphe, jusqu'à ce qu'elle s'en lassât et n'y trouvât plus qu'amertume et déboires.

En ses plus beaux soirs, aux Tuileries, il suffisait qu'on l'annonçât ; un mouvement singulier se dessinait, aussitôt, dans ce cadre de cérémonie. Les groupes se défaisaient. On se poussait en avant pour l'apercevoir. Tous les regards allaient vers elle comme vers l'impérieuse lumière, surpris et invinciblement attirés. Elle n'en trahissait pas d'émotion et recevait ces hommages avec la froide habitude de son sourire immobile.

Un air de mystère l'entourait, d'où s'accroissait dans les esprits l'idée de son importance. On la disait très informée des tours de souplesse des chancelleries européennes. Elle avait ses franchises diplomatiques. L'empereur, ajoutait-on, recourait à ses avis dans l'intime. Elle suggérait ou donnait à entendre, sans rien préciser davantage, qu'elle entretenait une correspondance active avec les principaux personnages des cours étrangères. Et puis, nous le répétons, elle était physiquement si parfaite ! Entre elle et bien des femmes ayant réputation de joliesse, entre les charmes apprêtés de la plupart de celles-ci, formées dès l'enfance aux mille artifices de la coquetterie et les dons qu'elle tenait, de la seule nature, sans y rien ajouter, la distance était aussi grande que du jour à la nuit.

Des yeux inquisiteurs avaient beau sur toute sa personne promener une attention critique, analyser en détail, avec la secrète envie d'y découvrir une faute, une omission du divin statuaire, percer d'une interrogation indiscrete le voile léger de ses vêtements de bal. Ils devaient en prendre leur parti : il n'était rien, chez elle, rien qui ne fût hors de reproche. Dans les conversations, dont le sexe enjôleur est l'éternel objet, des sceptiques, des observateurs au regard dénué d'illusions, pouvaient théoriquement mettre en doute la supériorité de l'esthétique féminine, souligner les imperfections de ce corps dont elles ont tant l'orgueil, parce qu'ils en ont tant le désir, porter en décompte les disgrâces secrètes, que les élégances enveloppent d'une séduction trompeuse, — ils pouvaient sur ce thème raisonnablement discourir. Leurs raisons se fondaient, privées de force et de valeur, aussitôt que devant eux passait la Castiglione, sûre de soi et semblant leur dire : *Voyez, jugez*. C'était l'harmonie parfaite de l'idéal et du réel. Il leur fallait bien convenir qu'il y a, par miracle, des réalisations de rêve dans la nature comme dans l'art. De bonne ou de mauvaise grâce, il avait fallu lui décerner la palme au concours des charmeuses. Les fleurs laudatives lui étaient offertes en profusion, surtout de la part des hommes, à l'opinion desquels elle en appelait, volontiers, des dispositions ennemies des femmes. Les hommages affluaient à sa porte. Il n'était pas jusqu'au rude Pélissier, maréchal de France et duc de Malakoff, qui n'eût voulu tailler ses crayons en l'honneur de la tant admirée. Si peu complaisant qu'il fût ou pût être à la gent des rimailleurs, le héros de Sébastopol ne s'avisait-il pas de rêver d'elle poétiquement et de lui dédicacer des vers ?... Et quels vers **1** !

1 Les voici textuellement reproduits, autographe en main :

Le madrigal et la satire
Trouveraient à vous peindre un embarras égal ;
Car, qui parle de vous a même peine à dire
Assez de bien qu'un peu de mal.

(*Un guerrier en chemin de fer, inspiré par les Grâces, retour de Crimée, 1865*).

Maréchal MALAKOFF,
Souvenir à la comtesse de Castiglione.

Il était d'usage, parmi les femmes du monde de l'Empire, — un usage qui ne s'est pas perdu, tout à fait, chez celles d'aujourd'hui, — de cultiver les pensées d'album. Artistes, poètes, grands hommes du jour, étaient mis en coupe réglée, soit qu'on les prit de force, à brûle-pourpoint, soit que plus généreusement on leur laissât le temps de forger leurs impromptus à loisir. C'était un goût bien établi dont ne se plaignaient pas trop les rimeurs de salon ; car, ils étaient invités, partout, gâtés, choyés extrêmement, pourvu qu'ils daignassent parapher sur le vélin. C'étaient des vers surtout, de petits vers : romance, couplet ou madrigal de la nouvelle façon, qu'on y encadrait avec amour. L'album était de luxe obligatoire sur les consoles des salons. Toute personne appartenant à la belle société d'alors avait son album ; telle, au temps de la Pompadour, chaque duchesse devait avoir son griffon. Mme de Castiglione, qui n'aimait rien faire à la manière d'autrui, possédait, elle, une autre espèce de recueil : c'était un livre de certificats hautement et dûment signés pour elle et en son honneur. Elle ne disait pas à ses visiteurs, comme certaines grandes dames de sa connaissance : *Monsieur, vous nous causeriez à mes amies et à moi-même un plaisir infini en traçant à notre intention, une devise, un distique, quelques vers, ce qui vous plaira sur cette page blanche.* Mais elle leur réclamait une attestation en forme de l'agrément qu'ils avaient eu de la voir ou de causer avec elle. Ainsi, Thiers, Jérôme Napoléon, Caro, Nieuwerkerke, lord Cowley témoignèrent et soussignèrent, sur son désir. Mais nul ne s'en acquitta avec autant d'art dans la phrase et de chaleur dans la louange que l'illustre Berryer. La page en est curieuse. Quelle femme, sujette ou reine, inspira jamais plus éloquent panégyrique, à s'en tenir seulement aux dernières lignes de cette déposition singulière et inconnue :

Je certifie pour tous présents et à venir que ni le port éclatant de la comtesse de Castiglione, ni son étrange beauté parfaite, ni sa jeunesse fleurie, ni sa situation exceptionnelle à travers l'univers, ni ses lèvres superbes, ni ses yeux flamboyants ou tristes ne disent tout ce qu'il y a en Elle d'esprit, d'intelligence, de bonté, de cœur et de rare pénétration.

BERRYER.

La première fois qu'il avait eu chance de l'entrevoir, c'était au déclin du jour, dans le corridor noir d'une maison, où il se rendait familièrement. L'air souverain de sa démarche l'avait arrêté net. Il fut encore plus étonné d'entendre sa voix l'interpellant en ces termes :

Vous attendez, vous, qu'on veuille bien vous ouvrir ? Moi pas. Dites-leur que je suis partie, et que je reviendrai, demain.

Mais, comment la désigner puisqu'elle n'avait pas trahi son nom ? Il s'était informé. On lui avait appris qu'il s'était rencontré, sans doute, avec la comtesse de Castiglione ; qu'on la considérait, céans, comme étant de la maison ; que les hommes et même les femmes en faisaient grand cas. Il eut le désir qu'on le présentât à Son Étrangeté. L'accord de leurs intelligences fut immédiat. Le célèbre orateur commença de lier avec la comtesse un commerce d'amitié pure, simple, durable, et toujours d'un charme, d'une douceur, qu'appréciait le sentiment et sauvegardait le grand âge de Berryer. Il avait haussé à mi-ciel

l'élan de son enthousiasme. Jusqu'où donc l'aurait emporté son essor, s'il eût été plus jeune, aimé, tout à fait aimé, et mis en situation de pouvoir fournir le certificat complet, sans réserve d'inconnu !

Mais... nous l'avons dit tout à l'heure : elle était née trop belle et le faisait sentir. Malgré soi, sans intention préconçue peut-être, elle dénonçait, en toute sa démarche, quelque chose d'altier, qui ne commandait pas les sympathies féminines.

D'une manière générale, elle n'étendait point à l'ensemble des personnes de son sexe la satisfaction qu'elle éprouvait à être si merveilleusement femme. Elle tenait en faible estime la société, la conversation, le caractère de l'éternel féminin et ne se gênait pas de le montrer à tous les yeux. Si différente par l'esprit de telle ou telle de ces belles passantes, dont beaucoup ne se connaissaient de sensibilité qu'à mi-corps, elle leur était avare de compliments. Qu'elles lui rendissent la pareille et répondissent à ses dédains par des coups d'épingle, rien ne devait moins la surprendre. Ses compagnes de cour appréciaient sans indulgence les singularités de ses manières d'être, l'inconnu de sa vie et l'inconnaissable de ses sentiments, dont elle ne livrait que la surface. De fait, elle n'avait guère d'amies, dans ce monde enrubanné, à commencer par l'impératrice.

La blonde Espagnole, que Napoléon avait prise par la main et revêtue du manteau de pourpre, semblait ignorer la jalousie de beauté, ayant elle-même assez obtenu de la Nature pour n'envier personne ; au contraire, elle encourageait les jolis visages à se produire autour d'elle ; elle les groupait dans son cercle, comme autant des satellites de son éclat souverain. Cependant elle n'invitait que le moins possible Mme de Castiglione à rehausser cette pléiade de son lustre personnel. Elle avait senti poindre, en l'Italienne, dès son arrivée, des prétentions à la rivalité directe, et n'aimait point à voir de trop près les airs de hauteur de cette âme peu soumise. Qui donc a raconté qu'elle vouait à l'impératrice un véritable culte ? Un romancier, sans doute, usant des libertés de son art, Zola peut-être, qui n'en savait que ce que lui en avait appris son imagination ? En différentes rencontres et sur plusieurs points, l'audacieuse comtesse l'avait blessée, dans ses sentiments d'épouse et de reine, ou simplement dans ses caprices de femme. Eugénie ne lui pardonnait point d'avoir attaché à ses pas plus qu'il n'était admissible les attentions de l'empereur ; d'affecter à la cour, des goûts de mise en scène et de singularité excessifs ; enfin de l'avoir, pour ainsi dire, bravée dans ses manières d'être, de paraître, de s'habiller. Il y eut, particulièrement, une histoire de coiffures rivales, à laquelle nous fîmes allusion, tantôt, qui faillit écarter Mme de Castiglione irrémédiablement de toute invitation officielle.

C'était l'habitude, pour les atours de soirée, de disposer sur les cheveux en boucles, en torsades, en frisures ou autrement façonnés, une parure complémentaire indépendante, qui en relevait l'aimable arrangement. On y faisait valoir des imaginations heureuses, que secondait, pour le meilleur effet d'ensemble, l'art du praticien. Sans être follement compliquées, comme l'étaient, au dix-huitième siècle, les constructions du fameux Léonard, qui transforma la tête des femmes de son temps, en un véritable monument d'architecture, ces parures avaient leur imprévu. Inventions, prétentions, succès : il y avait là des sujets d'émulation jalouse, qui, pour ne tenir qu'au léger fil d'acier rattachant à

des chevelures brunes ou blondes ces menus accessoires, n'en étaient pas moins chaudes. Un héritier lointain du célèbre Champagne, le bien nommé Leroy, faisait merveilles, au service de l'impératrice. Il se montrait ingénieux, divers et zélé. Un matin, à sa toilette, Eugénie l'incitait à se surpasser pour le prochain grand bal. Il promit à Sa Majesté une parure tout à fait digne d'elle, se creusa la tête, chercha, trouva et composa ce chef-d'œuvre d'un soir, qui devait être le coup d'éclat de sa carrière. C'était majestueux et délicat, original et sobre ; il en avait la douce certitude : ses habiles mains avaient réalisé le suprême du genre. Sur ces entrefaites, la comtesse de Castiglione lui fit savoir qu'elle voulait, elle aussi, s'en remettre à son inspiration. Jusqu'alors, elle n'avait tiré de ressources, en cet ordre de choses, que de son propre génie. Ainsi, c'était elle qui avait mis à la mode ces grandes plumes disposée en couronne, qui la haussaient encore et s'harmonisaient à son altière beauté. Mais, cette fois, je ne sais quelle idée fantasque avait traversé sa cervelle. Il lui fallait le même modèle qu'à l'impératrice, absolument le même, pour sa parure de tête. Leroy, aurait à le lui fournir sans tarder. L'artiste capillaire s'en défendit, tout d'abord, lui opposa, sur ce sujet, une résistance respectueuse mais ferme, lui représenta que Sa Majesté serait mécontente, au dernier point, d'apercevoir sur la chevelure d'une autre dame une création qui ne devait avoir été conçue, rêvée, confectionnée que pour elle seule, et qu'il n'oserait jamais, en lui manquant ainsi et d'une manière aussi grave, s'exposer à ses justes reproches. La comtesse était tenace en ses lubies. Elle insista, pria, conjura Leroy de ne pas lui refuser cette satisfaction de coquetterie, lui qui connaissait si bien les femmes, le prit par les sentiments, par l'amour-propre, et finalement vint à bout d'obtenir ce qu'elle désirait en lui promettant, d'ailleurs — parole de Castiglione ! — qu'elle n'en userait que bien plus tard et dans une occasion de soirée, par conséquent, différente. Il se rendit à des accents qu'il supposait pleins de sincérité. Le surlendemain, il lui livra la copie souhaitée, l'objet similaire brillant, léger, superbe, comme était l'autre. Que n'avait-il attendu ! Mme de Castiglione n'eut rien de si pressé que de l'arborer, le grand soir. Les deux parures identiques se firent face, à la surprise extrême des invités. Transportée d'un noble courroux, auquel elle ne donna licence d'éclater que le lendemain, l'impératrice fit appeler l'infortuné coiffeur, le semonça vertement, et lui signifia qu'à l'avenir elle se priverait de ses services. En effet, elle le remplaça d'office par le plus habile de ses élèves, le prudent Alexandre¹. Le pauvre Leroy, qui était un parfait courtisan, dans son espèce, en contracta une maladie de langueur, qui le conduisit aux portes du tombeau. Ce n'était pas la seule fois que Mme de Castiglione avait chiffonné la souveraine — si l'on ose ainsi jouer sur les mots — en matière de toilette. L'impératrice favorisait ostensiblement l'ampleur exagérée des robes. Lorsque l'empereur l'en raillait, elle répondait à ses taquineries qu'elle ne savait pas comment elle avait pu faire pour vivre tant d'années sans cage. Or, d'une nature trop indépendante pour se plier aux modes du jour en docile imitatrice, la comtesse s'était rebellée des premières contre les impedimenta de la cage d'acier, que protégeait l'usage régnant, à la Cour et dans le monde ; tel soir, au milieu d'une grande affluence de femmes parées, on observa qu'elle avait été la seule à s'affranchir des renflements de la crinoline, sous sa toilette collée au corps ; elle avait pris l'avance de trente à quarante années, sur le goût des robes étroites épousant les lignes du corps et semblant vivre avec la femme, avec sa chair. On le voit, le

¹ Cette anecdote me fut contée par l'une des dames du palais, que coiffait ledit Alexandre.

défaut d'accord était complet en toutes choses, ou peu s'en fallait, entre la plus grande dame de la Cour et cette opposante déterminée.

D'autres regards féminins la voyaient sans complaisance, dans l'entourage de l'impératrice. Les habituées du palais partageaient les réserves de leur souveraine, à l'endroit de l'indisciplinée comtesse et lui en donnaient avis par des abstentions, des froideurs ou des omissions d'égards, dont elle était obligée de s'apercevoir. Témoin cette révélation furtive dont nous eûmes l'indice, par hasard, sur une page de livre¹ annotée de sa main.

Les demoiselles d'honneur — les demoiselles de déshonneur,
dis-je — chargées de faire le thé, ne m'en ont pas offert,
mais je me le suis fait offrir par la comtesse de la Moskowa.

Elle se connaissait, dans les mêmes lieux, passablement d'ennemies secrètes : des Françaises, que nous nous abstenons de citer, pour ne pas charger la liste ; et des étrangères presque autant. Une Italienne d'un éclat de beauté presque égal au sien, la prestigieuse Amazelia Manara² ; une Russe, la provocante Korsakof qui fit, pendant de longues années, sensation à Saint-Pétersbourg, à Paris, à Berlin, par ses décolletages et déshabillages superbes ; une autre olympienne venue des frontières voisines, la comtesse de Mercy-Argenteau, une blonde au teint radieux, aux formes admirables et qui se posait aussi en idole ; une Fribourgeoise italianisée par le mariage, -sous le titre de duchesse Colonna de Castiglione³, étaient de celles qui la considéraient avec une complète absence de sympathie.

C'est Mme de Korsakof, qui, en 1866, dans un bal costumé, ayant croisé la comtesse revêtue de son costume aux plis majestueux de reine d'Étrurie, lui décocha ce trait jaloux : **Joli costume, mais celui d'une reine déchué !**

C'est la duchesse Colonna de Castiglione, de son nom de statuaire mondaine **Marcello**, qui tenait tant à n'être pas confondue avec la Belle Italienne, qu'elle préférait dire plaisamment aux valets de service, afin qu'on fût renseigné de suite : **Annoncez la Laide !** Ce qui ne l'empêchait pas, du reste, d'avoir de sa propre valeur morale, des forces vives de son âme et de l'étendue de son génie artistique un sentiment un peu hautain, et qui ne le cédait nullement à la superbe de son homonyme. Aussi bien, comme elles s'entredonnaient la réplique, en leurs appréciations réciproques ! Et sur quel ton acerbe, tranchant, injurieux même, celle-ci, notre comtesse, jugeait celle-là, la duchesse :

Elle n'était mon Sosie que de nom, une Allasse suisse bonne à tout mal faire. Elle n'avait pour elle que son simulacre d'esprit, ordonnant, criant aux huissiers des Tuileries : **Annoncez la Laide !** Comme cela, on saura, sans attendre, que ce n'est pas l'autre, la Belle. Et l'on ne se retournera pas ! Et l'on ne montera pas sur les banquettes ! Sans doute, mais pour les achats qu'elle faisait rue de la Paix, elle y allait voilée ; elle jugeait préférable de se faire passer pour la

¹ En marge des *Souvenirs sur la cour des Tuileries* par la comtesse Stéphanie de La Pagerie.

² Fille du compositeur Pacini, adoptée par la comtesse Samoyloff, qui la maria.

³ Née d'Affry, à Fribourg, en Suisse.

Castiglione tout court, c'est-à-dire qu'elle me laissait payer.
Nous en avons eu un procès¹.

Décidément, Mme de Castiglione ne cultivait point avec une dilection vive et tendre les affections féminines.

De se mettre en frais d'amabilité envers les jeunes ou envers celles qui ne l'étaient plus, c'était le moindre de ses soucis, quand elle n'y inclinait pas d'elle-même. On l'invitait en diverses maisons, comme une célébrité du moment ; elle s'y rendait de mauvaise grâce, arrivait toujours en retard, et gardait à la table, où il ne lui plaisait pas d'être, un air de maussaderie, qui ne l'y faisait pas désirer de nouveau. C'est ainsi, nous racontait la femme d'un préfet de l'Empire, qu'elle s'était montrée seulement à la fin d'un repas, auquel on l'avait beaucoup priée, longuement attendue, revenant des courses, disait-elle, et n'ayant pas pu partir plus tôt, à cause de l'empereur. On se formait des opinions en conséquence sur l'aménité de son caractère².

Parmi les gens du monde, les femmes surtout, on était enclin à lui refuser du cœur et presque de l'intelligence. Pour beaucoup d'entre elles la Castiglione était une de ces femmes privilégiées auxquelles le ciel et la terre, souriant à leur venue, prodiguèrent les dons les plus enviés de l'être physique, mais oublièrent d'attribuer les côtés supérieurs de l'âme. Dans ces groupes légers on n'était pas très sûr qu'elle eût de l'esprit ; on penchait à croire le contraire. Elle ne paraissait pas en avoir souci ; c'est le commun lot des femmes, se disait-elle, d'apporter dans leurs appréciations réciproques de l'étroitesse d'idées, de la malveillance ou de l'envie. Elle passait outre, s'estimant satisfaite assez de l'admiration instinctive des hommes et du culte raisonné des artistes. On la trouvera moins insensible, vers la fin, aux opinions de la galerie, lorsque des légendes fâcheuses et trop enracinées menaceront de devenir, sur son sujet, de l'histoire dénigrante et rabaisante. Pour le moment, il lui suffisait de régner par le suffrage des yeux.

Plus elle fermait son existence morale et plus elle aiguïait de sa mystérieuse ambiance la curiosité des nouvellistes de cour, déçus de ne savoir presque rien de ses pensées ni de son action occulte, au service de la diplomatie, ni de ses préférences intimes.

Or, la curiosité n'est pas autre chose qu'une connaissance commencée, qui veut aller plus loin. La comtesse n'admettait pas le public à scruter sa vie : on se fit fort de deviner, au besoin d'imaginer ce que ne divulguaient ses paroles ni ses dehors. Ceux pour qui la beauté corporelle et le bonheur sensible ne sont qu'un seul fruit à cueillir sur une même branche, s'étonnaient qu'elle n'eût pas entamé plusieurs romans de cœur à la fois ; ils accusaient presque la Nature d'avoir fait, en la créant, une œuvre incomplète, ou plutôt ils prétendaient n'être pas abusés

¹ Lettre CXXIV.

² Je suis moi, et m'en contente, ne voulant rien être par les autres et pour les autres. Et, pourtant, je vau certainement mieux que telles et telles. Seulement, je reconnais que je ne parais pas bonne, à cause démon caractère fier, franc et libre, qui me fait être en tout et pour tous, carrée, crue, et dure. De sorte qu'on me déteste, mais ça m'est égal. Je ne tiens pas même à plaire. (Lett. CXXIII.)

par son apparente froideur et s'efforçaient à en découvrir des explications ignorées. Fâchés qu'elle n'eût pas plus d'aventures, ces gens en inventaient pour elle ; on lui en prêtait généreusement.

Qu'elle eût été l'amie de Napoléon III, avec les dispositions de tempérament qu'on connaissait à l'empereur, personne n'en récusait la quasi-certitude. Elle ne l'avoua jamais et le contesta souvent. Pourtant, ses dénégations épistolaires, comme ses protestations verbales tendant à établir qu'il n'y avait jamais eu, d'elle à lui, qu'un pur commerce d'intelligences, seraient fortement ébranlées, si nous rapprochions les unes des autres de certaines conjectures bien indiscrettes, si nous interrogeons à la loupe le sens d'une ligne essentielle de son testament¹ et, surtout, si nous pouvions citer — mais il n'est pas citable — un terrible mot d'elle, sur son empereur, d'une précision trop complète pour ne pas tout exprimer².

Mais on ne s'en tenait point à ces intimités impériales, en ce qui paraissait concerner Mme de Castiglione et ses attachements possibles. Il fut parlé, sans trop d'in vraisemblance, d'un accord de peu de durée intervenu entre cette Italienne fascinatrice et l'un des plus opulents seigneurs de la Grande-Bretagne, lord Hertford, chevalier de l'ordre de la Jarretière et qui possédait, avec ses titres, l'aimant de ses millions. Elle l'avait connu de par le monde et d'assez près pour le bien juger, comme nous en instruisent une série de notes originales échappées à son crayon. Elle le disait, en particulier, très fidèle à la devise élastique de son ordre de la Jarretière : *Honni soit qui mal y pense !* Elle lui décernait cette louange qu'il avait des manières exquises à l'égard des femmes et ne le vantait pas autrement, mais ajoutait qu'il lui avait prodigué les promesses et les offres, sans indiquer la réponse qu'elle y fit. Des anecdotiers médisants n'y mirent pas tant de réserve. Ils arrangèrent des détails, ils avancèrent sans hésitation — ni preuve manifeste — que ce multimillionnaire, le moins libéral des hommes, avait déposé aux pieds de la comtesse un présent fabuleux, une liasse de bank-notes invraisemblable d'épaisseur et d'importance pour avoir un baiser de sa bouche, — suivi de quelques autres.

Étrange figure, soit dit en passant, que celle de lord Hertford ! Généreux, il ne l'était point, il ne le fut jamais. Toutefois, il était capable d'être prodigue, mais prodigue avec réflexion, par exemple en payant très cher, s'il ne pouvait autrement la contenter, une fantaisie qu'il s'était mis en tête de contenter à tout prix.

Dans le train coutumier de ses jours, personne n'avait la main moins donnante. Il était avare extraordinairement³. Ses invitations étaient restreintes au seul avantage de contempler ses collections et lui-même. Ses goûts, ses habitudes lui défendaient de donner à dîner. On signala, comme une circonstance inouïe de rareté, le cas d'un personnage venu, à l'heure du déjeuner, chez lord Hertford et

¹ La ligne où elle exigeait pour sa dernière toilette : *la chemise de nuit de Compiègne, batiste et dentelle, 1857.*

² C'était un jour de grande parade militaire. Napoléon III, très en forme sur ses étriers, le grand cordon de la Légion d'honneur barrant son uniforme, faisait belle figure à la tête de ses maréchaux. Alors, sans s'étonner, malicieuse ou comme poussée par un besoin de franchise sans bornes, elle s'était penchée à l'oreille de Sainte-Beuve, son voisin de tribune et lui avait glissé à l'oreille ce mot, qu'il s'empressa de rapporter à son secrétaire Jules Troubat, lequel nous le servit, un soir de janvier 1912, et que nous ne répéterons pas.

³ Cf., sur la parcimonie de lord Hertford, le *Journal des Goncourt.*

auquel il avait offert de manger une côtelette, en face de lui. Le chirurgien Phillips, qui le soigna, pendant plusieurs années, du cancer à la vessie dont il mourut, avait, une fois, entre deux visites, cueilli un bouillon au passage. Et, comme cet illustre praticien semblait trouver la chose fort simple, un intime du logis, — autant qu'on pouvait l'être en ces murs inhospitaliers — crut devoir lui en faire sentir la valeur d'exception, pendant qu'il le reconduisait à la porte. On disait d'Hertford qu'il était aussi bilieux qu'avaricieux. La possession de tous les biens de la terre n'avait pas adouci cette aigreur de tempérament et cette aversion de l'humanité, qui lui étaient passées dans le sang. Jugeant le prochain d'après ses dispositions personnelles, il aurait, un jour, prononcé cette parole, qu'on voudrait ne prendre que pour une boutade :

Les hommes sont mauvais et quand je mourrai, j'aurai, au moins, la consolation de n'avoir jamais rendu un service.

Le mal qui le torturait et qu'il supportait avec une froide énergie n'était pas étranger à l'excès de son atrabile. Il s'en alla de l'existence escorté d'indifférents. Son fils Richard Wallace hérita de son or, de ses tableaux, de Bagatelle — la ravissante propriété du bois de Boulogne —, en se réservant de n'accepter point le legs de ses sentiments. On reparlera, plus tard, des singularités de lord Hertford, on regrettera l'original qu'il fut, non l'homme ; et la comtesse, notre héroïne, en dépit du million qu'elle aurait eu de sa main — le soi-disant retour d'un échange une fois consenti¹ — n'en sera que très faiblement touchée dans le vif de ses sentiments.

Pour en revenir aux affections choisies de Mme de Castiglione, les curieux, qui en prirent note, y ajoutèrent les noms de J. Laffitte, lequel lui fut un agréable compagnon de route, pendant une de ses fugues au pays du soleil, et d'Alphonse de Rothschild, dont elle intéressa la caisse opulente aux affaires d'Italie. C'était en attendant qu'on eût à porter sur la liste, en belle et large place, ceux du duc d'Aumale et du duc de Chartres. Inutile d'ajouter qu'on ne s'arrêtait pas à ces noms-là. Avec l'esprit d'anecdotes, qui sévissait alors et qui n'était souvent qu'un tour agréable donné à quelque malignité gratuite, les imaginations avaient le jeu facile sur un tel sujet, extensible à volonté, où l'on peut tout insinuer, tout avancer, sans rien prouver. Mais de quoi s'entreprendrait-on, à la cour, si l'on en bannissait le chapitre des suppositions ? Mme de Castiglione était des moins épargnées, étant des plus jalousées.

De son côté elle ne laissait pas endormie dans sa tête la naturelle propension féminine à s'informer des secrets du voisinage, à se tenir au courant des défaillances morales ou des travers du prochain, amis et connaissances ; elle s'enquêtait de ces menues faiblesses pour ne pas les ignorer, d'abord, pour s'en amuser, ensuite, et n'en témoignait finalement qu'un peu plus de dédain sur ce qui se passait autour de soi.

Car elle se dispersait beaucoup, parmi ce monde, qu'elle affectait de traiter d'un peu bien haut. En avait-elle perdu la mémoire, quelque vingt ans plus tard ? Fièremment, elle protestait dans une de ses lettres, aux environs de 1888, que, pendant sa phase d'impérialisme, lorsque les années de sa jeunesse se jouaient autour de la vingtaine, elle n'avait fréquenté guère que les Tuileries et les salons

¹ Viel-Castel s'en porte garant. Mais, que croire ou ne pas croire de Viel-Castel ?

de l'ambassade anglaise¹. C'était biffer d'un seul trait de plume trop d'élégants souvenirs. Elle oubliait, d'une fois, la plupart des grandes maisons parisiennes, où elle eût été bien au regret, jadis, de n'aller pas faire, de temps en temps, un tour de visite. Par exemple, elle eût été trop surprise de n'avoir pas à se montrer, au Palais-Royal, chez le prince Napoléon, un ami de son enfance florentine et de toute sa vie. Nous n'avons pas entendu dire non plus qu'elle se refusât aux réceptions du Petit-Luxembourg. Encore moins aux soirées attirantes du duc de Morny, d'où la morgue était exclue, où régnait un enjouement de bon ton, où d'avance elle était sûre d'éveiller des admirations élues, parmi les hôtes de ce protecteur des arts. On ne l'ignore pas, la maison était hospitalière aux peintres, aux sculpteurs, aux écrivains consacrés par le succès. Il fallait voir avec quel intérêt, dans le grand salon de la Présidence, se posait l'attention d'un Gérôme ou d'un Cabanel sur la personne entière d'une Castiglione, sur les rondes perfections de ses bras, de sa gorge, de sa taille. Ils l'entouraient, curieux d'elle. Ils suivaient des yeux chacun de ses mouvements, comme à dessein d'y percevoir une révélation plus intime ou plus précise de son charme. Sans en témoigner rien, sous ses airs de nonchaloir complaisant, elle en était ravie jusqu'au fond de l'âme Contenter par elle-même la vue des artistes : c'était, à n'en pas douter, l'essentiel de son sentiment artistique. *Vous voulez voir mon bras ?* répondait-elle, parfois, aux interrogations muettes de leur regard chercheur. Mon Dieu, puisqu'ils le désiraient. Elle relevait la manche de dentelle, qui en voilait à demi les purs contours. *Mon pied ? demandez-vous ?* Et la jupe étant haussée légèrement, elle découvrait ce bas de jambe irréprochable qu'elle ne pouvait dénuder en plein bal, et c'était dommage. On savait, en effet, que chez elle, Mme de Castiglione recevait, les pieds nus, et que ces pieds ornés de bagues aux doigts et de cercles d'or aux chevilles, semblaient ignorer la marche, tant ils étaient soignés et délicats.

Les connaisseurs ne lui manquaient pas non plus, au logis de la princesse Mathilde ; elle y faisait des apparitions de jour et de soir ; le jour, dans son atelier, tandis que l'Altesse Impériale maniait ses pinceaux à gestes interrompus, ou poursuivait une tâche commencée avec autant de ferveur que si son pain en eût dépendu ; le soir, lorsque la cousine de Napoléon III, parée, diadémée, tenait sa cour.

Ce fut dans une réception donnée par la princesse Mathilde qu'elle s'était révélée, de prime abord, à la société parisienne. On l'y avait invitée, sur la recommandation du marquis de Villamarina, ministre de Sardaigne. *Ses pareilles à deux fois ne se font pas connaître*. On n'avait eu qu'à la voir : la surprise fut de l'émerveillement. Le zélé Bacciochi, sans tarder d'un jour, en avait rapporté l'impression générale et son sentiment particulier à celui qu'il servait, d'un lever du soleil à l'autre, de différentes manières. En des termes qui ne laissèrent pas que d'échauffer l'attention du prince, il lui avait représenté l'assurance dominatrice de ses longs yeux bleus cernés de noir, la pureté de sa carnation, l'abondante souplesse de sa chevelure aux reflets dorés et cette impeccabilité de lignes qui faisait de tout son être — nous croyons l'avoir noté déjà — une perfection vivante. L'empereur s'était trouvé plus qu'à demi-séduit de la peinture seule. Il s'exposa à l'être tout à fait en ordonnant qu'on inscrivit la comtesse de Castiglione sur la double liste des invitations courantes et des invitations

¹ Hormis le salon impérial, je n'ai jamais consenti à fréquenter que celui de lord et lady Cowley, qui me gâtèrent à l'extrême. Une seule fois chez ma cousine Galliera. Qu'importait le reste ? Je me fâchai de tout et de tous. (Lettre, CLV.)

réservées. Car, il l'avait favorisée du premier coup jusqu'à vouloir qu'elle fût comprise parmi celles où n'étaient priés guère que des ambassadeurs.

Le cercle de Mme de Castiglione, qu'elle nous disait tout à l'heure si réduit, s'étendait au delà de ces fréquentations princières. Elle ne dédaigna pas de se mettre en frais d'imagination et de coquetterie pour les brillantes soirées allégoriques de Mme de Meyendorf, de la comtesse de la Pagerie et surtout de Mme de Chasseloup-Laubat. On mena grand bruit, plusieurs jours durant, autour de l'une de ces fêtes costumées, au ministère de la Marine. On s'était surpassé en ces lieux aimables, où s'épandait, d'habitude, une certaine vivacité de ton découvrant tout le plaisir qu'on éprouvait à s'y voir. Le chef-d'œuvre du programme avait été le cortège des [Quatre parties du monde](#), comme les symbolisaient et les figuraient de jolies femmes élues parmi beaucoup d'autres ; elles triomphaient de plaisir, montées sur des chars, que traînaient ou environnaient des personnages des deux sexes. La princesse Mathilde avait adopté le costume d'Anne Boleyn, dessiné, d'après Holbein, par son peintre ordinaire Eugène Giraud. La comtesse Edmond de Pourtalès passait ravissante, en aimée, tandis que Mme de Metternich, sans être aussi belle, loin de là, s'était approprié le mieux du monde, à force d'esprit et d'aisance aristocratique, les airs d'une dame Louis XVI. La société cosmopolite y était abondante et mêlée. On se souvint d'y avoir considéré curieusement une Polonaise très en vue : Mlle Laure Sweikowska, future marquise de Noailles, métamorphosée en Égyptienne, sous une coiffure de scarabée ; et l'étrange beauté russe, Mme Rimski-Korsakof, jouant de la majesté de ses formes, en impératrice romaine. Et l'Italienne Mme de Castiglione, en fleur d'acacia, une fleur simple qui avait humilié de sa fraîche parure les diamants en feu.

L'été dans les jardins de Boulogne, l'hiver dans les salons de la rue Saint Florentin, on la retrouvait assez souvent chez la baronne Alphonse de Rothschild, sœur de lord Rothschild et l'épouse du fils aîné de James, fondateur de la maison de Paris. Il n'était pas de réceptions mondaines plus appréciées que celles qui avaient pour théâtre l'ancien hôtel de Talleyrand. Soit que les invités fissent partie du cortège impérialiste, soit qu'ils appartenissent à l'aristocratie boudeuse ou ralliée de l'ancien régime, s'entremêlant avec l'élite de la société étrangère, la sélection en était des mieux choisies et des plus variées. La maîtresse de maison elle-même, Laure de Rothschild, avait d'autres attraits que ceux d'une prodigieuse fortune. A l'exquise saveur d'une grâce blonde d'Anglaise elle joignait la beauté typique de sa race ; et de l'ensemble se dégageait un charme piquant. Par exception très animée, quand on projetait, élaborait, autour d'elle, un programme de répétitions mondaines — l'un de ses plaisirs préférés, — elle paraissait, d'ordinaire, mélancolique, rêveuse et comme éloignée d'un spectacle que sa myopie lui rendait, pour ainsi dire, trop distant. Elle avait gardé de sa patrie d'origine l'accent trahisseur et de certaines idées, de certains partis-pris ressemblant à des préjugés, mais qui ne diminuaient pas en elle une vraie beauté d'âme faite de douceur et de générosité discrète. Grande amie de Mme de Metternich et de la comtesse de Pourtalès, elle n'entretenait point des rapports d'intimité suivie avec Mme de Castiglione, qu'appréciaient et recherchaient davantage les hommes de la maison, les puissants barons de la finance israélite.

Que ce fût aux Tuileries, dans les appartements du Louvre, chez Nieuwerkerke, dans les salons de la princesse Mathilde, du duc de Morny ou de la comtesse Walewska, Mme de Castiglione était, chaque fois, très entourée. Elle devait entendre des compliments à l'excès prodigués, des jeux de mots qui n'étaient pas toujours du meilleur goût, des pointes souvent poussées fort loin par ceux qui ne pouvaient se défendre de poivrer d'un grain de licence le tribut de leur admiration. En forçait-on la note, elle s'abritait de trois quarts derrière son éventail, pour en user coquettement, à la façon de beaucoup d'autres plus familières à ce manège, mais n'abandonnait pas la place. D'habitude, elle tenait tête bravement à l'assaut des fadeurs et des galantises. On savait que les badineries un peu lestes n'étaient point pour la fâcher outre-mesure. Aussi bien, qu'était-ce, cela ? Des mots, seulement des mots. Elle avait l'oreille indulgente ; tranquillement, très à l'aise, sans aucun de ces reculs effarouchés dont jouent la comédie les Arsinoé du monde, en pareil cas, elle laissait passer les propos. Il arrivait même qu'ayant la fantaisie tournée de ce côté-là, elle s'égayait à les provoquer. Nous en risquerons un exemple, un seul. Le détail en est un peu vif, mais nous tâcherons d'en contourner le péril avec prudence.

Le surintendant Nieuwerkerke, avec qui elle se promenait, la nuit, sur les toits du Louvre, et qui jouissait en maître du musée national et de ses dépendances, s'amusait, un jour, après la fermeture réglementaire, à lui faire les honneurs, chef-d'œuvre par chef-d'œuvre, des belles plasticités nues des Antiques. On échangeait des commentaires. Elle questionnait. Il lui répondait et développait des considérations hardies. Habitée, dès l'adolescence, à laisser librement vaguer son regard parmi les vivantes nudités des musées et des palais florentins, élevée, dis-je, dans ce sentiment de la vie naturelle, qui est comme l'atmosphère de l'art, en sa patrie, elle n'était pas femme à s'en troubler.

— D'où vient, demandait-elle le plus simplement du monde, que les statuaires grecs, le plus souvent, attribuaient à leurs modèles d'humanité supérieure, dieux ou héros, une certaine indigence de proportions, dans les apparences viriles de leur corps, d'ailleurs puissants et forts pour le reste ?

Et Nieuwerkerke avait dû lui en fournir des raisons, — qui, d'ailleurs, ne prouvaient rien, s'empressait-il d'ajouter.

Sur des sujets, que la convention moderne et le bon usage emmaillotent de toutes sortes de circonlocutions ingénieuses, elle ne répugnait pas aux verdeurs du vieux langage. Viel-Castel en savait quelque chose. Il parla de collectionner les exemples de ce qu'avaient pu souffrir les oreilles de la belle Italienne. Et, pour se donner patience, il en inscrivit d'assez roides sur son carnet de notes.

On avait tendance à exprimer si librement les choses, de vive voix ou par correspondance, en cette aimable cour ! On se mettait si peu en peine de farder ses impressions, dès qu'on pouvait les échanger entre soi, sans gêne, comme elles vous venaient aux lèvres ou sous la plume¹ ! Les conversations variaient de

¹ Mais en voici un échantillon d'une autre tonalité, un petit aperçu de la désinvolture avec laquelle, entre autres grandes dames, la cousine de Napoléon III était prête à traduire ses pensées, fût-ce en des circonstances graves. On vient de lui apprendre la mort de la reine de Portugal. Aussitôt Mathilde de noircir sa plume et d'annoncer en ces termes la triste nouvelle à l'une de ses amies :

La grosse doña Maria a opéré sa crevaison. Grand bien lui soit ! A notre retour à Paris, nous prenons le deuil pour quinze jours. Ainsi, munis-toi d'une robe noire pour le matin

mesure et dosaient leur part de liberté, selon qu'elles étaient plus ou moins rapprochées du cercle de froideur dont l'étiquette environnait l'impératrice. Elles prenaient, à distance de l'entourage cérémonieux, des allures qu'elles ne se seraient pas permises tout près ; volontiers dans les petits coins, sans pêcher contre la tenue, elles se rendaient plus osées, galantes pour ne pas dire graveleuses.

Les austères faisaient bande à part, prêchant l'exemple des sévérités domestiques, boudant aux rassemblements frivoles. On les abandonnait sans regret à leurs pensées âpres et solitaires. On jasait, on riait, on s'amusait sans eux. Le plaisir était partout. où ils n'étaient pas.

Ainsi, la comtesse de Castiglione se laissait gagner à l'insouciance générale, disciplinant son humeur, assouplissant ses fiertés et s'efforçant d'oublier ce qu'elle aurait voulu si ardemment être, faire, devenir, dans une sphère plus haute. Malgré qu'elle se jugeât, toujours et partout, déplacée, elle cédait au mouvement de sa jeunesse et se répandait à travers ce monde, qu'elle faisait mine d'envelopper de son dédain. Elle était, d'excellence, une fleur du soir.

Généralement elle arrivait tard aux réceptions dansantes ou non, qu'elle embellissait de sa présence, y dépensait le temps, peu ou beaucoup, selon la compagnie, et ne consultait que son bon plaisir, quant à l'heure de regagner sa maison de Passy.

Cette annexe parisienne où se serrent, où s'entassent aujourd'hui, les hauts immeubles et les constructions massives, était alors bien isolée. Elle n'y rentra pas, chaque fois, aux heures tardives, sans avoir couru quelque sérieux péril d'aventure. Dans l'une de ses lettres, elle nous rappelait les incidents d'une émotion de route, qui aurait pu tourner plus mal, et qui l'avait fortement éprouvée. Elle sortait d'un grand bal des Tuileries très décolletée, tout ennuagée de mousseline et de dentelles¹, le cou, les bras, la gorge chargés de perles et de turquoises et n'étant accompagnée de personne en sa voiture. Son cocher habituel, son maroc comme elle l'appelait, menait cette victoria attelée d'un cheval blanc, la seule, prétendait-elle, qui eût le permis policier d'entrer aux Tuileries, jour et nuit. On montait la côte du Trocadéro broussailleux, herbeux, coupé de terrains vagues, où fréquentaient, dans l'ombre, les rôdeurs et les sans-gîte. Soudain, elle sentit que la voiture s'arrêtait. La lanterne s'éteignit brusquement. Des agresseurs d'une espèce inconnue détachèrent le cheval, s'emparèrent du fouet, mirent l'automédon en fuite et ne lui firent pas à elle d'autre mal que de l'abandonner dans les ténèbres. A travers ce Passy sauvage et privé de lumière elle s'en était allée, tête nue, sans manteau, ses souliers de satin glissant sur la neige glacée. Elle arriva déchirée, haletante, saisie de froid, jusqu'à la porte du docteur Blanche, qui avait établi, là, parmi les arbres, dans l'air salubre, sa maison de santé. Des amis prévenus accoururent des villas voisines, Jules Janin, entre autres, qui ne fut pas le moins empressé à prendre ses belles mains, à les serrer entre les siennes, à les tapoter affectueusement pour les réchauffer, à se mettre en peine de mille façons pour ramener le calme

et d'une blanche pour la soirée. (*Lettre inédite de la princesse Mathilde à la comtesse Ratomaska ; timbre du palais de Fontainebleau.*)

¹ Les toilettes du soir se faisaient surtout en tulle et en dentelle ; il fallait beaucoup de soin pour monter en voiture ou en descendre sans froisser tant de légers tissus.

en ses esprits. On lui conseilla de ne pas rentrer chez elle, avant le lendemain. De sorte qu'elle coucha, cette nuit-là ou plutôt le reste de cette nuit-là, parmi les fous. Nous ne pousserons pas la malice jusqu'à dire qu'elle s'y sentit, comme chez elle ; du moins, en garda-t-elle au célèbre aliéniste le meilleur souvenir : [De là](#), déclare-t-elle sans autre transition, à la fin de son récit épistolaire, [de là notre amitié intime, immense pour la maison Blanche, père, fils et successeurs](#). Mais, quelle fin de soirée, et quelle aventure pour une robe de bal !

§

La comtesse de Castiglione en toilette, surtout en toilette travestie, ce fut, nous le répétons, une date dans l'histoire de la vie mondaine à Paris.

L'art de s'habiller rendait son imagination féconde en surprises. Soit qu'elle s'attachât à une simplicité préparée pour l'étonnement des yeux, qui s'attendaient à des impressions toutes contraires, soit qu'elle visât à produire des effets d'apparitions sensationnelles, c'était toujours, de sa part, une note originale, nuancée d'un grain d'excentricité, qui la particularisait aussitôt. Tantôt l'une de ses coquetteries était de mettre à contribution les jardins de la nature plus volontiers que les écrins des bijoutiers. Une guirlande d'églantines négligemment épandue sur sa chevelure, suffisait à la contenter ; elle préférait à tout autre agrément cette parure fleurie ; et c'était au plus si, par une sorte de condescendance aux vanités mondaines, elle consentait à y semer quelques brillants. Tantôt, elle se faisait éblouissante ; elle jetait feu et flammes par l'intensité des couleurs, le nombre et la vivacité des pierres précieuses. Son goût n'était pas impeccable, mais bien plutôt singulier et aventureux. S'il en jaillissait des trouvailles heureuses et pleines d'inattendu, par contre le désir outré de l'effet la poussait à combiner des harmonies souvent bizarres, à contraindre au mariage les garnitures les plus désassorties, à forcer les alliances de tons jusqu'à violenter les couleurs les moins enclines à s'accorder, fût-ce le rose avec le jaune. D'une manière générale ses prédilections allaient aux coupes hardies, aux dessins de robes qui font penser.

Tels de ses travestissements, pour des soirées dansantes, aux Tuileries ou dans les ministères, eurent des reflets de célébrité. On parla beaucoup chez les Walewski, de Mme de Castiglione, en [dame de cœur](#) ; magicienne de Bohême, elle avait dispersé généreusement l'attribut symbolique sur son corsage, aux environs de sa ceinture, à telle place où le cœur n'a rien à voir. Il en fut d'autres qui donnèrent une marge abondante aux conversations des invités du dernier bal. Mais de tous, le plus célèbre, celui qui fut, pour ainsi dire, l'étiquette de gloire de l'incomparable Florentine, a été le costume légendaire de Salammbô, — ce costume qu'elle ne porta jamais.

Quinze jours avant la soirée de la cour, dont il devait être l'un des éléments principaux d'attraction, pendant l'hiver de 1864, le bruit avait couru qu'on y pourrait voir [l'Italienne](#) audacieusement belle et uniquement enveloppée de la gaze violette, dont la vierge de Carthage ennuagea son corps merveilleux, le soir où elle alla réclamer, superbe et fascinatrice, au chef des Barbares, le voile sacré du temple de Tanit. La nouvelle anticipée en fut tant de fois redite que chacun avait fini par la croire vraie et ne croire que cela. Autour de ce vêtement illusoire on broda des arabesques aussi chimériques que le fait lui-même. Cependant, les pieds menus et fins de Mme de Castiglione, — l'un de ses orgueils corporels, — on les avait aperçus, comme à l'accoutumée, bel et bien recouverts ; ils ne

faisaient pas craquer, à leurs doigts nus, les bagues dont on les prétendit chargés, mais ils se cachaient modestes dans le cothurne traditionnel. La tunique diaphane de Salammbô n'avait été qu'un rêve. Hélas ! en la pure réalité, la comtesse s'était montrée vêtue d'une robe montante en velours noir brodé d'or, recouvert d'une jupe de toile d'argent, tout cela fort riche, mais correct à l'extrême¹. Elle en avait arrêté le choix avec Mario di Candia, le chanteur princier, le plus beau des Almavivas. Ensemble, elle et lui en avaient fixé les moindres détails. Et elle était apparue dans la salle des Fêtes, majestueuse, royale, comme elle l'avait prémédité, mais bien différente de l'incarnation voluptueuse, qu'on espérait savourer en la contemplant. Il y eut de l'étonnement, quelque regret aussi, mais de l'admiration quand même pour ce qui se dégagait, en cette évocation, de noble et de somptueux. Cependant, malgré les dires et les protestations de la reine d'Étrurie, la légende persista. A jamais Mme de Castiglione et la vision de Salammbô² restèrent confondues dans la mémoire d'une foule de gens, comme le vêtement l'est avec le corps.

¹ A titre de document positif et de curiosité particulière, voici, avec les fautes naïves d'orthographe qui en émaillent le texte, la lettre explicative et justificative du photographe habituel de la comtesse, le vieux Pierson, qui ne passe aucun détail. Paris, le 15 août 1898.

Monsieur,

Madame la comtesse de Castiglione m'ayant fait part de votre intention de démontrer dans votre livre la fausseté des publications, qui ont parues sur son compte, je viens, sur sa prière, vous offrir de vous aider, au moyen des documents que je possède, à faire voir au public le peu de créance qu'il y a lieu d'accorder à des légendes qu'on a accréditées sur elle.

Habitant Passy, où j'ai ma maison particulière, je l'y ai connu en voisin, lors de son arrivée à Paris, avec son mari et un bébé. Dès cette époque, j'ai eu très souvent l'occasion de la photographier, elle et son enfant, soit dans mon jardin, soit dans mes ateliers. Depuis trente-cinq ans, je suis seul dépositaire de tous ses clichés d'alors jusqu'à présent. Une des plus ridicules légendes est celle de la comtesse, costumée en Salammbô dans un bal de la cour en 1864. J'affirme que ce costume n'a jamais été porté par elle. J'ai vu, le soir même du bal, à Passy, la comtesse habillée en reine d'Étrurie, costume à longue traîne, fermé et très montant. Dans les photographies que j'en ai faites, le lendemain, j'ai seulement fait découvrir un bras, ainsi que l'a fait mon ami le sculpteur Carrier-Belleuse, pour sa statuette composée en même temps devant moi, à Passy, afin de donner au portrait et statue un cachet plus artistique. Comme vous le voyez, cette légende, ainsi que bien d'autres, est fautive absolument.

Tout disposé à servir, à l'appui de documents, les assertions de votre ouvrage, je vous prie, monsieur, etc.

PIERSON, chevalier de la Légion d'honneur,
Passy, rue de la Pompe.

Celle qui parut en Salammbô est Mme de Korsakof, dont la photographie fut jointe à la série des costumes remarquables, à l'époque. Au demeurant, ce costume, dont on fit un si grand tapage, était aussi convenable qu'élégant.

² Mâtho n'entendait pas ; il la contemplant. Les yeux de Salammbô, ses diamants étincelaient ; le poli de ses ongles continuait la finesse des pierres qui chargeaient ses doigts ; les deux agrafes de sa tunique soulevant un peu ses seins, les rapprochaient l'un de l'autre, et il se perdait par la pensée dans leur étroit intervalle, où descendait un fil tenant une plaque d'émeraude, que l'on apercevait plus bas sous la gaze violette. Elle avait pour pendants d'oreilles deux petites balances de saphir supportant une perle creuse pleine d'un parfum liquide. Par les trous de la perle, de moment en moment, une gouttelette qui tombait mouillait son épaule nue. Mâtho la regardait tomber. (Gustave Flaubert, *Salammbô*.)

Capricieuse et changeante, au reste, comme elle le fut toujours, elle éprouvait quelque plaisir à déconcerter les idées ou les suppositions, que se formaient les gens sur son compte. Ainsi voulut-elle, en des circonstances analogues, infliger à la belle société impériale trop curieuse une désillusion, dont on se souviendrait longtemps. C'était en 1862, à propos d'une histoire de tableaux vivants. Ce genre d'exhibitions était, alors, fort à la mode. La comtesse Stéphanie de Tascher avait organisé une brillante soirée, au profit d'une œuvre de bienfaisance. Elle y invita la comtesse de Castiglione en première ligne. On le sut rapidement. La nouvelle reproduite par les journaux, avec les embellissements qu'y ajoutait l'imagination prodigue de leurs rédacteurs, avait donné beaucoup de relief à la représentation annoncée. On s'était entre-raconté, d'un salon à l'autre, que Mme de Castiglione y serait visible sous un costume des plus légers, dévoilant aux spectateurs, pour l'amour des pauvres, la perfection des formes que les yeux avaient pu seulement deviner, jusqu'alors, au hasard de ses toilettes de bal. Blessée par ces indiscretions, elle décida d'y répondre d'une manière fort décevante pour les mondains, qui avaient payé très cher, à l'avance, un plaisir dont ils allaient être complètement sevrés. Elle avait demandé, comme décor de la scène, une grotte artificielle portant cette inscription : [l'Ermitage de Passy](#). Quelle déité charmante allait se découvrir sous la voûte rocheuse ? Sans doute, elle aurait imaginé la plus séduisante des figurations. L'impatience avait peine à se contenir. Enfin elle se révèle. On se frotte les yeux. On la voit, on en doute encore. Elle était là, figée sous les plis sans grâce d'une robe de bure, la tête encapuchonnée, austère comme son habit de religieuse trop conforme à cet asile d'ermite. Puis, elle disparut et ne reparut pas. On murmura presque. L'irritation était d'autant plus vive qu'il n'y avait pas eu seulement un désenchantement des regards, mais comme un préjudice causé ; les intérêts en cause n'ayant pas eu le retour agréable, qu'on leur avait promis, en échange d'un geste de libéralité mondaine, s'en plainquirent.

Combien plus généreuse s'était-elle montrée, certain soir où, pour le contentement de regards artistes, elle avait admis qu'aucun voile ne s'interposerait entre elle, statue vivante, et leur admiration ! Sincèrement persuadée que la beauté est un privilège de la nature trop rare et trop périssable ; qu'elle se doit, par moments, à l'éducation des yeux ; que l'harmonie des détails dont elle se compose est le premier des éléments de l'inspiration ; que c'est la joie de l'artiste d'en réfléchir l'image, au miroir de sa pensée, sur la toile ou dans le marbre, elle avait eu cette condescendance entière. Une fois, deux fois ? Le chiffre n'en fut pas précisé. Du moins, des gens l'affirmèrent. Ils avaient eu la courte vision de ce beau marbre dévêtu. A telle fin que l'un d'eux, le baron de Malaret, en eut des retours d'enthousiasme fort indiscret, dans son propre salon. Il s'échauffait à conter l'éclat des prunelles bleues de Mme de Castiglione, les grâces détaillées de son visage, le tour et la forme irréprochable de ses bras, de sa taille. Et quels pieds menus ! continuait-il s'enflammant à mesure qu'il progressait dans sa description. Quelles jambes fines ! Quelles... ! [Comment ! Que signifie ?](#)... avait interrompu la baronne de Malaret, l'une des dames du palais de l'impératrice, surprise et fâchée que son mari fût, à ce point, informé des perfections secrètes de la comtesse. Un peu décontenancé, le baron se remet et explique qu'il n'en allait pas de ce qu'elle pouvait croire, mais que, simplement, il y avait eu, pour un petit nombre de personnes, séance de statue vivante ; que Mme de Castiglione avait consenti à en tenir le rôle ; qu'il avait été des spectateurs favorisés et qu'il en avait gardé cette impression.

Le goût des tableaux vivants, auxquels la comtesse ne se prêtait pas sans incartades ni rebuffades, l'intéressa parfois. Il semblait qu'alors elle voulût se donner spectacle à elle-même de ses attraits diversifiés par le jeu des attitudes et les combinaisons de la parure. Elle se savait si sûre de soi, en cet art des transformations ! Un pli d'étoffe nonchalamment disposé, la mise en place ingénieuse d'un colifichet expressif, l'enroulement d'une écharpe légère autour de son corsage. En fallait-il plus ? Elle se trouvait toute drapée pour le peintre. A l'occasion, elle se rendait pareille à une odalisque de rêve, en des attitudes langoureuses simulant le voluptueux abandon de tout l'être. Ou bien, toute différente qu'elle dût se connaître, par l'essence de sa personne morale et par la nature de ses désirs, de ces saintes figures, il lui plaisait, entre temps, de prendre la pose imprimée dans ses souvenirs des madones de l'école romaine.

Mais elle eut le caprice promptement passé de ces fantaisies.

Les **tableaux vivants** n'avaient eu que la valeur d'une mode et n'eurent qu'un temps. Elle s'en détacha l'une des premières. Ses goûts de mondanité faiblissaient. La compagnie des hommes et des femmes, qu'on lui avait représentée comme la fleur de la société parisienne lui devenait un spectacle monotone. Elle avait, à les fréquenter, recueilli trop de déceptions sur l'intelligence de ceux et de celles que les convenances du monde la contraignaient à traiter comme des égaux. De l'amertume commençait à pénétrer ses réflexions. Elle en trahissait les marques, au dehors, d'une manière assez visible, pour qu'une sorte d'éloignement jaloux se prononçât autour d'elle. De la mélancolie, traversée de regrets, s'emparait d'elle et de sa pensée. Elle songeait qu'elle était arrivée trop tard en France ; qu'avec l'éclat de sa souveraineté physique, elle, l'Italienne, aurait enlevé la couronne d'impératrice aussi aisément et pour en user mieux, politiquement, que l'Espagnole ; elle se disait que d'être une force avait été son rêve et que ce rêve n'avait eu qu'un éclair furtif de réalisation ; et qu'elle ne se consolait jamais d'avoir manqué l'heure. Pleine de jeunesse, elle se laissait gagner déjà par un immense désabusement. Ce fut dans ces dispositions d'âme que la surprit le coup de tonnerre de 1870.

CHAPITRE CINQUIÈME

UN RETOUR D'ILLUSIONS POLITIQUES

Ce que faisait Mme de Castiglione, à Florence, pendant la guerre franco-allemande. — Un point d'histoire complètement inconnu. — Dans quelles conditions la belle envoyée de Cavour devint, en sa trentième année, la correspondante diplomatique de Thiers. — Les services qu'elle rendit à la France. — Le crédit dont elle jouissait à la cour italienne. — Son retour à Paris. — Un renouveau d'ambition politique. — Ce qu'elle espérait de ses princes, pour eux-mêmes. — A travers les essais de restauration monarchique. — Des détails ignorés. — Comment le duc d'Aumale se vit, pendant vingt-quatre heures, président de la République. — La déception du lendemain. — Échange de lettres, d'elle à lui. — Pendant la crise du Seize-Mai. — Des incidents et des mots d'époque. — A la façon de Morny. — Les républicains à la messe. — Déroute finale des espérances orléanistes.

Le plus brillant météore mondain du régime impérial s'était évanoui dans ce vent de tempête. Paris perdit de vue sa trace lumineuse. Il n'était plus de Mme de Castiglione. Elle avait disparu, tout à coup, comme une étoile éteinte.

Cependant, ses yeux luisaient toujours de leur extraordinaire clarté. L'expression de ses traits ravissants n'avait rien perdu de sa vivacité. Qu'on y songe, seulement : à la chute de l'Empire, la comtesse de Castiglione n'avait encore que trente ans !

Une secousse violente venait d'ébranler l'atmosphère inerte, où languissaient ces âmes. Elle espéra revivre à d'autres destins plus actifs.

Pendant son séjour en Angleterre, elle avait noué des relations très directes avec les princes de la maison d'Orléans ; nous en eûmes précédemment, des preuves ; on en aura de plus complètes, tout à l'heure. D'autre part, malgré qu'elle eût, aux beaux jours du règne de César, vécu dans la faveur du maître, elle avait aussi connu, fréquenté, indépendante comme elle l'était de caractère, le monde politique de l'opposition. Thiers l'aida à voir en son petit hôtel de Passy. Elle était le mieux du monde, en la maison de la place Saint-Georges. Ses rapports avec ce personnage considérable n'avaient été que suspendus par les premières commotions de la guerre ; ils acquirent une force inattendue, lorsque, aux heures de détresse nationale, elle lui proposa d'employer, pour le bien de la France et du mieux qu'il lui serait possible, le crédit personnel dont elle jouissait auprès de la reine de Prusse Augusta et du roi d'Italie Victor-Emmanuel.

Elle s'était retirée à Florence. Heureuse de se reprendre, de raviver sa jeune ardeur diplomatique, d'être une portion contingente appréciable parmi les grands et terribles événements qui se déroulaient en Europe, elle se mit en mesure de rendre des services signalés, services réels et qui ne furent point connus de l'histoire. C'est un point de vérité qu'il importe de tirer de l'ombre, pour qu'il brille en l'honneur de la comtesse de Castiglione. Les détails en ont été notés d'une manière très exacte par l'un de ceux qui se trouvèrent mêlés directement à son action. Les voici dans toute leur précision, tels que nous les avons lus, au courant d'une longue lettre de Cléry, passée entre nos mains.

Cet homme d'esprit et d'éloquence avait été délégué à Florence en 1870, par ordre de Jules Favre, ministre des Affaires étrangères au gouvernement de la Défense nationale. Il devait y accompagner Sénart investi d'une mission extraordinaire auprès du roi de Piémont et de Sardaigne, Victor-Emmanuel II, fort occupé d'agrandir sa couronne italienne, pendant que le roi Guillaume de Prusse était en voie de passer empereur. Thiers, qui revenait alors de son douloureux pèlerinage à travers l'Europe, s'était arrêté dans la cité toscane. Un matin, Sénart et Cléry se trouvaient en sa compagnie, traitant des malheurs de la France, lorsque s'ouvrit la porte du salon : **Madame la comtesse de Castiglione**, annonça le valet de chambre. La visiteuse arrivait tout droit de Gênes ; elle avait passé la nuit en chemin de fer et ses traits semblaient aussi reposés, néanmoins, que si elle eût goûté les douceurs d'un long sommeil, dans son lit. Thiers se leva, fit quelques pas au-devant d'elle, l'embrassa avec la familiarité d'un vieil ami ; et, la prenant par la main pour la conduire vers Sénart il posa cette question au ministre frappé d'étonnement : **Vîtes-vous jamais rien de plus beau ?** Puis, la conversation s'engagea sur des sujets, qui n'avaient rien de frivole. Cependant, l'homme d'État était sur le point de quitter Florence pour se rendre à Tours. La semaine suivante, Sénart allait être obligé de rentrer, aussi, rappelé en France non par des raisons politiques mais par un cruel deuil de famille : la mort de sa fille âgée de dix-sept ans. Cléry demeurait seul chargé des

pleins pouvoirs de la légation de France auprès de Victor-Emmanuel. En lui repassant ses lettres et ses propres responsabilités, Sénart lui avait tenu ce langage : Je pars ; auparavant, je dois vous informer d'une communication, que m'avait laissée M. Thiers et qu'il est de mon devoir de vous transmettre. La voici : *Mettez-vous en toutes choses à la disposition de Mme de Castiglione, m'a-t-il dit. C'est l'amie la plus sûre, la plus dévouée, la plus intelligente que nous puissions avoir et la mieux en état de nous servir, ici.* D'ailleurs ne m'en demandez pas plus que je n'en sais et que M. Thiers n'a eu le temps de m'en apprendre. Vous vous trouvez, aujourd'hui, dans une situation fort délicate et ayant à remplir un poste très difficile. Je n'ai pas à vous donner d'autres conseils, en des circonstances comme celles-ci, où il importe avant tout, d'avoir le coup d'œil prompt et l'esprit éveillé. Conduisez-vous d'après les événements et faites pour le mieux. De pareilles instructions diplomatiques avaient le privilège d'être courtes ; elles n'en étaient ni moins troubles, ni moins embarrassantes. Cléry en avait encore l'esprit singulièrement perplexe, lors qu'il reçut, le lendemain, un billet de la comtesse, crayonné de son indéchiffrable écriture, et où il parvint à lire qu'elle le priait de passer chez elle. Il s'y fit conduire ; c'était dans un palais du Corso Vittorio-Emanuele. On l'introduisit. Toujours amoureuse de l'effet théâtral, elle était étendue sur l'un de ces immenses lits de repos en bois sculpté et doré, comme il fut de mode au dix-huitième siècle d'en fabriquer en Italie. Elle attendait, enveloppée dans les plis d'une robe d'intérieur, ample et somptueuse. À peine, lorsqu'il entra, daigna-t-elle tourner la tête vers le jeune plénipotentiaire ; car, il était jeune, alors, et il le paraissait encore davantage ; simplement elle se contenta de lui adresser un petit salut bref, une de ces salutations de condescendance protectrice, qu'une cliente riche adresserait, par exemple, à un clerc de notaire se présentant, en lieu et place de son patron empêché.

La première impression ne fut rien moins qu'agréable à maître Cléry, qui s'attendait à un accueil moins sommaire. Il espérait plus de considération, de la part d'une femme politique pour sa charge et plus d'intérêt d'une jolie femme pour sa moustache. Sans prendre garde à sa déconvenue, elle lui posa un certain nombre de questions, qui lui semblèrent plutôt saugrenues, mais qu'elle avait, à dessein, ménagées, comme pour tâter le terrain. Brusquement, tandis qu'il se préparait à rompre un entretien, qu'il jugeait oiseux, elle lui déclara que Thiers, le porte-parole de la France auprès de l'Europe, lui avait laissé, au moment de son départ, un chiffre, à l'aide duquel elle pourrait correspondre avec lui ; et, incontinent, elle lui remit une dépêche, afin qu'il l'expédiât de l'ambassade, sous le couvert du sceau diplomatique. Une seconde entrevue fut arrêtée pour le lendemain.

Toujours au comble de l'étonnement sur ce qu'il voyait et entendait, Cléry revint à l'heure fixée. Il la salua, s'assit, et prêta l'oreille. Elle lui annonça que ses relations avec la cour de Prusse lui permettraient de rendre d'éminents services ; qu'elle était en correspondance assez suivie avec la reine Augusta, la future impératrice d'Allemagne, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Prusse, à Florence, M. Brassier de Saint-Simon ; enfin que Thiers attendait, par son entremise à elle, le sauf-conduit qui lui permettrait d'entamer les premières négociations relatives à un armistice possible.

La surprise du délégué français allait grandissant, compliquée, en outre, de soupçon et d'inquiétude. Il passa la nuit sans dormir, ni parvenir à fixer son indécision. Qu'était donc, se demandait-il, cette comtesse étrangère, dont il ne connaissait que la légende de beauté, sous le régime impérial, et que rien ne recommandait à lui, sinon les paroles vagues de Sénart, disant les tenir de Thiers

? D'où venait qu'il n'en avait reçu aucune instruction écrite ? Il lui faudrait, cependant, accorder une confiance illimitée aux agissements d'une *espionne*¹, peut-être, ayant trompé jusqu'à la perspicacité du plus fin des hommes ! Plus il s'interrogeait, plus s'aggravaient ses doutes. Il n'était qu'un novice en diplomatie. Si, profitant de son inexpérience elle allait pénétrer les secrets de sa mission, qui étaient ceux de la France même, pour en instruire l'ennemi ? Mais si, au contraire, en se fermant à elle, à ses bons offices, à ses informations procédant d'une haute source, il allait priver Thiers et le gouvernement de la Défense d'un concours sur lequel on était en droit de compter ? De toutes parts son esprit anxieux envisageait des embûches à redouter. Il s'était laissé conduire, se le reprochant intérieurement, à des conciliabules nocturnes où se trouvait, de tiers-parti, Brassier de Saint-Simon, un homme excellent en soi, mais que hantait comme un cauchemar la peur continuelle de Bismarck, son maître. Tout cela, et la crainte de passer pour un traître si l'on eût découvert le mystère équivoque de ces entrevues, tout cela n'était pas fait pour ramener le calme dans son âme. Enfin, il se rassura : la comtesse se dénonçait, par des preuves certaines, une alliée sûre, discrète, intelligente et dévouée. Elle mettait au service de la France d'anciennes et sérieuses relations. Les employer en faveur de cette cause était sa sollicitude quotidienne. La reine Augusta, petite-fille de Charles de Saxe-Weimar, peu sympathique par éducation à la Prusse, dont son mariage l'avait faite la souveraine, opposée par sentiments et par goût aux idées de son mari, d'ailleurs amie des lettres et des arts français, Augusta l'y secondait, autant que le permettait le rôle effacé où l'avait réduite, à Berlin, l'esprit jaloux du roi. Quant à Victor-Emmanuel, dont les dispositions personnelles n'étaient pas douteuses, il faisait mieux que répondre aux instigations sympathiques d'une ambassadrice officieuse. Quoique se sentant épié, surveillé, sans cesse, par des regards inquisiteurs, il voulut que l'Italie fût ce qu'elle pouvait être, conciliante, généreuse, utile au pays voisin tant éprouvé, sans sortir de la neutralité, qu'il subissait à contrecœur.

Ainsi, dans ces heures difficiles et rudes de l'histoire européenne, la comtesse de Verasis-Castiglione avait su, sans aucune fausse manœuvre, sans aucun jeu d'intrigues, s'entremettre habilement pour le service de ses amis de France.

De fait, elle avait continué d'être sur un pied excellent, à cette cour de Savoie, dont les destins devaient lui inspirer, sur la fin de sa vie, de si sombres pronostics. Victor-Emmanuel, à son égard, n'avait pas affaibli les marques d'une affection voisine de la tendresse. Les princes et les princesses de la famille royale lui prodiguaient les plus gracieuses attentions. Le prince Amédée, dont elle aida l'accession au trône d'Espagne, la tenait en particulière estime. Lorsqu'il s'en alla prendre possession de sa fragile couronne, il se fit un devoir de lui présenter ses adieux, en la maison qu'elle occupait sur le Corso. Son équipage stationnait à la porte. Deux ministres de Victor-Emmanuel, Acton et Visconti, étaient présents à sa visite, qui fut accompagnée de paroles très affectueuses. Et, il lui avait laissé, en partant, comme un souvenir choisi selon les attirances particulières qu'il lui connaissait, une magnifique perle noire montée en bague. L'influence dont elle disposait, alors, s'étendait jusque sur les ministres du roi, et, malgré qu'elle ait articulé, longtemps après, dans ses lettres, un certain grief contre le comte Visconti-Venosta, ce personnage éminent, ce gentilhomme, le plus parfait qui se pût voir, associait à des sympathies réelles pour sa personne, celles qu'il ressentait très profondes envers la France.

¹ On voyait, alors, des espions partout.

Elle prolongea de quelque temps son séjour en Italie, sans faire beaucoup parler d'elle, au dehors, réapparaissant, de loin en loin, à la cour de son roi, se rejetant en son palais Oldoini, de la Spezia, organisant et désorganisant la gestion de ses biens, s'embarrassant de mille affaires d'argent, qu'elle supposait conduire, réveillant de ses lettres mouvementées des relations, qui lui étaient demeurées chères en son pays, en Espagne, en France ; et ne parvenant point à chasser de son cœur des rappels ou des regrets, qui la suivaient partout. Où porter ses pas, se disait-elle, déjà, quand la vie nous manque, quand on craint la solitude et qu'on n'aime plus le monde ? Elle revint à Paris, s'installa dans un hôtel de la rue Volney : l'hôtel de l'Alma, fit revenir du fond de la Calabre ses bijoux qu'on y avait portés et enfouis, dans des conditions fort romanesques¹ ; puis, ces choses étant faites, elle se demanda sur quelles bases elle établirait cette autre forme d'existence, qui serait, maintenant, la sienne, et vers quel but. Elle regarda autour d'elle. Qu'était devenue la foule brillante et diverse, dont elle eut, naguère, le spectacle quotidien ? Elle se sentit terriblement isolée. Pour les nouveaux arrivants elle n'était plus qu'une étrangère. Il lui semblait même qu'on la regardait avec une sorte de suspicion hostile. De sombres méfiances pesaient sur elle. Elle se voyait en butte à des soupçons humiliants. C'étaient les premiers symptômes des tendances inquiètes, malades, dont l'obsession assombrira si fort le déclin de sa vie.

Tant de trouble agitait son âme, si persistante en était l'impression qu'elle écrivit au chef de l'État pour lui demander aide et protection contre des ennemis imaginaires, sans doute. Thiers, qui lui gardait un sentiment presque tendre et n'oubliait pas ses interventions pleines d'à-propos et d'intelligence, aux pires instants de l'année douloureuse, voulut aussitôt calmer ses alarmes. Il avait donné des instructions. Le Préfet de police était informé. On veillerait avec une particulière sollicitude sur la tranquillité de ses jours. Elle ne serait nulle part mieux gardée qu'à Paris. La lettre² du Président de la République lui fut un

¹ La cassette fut transportée dans une lointaine campagne d'Italie, au fond de la Calabre, de dramatique mémoire. On n'avait pas échangé de papier couvert du timbre des gens de loi ni d'aucune estampille administrative. Nulle formalité financière ni bureaucratique n'avait été passée avec l'homme simple et droit qu'on avait chargé de veiller sur le trésor. Mais une carte avait été coupée en deux, dont une moitié lui avait été laissée et dont l'autre devait se raccorder avec celle-là, sur la présentation qui lui en serait faite par un inconnu. Et les choses s'exécutèrent ainsi. Elle en avait remis les soins à un homme de confiance, un avocat. Il avait fait le voyage. Lorsqu'il s'était vu au terme de sa course accidentée, on lui avait indiqué non sans peine, la demeure de celui qu'il cherchait. Il était arrivé dans une mesure étrange d'aspect, chez des gens encore plus singuliers. Avec quelle attention on l'écouta ! De quels yeux scrutateurs on fouilla son visage ! Il avait présenté la parcelle complémentaire. On rassembla les deux cartons. Ils s'adaptaient exactement. On se décida à lui livrer les diamants et les perles d'un grand prix, obscurément cachés dans la muraille. Cf. Frédéric Loliée, *Les Femmes du Second Empire*, p. 52, 53.

² En voici le texte original par nous retrouvé dans les archives du château de Baromesnil :

Versailles, 21 décembre 1872.

Ma chère comtesse,

J'ai entretenu M. le Préfet de police de vos craintes ; déjà il était fort occupé de vous. Il ne croit pas au danger qui vous menace ; mais, il n'en sera pas moins attentif à tout ce qui vous concerne ; comptez sur mon aide et mon ancienne amitié. Soyez assurée que vous serez protégée en France aussi bien que dans votre patrie ; je me rappelle ce que vous faisiez à Florence, dans l'intérêt de notre pauvre France, alors si malheureuse.

calmant et une joie. Ses idées de départ furent ajournées. Et, pour employer le temps elle se remit à politiquer sous le manteau, au compte des profits et pertes de la maison d'Orléans.

§

Dès avant la répression de la Commune elle en avait eu l'imagination occupée. En ces temps d'angoisse, où l'armée citoyenne, trépidante de son inaction et ne voulant point, cependant, être rendue à la vie régulière, au travail, avait réclamé des salaires à l'insurrection, elle n'ignora point que des hommes intelligents s'étaient portés au devant du duc d'Aumale, pour qu'il intervint en maître dans ce désordre.

On allait recommencer le siège de Paris. Le conseil lui en avait été donné : il devait se montrer à l'Assemblée nationale, demander, aussitôt, la validation de son élection et lui, l'ancien combattant d'Algérie, joignant au courage l'esprit d'administration et la méthode, mettre son épée loyale au service des lois de son pays.

Les conséquences d'une pareille initiative n'auraient pas été douteuses. Chef de l'armée, il fût devenu par la force des choses, le chef aussi du gouvernement. Et le monde orléaniste en eût reçu un puissant réconfort. Telle en était la conviction, parmi les siens, qu'on avait même préparé le discours qu'il lui faudrait prononcer, en ces circonstances dramatiques.

Mais, sous l'empire d'un scrupule chevaleresque dont le bénéfice ne pouvait être que perdu pour ceux de sa Maison, il refusa ; d'autres écrivirent : **il recula**.

La comtesse florentine, en même temps qu'elle avait reçu la nouvelle de cette grande démarche, en avait appris l'insuccès. L'interprète accoutumé de ses émois sentimentaux en politique, l'en informa tout au long.

Non ! cent fois non ! avait répondu le duc, patriote avant d'être prince. **Puisque je n'ai pas eu le bonheur de commander des troupes françaises contre les Prussiens, je ne recommencerai pas ma carrière en les conduisant contre des Parisiens.**

On avait objecté de fortes raisons. La France avait besoin de lui. L'armée voulait un chef en qui elle eût confiance. Le rôle des princes, leur devoir était de marcher en tête de leur parti, aux jours de danger comme aux jours de fête. Discours perdus : il s'était redressé contre cette offre ; aux prôneurs des actes énergiques il avait répliqué :

Ah ! je ne suis pas de ces princes qu'on trouve toujours prêts à tirer l'épée sur les boulevards de Paris pour la tremper dans le sang français et pour la jeter, ensuite, aux pieds du roi de Prusse. S'il vous faut des princes de cette espèce, ailleurs que chez moi, allez les chercher !

La pensée que traduisait ce beau mouvement oratoire était magnanime. Il fallait, pourtant bien, qu'un homme d'énergie se dévouât à enrayer le mal révolutionnaire et à sauver la patrie.

Croyez à mes anciens sentiments,

THIERS.

§

L'orgie rouge s'était noyée dans son propre sang. Tout était à refaire et à reconstituer en France. Quelle serait la légalité politique de l'avenir ? Quel gouvernement réparateur, après une phase de stationnement imposée par l'état de désorganisation générale assumerait la lourde et généreuse tâche de relever, à la face des autres peuples, cette malheureuse nation deux fois meurtrie par la guerre étrangère et par la guerre civile ?

La lice était ouverte aux ambitions rivales. Tandis que les républicains commençaient à construire pour un long établissement, les espérances monarchiques, engourdis depuis dix-huit années, se détendaient et reprenaient vigueur. Les compétitions de programmes et de personnes se multipliaient sous des étiquettes de toutes couleurs. Si récemment abattus, les impérialistes déjà relevaient la tête et brûlaient de rentrer en campagne, se disant qu'une excellente place de dictateur était à prendre, en France, qu'elle n'appartiendrait pas au plus sage, comme le donnait à entendre M. Thiers, mais au plus audacieux et au plus populaire.

Le comte de Chambord s'enveloppait des plis de son drapeau blanc fleurdelysé attendant une manifestation de la Providence en faveur de sa cause¹. Derrière lui, les princes, encore étonnés de fouler librement le sol de la patrie, tâtaient le terrain avec prudence. De leurs amis leur reprochaient même d'être trop prudents. Et la belle comtesse de Castiglione, qui avait oublié non les Bonaparte, mais l'Empire, était de ceux-là.

Nouvellement revenue d'Italie, sous les auspices de son vieil ami Thiers, elle ne respirait, elle ne formait de pensées que pour la gloire en expectative du duc d'Aumale. Chaleureusement, elle avivait en lui l'espoir d'une prompte restauration monarchique, aux trois couleurs.

Il faut conquérir la France, écrivait-elle à son prince, et nul plus que vous n'est en mesure de le faire.

Lorsqu'il eut abandonné au maréchal Mac-Mahon l'accomplissement d'un devoir douloureux mais nécessaire, qui consistait à vaincre des compatriotes, la déception avait, été grande, pour les entreprenants de son parti, pour notre héroïne entre autres et son répondant de Normandie.

Monseigneur, lui avait, alors, déclaré ce serviteur aux formes rudes, si vos aïeux eussent professé de mêmes sentiments — c'est-à-dire des sentiments aussi nobles qu'inutiles — nous en serions encore à auner du drap, rue Saint-Denis.

Et l'ex-favorite de Napoléon III, désolée de languir en vain après la reconstitution d'un état de cour, ajoutait cette réflexion aux tirades d'une longue et plaintive épître :

Courageux sur le champ de bataille et courageux dans la vie, pourquoi faut-il qu'un tel prince manque de décision dans le cabinet ?

Elle en voulait mille morts à ceux qui déchaînèrent dans le monde la rage jacobine et plaignait le sort des porte-couronnes modernes, qui ne peuvent être sûrs, nulle part, de la soumission de leurs sujets ; mais, comme elle restait

¹ On sait comment il fut écarté, après sa lettre du 27 octobre 1874.

persuadée, quand même, qu'il valait mieux commander qu'obéir, elle s'efforçait d'en imprimer l'idée active dans l'âme des prétendants.

Elle n'avait aucune relation établie du côté du château d'Eu, en la personne du comte de Paris ; mais elle écrivait d'une plume ardente à son ami le duc de Chartres ; elle faisait presser le duc d'Aumale, riche, libéral et sans enfants, de préparer les voies au reste de la famille.

Que tardez-vous à être vous-même et à poser des conditions ! questionnait l'impatient Florentine.

— Et puis ? Et puis ? ripostait le prince pour rafraîchir une ardeur qu'il jugeait prématurée. Vous savez que la politique ne m'a jamais beaucoup passionné. Ma seule et tenace aspiration était de contribuer à reconstituer les frontières de la France, à lui rendre ses enfants, à rétablir cette grande partie, cette partie essentielle, fondamentale, de l'œuvre de nos pères, que les aventuriers, grands et petits, les faux patriotes ont si cruellement entamée. Eh bien ! je ne vois pas que nous soyons sur la route encore. Pourtant, les choses arrivent souvent à l'heure où on les attend le moins ; il convient de s'y préparer.

Son principe était de ne rien précipiter avec éclat, avec violence, mais de se laisser porter par le courant. Quoi qu'on en pensât, autour de lui, ce courant il ne voulait ni le pousser ni le devancer.

En attendant, car le duc d'Aumale voulut toujours attendre, Thiers s'ancrait à la présidence et ne paraissait nullement disposé à léguer sa succession aux fils de son ancien maître.

Certes les membres de l'Assemblée nationale, des royalistes pour les trois quarts, s'étaient laissé prendre au trébuchet de la belle manière en permettant au malin vieillard d'exercer, à titre de simple expérience, les fonctions présidentielles. Grande avait été leur crédulité, en s'imaginant qu'il serait trop heureux de s'en dessaisir, l'heure venue, au profit d'un prétendant⁷ à sceptre ou à couronne, voire même d'un candidat princier à la représentation d'une république athénienne. L'étiquette temporaire, qu'ils avaient bénévolement acceptée pour un gouvernement de transition, ne farderait pas à devenir, sous leurs yeux, l'enseigne d'une réalité tenace.

Thiers — on ne le sait pas assez — avait toujours rêvé le pouvoir souverain. Et les monarchistes, qui résignèrent en lui leur suprême espérance, auraient bien dû se douter qu'il ne travaillerait jamais pour la reconstitution d'un trône, où il ne se serait pas assis lui-même.

Bien avant la Révolution de 1848, il découvrait déjà toute l'étendue de son ambition. C'était un soir de 1840. Il passait devant les Tuileries, où reposaient en paix Louis-Philippe et sa famille. A la clarté des étoiles, il avait considéré, d'une particulière attention, le palais des rois :

Eh ! Eh ! avait-il dit à son compagnon de voiture, peut-être coucherais-je là, un jour.

Trente ans après, un fervent soutien de la cause royaliste exposait devant la Chambre le vœu des princes, revendiquant l'honneur et le péril de combattre dans les rangs de l'armée française. A l'issue de la séance, Thiers l'avait rejoint dans la salle des Pas-Perdus, non pour l'en féliciter, mais pour lui admonester une sortie virulente : Tout cela, ce sont des folies. De quoi vous mêlez-vous ?

Orléaniste : le rival en permanence du doctrinaire Guizot avait pu l'être, il le fut complètement, quand Louis-Philippe régnait. Plus rien de cela ne subsistait ni dans ses opinions ni dans l'état des choses. Il l'avait fait savoir, en 1869, dans un bureau du Corps législatif, à ceux qui pensèrent s'y tromper.

Je ne sais ce que durera l'établissement actuel, mais le seul gouvernement qui puisse lui succéder, c'est la République.

Et comme les visages trahissaient une expression de surprise, il reprenait son texte en l'accentuant : Je dis la République.

L'empire disparu, l'évidence de cette succession n'en avait pris que plus de force dans le jugement de celui qui l'avait annoncée. C'était quelques heures avant le départ du gouvernement et des chambres se transportant de Bordeaux à Versailles. Le duc Albert de Broglie, député de l'Eure et le futur président du ministère de combat, se trouvait dans le wagon-salon où le chef du pouvoir exécutif avait pris place avec Jules Favre et Ernest Picard. Il devait y recevoir ses instructions pour la conférence de Londres, Thiers ayant disposé de lui dans le dessein de l'y envoyer. Durant le parcours, le Libérateur avait pris la parole sur les événements du jour et s'était emporté en des termes assez vifs contre les princes d'Orléans. Le duc avait voulu les défendre. Thiers insista en s'écriant :

Leur conduite est indigne, ils viennent chercher une couronne dans les malheurs de la patrie.

Ils se montraient fort sages, cependant. Quoique appelés à la députation de leur pays, les princes de Joinville et d'Aumale s'étaient résignés, le 6 septembre, à s'éloigner de Paris, puis à s'arrêter sur la route de Bordeaux, puis à se tenir bien calmes, à Biarritz, jusqu'à la régularisation de leur mandat. C'est alors qu'Estancelin — nous en trouvons le récit original dans une de ses lettres à la comtesse — avait eu avec l'illustre homme d'État ce colloque plein de saveur :

— Je vais à Biarritz. Avez-vous quelque commission pour le duc d'Aumale et le prince de Joinville ?

— Que diable sont-ils venus faire ici ! répliqua Thiers. Nous avons bien besoin d'eux !

— C'est tout à fait mon avis. Leur place n'était pas dans cette Assemblée. Mais enfin, les voilà arrivés. Que voulez-vous qu'ils fassent ? Où voulez-vous qu'ils aillent ?

— Le plus loin possible.

— A Chantilly ?

— Où ils voudront, mais le plus loin possible.

Et ces princes continuèrent d'expecter les effets de son bon vouloir. Deux années se passèrent. Dans l'intervalle, la famille d'Orléans, avec l'assistance quelque peu perfide de Thiers, avait opéré la reprise de ses quarante millions. Mais, bientôt après, quand fut survenu le coup de théâtre du 24 mai 1873, quels changements de perspective ! Que d'espérances levées sous leurs pas !

L'initiateur de la république en France venait de tomber sous l'effort de la coalition des droites. Pendant vingt-quatre heures, loin des hommes politiques, bien ignorée dans ses désirs, une belle Italienne put croire à la réalisation d'un magnifique rêve de gloire et d'amitié. Centristes et droitiers étaient allés au-devant du duc d'Aumale, qui n'aurait pas eu, le premier, l'idée de s'imposer à

leurs vœux. Ils lui avaient offert la présidence de la République. Les majoritaires se croyaient assez unis, en dépit de leurs divisions de programmes, pour se rallier temporairement autour de son nom. Il se déclara prêt ; il obéirait au désir des élus de la nation. Les lendemains semblaient acquis. Il se coucha président de la République, mais ne se réveilla pas tel. Dans la nuit, les bonapartistes, qui devaient faire partie du ministère, s'étaient ravisés. Certaine parole du duc d'Aumale, prononcée la veille : Je veux bien être une transaction, une transition jamais, leur avait donné à réfléchir. Il aurait tenu sa parole : on l'en savait capable. Les impérialistes reprirent la leur ; ils n'avaient pu se résoudre à livrer à un prince d'Orléans une présidence, dont les suites et le terme échappaient à leurs prévisions. Les monarchistes durent se résigner. Entre la république radicale et la république princière la France avait choisi la présidence militaire du duc de Magenta. Et le prince Henri d'Orléans, qui, par mesure de précaution ou de commodité, avait fait établir un couloir secret entre son hôtel du faubourg Saint-Honoré et le palais de l'Élysée, eut le regret de ne pouvoir pas s'en servir.

§

Jamais Mme de Castiglione n'avait eu l'esprit tellement agité de désirs en marche, d'espérances entretenues dans la fièvre, de combinaisons renversées aussitôt que formées et désespérément reprises, que pendant cette période d'aventure où se joua la dernière chance du parti monarchique. De tout ce qui se faisait, se disait ou s'écrivait, son impatience de savoir était instruite au jour le jour. Elle se sentait revivre par les mouvements de la pensée et par des apparences d'action. Tout son rôle était d'aiguillonner la torpeur princière, de l'encourager à sortir de son assoupissement, de susciter l'élan, l'effort.

Faites donc vouloir, écrivait-elle, à vos amis les princes, ce qu'ils ne peuvent vouloir. Mais, nous ne l'obtiendrons, je le crains, ni vous ni moi. Les exhortations, les conseils, on ne les écoute plus. L'attachement est dangereux et le dévouement inutile.

Il était si malaisé de les pousser hors des voies parfaitement planes et rectilignes ! Le duc d'Aumale, avec son honnêteté libérale et sa vaillance de cœur s'immobilisait, l'arme au pied, dans une tenue de fière attente et d'abstention ferme, — des principes lents à l'aide desquels on ne va pas loin, sur les chemins de l'ambition ! Mais il avait cessé d'être ambitieux¹. Le duc de Nemours, le seul vrai politique de la famille, gardait les scrupules et les hésitations de son âme timorée. Le duc de Chartres aurait eu l'énergie, qui manquait à Nemours, s'il ne fût pas resté soumis, en toutes rencontres, à la discipline des aînés. Enfin le comte de Paris, loyal et noble caractère, mais esprit faux, s'il en fut, ne procédait que par raisonnements et déconcertait l'élan de ses troupes.

Estancelin, entre autres champions des procédés rapides, venait de raconter épistolièrement à la comtesse un dialogue assez vif qu'il avait eu, naguère, avec

¹ Quelques années plus tard, après expérience des événements, le duc d'Aumale jetait ces réflexions où subsiste une ombre de mélancolie :

Oui, je le crois, sans fausse modestie, j'aurais pu rendre plus de services. J'ai toujours été prêt, je ne me suis jamais imposé, et n'ai jamais pris la place de personne ; je me suis toujours senti plus de soif pour la gloire des armes que d'ambition politique ; mais je n'aurais pas reculé et tant que mes forces le permettront je ne reculerai jamais devant l'accomplissement de mon devoir ! (*Lettre inédite*, 1er janvier 1889.)

son Roi et qui en disait long sur ce qu'on pouvait attendre de Lui, qui ne fût strictement légal et constitutionnel au premier chef.

Le comte de Paris et M. de Limbourg, préfet de la Seine-Inférieure, dînaient au château de Baromesnil. La conversation s'était échauffée promptement, autour des questions irritantes de la politique du jour. L'indiscipliné serviteur qu'était notre Estancelin¹ s'était écrié, tandis qu'on servait les vins capiteux du dessert : Monseigneur, vous n'êtes entouré que de niais — fussent-ils de l'Académie française —, qui vous perdront².

Il ne l'ignorait point. Chacun était dans l'attente d'un coup de surprise. Que ne poussait-il ses amis tenant, alors, les clefs du gouvernement, à user, dans la manière forte, de toutes les ressources que la législation mettait aux mains du pouvoir existant !

Monseigneur, assurait-il, le succès est certain, si le personnel est énergique. Je ne le connais pas ; mais, moi je me chargerais d'amener la victoire en employant les moyens nécessaires.

— Un coup d'État, avec des moyens bonapartistes. Vous réussiriez, je n'en doute pas ; mais, ce sont des moyens bonapartistes et j'y suis absolument opposé. S'il le faut, je prendrai mon fusil pour défendre la constitution et la liberté de mon pays.

On ne pouvait mieux parler ; mais, quand on voulait s'appeler Philippe VII, plus impolitiquement raisonner.

Quoiqu'il en fût, la partie deux fois perdue avait été reprise, une dernière fois, lorsque le 16 mai 1876, le maréchal de Mac-Mahon, en son for intérieur convaincu que l'Assemblée nationale l'avait choisi tout exprès pour empêcher l'avènement des idées avancées, rompit avec la majorité des gauches par un geste autoritaire.

L'idée d'un coup d'État, disions-nous, était dans l'esprit de tout le monde. On y croyait si bien, à la Bourse, par exemple, que, pendant un moment, les coulissiers recevaient des ordres considérables d'achats de rente, de la part de républicains attiédés, qui spéculaient à la hausse sur les chances de la restauration monarchique.

On s'était forgé, dans le camp royaliste, de magnifiques imaginations sur le compte de M. de Fourtou, ministre de l'Intérieur. A ceux qui avaient intérêt à l'envisager tel, il était apparu comme un autre Morny, capable d'expédier, en un tour de main, un nouveau Deux Décembre. Après vingt ans, on s'en souvenait comme de la veille. Morny avait conduit l'affaire si proprement et si lestement ! Toutes les forces du parti républicain enlacées, paralysées en un instant, cent arrestations menées avec un tel ensemble qu'aucune n'avait demandé plus de vingt minutes de temps³ : quel modèle d'exécution à suivre ! Il y avait bien eu quelques éclaboussures de sang contre les maisons du boulevard : des

¹ Je n'aime pas les indisciplinés, lui détachait, un jour, le comte de Paris. — Monseigneur, avait-il hardiment répondu, il y a des gens qui sont nés pour commander, mais faits pour obéir, et d'autres nés pour obéir, mais faits pour commander. Moi, je n'ai jamais obéi de ma vie.

² Lettre XCIX.

³ Celle de Thiers seule avait un peu traîné.

promeneurs, des femmes, des enfants avaient payé de leur vie l'aventure de s'être trouvés là mal à propos. Mais le succès amnistie les erreurs du hasard.

Dans le parti libéral abondaient les consciences faciles aux prompts métamorphoses, pourvu qu'on les assurât de ne pas les oublier, le lendemain, au partage. La contre-révolution éclaterait brusquement. Elle viendrait, se disait-on, du ministère de l'Intérieur. Les habiles pensaient à se garer. Des indices de ces dispositions accommodantes commençaient à prendre forme ; on les verrait promptement grandir, pour peu qu'on les y encourageât.

Quel plus évident symptôme de cette évolution secrète et déjà complaisante, quelle preuve plus significative des variations prêtes à s'accomplir trouverait-on dans l'histoire, si riche en exemples de la sorte, que ce trait de mœurs cueilli sur le vif par le comte de Falloux ! Il en avait conté le détail à Estancelin, qui s'était empressé de le répéter à sa fidèle correspondante, la comtesse de Castiglione.

La chose s'était produite devant ses yeux de catholique pratiquant. C'était l'habitude régulière de M. de Falloux de se rendre aux offices dominicaux de sa paroisse. Jamais un républicain connu pour tel n'y eût mis les pieds, avant la dissolution de la Chambre. Soudain effet d'une grâce providentielle ! Le dimanche qui suivit l'acte du maréchal, les convertis étaient légion : on les voyait tous, pieusement inclinés, à la messe ; et, au sortir de l'église, ces libéraux s'étaient rangés sur le passage de l'ancien ministre constitutionnel, polis, empressés, quêtant son regard et son salut. Ils étaient accourus, disons-nous, à l'office du matin ; la grâce avait si bien opéré qu'ils revinrent, l'après-midi, chanter vêpres. Mais, huit jours après, il n'y avait plus personne. Le ministère du Seize-Mai était jugé ! Il ne gagnerait pas la partie. On n'avait plus peur !...

On n'osa pas aller plus loin, parce qu'il eût été trop périlleux ou trop indigne d'oser. Et l'histoire contemporaine reprit sa marche, sans entendre les soupirs de Mme de Castiglione se lamentant sur la faiblesse des princes.

CHAPITRE SIXIÈME

RUPTURE AVEC LE MONDE

Découragement profond. — La seconde vie de Mme de Castiglione. — En face de la colonne. — Trois bastions à franchir avant de pénétrer au cœur de la place. — Description d'un entresol parisien, tel qu'on en vit peu. — Comme au spectacle. — En regardant passer les événements de la rue. — Un retour d'attention publique autour de la personne et du nom de la comtesse de Castiglione. — A propos d'un changement de logis. — De la place Vendôme à la rue Cambon. — Amers regrets. — Comment elle en versait l'impression attristée dans ses lettres en ajoutant bien d'autres détails à celui-là. — Le caractère fantasque de sa correspondance et les destinations diverses de ce flot épistolaire.

L'effondrement de l'orléanisme fut la dernière et la plus complète de ses désillusions de tête. La partie politique, où s'étaient engagés ses suprêmes espoirs, était décidément perdue. A quel objet précis rattacherait-elle, dorénavant, ses velléités d'entreprise pour une cause ou pour un prétendant ? On l'ignorait dans le personnel nouveau des gouvernants. Son ambition d'agir sur les autres et par les autres aurait cherché vainement où se reprendre. Ses derniers appuis s'étaient dérobés, impuissants. Les ressorts des aspirations glorieuses gisaient détendus, au fond de son âme sans direction. D'autre part, au contact de la vie, une observation douloureuse et restreinte l'avait conduite à une indifférence du monde, à un désabusement triste de la société, qui devaient, peu à peu, l'enfoncer dans une misanthropie sans remède.

Puis, l'âge était venu. Si la beauté est indépendante des révolutions sociales, elle ne l'est pas de la marche du temps, qui les voit s'accomplir. Il n'en avait pas été, selon ses vœux, de garder inaltérables une opulente chevelure, des dents de nacre — l'une de ces perles avait été brisée, naguère, en des circonstances dramatiques —, et l'ovale parfait de son visage. Elle commençait à s'en apercevoir prématurément et cruellement. Ses amis demeuraient. Ses admirateurs se disséminaient. Aurait-elle entendu déjà sonner l'heure de la retraite ? Dans cette capitale, hier, la spectatrice de ses triomphes, ne serait-elle plus qu'une passante ignorée ? Ses yeux et sa pensée s'étaient reportés, comme une interrogation inquiète, vers la Sicile. Il y avait de cela dix ou douze ans, après la mort de son époux séparé d'elle, quand elle n'avait pas encore doublé le cap de la trentaine, alors que la noblesse des lignes et l'élégance des formes, qui faisaient l'incomparable attribut de sa gloire corporelle, avaient atteint leur plénitude et leur achèvement, elle aurait pu fixer son sort à Gênes, magnifiquement, et. par de nouveaux liens matrimoniaux s'unir à l'illustre famille des Doria. Cependant, elle écarta de son chemin cette perspective séduisante. Depuis, elle eut, plusieurs fois, l'envie de quitter Paris. Elle avait essayé de s'en détacher, soit qu'elle poussât une pointe en Angleterre, soit qu'elle partît en coup de vent pour l'Italie ; mais, ces échappées satisfaites, elle n'en avait eu que plus de hâte à revenir, laissant derrière soi, sans trop de regret, les terrasses aériennes de ses belles montagnes, les villas entourées de jardins, les eaux étincelantes.

A quelles particulières raisons cédaient-elle de préférer les séjours parisiens pleins de gênes et de dépendances relatives aux aises larges, à la liberté pleine dont elle aurait pu jouir, en son atmosphère véritable, à la Spezia, dans son palais Oldoïni ? On l'y rappelait, cependant¹. N'aurait-elle pas goûté plus de douceur à bercer son dernier rêve sous le ciel de son pays, à l'ombre des grands arbres, qui l'avaient vu se jouer tout enfant ? Des désirs lui en revenaient à l'âme, mais de courte durée :

Que je voudrais, soupirait-elle, revoir mon joli golfe et mes bâtiments, créés par Cavour, à l'instigation d'une parole de Napoléon III, écrite sur l'une de mes pierres !

Hélas ! quand elle l'avait revu, *son joli golfe*, la tentation d'y rester la quittait aussitôt. Ses accoutumances parisiennes l'avaient désitalianisée au point de lui

¹ On me réclame, maintenant, à la Spezia : paysans, peuple, affairistes, municipalistes désirant utiliser la gloire de leur payse, — *che Italia feci*, — pour être la présidente fondatrice et bienfaitrice d'un tas d'œuvres marquantes. (*Lettres*, CCXVIII.)

faire prendre en grippe le langage de son pays natal¹. Si elle n'avait pas eu à craindre de perdre, du même coup, sa pension royale, de restreindre d'autant ses ressources d'existence et d'être réduite, peut-être, à ne posséder plus une voiture fixe, elle aurait été jusqu'à demander sa naturalisation complète en terre de France. Mais des difficultés se fussent élevées ; elle aurait dû mettre en vente ses propriétés italiennes, entreprendre, à cette fin, une série de voyages coûteux, enfin se lancer dans le doute et l'aventure. Alors, elle s'était dit qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à quitter cet infernal Paris, où l'enracinaient des attaches si fortes créées par l'habitude. Ses rues du quartier Vendôme, son remue-ménage quotidien, ses amis, ses médecins², sa langue française : tout l'y retenait.

Cela me semblerait l'exil de manger le pain de mes blés de Cappucini, de boire le lait de mes vaches, le raisin de mes vignes, de brûler mes pins d'Isola, de consommer mon vinaigre et mon huile d'olive, de respirer mes camélias, mes violettes, mes pensées et mes roses. Je monterais peut-être dans mes cerisiers et je parerais, d'avance, mon tombeau. Mais... je m'ennuierais fort. Ici, je puis encore rassembler une cinquantaine d'amis. Là-bas, on viendrait me voir, la première année ; puis, plus rien : la mort. Il n'y a que la Cour où je suis bien en vue et où je serais, comme autrefois, bien reçue. Encore faudrait-il la suivre à Rome, puis, qui sait ? rentrer dans le cercle des compétitions vaniteuses et batailler. Je ne m'y résoudrais pas ; j'ai trop connu les luttes et les jalousies.

Elle avait fixé ses doutes. Elle se riverait à la nécessité de vivre à Paris, toujours. Elle enfermerait jalousement dans une réclusion volontaire, que rompraient seules des visites désignées, ses souvenirs heureuses ou mélancoliques et le culte de ses derniers attachements.

Ce fut dans un entresol bas, au 26 de la place Vendôme, qu'elle espéra trouver les biens compensateurs, que réservent aux âmes désenchantées les sentiments discrets et le calme absolu. Elle s'y établit, le 1er janvier 1877, pour n'en sortir que longtemps après, par une volonté étrangère à la sienne, au mois de janvier 1894.

Dès les débuts de son installation en cet endroit de Paris si passager, dans ce local nouveau choisi à souhait pour tout voir sans être vue, elle avait disposé les formes de son existence journalière de façon à s'y sentir très retirée, très abritée contre les curieux et les importuns.

Avec son imagination italienne, aussitôt prête à couvrir les choses les plus simples des apparences du mystère, 'la comtesse avait toujours eu le goût d'embrouiller les serrures, c'est-à-dire de compliquer les difficultés d'approches, autour d'elle, en ses divers logis. Tel on nous montrait, dans un de ses anciens appartements de réserve, au 10 de la rue de Castiglione, le mécanisme de la porte montée sur pivot et qui, tournant sur elle-même, dérobaient la vue du personnage entrant ou sortant. A la place Vendôme, une entrée particulière lui avait été ménagée, à la droite de l'immeuble. Mais, en quelles conditions de

¹ Je déteste, en vérité, cette nouvelle tour de Babel appelée italien, que je ne sais plus écrire. Ils m'irritent avec leurs z, leurs g, leurs u. Ça m'attaque les nerfs. (*Lettres*, CCCLVII.)

² Des internes, qui devinrent, dans la suite, des médecins réputés, tels que le professeur Pierre Sebilleau et le docteur Hugenschmidt, d'autres déjà consacrés par la pratique, comme Janicot et divers. Leurs visites étaient fréquentes et leurs soins réguliers, à son chevet, pendant les dernières années.

défense et de retirement ! On avait trois stations à faire, trois arrêts à subir, avant de toucher au but. Du dehors, le visiteur devait s'annoncer par un signe convenu — de préférence un sifflement — qu'elle saisissait fort bien, à travers ses volets clos. La porte cochère bâillait. On n'avait pas eu le temps de faire deux pas qu'on se heurtait contre une seconde porte rébarbative, blindée, qui défendait l'accès de l'escalier. Elle roulait sur ses gonds, après qu'on avait prononcé le Sésame de rigueur. Il ne restait plus qu'à monter les quelques marches, conduisant au palier de l'entresol, dépourvu de sonnette. Le mécanisme intérieur de la fermeture jouait sourdement. Enfin on avait passé le seuil si sévèrement gardé, tandis que les jappements aigus des deux petits chiens accueillaient le visiteur, comme un hôte de connaissance.

Une antichambre étroite donnait sur un petit salon étouffé, dont les meubles représentaient un entassement confus de tables, de guéridons, d'étagères aux soies défraîchies, avec un divan au fond de la pièce.

Les miroirs et les glaces avaient été proscrits de la maison : elle commençait à les craindre. En revanche, de nombreuses et chères images s'estompaient dans le vague, qui, le soir, aux lumières — quand s'avivait la lueur clignotante des bougies ou que se relevait la flamme du gaz ordinairement en veilleuse — lui renvoyaient des aspects plus riants. Sur les murs, apparaissaient diverses, toutes ces silhouettes et figures inspirées d'une même et unique ressemblance. Elle n'avait qu'à lever les yeux — à ces heures-là, du moins, car, pendant le jour, sous les grands rideaux épinglés aux fenêtres la pièce était noyée d'ombre — pour y reconnaître son fin visage, sa bouche d'une expression si à part, avec ce pli, au coin de la lèvre — la chute attristée du sourire —, sa main capricieuse semant des fleurs en guise de pierreries et ce corps ondoyant qu'elle avait façonné à tant de poses et d'attitudes. Les vitrines disant les choses du passé se rouvraient à sa fantaisie évocatrice. Elle se rappelait toutes les circonstances où elle avait revêtu, tantôt ce brocard somptueux, tantôt cette robe de satin ou de soie aux couleurs vives ou ces mousselines légères, qui seyaient si bien à l'aisance de sa démarche.

De certains soirs, pour des intimes, pour sa pseudo-cousine Marie Walewska, pour son vieil ami Estancelin et le plus souvent pour elle seule, elle s'essayait à des réapparitions de l'ancien temps..., l'éclatante et brève période, quand elle était *la favorite*, ou, pour le dire plus justement, la reine de beauté. L'effet du contraste, sans qu'elle s'en rendît compte, était plutôt décevant et triste. Par ces velléités d'une résurrection chimérique, elle tentait une suprême illusion d'elle-même¹ ; mais un certain discernement délicat lui faussait compagnie dans le rajeunissement factice de ses charmes ; et l'on s'en apercevait trop bien.

Singulière et soudaine, en chacun de ses mouvements d'âme ou de ses caprices de tête, elle voulait que les entours d'une personne changeassent avec l'état de ses sentiments : joie, plaisir, douleur. Depuis qu'elle avait perdu son fils, en la floraison des plus belles années, son fils mort loin d'elle, en Espagne ; depuis qu'un deuil profond habitait son cœur et son cerveau elle en avait imposé les aspects de tristesse à tout ce qui l'entourait.

Quelle impression étrange, lorsque, sans en être averti, le visiteur pénétrait, pour la première fois, dans son salon de la place Vendôme ! Il n'avait rien de gai, ce salon, malgré des peintures entre les panneaux et des marbres sur les

¹ Henri de Regnier.

consoles. L'ensemble était d'un effet presque lugubre. Les meubles en bois noir se montraient recouverts de velours noir. Sur le plancher s'étendait un tapis de feutre noir, n'ayant pour en réchauffer la sombreur, que des parties de franges violettes. Le plafond blanc jetait une clarté sur ce noir, clarté bien imparfaite ; car, ce plafond encore était cerné d'une moulure au ton d'ébène. On avait froid en entrant... Mais elle, comtesse de Castiglione, trouvait que les choses étaient bien ainsi ; elle s'y plaisait, parce qu'elles s'adaptèrent à la couleur de ses pensées. Pour remplir ses jours — car elle ne se glissait, guère, hors de ses murs qu'aux heures de nuit — elle correspondait d'une plume active avec les absents, recevait ses familiers, à leur date, ou, seule, elle songeait, brouillait des pages, à moins que, derrière sa fenêtre, elle ne regardât s'agiter la rue.

§

Si obstinément qu'elle se tint enfermée chez elle, du matin au soir, il ne s'ensuivait pas qu'elle se fût, dès lors, murée dans un tombeau, demi-morte, insensible au restant de l'humanité respirante et agissante. Entre les lames de ses jalousies closes filtraient des clartés du dehors. Tantôt, derrière ses vitres, le regard perdu, la bouche douloureuse, elle recueillait avec mélancolie les images fuyantes du jour. Tantôt, ranimée, curieuse, amusée même, elle notait, comme d'un observatoire idéal, avec une attention aiguë, les bruits du trottoir en ce qu'ils avaient de parlant, de significatif. De sa loge grillée, elle assistait à tous les hasards mouvementés, à toutes les fêtes du populaire débordant jusqu'au centre, à tous les soubresauts de la grande ville.

Régulièrement, s'imposaient à ses yeux, quoi qu'elle fit pour les en détacher, les réjouissances officielles et par ordre : drapeaux aux fenêtres, oriflammes tricolores claquant au vent, fleurs aux balcons, lumières électriques à profusion, verres de couleur innombrables, enveloppant la place Vendôme d'une parure de feu.

D'autres fois — changement de spectacle ! —, elle pouvait, à son aise, compter les allées et venues princières dont l'hôtel Bristol est le tourne-bride aristocratique. Que de souvenirs instantanément réveillés de sa carrière des cours européennes ! Quelle matière offerte à ses réflexions, pour ne pas dire à ses regrets ! Elle reconnaissait des passants. Elle mettait des noms sur des visages. Souvent elle avait aperçu son vieil ami Galliffet, tournant la tête de son côté, appelant d'elle, en quelque sorte, un salut imaginaire qui répondît au sien militairement esquissé. D'autres figures connues d'elle, des physionomies anciennes de l'Empire, lui apparaissaient, d'aventure. Des détails, aussitôt, lui revenaient à la mémoire, des aperceptions furtives, mais si bizarres, si dépaysées, à cette distance de l'entourage impérial dispersé aux quatre vents du ciel. Ou, par contrastes, c'étaient à portée de son rayon visuel le flux et le reflux des événements publics dont l'asphalte parisien était le théâtre. Ainsi, en 1889, fut directement projetée sous son regard une étrange leçon d'histoire, lorsque se démenait en pleine rue la grande agitation révisionniste, dont le général Boulanger fut l'idole si promptement renversée ! Ses lettres en sont pleines. Il y eut, alors, pour elle, de beaux moments d'insomnie, quoiqu'elle en exprimât la plainte¹. Puissamment intéressée, elle le fut, certes, aux espérances vite déçues d'une réaction militaire, dont l'un des premiers actes, après la

¹ Nous sommes tous les trois malades (elle et ses deux chiens) de cette surexcitation folle de la rue. (*Lettres*, CXII.)

victoire, eût été l'étranglement de la République. Aussi bien, quelle alerte, au camp des princes ! Voyez-les. Ils se hâtent, ils arrivent de tous les points de l'horizon, d'Espagne avec don Carlos, qui lance, au nom de la Légitimité, un vibrant manifeste signé sans hésitation : *Votre Roy* ; d'Égypte, avec le duc de Chartres, qui ne perd pas un instant ; avec l'aîné, qui lui aussi s'élançe à fond de train, les poches remplies de manifestes. Opposition singulière et un peu bien imprévue dans la bagarre, les anarchistes font parler d'eux ; ils ont pris des à-comptes sur la révolution en défonçant des vitrines. Le branle-bas est en action partout, ou, pour le dire comme elle, plus familièrement, chacun s'apprête à profiter, d'une manière aussi large que possible, de cette limonade politique et financière. Il était temps qu'on changeât de main. La France, suivant elle, allait sombrer dans le marasme, avec ses journaux sans lecteurs, ses chansonniers à bout de rimes et ses illustrateurs à bout de dessins ; il y aurait, enfin, du nouveau ! La ville remuait. Quelle revanche sur l'ennui morne de cette démocratie sans gestes ! Les rues retentissent du cri des camelots, débitant, à grand renfort de voix, leur marchandise insane et vendant, par milliers, une chanson en vogue : *les Voleurs*, dont chacun des partis s'entremette la désignation injurieuse. Les nouvelles se précipitent, semant les impressions les plus diverses, selon l'état d'opinion de ceux qui le reçoivent. Le gouvernement résiste. Des troupes sont mises en mouvement. Saint-Lazare est barricadé, les services coupés. Sur la place Vendôme des pompes sont en arrêt, prêtes à voler au secours de l'Elysée menacé d'incendie, prèles aussi à rafraîchir de leur jet cinglant les cervelles trop échauffées. Le Congrès de Versailles est de retour, annonce-t-on. A la nouvelle du résultat des élections de la Présidence de la République, des rumeurs grondent par les rues. On parle d'une descente des Bellevillois ; on menace d'arracher à son fauteuil le président exécré du Sénat. Des vociférations contraires s'entrechoquent : *Vive Boulanger ! A bas Ferry !*

Une acclamation isolée se détache de ces clameurs : *Vive Ferry !* s'est écrié un passant de bonne foi. C'était sous les fenêtres de la comtesse. Elle le vit, aussitôt, saisir par des mains brutales, qui l'accablèrent de coups, se le repassèrent des unes aux autres avec une égale douceur et finalement le rejetèrent, épave meurtrie, contre le mur de sa maison, où il s'effondra. Des épisodes lui resteront à noter pour le lendemain : du fracas dans la rue, des charges de cavalerie, l'arrestation de l'amazone rouge Louise Michel. Puis, tout s'était calmé. La comtesse avait été distraite de sa torpeur coutumière ; mais elle n'avait rien vu sortir, à son goût, de ce tumulte énorme. La situation des pouvoirs n'avait pas varié. Le flot populaire rentra dans son lit et Mme de Castiglione put gagner le sien plus péniblement que la veille et l'avant-veille, mais bien trompée sur ce qu'elle attendait de neuf. La marmite de Macbeth n'avait pas élaboré la belle révolution qu'elle espérait voir s'en dégager. La France restera républicaine et les petits chiens de la comtesse ne japperont plus avec autant d'inquiétude ; car, il convient de dire, pour être un historien complet, qu'ils supportèrent mal l'insurrection et ne fermèrent pas l'œil de deux jours¹.

¹ Sommeil nul. Quelle nuit ! Jusqu'à deux heures une foule hurlante, des pompes, des charges de cavalerie, des arrestations. On craint beaucoup la journée du 3 décembre, soit que Ferry reste, soit qu'il s'en aille. Mes petits chiens sont de plus en plus énervés. (*Lettres*, CXIII.)

Quelles que fussent ces agitations, bruissant non loin d'elle, un grand silence public continuait d'environner les actes et la personne de la fameuse comtesse. Son cercle, qui allait plutôt se rétrécissant, de jour en jour, et par sa volonté même, se composait d'amis très qualifiés, très vrais, mais d'une sélection bien restreinte. De loin en loin, au hasard d'un tableau de société dont la cour des Tuileries formait le cadre, ou par l'effet d'une chronique à réminiscences, hâtive, évaporée, on reparlait d'elle. Rarement était-ce à son avantage, ou comme elle aurait désiré qu'on le fit. Mais aucun signe ne perceait de l'impression qu'elle en avait pu recevoir. C'était, la consigne familiale qu'elle laissât tomber sans paraître voir ni savoir, et sans répondre. Son fils, attaché d'ambassade en Espagne et son père, le marquis d'Oldoini, ambassadeur d'État à la cour de Portugal, l'avaient conjurée de ne pas entretenir la suite des reportages offensants ni d'attiser les vaines discussions autour de leur nom.

Depuis un certain laps d'années la chronique parisienne semblait l'ignorer complètement. Par quelle indiscrete voie l'annonce se glissa-t-elle dans un journal que la silencieuse, la disparue, l'oubliée, venait de donner un signe de vie ? La célèbre Mme de Castiglione, dont on ne soupçonnait, plus l'existence, n'était pas si loin qu'on le pensait de la circulation parisienne, et même il était connu qu'elle allait changer de place : elle transplanterait ses pénates de la place Vendôme à la rue Cambon. Rien de si naturel ni de si simple. Cependant, ce menu fait s'amplifia, sans tarder, d'une importance singulière ; il s'enfla jusqu'à mesurer les proportions d'un événement. Une recrudescence étrange de curiosité se manifesta dans les gazettes écrites ou parlées. On remit à neuf d'anciennes histoires fort inexactement contées. A nouveau frissonnèrent devant les imaginations excitables les voiles transparents de la vierge de Tanit. Précieusement on ramassa dans [les notes de Mlle Bouvet, mal inspirée, disait Mme de Castiglione, par le souvenir d'une légère offense qu'avait essayé de lui faire cette belle lectrice de l'impératrice](#) ; on rhabilla des traits curieux en soi, mais dont on avait oublié — toujours d'après la comtesse — de contrôler l'exactitude.

On ne savait guère que cela, et presque rien en sus. Mais toujours revenait la légende fausse, et si vivace, toujours réapparaissaient le costume diaphane de Salammbô, l'expulsion prétendue des Tuileries, les rendez-vous avec l'Empereur, les rivalités surgies entre l'impératrice et la favorite, des propos d'antichambre et seulement ces propos-là. De la manière diligente et sûre dont elle avait secondé les desseins de Cavour, de ses hautes relations internationales, de son intelligence exceptionnelle des langues étrangères, de sa pénétration d'esprit, de sa valeur morale, était-il question ? Nullement. On avait plutôt fait de resservir des anecdotes de contrebande, tombant on ne savait d'où et qui se casaient tant bien que mal dans les hasards de la mise en page. Les froissements qu'elle en ressentait au plus intime de son âme étaient encore avivés par les insinuations trop claires, qu'on y entremêlait, cruellement sur le soin qu'elle prenait, la charmeuse d'autrefois, à dérober aux yeux, désormais, [sa vieillesse et sa laideur](#) supposées. Telle feuille mondaine, considérée comme l'arbitre des élégances monarchiques avait laissé passer, tout à l'heure, un entrefilet de la sorte où, sous le prétexte de son déménagement, quelqu'un précisait les détails de cette déchéance. Pour le savoir l'avait-on vue ? La connaissait-on si bien ou plutôt si mal ? Était-ce là, d'ailleurs, des actes de plume honnêtes et dignes de la France, cette terre classique de la courtoisie et du bon goût ? Elle s'en plaignait amèrement, un soir d'avril 1892, où elle avait accueilli, chez elle, un écrivain de la grande presse, tout exprès pour qu'il répâtât sa plainte publiquement et que,

la chose une fois dite, on lui permît, enfin, de rentrer en son silence. N'avait-elle pas résolu de s'ensevelir vivante dans le deuil de ses joies passées et de ses espérances éteintes ? Et ne lui accorderait-on pas, au moins, cette suprême consolation, à laquelle aspirait toute son âme avec une triste ardeur ?

Mais, elle avait beau protester. On s'occuperait d'elle encore, malgré elle. Pendant une série de jours, sa table fut surchargée d'un flot de lettres. Aux offres de service des interrogateurs à outrance s'étaient ajoutées celles des marchands, des revendeurs, offrant de lui acheter, qui ses bijoux, qui ses éventails, qui ses ombrelles. Des amateurs plus exigeants sollicitaient des souvenirs, de l'espèce de ceux qu'on dit être sans prix et que, par conséquent, on s'abstient de payer. Enfin ces importuns la laissèrent en repos. Tant de bruit mené autour d'un fait-divers s'apaisa. Fort heureusement ; car, son **logeur** effaré de tout ce tapage, ne consentait plus à recevoir une femme plus difficile à garder qu'un magistrat. Le calme revint autour de la belle survivante de l'ancienne société. Elle put réinstaller ses meubles, comme il lui convint, à son aise et tranquillement.

§

Ce n'était point sans d'intimes regrets qu'elle cédait à l'obligation de quitter un appartement, où elle avait longuement revécu, dans le calme de la pensée, les heures triomphantes de sa vie. Elle était femme d'habitude ; malgré les pointes fantasques de ses goûts brouillés et de sa cervelle à la dérive, elle se détachait malaisément des endroits où elle avait mis son empreinte, où elle savait qu'elle laisserait derrière elle, en les abandonnant, une partie de son âme.

Tout ignorée, toute cachée qu'elle voulût être en son coin sombre, pendant dix-sept ans Mme de Castiglione s'était vue comme au balcon de Paris. Cruel lui sera le jour, où des transformations matérielles de l'immeuble, l'exhaussement des étages et le changement de maître¹ la forceront à désertier son entresol poudreux² de la place Vendôme, sa colonne, comme elle aimait à dire, pour s'ensevelir vivante dans le logis de la rue Cambon. Alors, il lui semblera n'entendre plus que de vagues échos de cette vie extérieure, qui l'intéressait tant, sans qu'elle y participât. Mélancoliquement, elle en traduira l'impression, un jour de Mardi Gras, que, se trouvant seule, dans une chambre sans souvenirs, lui parviendront assourdis, lointains, les bruits de cette demi-fête, où les gens de Paris se donnent tant de mal pour avoir l'air de s'amuser³.

¹ Le joaillier Boucheron, dont les magasins occupent encore le rez-de-chaussée, s'en était rendu possesseur. On avait fait offrir à la comtesse de Castiglione trente ou quarante mille francs pour qu'elle acceptât de rendre le logement libre avant l'expiration de son bail, mais elle ne s'était résignée à en sortir que lorsqu'il ne lui avait plus été permis légalement d'y rester.

² Il fallait avoir l'habitude indulgente de cet appartement privé d'air et de soins. Sur les meubles s'alourdisait la poussière. Des senteurs ambiguës, des relents pénibles à l'odorat, où dominait l'émanation canine, viciaient l'atmosphère de ces chambres continuellement closes. Après son départ, rue Cambon, la première pensée fut d'y faire pénétrer à flots la lumière et l'air, qui en avaient été presque bannis. Les volets chancis, vermoulus, se brisèrent sous la poussée.

³ Il pleut, du ciel et de la terre ; car, il y faut comprendre la pluie des confettis, devenus à la mode en ce Paris, où tous peinent et s'efforcent à faire semblant de s'amuser. Moi je

A chaque instant, elle se lamentera de n'être plus sur [sa place](#), encore moins à sa place, entre de hauts murs cellulaires, lui volant jusqu'aux rais de soleil, qui filtraient à travers ses volets fermés.

Uniquement lui demeurerait la ressource de s'en plaindre, quoiqu'elle ne tentât aucun mouvement pour s'abriter ailleurs. C'était un genre de compensation, dont elle ne se privait point ; elle en ajoutait le détail journalier à tous ceux dont elle remplissait son inlassable commerce de lettres.

Car, elle avait le crayon singulièrement actif : nous ne disons pas la plume, dont elle ne se servait presque jamais. Ce crayon diligent n'arrêtait pas entre ses doigts, sous la poussée de son imagination tumultueuse. La fréquence et la variété de ses conversations épistolaires lui rendaient plus aisé l'oubli du monde. Écrire, en n'importe quel sens, droit ou inverse, raisonnable ou déraisonnable, c'était sa passion, sa manie. Rien ne l'en empêchait, ni les maladies, ni les contretemps, ni la conscience, souvent, de l'inutilité de la chose. Mais, la voilà bien, cette avalanche de lettres, qu'un coup de fortune a rabattues sur ma table de travail, pour s'y fondre en éléments d'analyse : l'analyse d'une âme de femme peu ordinaire. Voilà bien cette écriture haute, impérieuse, zébrée de lignes, dans toutes les directions, où les mots jetés les uns contre les autres chevauchent les idées en un pêle-mêle de signes à peu près indéchiffrable.

Ceux qu'elle en accablait, affectueusement, avaient perdu l'habitude d'y chercher, d'une manière soutenue, l'équilibre du jugement et de la logique, la suite régulière des conceptions et des images. Mais des étrangetés en foule, des prodigalités de synonymes et d'épithètes, assemblés à la diable ou plutôt au hasard de la similitude des sons, de l'agitation, de la fièvre, un peu partout : ils étaient sûrs, d'avance, qu'on en leur servirait de toutes les sortes et de toutes les couleurs. Passer d'un sujet à un autre, sans crier gare, partir sur un beau mouvement pour l'arrêter net et tourner court, avant que la phrase soit finie, se jeter, à tout moment, par des chemins de traverse dans les broussailles de la digression¹, se griser d'homophonies verbales, sans concordance ni liaison : ils la reconnaissaient bien à sa manière. Mais elle n'y prenait pas garde et ne se souciait aucunement de ramener à leur place, ces fuites d'idées. Que lui faisaient les éclaboussures des mots ? Elle n'adressait pas ses confidences à la postérité. Au contraire, elle recommandait expressément qu'on les lui renvoyât, et que, surtout, on n'eût point la mauvaise inspiration de les livrer au public, de son vivant ou après sa mort, sentant bien qu'avec leurs sous-entendus

[ne vois plus rien des plaisirs de la rue, depuis que j'habite dans cette basse-cour.](#) (*Lettres*, CCCLXIII.)

¹ Elle ne s'en doutait guère, Mm de Castiglione ; elle ne connaissait ni le nom, ni la chose ; mais elle était possédée de cette maladie du style, dite écholalie, plus commune qu'on ne pense chez les écrivains d'occasion ou de métier. Un vigoureux penseur, Max Nordau en a retracé curieusement les symptômes et les effets chez un des originaux de sa galerie : Nietzsche le mégalomane :

[Aussitôt que dans son esprit surgit une représentation quelconque, elle appelle immédiatement à sa conscience toutes les images apparentées ; c'est ainsi qu'il jette sur le papier, d'une main enfiévrée, cinq, six, souvent huit synonymes sans remarquer combien cela tend sa manière d'écrire surchargée et ampoulée. On remarquera aussi que ce concours tumultueux des mots s'opère fréquemment en vertu de la similitude des sons. Il n'est pas rare que le brouillamini des paroles dégénère en associations automatiques des verbes, d'après leur son, sans égard à leur signification.](#)

Elle en usait tout à fait de la même manière. Mais, qui se fût attendu à cette rencontre : Nietzsche et la Castiglione !

déconcertants, leurs rappels énigmatiques¹, les encombres de mille espèces dont elle embarrassait ses phrases, et les irrégularités sans nombre d'une forme aussi désordonnée, elles ne seraient offrables et citables que par miettes. Elle jetait ses impressions, ses cris ou ses plaintes, à l'abandon, comme elle en avait le sentiment successif, pour soulager son humeur, calmer ses rancunes ou contenter son cœur. Tant mieux si, au travers de tout cela, pointaient des trouvailles de mots inattendues, si, de ces pages confuses se dégageaient des traits vifs et colorés, des saillies ou des épigrammes dont la chance avait le mérite, et de ces termes expressifs, dont elle avait le jaillissement spontané ! Le hasard, disons-nous, — avait travaillé pour elle.

Des prévisions d'une justesse surprenante, des éclaircies lumineuses perçaient, tout à coup, les obscurités de cette imagination divergente.

Ses idées, ses songes, ses souvenirs, elle les dépeignait pour qu'on les aimât en elle. Ah ! si les concours qu'elle avait été en droit d'attendre n'avaient pas défailli, elle aurait conduit à son but tel large dessein, elle aurait vu le succès couronner telle entreprise aux répercussions lointaines. Mais, on ne lui avait pas prêté main-forte, on n'avait pas tenu la parole donnée, rempli les promesses faites. Le cœur de l'Élu avait vacillé.

La politique à l'ordre du jour fournissait quelque matière occasionnelle à ses réflexions, mais le moins souvent possible, les jours de pluie. C'était pour tourner au pire les conjectures sans gaieté, que lui inspirait la montée triomphante du radicalisme². De temps à autre, elle ramenait sa pensée vers sa patrie d'origine ; avec une rare clairvoyance, elle pronostiquait les événements prochains auxquels étaient désignés l'Italie et son roi. Mais, elle se reprenait vite aux questions personnelles ; elle revenait aux circonstances de son voisinage direct, qui la touchaient davantage, elle et les siens.

Son amitié s'était gardée constante à quelques-uns, dont elle était sûre, fussent-ils éloignés d'elle par la distance ou par des raisons dont elle ne leur demandait pas compte. Venait-elle à être informée d'une circonstance heureuse ou douloureuse de leur vie, très à propos elle faisait un signe à leur mémoire et leur

¹ Le mystère et le déguisement seyaient à ses bizarreries, sans entamer, quant au fond, la franchise de son caractère. Par moments, elle se sentait plus à l'aise de dire sous le voile ce qu'elle avait sur le cœur, quitte à ne s'embarrasser, ensuite, d'aucun détour pour s'exprimer fort librement, à l'endroit des uns et des autres. Puis, elle se rejetait à son système d'allusions métaphoriques, dont il importait, au préalable, déposséder la clef pour les comprendre. Elle avait des arrangements convenus avec ses intimes dont ils étaient seuls à pénétrer le véritable sens, quand elle ne les leur rendait pas à eux-mêmes tout à fait énigmatiques. Il est, dans le nombre, des formules qui se répètent avec insistance et qu'on possède assez vite : l'oncle est toujours Henri d'Orléans, duc d'Aumale ; le neveu désigne, par exception, le comte de Paris, mais plus ordinairement le duc de Chartres, qu'elle appelle de préférence le colonel. La comtesse Coiffier ou la tante (par allusion à l'oncle, le duc d'Aumale) sont des parafes à son usage. Le Pays n'est autre que Cassagnac. La Rosse est un petit nom d'amitié qu'elle réserve pour le docteur Janicot. Le Normand rappelle le jeune Estancelin à son propre souvenir. L'enfant fait connaître aussitôt qu'il s'agit du docteur Hugenschmidt. Mais, nous aurons occasion d'y revenir, dans les notes, en détail.

² J'aime mieux les juifs que les francs-maçons, en cette terrorisante fin de siècle, où il n'y a plus qu'à se laisser prendre et pendre ; car, cela leur arrivera fatalement aux Rothschild. Je le lui avais déjà prédit sous l'Empire, au grand baron, en son Boulogne abandonné. Quelle époque !... On a coupé les arbres des Invalides pour faire une gare. N'est-ce pas une pitié ! (*Lettres*, CXXXI.)

rappelait qu'ils avaient conservé la bonne place de jadis dans un coin de son cœur. Ainsi le duc de Vallombrosa, qui avait assisté à son mariage et qui en avait gardé au fond des yeux l'impression éblouie, mais qui, depuis longtemps, ne la voyait plus, malgré la proximité de leurs habitations parisiennes, recevait, souvent, de sa main, des lettres longues où l'occasion présente ressuscitait le passé.

Le flot régulier de sa correspondance allait à ses fidèles de toujours ; il coulait abondamment pour ses princes, pour le châtelain de Baromesnil, pour Cléry, pour ses rares visiteurs, ses habitués. Elle se donnait là tout entière. Les amis de la comtesse. Puisque nous les signalons en groupe, ne trouvons-nous pas qu'il serait temps de les connaître plus intimement, dans le détail de leurs relations avec la belle politicienne des Tuileries, devenue la solitaire découragée de la place Vendôme et du café Voisin ?

CHAPITRE SEPTIÈME

LES DERNIÈRES AMITIÉS DE LA COMTESSE : SES PRINCES

Napoléonienne et royaliste, selon les cas ou les personnes. — Commencement de relations avec la famille d'Orléans en général et le duc d'Aumale en particulier. — De quelle manière et à la suite de quelles circonstances, sous la Troisième République, la comtesse de Castiglione contribua au retour d'exil du prince Henri d'Orléans. — Les vastes projets et les grosses déceptions. — Plus près de terre ; dans l'intime. — Visite de prince ; dîners d'Altesses. — La haine jurée aux gants gris perle. — Presque jalouse de Léonide Leblanc. — Des médisances. — Brouilles et raccommodements. — Sentiment d'affection vraie qu'avait gardé au duc d'Aumale, malgré des blessures d'amour-propre, le cœur de Mme de Castiglione. — De l'oncle au neveu. — La fidèle amitié du duc de Chartres. — Une liaison sentimentale de plusieurs années. — Retour aux souvenirs impérialistes. — Jérôme Napoléon et Mme de Castiglione. — Fin d'amitiés princières.

Au plus profond de ses sympathies avaient leur place anciennement gardée les princes de la maison d'Orléans. Elles s'étaient éveillées, dès avant l'Empire : le prince de Joinville l'avait connue, toute petite fille, les cheveux en boucles. Elles ne s'affaiblirent point, aussi longtemps que dura le régime napoléonien, et lui survécurent. Pendant et après, le duc d'Aumale garda envers elle le ton et les procédés d'une familiarité tendre. Quant au duc de Chartres, il fut aussi proche de son cœur qu'il est possible de l'être d'une femme dont la séduction vous enveloppa tout entier.

Depuis la visite qu'elle rendit à Orléans-House, en 1857, visite pénétrée de charme et nuancée d'imprévu, tel un gracieux épisode de roman, Henri d'Orléans lui avait conservé d'elle le plus aimable souvenir. Malgré qu'il put être assez oublieux, il trouvait l'occasion fréquente de lui témoigner qu'il ne l'était pas, à son égard, en lui envoyant ses livres brochés¹, des fleurs, de délicats rappels d'amitié, des *mémentos* d'exil. Assez souvent des échanges de lettres rapprochaient leurs pensées. Ces rapports s'échauffèrent d'un intérêt plus actif, aux environs de la seconde rentrée du prince en France. Elle-même, et grâce au concours d'amis dévoués, principalement de Léon Cléry, avait fort contribué à rapprocher l'heure de ce retour. Circonstance inconnue et qui mérite bien qu'on la rapporte avec précision.

Combien de temps, demandait-elle, un jour, tout à l'improviste, à maître Cléry, Son Altesse continuera-t-elle de promener sa mélancolie entre la place Sainte-Gudule et le marché aux Herbes ?

Le lendemain, un banquet organisé sous la présidence de cet avocat célèbre réunissait l'Association des anciens élèves du collège Henri IV, le vieil établissement scolaire, où les princes d'Orléans avaient mêlé leurs jeux à ceux des autres enfants de la nation. Les réminiscences heureuses d'une lointaine et regrettée jeunesse reflourissaient à cette table fraternelle. On dîna bien et joyeusement. A la minute fatale des toasts, où les causeurs s'arrêtaient pour laisser parler les orateurs, quelqu'un, et non des moindres de ceux-ci², posa la question :

Pourquoi le duc d'Aumale, leur illustre condisciple, n'était-il pas, ce soir-là, assis au milieu d'eux ? L'objet de leur association ne se bornait pas à rejoindre, de loin en loin, des camaraderies dispersées, mais consistait surtout à s'entraider, à se prêter un soutien mutuel, dans les cas de souffrance matérielle ou de souffrance morale. Or, il y a bien des sortes de malheurs ; en dehors des détresses d'argent ! Le duc d'Aumale avait servi sa patrie de la plume et de l'épée, avec honneur, avec amour. Cependant, il languissait à l'étranger. Les rigueurs de l'exil pesaient de nouveau sur son front. Hier encore, le gouvernement avait rejeté la demande de l'Institut sollicitant que fût levée la sentence de bannissement. Cléry se leva et répondit. Il n'avait jamais vu le duc d'Aumale ; il n'était, donc, suspect de complaisance aucune ni de courtoisie. Néanmoins, l'idée, que venait d'émettre Paul Robiquet, lui paraissait trop généreuse et trop juste pour qu'il ne s'en fit pas l'interprète auprès du pouvoir, si on lui en confiait la mission. Le comité l'en pria, sur-le-champ. Dès le lendemain, il obtenait audience de Carnot, président de la République, lui exposait l'objet de sa haute démarche et n'avait pas de peine à la lui rendre sympathique. Le **Premier** du Conseil était, à ce moment-là, Charles Floquet. Léon Cléry le connaissait de longue date. Ils

¹ Elle eût préféré qu'ils fussent reliés, à son chiffre.

² Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation.

s'étaient liés d'une affection durable, à l'époque de leur jeunesse, quand ils faisaient, côte à côte, leurs premières armes dans la carrière du barreau. Cléry - l'alla voir, au sortir du palais de l'Élysée.

Sans doute, exprima Floquet, je suis convaincu, comme vous l'avait dit, tout à l'heure, M. Carnot, que le décret qui rappellerait le duc d'Aumale serait bien vu de tout le monde. Mais nous voici en pleine bataille boulangiste, et si je prenais un tel parti, on ne manquerait pas de crier sur les toits que nous cherchons un point d'appui à droite. Il faut attendre l'issue de cette crise. Nous y repenserons, dans huit jours.

Le samedi 28 janvier, on représentait, au Théâtre Français, le drame romantique d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa cour*. L'un des habitués de la Comédie, Léon Cléry n'aurait eu garde d'y manquer ; il s'y trouvait assis, non loin de Charles Floquet, le leader gouvernemental, très en évidence dans une première loge de face. Profitant d'un entr'acte, il aborde le Président du Conseil, lui rappelle leur conversation précédente, sa promesse, et dans la crainte d'un oubli de sa part lui propose d'y insister par une note écrite :

Inutile, j'espère bien que, demain, Boulanger ne sera pas nommé et, dans une semaine, tout sera fait.

Or, les choses ne se passèrent nullement de la façon qu'il les avait prévues. Le général à la barbe flavescente, le guerrier politique au cheval noir légendaire, emporta les votes de Paris ; et le cabinet, qui se croyait d'à-plomb, fut renversé. Dans l'entrefaite, Cléry revenait du Palais de Justice, songeant à l'instabilité des grandeurs républicaines. Une averse subite l'obligea de stationner, en chemin, sous la voûte du Carrousel. Quelqu'un passa près de lui et lui demanda :

— N'avez-vous pas peur d'attraper des rhumatismes, par ce temps de pluie ?

— Et vous, riposta Cléry, n'avez-vous pas peur d'attraper un portefeuille, par ce temps de crise ?

Le portefeuille, en effet, tomba vingt-quatre heures plus tard entre les mains de ce passant, qui n'était autre que Tirard, appelé à recueillir la succession de Floquet, comme ministre de l'Intérieur et comme Président du Conseil. Ce fut le nouveau ministre qui eut l'honneur de signer le décret par lequel furent rouvertes au duc d'Aumale les portes de sa patrie et le bon esprit de répondre à Clemenceau, l'éternel opposant, lui reprochant d'avoir cédé aux injonctions des anciens partis :

En fait d'anciens partis, je n'ai vu que les anciens élèves du collège Henri-IV.

Aussitôt que Mme de Castiglione fut instruite de la bonne nouvelle, elle l'annonça à celles de ses connaissances, qui n'en avaient pas encore été touchées par les journaux, et s'en fit l'interprète avec cette franchise de termes, qui lui était coutumière. Comme elle n'approuvait pas le genre d'existence quelque peu abandonnée du prince, dans sa résidence de Bruxelles, c'est-à-dire des habitudes, des liaisons, des assujettissements de l'esprit et du corps qu'elle jugeait défavorables à sa santé, elle avait profité d'une aussi belle occasion pour en dire sa pensée tout rondement :

Cléry qui m'aime à sa manière — politiquement — s'est offert le luxe¹ de faire rentrer l'hôte de Chantilly dans son lit de mort, et il a eu raison de le faire, car la vie de Bruxelles est une vie infecte et plus nuisible au prince que les coulisses de l'Opéra².

Cependant, le grand résultat était obtenu. Et si elle ne se réjouissait pas, outre mesure, qu'il eût regagné son fauteuil, sous l'auguste coupole — car elle n'aimait pas les académiciens, et, dans sa mentalité bizarre, elle n'arriva jamais à séparer l'image de cette élégante et grave société de la vision d'une confrérie de quarante eunuques, dont le duc d'Aumale lui semblait être le chef désigné, — il lui plaisait, au moins, de savoir que la distance des lieux s'était de beaucoup rapprochée entre elle et lui.

Malgré des brouilles écrites et dont les causes étaient imputables au fantasque de son caractère, elle se rattachait à l'affection du duc, qu'elle espérait sincère et durable. Elle en avait reçu des assurances, des promesses. Une lettre autographe signée : Aumale, nous livra le secret, sans nous en révéler le sens, d'un amical contrat, d'une inscription particulière religieusement offerte et acceptée.

Par-dessus tout, elle avait nourri dans son âme, pour l'en rendre l'objet, de hautes ambitions politiques.

Supposant à son intermédiaire habituel entre le château des Condés et son appartement de la place Vendôme, lui supposant, dis-je, une force d'action sur le prince, qu'il était loin de posséder aussi complète elle avait rêvé de gouverner d'Aumale à travers lui. Plein d'une chaleur d'imagination, que les faits paraissaient justifier, ce confident de toutes les heures avait eu l'occasion, tant de fois, de se réclamer, devant elle, des amitiés d'enfance, qui l'attachaient à la maison d'Orléans par des racines indestructibles, de ses relations ininterrompues, en ces lieux, des services rendus, des preuves données, enfin de l'ascendant qu'il était en mesure, presque en droit d'exercer ! Sur ses traces s'était engagée, pleine de foi, la tumultueuse politicienne ; pour lui, pour elle, pour eux, elle avait envisagé les perspectives d'un grand rôle à jouer. Association heureuse et féconde, dont elle aurait été le souffle inspirateur ; le prince, avec le concours des plus intelligents, des plus actifs, avec la puissance de son nom, de ses influences toutes créées, n'aurait eu qu'à se laisser conduire³, pour être le maître, pour régner ou, tout au moins, pour gouverner.

Malheureusement, elle avait égaré son jugement à fonder la réalisation d'un si bel avenir sur le caractère du duc, qui se dérobaux explications, ne faisait aucune promesse, n'encourageait aucun espoir formel, dont il aurait été l'objet ou le tributaire.

¹ Luxe gratuit, en effet. C'est que vraiment le mobile de Cléry fut tout à fait désintéressé, qu'il n'attendait du service rendu qu'un merci cordial et que ce remerciement tarda même beaucoup plus qu'on aurait dû s'y attendre à lui venir de Chantilly. Cependant, il y fut déjeuner et le prince, qui avait à réparer, se montra charmant.

² *Lettres*, CCCLIV. Papiers inédits de Cléry.

³ Il faut être deux pour cette grande œuvre ; le troisième n'aurait qu'à se laisser faire... Mais, si vous voulez agir... agissez vite... Il est, donc, juste temps. (*Lettres*, CXXXIII.)

Il n'était ni la nature molle par habitude ni le cheval ruadeur par accès¹ qu'elle pensa découvrir en lui, mais plutôt un chef indécis, défavorable à l'aventure, mesurant dans le calme les chances et les risques, et qui, de toutes manières, eût employé d'autres éléments pour agir, au cas où il en aurait eu la forte volonté.

S'étant fait une habitude d'opinion de ne considérer son ami normand que comme un excellent compagnon de table et de chasse, malgré tant de preuves fournies de ses aptitudes militantes, il s'y cantonnait et n'en sortait point ; il recevait avec amitié ses lettres, laissait passer ses avis, entendait ses appels sans les écouter, ou, s'il y répondait, c'était avec une sorte de détachement lointain dont on devait, bon gré mal gré, se contenter.

Mme de Castiglione n'était pas avertie, chaque fois, de ces résistances courtoises ou de ces désaveux formels. Elle persévérait en sa vision d'un sursum imprévu, magnifique. Que ne pouvait-elle l'en entretenir directement et autant de fois qu'elle en manifestait le désir ! Se faisant douce, aimable, priante, elle multipliait les invitations. La présence de son duc, qu'elle réclamait si fortement à Paris, elle eût voulu qu'il en favorisât aussi sa montagne, son domaine italien de la Spezia, digne encore de recevoir un tel hôte. Puisque Sa Hauteur et Sa Grâce projetait de se rendre à Zucco, pourquoi ne daignerait-elle pas s'arrêter sur la route de ses vignobles palermitains, parmi les vendanges spezines et recevoir, au palais Oldoïni, la modeste hospitalité de la *padrona* ?

De mille façons elle s'ingéniait à le reprendre. Le duc espaçait trop ses visites. Que craignait-il ?² L'étiquette serait observée, ponctuelle, dans les formes d'usage, encore qu'il s'exposât à la trouver seule et peut-être au lit.

Un jour qu'il s'était rendu à l'une de ses invitations plus pressante, ce fut, en effet, la tête sur l'oreiller qu'elle le reçut, malade un peu, sans l'être trop.

Une femme de chambre l'avait annoncé, sous les apparences d'un long monsieur très bien, qui ne voulait pas dire son nom et qui, disait-il, s'était fait précéder par une lettre noire. C'était lui.

D'un coup d'œil prompt la comtesse s'était rendue compte de l'état de sa chambre, légèrement en désordre, comme d'habitude ; et malgré que les glaces fussent devenues rares, autour d'elle, un miroir encore s'était trouvé à portée de sa main, pour l'avertir qu'elle n'était pas à son avantage, ce jour-là, et que son visage accusait les marques de ses dispositions chagrines. Mais, du même temps, elle avait pensé que l'occasion était de nature fugace et qu'il n'eût pas été sage à elle de la laisser s'envoler.

¹ Vous seul, écrivait-elle à l'auteur des *Derniers jours d'une monarchie*, savez conduire un cheval ruadeur, sinon par la bride du moins par les oreilles. (*Lettres*, CXXXIII.)

² Le jour dépend de Dieu, la nuit dépend de Lui, ou plutôt d'Elle, puisque c'est une Altesse. Je ne pourrai dîner de longtemps ; mais il n'est pas nécessaire de souper pour se voir, et l'on peut se parler dans une chambre à coucher. C'est le devoir des rois de visiter les malades et le droit des princes ayant régné ou devant gouverner. Qu'il vienne donc jusqu'à cette chambre de malade, qu'il y vienne accompagné ; sans quoi il pourrait s'imaginer qu'on le reçoit sans bracelet. L'étiquette sera rigoureusement observée dans les moindres détails. Annoncez-lui tout cela, et s'il se décide, faites-moi connaître le jour où viendra cet agneau que je ne mangerai pas, car je serai au lit et Georgette... (sa domestique) à l'école des hommes.

Elle glissa sous son oreiller, soigneusement, une lettre qu'elle venait de crayonner, et, où, par un hasard qui se répétait assez souvent, elle parlait sur un ton plutôt cavalier de [l'Oncle](#) et de sa visite attendue¹.

Il entra donc, habillé de noir, cérémonieux et digne. Si digne et si calme qu'il paraîtra ne s'apercevoir point des conditions particulières de leur colloque, elle politiquant sous les couvertures, lui faisant de même, assis au chevet de celle qui fut la plus merveilleuse des créatures féminines et qui de ce prestige n'avait pas tout perdu. Pendant deux heures que dura l'entretien — elle en nota le détail avec impatience —, il ne déposa pas, une seule fois, son chapeau, et n'ôta point ses gants gris perle. Des gants qui causèrent beaucoup d'humeur à Mme de Castiglione, des gants dont elle raillera par des retours d'épigrammes fréquents dans ses lettres, la teinte neutre et froide². De la haute retenue, du dandysme empesé, de la politesse morne et une parfaite indifférence, au physique, elle y voyait tout cela, rien que cela, et secrètement s'en dépitait.

Était-ce bien le prince qu'elle connut, à Twickenham, en 1857, élégamment familier dans un négligé de velours bleu sombre ?

Cruelle injure des temps !

Il était là, parlant d'une voix blanche, sans le moindre trouble ni seulement l'air distrait et, pas une minute, dans cette chambre anonyme, en cette femme couchée, déchevelée, la mine fiévreuse, il n'avait revu [la Castiglione](#) ! Certes, des démonstrations marquées n'eussent pas été de situation entre elle et lui, elle n'en eût pas demandé tant de son noble visiteur ; mais ne pouvoir pas déglacer cette âme de grand seigneur si placide en sa présence, elle en était d'autant plus mortifiée qu'elle le savait très facile à émouvoir, en compagnie de femme.

On causa de Gambetta et de l'avenir de la République.

En des phrases réticentes, Henri d'Orléans daigna faire entendre qu'il ne se serait point refusé aux honneurs et aux charges de la Présidence, mais qu'il n'aurait pas accepté d'y être porté différemment que par les suffrages libres de ses concitoyens³.

Aucune visée ne se dégagea de l'entretien, hardie, prépondérante et qui donnât à comprendre la force invincible d'un caractère. On avait épuisé le sujet. Le prince se leva, salua et sortit, très raide, la laissant seule avec son rêve insatisfait et son âme blessée. Par une sorte de rancune, qu'elle ne s'expliquait pas et sans qu'elle eût entrevu, souhaité de cette rencontre, nous le répétons, rien d'intime ni de décisif, elle en garda contre le prince, l'ayant trouvé trop froid, du dépit où remuait un peu de colère.

Un mois s'écoula sans qu'il eût demandé de ses nouvelles. On réveilla sa mémoire. Une lettre fut écrite à un tiers porteur, afin d'être mise sous ses yeux. En des termes impatients s'y traduisait le désir qu'on aurait de le revoir ; car, il n'avait pas à l'oublier, on l'aimait du fond du cœur. Il viendrait quand il voudrait,

¹ Entrez, dis-je, en posant mon crayon, en cachant nos pensées et tes paroles sous mon oreiller, bien certaine, hélas ! qu'il ne viendrait pas dessus les y découvrir. (*Lettres*, CXX.)

² A propos de Lui, il est revenu avec mon portrait, mais aussi avec ses gants gris et, de plus, en habit. (*Lettres*, CXXIX.)

³ Il a parlé tout le temps politique, Gambetta, Roi. C'est ce qu'il voudrait être, mais élu, c'est moi, femme, qui vous le dis. (*Lettres*, CXX.)

il serait reçu en Fils de France. Usant des figures de mots auxquelles se complaît, d'ordinaire, l'entendement des princes, elle lui redisait qu'elle n'avait pas renoncé à ses aspirations pour le triomphe de la maison d'Orléans et *qu'elle trouverait l'homme nécessaire, s'il en était un.*

Puis, quittant sa chimère¹, elle le priait, captée, à l'avance, du plus vif intérêt, d'apporter avec lui, bientôt, le discours qu'il préparait pour l'Académie ; on le repenserait, on le revivrait à deux. Et, en son for intérieur, elle ajoutait qu'alors les lecteurs de France pourraient se dire : *qu'il est donc adroit en paroles ce prince inutile dans l'action !* Elle finissait en le priant de ne tarder point mais de la prévenir, d'un mot, pour qu'elle le mît à l'abri d'une rencontre possible avec un Thiers, un Bonaparte ou *quelque Bourbonneux.*

Il tardait. Elle s'en plaignit. Son cœur l'accusait d'avoir péché contre elle par défaut de mémoire. Il n'y avait pas si longtemps, cependant ! L'avait-il oublié, déjà ? S'il était rentré en France plus tôt qu'il n'en avait prévu la consolation, lui qui regardait l'exil comme le plus affligeant des maux, c'était bien par son aide, c'était par l'intervention adroite, qu'elle avait inspirée, stimulée ? La souvenance en était trop fugitive, en sa pensée, s'il jugeait qu'une carte de sa main, un merci bref et rapide comme celui qu'il avait adressé à Cléry, le dégageait de tous autres liens. Mais de tels sentiments, l'affection vraie, la reconnaissance durable, ont trop de peine à se loger en des âmes si hautes !

Au moindre prétexte se réchauffait son envie de dauber sur le cher duc. C'était à propos de rien ou de presque rien, une séance à l'Institut, un dîner à Chantilly, un déplacement, ou l'idée qu'il avait eue de transporter ses pénates parisiens dans l'appartement qu'avait occupé précédemment Rouher, un ancien ministre de l'Empire².

Son style perdait de plus en plus la notion du respect envers Son Altesse royale, le gentilhomme-né, le vaillant soldat, l'organisateur aux dons multiples, d'Aumale en un mot. Aussi, pourquoi n'avait-il pas agi, frappé, quand le fer était chaud ? Pourquoi n'était-il qu'un prince à la suite, au lieu d'être Président de la République ou roi ? Et puis le grief personnel, la visite aux yeux fermés, dont elle avait gardé le dépit sur le cœur, comme si elle n'eût pas mérité plus d'attention éveillée de sa part, pour s'apercevoir tout au moins, que la double étoile bleue où scintillait son regard ne s'était pas éteinte, qu'elle avait encore les épaules belles et les traits purs ?

¹ Elle eut beaucoup de peine à s'en détacher complètement. Très tard, elle écrivait, en des termes dénués de respect pour la personne d'un prince, qui méritait mieux :

Il est encore temps, bien qu'on ne me l'ait pas donné, au bon moment ; même maintenant, tout usé, tout impuissant qu'il soit, peut-être en pourrais-je encore faire quelque chose. Mais il faudrait : 1° le débarrasser de ce tas d'impotents, qui l'entourent ; 2° qu'il me connût, comme le duc de Chartres et, surtout, qu'il me vît à l'œuvre. Se voyant sur le trône, il ne nous prendrait plus pour des brouillons et ne verrait plus en vous un homme à femmes, à chasse et à esprit, en moi une femme à hommes et une excentrique. (Lettres, CCXXI.)

² Le duc d'Aumale a jeté ses lys d'or à la ferraille, il a vendu grilles, portes, fenêtres et crémones, quitté le faubourg Saint-Honoré et loué le nid de Rouher, d'où il a vue sur l'Elysée ; il pourra, de son lit, assister aux délibérations des conseillers de la Présidence. Son Altesse a décidément une passion malheureuse pour succéder. aux habitations des ministres impériaux. (Lettres, CCLXVII.)

Ayant l'humeur ainsi tournée, elle en était venue à se réjouir, presque, de toutes les petites médisances mondaines ou demi-mondaines, dont le duc d'Aumale avait à supporter les frais. La chronique parlée s'en donnait à bouche-que-veux-tu ; restée sensible à sa blessure d'amour-propre, la comtesse en ramassait les échos complaisamment. Passant vite d'une malicieuse remarque au sarcasme intentionnel, Mme de Castiglione, en ses nouvelles lettres, ne ménageait pas plus la vie intime de l'Oncle que son absence de vie publique.

En savait-il quelque chose ? Ou simplement dédaignait-il ? Le vrai, c'est qu'il ne se remontrait point, se contentant de répondre par de courts billets évasifs aux rappels qu'on lui faisait tenir, quand même. Devrait-elle donc aller le chercher à Chantilly ? Autrefois, on l'engageait fort à y venir. Mais on avait perdu cette bonne habitude et rien n'indiquait qu'on eût envie de la reprendre¹. Ne pouvant mieux, elle se retourna vers l'ami de Baromesnil. Estancelin se dévoua. S'emparant de la plume qui lui servait en ses jours de bataille avec les princes, tant aimés de lui, il prit feu ; sans sortir des formules de respect dont il ne se départissait jamais, il y mêla des allusions très claires, des critiques détournées, qu'on n'était pas en peine de comprendre, et des censures directes qui n'eurent pas l'heur de plaire, dans la maison des Condé. Le duc d'Aumale était rétif aux leçons imposées, et le faisait bien voir, en pareil cas, au ton de ses réponses, légèrement hautaines, bienveillamment dédaigneuses et spirituelles toujours, — comme celle-ci, une perle en son genre.

Chantilly. Samedi.

Mon cher ami,

Je reçois votre lettre et, au rebours de ce que les Arabes ont l'habitude de dire, je vous déclare que je n'en ai pas compris le sens.

Vous croyez que je n'aurais pas eu plaisir à vous voir, aujourd'hui, à Chantilly. Qui ai-je chargé de vous le dire ? Craignez-vous donc d'y trouver si mauvaise société ? Il est vrai, vous y auriez rencontré des députés de la droite, des sous-préfets en activité, des conseillers généraux réactionnaires.

Vous savez tout ce qui se passe, m'écrivez-vous en soulignant. Vous êtes, parbleu ! bien habile et. je vous en fais mes compliments. Mais, qu'est-ce à dire ? De qui parlez-vous ? Des députés ? Des sénateurs ? Qu'ai-je à y voir ?... Mais,

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ?

Dans ce cas, mon cher ami, je vous en préviens, quelque conte qu'on ait pu vous faire sur moi, on a étrangement abusé de votre crédulité.

¹ Il ne me reste donc qu'à aller le chercher et encore. Si on arrivait à le prendre, il ne se donnerait pas tout entier, à moins d'être gris, et il ne boit pas. A propos, je ne suis pas allée à la réception de ce Monsieur de France, qui ne m'invite plus chez lui, ce que le monde trouve étrange. Je vous engage, vous qui êtes son ami, de l'en instruire et souhaite que cette nouvelle leçon de son précepteur porte plus de fruit que les précédentes. (*Lettres*, CCXXV.)

Je ne saisis pas vos allusions à mes misères, à mes rhumatismes, à mes fautes, étant décidé à tout prendre de bonne humeur avec vous et désirant rester

Votre affectionné ami,

HENRI D'ORLÉANS.

Dans l'entrefaite, il s'était remis en frais pour apaiser Mme de Castiglione. Par un message à la comtesse, il lui avait annoncé qu'il aurait la grâce de lui présenter ses hommages, à jour fixe, accompagné de son neveu de Chartres. Au même instant défâchée, elle se promit de faire honneur dignement à ses hôtes et de les recevoir sous les armes, qui siéent à son sexe. Elle voudrait, à leur intention, s'enjoliver, se parer et revêtir l'un de ces atours brillants, que relevait de son charme *la reine d'Étrurie*¹. Hélas ! elle s'y efforça vainement. Les princes lui manquèrent de parole, ce jour-là — *ni l'un, ni l'autre*, avoua-t-elle, en sa sincérité désolée, *n'en ayant voulu*. Lorsqu'ils se montrèrent, la semaine suivante, ce fut une surprise ; mais l'effet qu'on avait ambitionné de produire n'était pas allié à son adresse double.

Les déceptions, du côté d'Aumale, se suivaient plus amères, chaque fois. Mme de Castiglione ne les supportait point d'une âme égale. Ses correspondances en trahissaient la trop vive impression, aux épigrammes redoublées qu'elle lançait contre l'auteur de ces involontaires piqûres. A la nouvelle d'un mariage projeté entre Henri d'Orléans et l'héritière d'une des premières maisons aristocratiques de France², elle ne tarissait pas de railleries sur les noces tardives de Son Altesse, appelant sur les futurs conjoints toutes les bénédictions du ciel et leur souhaitant, comme dans les contes de fées, d'avoir beaucoup d'enfants, — *s'ils en étaient capables*.

Elle ne se calmait pas, avec le temps. Le duc d'Aumale n'aura plus, désormais, d'autres apparences ni d'autre valeur à ses yeux prévenus que celles d'un vieillard fragile, usé de corps et d'esprit. L'un de ses traits préférés sera de tourner en dérision par réminiscence, une *pudeur*, qui, au dire des amis et connaissances, n'était, cependant, point la vertu cardinale du prince.

Une princesse d'amour émérite le retenait, alors, dans ses filets. Elle n'en fut pas la première avertie tout Paris le sut, en même temps qu'elle. *Il est dans le blanc jusqu'au cou*, s'écria-t-elle, et, avec une pointe de méchanceté, qui ne la rendait pas équitable envers le héros d'Afrique, elle ajoutait : *Il y est publiquement, effrontément ; et fait preuve, pour la première fois, de hardiesse*. A ce qu'elle assurait, on avait vu Sa Hauteur mal accompagnée de *cette fille*, l'étaler en des lieux publics³. Sur ce propos, elle se délectait à conter, crayon en main, une

¹ Pour paraître belle au maître, j'avais préparé des atours de cour tout neufs, tout frais, riches, jolis, seyant bien à mes airs de reine... d'Étrurie ! Et la toilette et la conversation d'Orléans sont restées vierges ! Parce qu'ils n'en ont pas voulu, ni l'oncle ni le neveu. (*Lettres*, CCLXXVI.)

² Enfin, il se marie, dit-on, avec une autre veuve. Je n'ai pas eu le temps de m'informer si c'était moi qu'on prétendait être sienne. Les journaux nomment Mme de L***. Que Dieu les ait en sa sainte garde ! (*Lettres*, CCXXIX.)

³ Lorsque, sœur de France, je cherche cet homme je ne le trouve pas. On le rencontre, par aventure, toujours de blanc vêtu (c'est-à-dire dans la société de Léonide Leblanc). Alors, il vous salue et passe. (*Lettres*, CCXXII.)

mésaventure, qui lui était arrivée récemment. Des railleurs eurent vent que le duc d'Aumale avait eu la fantaisie de descendre, le soir, dans un hôtel parisien et qu'il n'y était pas seul¹. Toute la nuit, de mauvais plaisants s'en étaient allés frapper à leur porte, demandant au travers de la serrure, avec une grande politesse, si M. Rouher ne logeait pas là, s'excusant, ensuite de s'être trompés et se retirant, confondus, peinés, de les avoir dérangés dans leur conversation, par erreur.

La liaison de Léonide Leblanc avec Henri d'Orléans, duc d'Aumale, avait été, comme nous l'avons exprimé dans un précédent ouvrage, en parlant de cette femme de théâtre, le grand événement, le lit de parade de sa carrière amoureuse. Adroite et calculatrice elle n'avait pas négligé de faire rendre à une aussi précieuse protection tout ce qu'elle en pouvait tirer d'avantages directs et indirects. Enfin, le prince s'était dégagé d'un tel servage contre une rançon de vingt-cinq mille francs de rente, sans reconquérir, toutefois, son indépendance complète. Il avait contracté d'autres liens d'un caractère plus digne, d'une essence plus relevée. Mme de Castiglione ne pardonnera pas davantage à la *Dame des Champs*, comme elle l'appelle par une déformation maligne de son véritable nom, d'en être le sympathique objet. Des empêchements fâcheux, des contraintes jalouses, à l'entendre, devaient encore venir de ce côté-là, s'opposant à la rencontre de leurs intelligences². Et pour quelle raison ou plutôt quel prétexte ? Par quel vain motif vouloir tenir en laisse le pauvre vieux maître vieilli et hors de combat ?

Ainsi, les mécomptes successifs de la comtesse de Castiglione lui suscitaient des appréciations rien moins que courtoises à l'égard du duc d'Aumale, sans qu'elle cessât de lui conserver, au tréfond d'elle-même, des sympathies indéracinables. Exagérations trop évidentes d'une âme déçue et dont les bouillonnements l'empêchaient de voir qu'il y eut autre chose, en lui, que des erreurs de conduite et une malheureuse irrésolution politique³, mais qu'il exista, chez ce prince, des côtés de grandeur, d'abnégation, de patriotisme dignes d'une haute louange ; qu'il avait servi son pays avec éclat, avec honneur, et qu'il était excellemment Français par le cœur et par l'esprit. Mais, de peser, de raisonner, de compenser en son cerveau les éléments contradictoires d'un procès de personne, n'était pas le soin qui la pressait. Elle sentait uniquement sa blessure. Elle s'emportait contre l'auteur de son mal ; elle se dépouillait de toute indulgence, par accès, à l'égard d'un homme qui, disait-elle, n'avait su que juger les autres quand il aurait lui-même, eu tant besoin, de la grâce ; elle le rendait de tous points responsable de ses propres désenchantements.

¹ Mais, je l'ai vu, moi, par ma fenêtre, si peu caché venir déjeuner chez Voisin, — lui qui ne veut pas être vu et ne va pas en ville ! Dites-lui donc adieu jusqu'à l'à revoir dans l'autre monde. (*Lettres*, CCII.)

² Je commence à croire que le Neveu avait raison de parier que l'Oncle ne me verrait pas, et cela, parce qu'il a peur de moi, parce que la *Dame des Champs* le lui défend. Elle a bien tort. Encore, s'il était jeune, mais dans ces conditions et hors de combat ! (*Lettres*, CC.)

³ Ce qu'on entend dire de mal des *gants gris* est incroyable. Tout le monde a vu qu'il recule. J'en aurais attendu autre chose ; mais rien n'est possible avec un pareil caractère. et tout est impossible devant ce rien. (*Lettres*, CXXIII.)

Ses sentiments étaient mieux à leur aise avec le duc de Chartres, qui ne lui marchandait ni les lettres ni les visites. Celui-ci, parce qu'il était le Neveu, c'est-à-dire le plus jeune, parce qu'il pratiquait des formes moins protocolaires, parce qu'il avait la mémoire plus sûre ou pour venir ou pour écrire, était, certes, le Préféré. Doucement et bien des fois ils s'entretinrent, elle et lui, dans l'entresol enténébré de la place Vendôme ou à la table du salon des Roses, aménagé, dans le café Voisin, près de sa chambre, pour les dîners d'Altesse. Comme elle le chérissait, alors ! Que ses réserves d'indulgence étaient larges pour sa canaille de Prince, son Robert le Fort doublement français, parce qu'il était vaillant d'abord, valant ensuite, et qui, sous le couvert de ses pèlerinages matrimoniaux à Paris, si souvent l'alla saluer en secret ! Il arrivera bien au duc de Chartres de débarquer en son hôtel de la rue Jean Goujon, sans avertir sa voisine, et pour des raisons qui n'allaient pas à l'adresse de Mme de Castiglione. Elle aura lieu de lui reprocher des courses légèrement vagabondes en des territoires défendus ; du moins, ne le prendra-t-elle jamais en défaut, quant à la constance d'une affection sincère et forte. Elle lui en délivrera le bon certificat, un jour de mai 1892 : *Le colonel est fidèle en amitié, s'il est volage en amour*, écrira-t-elle à son confident ordinaire.

Surtout, il ne cessera point d'user envers elle de cette royale politesse, qui n'est pas l'apanage de tous les fils de roi, de ces délicates attentions, qu'elle avait perdu l'espoir de rencontrer chez ses amis les princes. C'est ainsi que, flattant une des obstinations de Mme de Castiglione, il n'aurait jamais omis de lui envoyer ponctuellement, le 13 de chaque mois, une sorte de lettre mémorative. La comtesse, qui avait étendu ses instincts de domination et de possession jusque sur la fuite des heures, avait adopté ce treize fatidique et mensuel ; et c'était la froisser sensiblement que de ne pas lui rendre, à cette date précise, hommage de fidélité.

Il y eut des périodes d'empressement plus ou moins marqué chez le duc de Chartres, selon la chaleur des motifs qui le poussaient vers elle. Dans les cas pressés, il s'annonçait à la laconienne et sous un air de métaphore, dont Mme de Castiglione n'était pas longue à percer le sens. Par exemple, de quelque lieu éloigné, de Modane ou d'ailleurs, il lui adressait de courts billets tournés de la façon suivante :

Samedi 13 vous me donnerez une leçon d'italien. Je suis en veine d'y travailler...

On avait aussitôt compris la signification de cet ukase du colonel. *C'est bref et hardi*, remarquait la destinataire, d'ailleurs la mieux disposée du monde à encourager son penchant à l'étude.

Une autre fois, il lui manifestait des regrets spirituellement exprimés sur ce qu'il ne pouvait aller, par le train le plus rapide, à Cannes, où, d'occurrence, se trouvaient en même temps la duchesse et la comtesse. Situation délicate, sans doute, mais dont il eût voulu se tirer son honneur, disait-il, pour y faire tout son devoir de mari et d'amant.

D'habitude, la correspondance du duc était voilée de plus de réserve. Il savait être agréable à la comtesse en lui écrivant de ce qui le touchait personnellement, avec abandon et confiance ; il lui disait ses soucis, ses joies, ses espoirs ou ses appréhensions. Aux heures chaudes du renouveau monarchique, elle avait reçu de lui jusqu'à trois lettres en deux jours :

Ah ! s'écriait-elle, à ce propos, s'il n'était pas tellement soucieux du droit d'aînesse français et étranger, s'il n'était pas si éteint, si étouffé, je répète que nous en verrions de belles ! Mais, dans notre cas, c'est comme s'il était gris-perle !

Leur sentimentale liaison était d'une nature calme, ordonnée, régulière, ce qui n'était pas le train ordinaire avec une Castiglione, si prompte à prendre feu pour ou contre. De brusques orages traversèrent, cependant, la tiède atmosphère de leur amitié tendre. Après sept années de pensées vécues à l'unisson, de près ou de loin, une contention brusque s'était élevée. C'était au sujet de je ne sais quelle sottise de femme, où se trouvaient mêlés les noms de la duchesse d'A...y, du duc de Chartres, de son fils Henri d'Orléans, dans l'imbroglio galant d'un séjour au Caire. Elle lui en avait adressé des représentations acerbes. Il avait riposté sur un ton sec, qu'on ne lui connaissait pas. Des mots fâcheux furent échangés. Il voulut prendre congé d'elle. En la quittant, il ne lui avait pas même accordé, en signe d'adieu, le moins qu'elle pût attendre de lui : un baiser de comtesse sur le front, n'ayant pas droit à un baiser de duchesse sur les lèvres. Mécontent, blessé au vif, il avait pris son chapeau en main et s'était froidement dirigé vers la porte. Serait-ce vraiment la rupture ? La comtesse était assise dans un fauteuil, avec un tabouret à ses pieds, et le regardait l'abandonnant. Au moment de passer la porte, il eut peur de son geste, sentant bien que s'il la refermait derrière lui, dans un acte de colère, il ne voudrait pas rentrer ; alors, il avait comprimé les révoltes de son amour-propre, déposé sa rancune et son chapeau ; revenant sur ses pas, il alla droit au tabouret, s'y agenouilla... et y resta. Satisfaite de la manière dont leur querelle avait fini, Mme de Castiglione, le lendemain, en résumait l'issue dans cette réflexion appropriée :

La fortune de Laffitte tint à une épingle. Celle d'une femme
et d'un homme dépendit d'un tabouret.

Mais, à l'envers de leur union d'âmes un mauvais pli était formé. Des brouilles se répétèrent pour une opposition de sentiment, pour un débat d'opinion, pour une dissidence politique indirectement survenue, pour moins que cela¹. De menus froissements altéraient en détail le tendre et le sérieux de leur affection. Le duc ne manifestera plus la même diligence à entendre ses appels et à leur répondre : présent ! Elle s'en affligera plus qu'elle n'en sera piquée, ayant beaucoup rabattu de son ancienne superbe ; mais il lui faudra s'assujettir à des insistances de plume, qui n'étaient pas nécessaires, en de meilleurs temps. Elle devra, pour le ramener à elle, de temps à autre, forcer les invitations ; que dis-je ! elle se croira, dans l'obligation de recourir à des complaisances excessives, comme d'envoyer au prince une boîte d'allumettes spéciales, afin de guider sa marche tâtonnante, parmi les ténèbres de ses escaliers et les détours de ses couloirs. Des tisons sans consistance et sans assez de chaleur, soupirait-elle mélancoliquement, pour rallumer son cœur éteint.

¹ Vous ne savez donc pas, malheureux, que j'ai commis le crime de lèse-courtoisie en adressant à Le Fort *le Journal de Rouen*, avec la lettre d'Estancelin, ce qui l'a autorisé à couper court à toute réponse, une manière, pour lui, de m'exprimer mécontentement et blâme. Je pourrai m'estimer bien forte, si, au hasard d'un de ses passages à vol d'oiseau, rue Jean-Goujon, il vient d'outre-mer, me pardonnant mon silence méritoire et expiatoire, battre de l'aile sous mes fenêtres. (*Lettre à Estancelin*, Correspondance générale, inédite, CXLIII.)

Cependant, Robert d'Orléans avait ce cœur trop bien placé pour qu'il délaissât complètement, sur le déclin, la femme exceptionnelle d'intelligence et de beauté, qui lui était apparue, naguère, si entreprenante à la défense des intérêts de sa race et de sa maison. Il reviendra au logis en désarroi de la pauvre comtesse, soit qu'il en reprenne le chemin, seul, soit qu'il s'y montre accompagné de *l'Oncle*, selon des arrangements prévus d'avance ; car, c'était une ancienne habitude, chez Mme de Castiglione de sérier ses invitations intimes¹. On redînera au salon des Roses. Il lui fixera, en outre, des rendez-vous de conversation, au dehors, afin qu'on pût se remémorer en marchant, côte à côte, à petits pas, de chers souvenirs. Tel jour, il lui avait annoncé qu'on se rencontrerait au pied de la colonne, à deux pas de son ancien appartement de la place Vendôme. Par quelle raison fut-elle empêchée, cette fois-là, de l'y rejoindre ? *Le pauvre Chartres*, mentionnait-elle, *le lendemain, dut faire et refaire le tour du monument sans voir venir autre chose qu'une pluie foudroyante*. Dans une autre occasion, des précautions mieux prises leur avaient permis de se retrouver unis et affectueux, comme par le passé. Elle était sortie rayonnante de cette entrevue et l'impression s'en était reflétée sur le style de sa lettre la plus rapprochée à l'éternel confident. *Il est charmant, celui-là, il sait ôter, au moins, dans ses actes et ses paroles, ses gants gris d'étiquette*. L'allusion était claire, mais quelle rancune tenace contre celui qui les avait gardés, à contre-temps, ces accessoires d'une toilette cérémonieuse !

Malheureusement, avec les années, la situation matérielle et morale de la comtesse s'était fort compliquée. De jour en jour elle se rendait plus incommode à la patience de ses amis par ses bizarreries accrues, par ses coups de tête, par les mélanges de grandeur et de vulgarité dont elle embarrassait sa quotidienne existence. Le duc de Chartres, sans avoir à se reprocher aucune défection positive, s'abandonnait, de moins en moins². Il ménageait les démonstrations d'un sentiment, d'où s'étaient enfuis le calme et la régularité. Des témoignages plus vifs — il en avait la crainte assez justifiable — auraient eu pour conséquence des demandes de services trop réitérées, demandes jusqu'alors restées discrètes et sous-entendues, mais qui se fussent déclarées plus ouvertement, peut-être, en s'y sentant autorisées. Homme d'une prudence extrême, très d'Orléans, en pareille matière, il se garant contre l'un et l'autre périls : des charges à endosser, en cas d'acceptation de sa part, ou bien, en cas de refus, des répercussions d'ennui sérieux à prévoir, avec le caractère altier, tragique même et le moral déséquilibré de cette reine déchue. En un mot, il se tenait sur la réserve, tout en ne l'oubliant pas. C'est encore de Robert d'Orléans, duc de Chartres, que lui viendront quelques-unes de ses dernières et douces joies. Tantôt il lui enverra des gerbes superbes de roses, qui charmeront la femme en ravivant autour d'elle, pour un court moment, les impressions de sa jeunesse en fleur et de ses

¹ Vous souvenez-vous, à Dieppe, d'un soir où je vous refusai à dîner, parce que mon cadet Chartres prit votre place et que vous vîntes, à dix heures. Je lui dis, alors en riant : — Monseigneur, je ne vous ai accordé que la permission de dix heures : elles sonnent (j'ai encore la pendule). Il faut vous en aller, parce que j'attends mon autre fils de France, l'ainé. J'ai bien voulu vous donner le pas sur lui pour dîner ; mais, c'est lui, maintenant, qui soupera. (*Lettres inédites*, CXXXVI.)

² Dites bien au prince qu'il n'a rien à se reprocher à l'égard de la comtesse, qu'il ne doit pas regretter de ne pas lui avoir témoigné assez toute la tendresse, qu'il n'a cessé de ressentir pour elle. J'estime qu'il a été bien inspiré dans sa demi-réserve. Ce qui reste à faire, maintenant, c'est de la réhabiliter. à peu près, et surtout de prier pour elle. (*Lettre de la comtesse de J*** au général E****, juin 1892.)

anciens rêves. Tantôt il lui fera parvenir quelque présent délicat et flatteur, comme le sera le portrait enrichi d'une dédicace sans pareille. Ainsi doublement attentif, il aura su rafraîchir mie amitié qui se desséchait et retremper dans une onde fortifiante l'orgueil meurtri de cette souveraine de beauté à laquelle, autrefois, tous faisaient cortège.

§

Mme de Castiglione était demeurée jusqu'au bout fort éclectique dans le choix et l'entretien de ses relations de haut étage. Si on l'avait vue, quand elle pensait entrevoir une résurrection de la monarchie, en France, seconder de ses interventions plus sincères qu'effectives les intérêts de la maison d'Orléans, elle n'avait rompu, ni avant ni après, avec les Bonaparte. Enfin, malgré qu'elle affectât de tenir en la dernière pitié, philosophiquement parlant, les grands de ce monde¹, c'était encore pour son amour-propre une satisfaction sensible que de se savoir rattachée par un léger lit à la branche aînée des Bourbons². Elle laissait entendre qu'elle leur avait rendu d'appréciables services et que, soit pour eux, soit pour leurs défenseurs, elle avait secrètement bataillé.

A tout prendre, le plus clair de ses sympathies anciennes retournait aux Napoléons. Les souvenirs de son premier âge viraient de ce côté-là. Son aïeul Lamporecchi n'avait-il pas été le tuteur du principal d'entre eux, le candidat-empereur ? N'avait-elle pas été l'enfant gâtée du groupe napoléonien, quand celui-ci résidait à Florence ? Le terrible Jérôme, l'éternel boudeur, dont elle ne connaissait, elle, que les sourires, s'était penché sur son berceau. Il n'avait cessé d'entretenir avec elle des rapports d'intimité confiante. A travers les jaserie écrites de la comtesse, il est souvent question de promenades et de déplacements menés de bon cœur en la compagnie du plus turbulent des Bonaparte. Jérôme a distrait sa solitude, c'est assez pour qu'elle lui prédise, ne serait-ce que par reconnaissance, son avènement au trône proche et certain.

J'ai eu mon prince républicain, le mien de Dieppe ; et, comme Catherine de Médicis, parlant du Béarnais, je dis encore et toujours : *Il régnera*. Ce qui ne l'empêche pas de baptiser des petits Canisy³ et de me suivre à Dieppe.

Que d'échanges d'idées pour eux seuls, que d'appréciations rétrospectives sur les hommes et sur les femmes égayèrent leurs conversations orales ou par lettres ! Aussi Mme de Castiglione apprendra-t-elle avec une vraie douleur la disparition du prince. La nouvelle lui en était venue brusquement. Dans un hôtel de Rome, non loin de la chapelle, où repose la dépouille de la princesse Borghèse, et du palais où mourut aveugle, abandonnée, la veuve du grand empereur, s'était close, au mois de mars 1891, la destinée pleine d'incohérence de Jérôme Napoléon. Cette personnalité d'aventure, à qui la fortune refusa obstinément son

¹ Ah ! les princes, il faut toujours les pousser au bien ou les retenir du mal. Et c'est pour tout ce que j'ai subi et supporté d'eux (non toléré, ni admis) que je les déteste tous et si fort. Cependant les imbéciles et les jaloux m'auront toujours montrée faisant la cour et faisant la chasse aux princes. (*Lettres*, DLVIII.)

² Je vous ferai lire deux superbes lettres d'un Bourbon dévoué, qui a dû employer toutes menaces et violences pour arracher les papiers personnels d'un mort, coupable d'avoir aidé, soutenu un Roi. Il a fallu les faire voler par un amoureux et j'ai dû batailler moi-même. Car l'amour des femmes. (*Lettres*, CLII.)

³ Canisy, enfants de la charmante comtesse de Canisy, familièrement appelée, dans l'entourage, Canisette.

heure historique, s'en était allée, enveloppée de mystère et d'étrangeté. Le prince Napoléon avait fini, comme la plupart de ceux de sa race voués à l'exil ou à une disparition précoce¹. Sincèrement affligée de cette perte, la comtesse en avait d'autant plus ressenti l'atteinte qu'un véritable crève-cœur devait s'ajouter à ses regrets personnels. Par suite de dispositions testamentaires incomplètes, elle avait vu s'en aller aux mains de [la trop sainte Clotilde et de la pas assez sainte Letizia, sa fille](#) des souvenirs auxquels elle se savait des droits.

Un autre allié des Napoléons, mais un allié lointain, secret, obscur, dont nous n'avons pas à déterminer ici, le secret originel, intéressera singulièrement, pendant les dernières années de sa vie, la nature affective de la comtesse de Castiglione. Il était jeune, savant et d'une complexion faible. Elle lui avait voué un attachement presque maternel. Les défaillances d'une santé, que menaçait la phtisie, avaient plusieurs fois, inspiré à ceux qui l'aimaient des alarmes inquiétantes. Dans une de ces phases critiques, presque mortelles, elle l'avait, momentanément, retenu chez elle, comme à portée de ses soins. On en eut connaissance dans les milieux impérialistes. Des visites s'étaient succédé nombreuses, à la place Vendôme. Ce fut une procession de pas et de visages, comme n'en avait jamais tant vu cet appartement retiré :

[Le tout Paris, écrivait-elle, alors, n'a fait que défiler ici. Qui a voulu me voir, m'a vue, et même qui n'a pas voulu. Je suis restée parée et frisée, jour et nuit ; et tous d'être ébahis de me voir belle et encore jeune. Toutes les anciennes de l'Empire, vieilles et laides à faire peur. Il m'en est morte, récemment, une de bien, la vicomtesse Lepic.](#)

L'impératrice, en partance pour le cap Martin, avait dépêché son fidèle Piétri, mais n'avait pas jugé à propos de figurer en personne auprès du jeune malade. Si seulement, insinuait la comtesse, elle avait eu la bonne, la généreuse pensée, l'ex-souveraine, de lui garder un coin de sa belle résidence, où se pût revivifier, sous l'azur d'un ciel radieux cette plante humaine, qui se mourait de langueur !

Le groupement impérialiste tenait assez de place dans l'amas étrangement confus des lettres de la comtesse, toujours sans dates et inclassables. En deux ou trois fois elle occupa sa correspondance de l'image d'un Bonaparte encore, un vrai prince, un membre de la grande famille, mais ce fut pour en parler sur un ton dénué de complaisance, presque amer. Elle l'avait trouvé dur, à l'enterrement de sa femme, qui lui avait apporté, rappelait-elle, de l'amour et quarante millions de dot. Des réflexions attristées étant venues à l'esprit de Mme de Castiglione, pendant les obsèques. Elle avait eu la surprise attristée de se voir bien seule, en cette église de Saint-Cloud. Où s'en étaient donc allés les chauds complimenteurs, les fervents amis, qui, peu de temps auparavant, se pressaient dans la nef trop étroite pour les contenir d'une opulente paroisse parisienne ? Le prince lui-même semblait absent de son deuil. Il abandonnait la main d'un air de mélancolie distraite aux quelques personnes qui l'entouraient, Paris ne s'était pas dérangé. Saint-Cloud avait paru trop loin.

¹ Eût-il été César ou Vitellius ? Il tenait des deux et du dernier, surtout. Il manqua d'être empereur de France et prince régnant à l'étranger ; il espéra dormir dans le lit de Napoléon Ier ; il faillit devenir roi de Hongrie. Sous la troisième République, il prétendit au rôle d'un Caius Gracchus, qui triomphât à la fois des impuissances constitutionnelles et de la stérilité chronique des Parlements. Il avait de larges désirs, mais n'atteignit que des rêves ; il ne put saisir rien de plus que des lueurs de succès et de velléités de pouvoir. (Frédéric Loliée, *La Vie d'une Impératrice*, p. 390 et suivantes.)

N'empêche, remarqua la comtesse, que l'allée des Acacias, qui en est le chemin, était, deux heures après, remplie d'élégants, en parade. Voilà Paris et les siens !

CHAPITRE HUITIÈME

LES DERNIÈRES AMITIÉS DE LA COMTESSE : SES FAMILIERS

Ceux qui restèrent. — Les conversations accoutumées, dans l'entresol obscur de la place Vendôme. — Quelques noms d'amis. — L'un d'eux. — Cinquante années d'histoire publique dans la vie d'un seul homme. — Une nature très riche, une existence très longue et très abondante en souvenirs. — De brillants débuts. — Sous Louis-Philippe. — Au moment de mettre le pied à l'étrier ; les contre-effets d'une révolution. — En attendant le coup d'État ; une conversation entendue chez la comtesse Lehon ; l'acte après les paroles. — Dix-huit ans de silence. — Résurrection politique du jeune Estancelin. — Trop d'espérances trompées. — Pour se consoler des déceptions de la politique. — Intimités de femmes. — Victoires et conquêtes d'un grand chasseur de proie féminine. — Indiscrétions épistolaires. — Romans et lettres d'amour. — Entre deux haies d'admiratrices. — Ce qu'en pensait au juste Mme de Castiglione. — Les franchises de la comtesse. — Les hauts et les bas d'une correspondance agitée. — L'affection profonde qu'elle avait gardée, malgré ses inégalités d'humeur, au plus sûr, quoique bien sceptique, de ses confidents.

En dehors de ses relations princières plus ou moins intermittentes et traversées de crises plus ou moins aiguës, Mme de Castiglione avait conservé, disions-nous, un petit nombre d'amis très sûrs, les confidents de ses heures apaisées ou douloureuses, les familiers de ses quotidiennes bizarreries ou les consolateurs de sa détresse morale.

Les lettres échappées de sa main par centaines nous les nomment et, parfois, nous les dépeignent. On y voit passer Cornély, le journaliste à la plume adroite et variable. Par occasion, se détache du groupe la figure expressive de Paul de Cassagnac ou la physionomie doctorale du médecin Janicot, et, d'une manière très habituelle, maître Léon Cléry. Juriste consommé et le plus spirituel des avocats, Cléry dont on disait qu'il était toujours certain de gagner sa cause, bonne ou mauvaise, pour le plaisir que ses juges avaient à l'entendre parler, cet habile homme avait accepté de conduire et de défendre les intérêts de Mme de Castiglione. Conséquemment, il était le visiteur d'office, en ce réduit quasi-solitaire, qu'échauffait et ranimait la verdure de son esprit. Maintes fois s'y rencontrait-il avec Louis Estancelin, qui était, lui, tout à fait de la maison.

On y causait à deux ou à trois, jamais davantage, sur des sujets qui les intéressaient, chacun, parce qu'ils se confondaient avec leur propre existence ou sortaient droit de leurs souvenirs. [Le Normand](#) jetait dans la conversation des anecdotes clair-vêtues, Léon Cléry des mots fins et de bon goût, elle n'importe quelle idée dont se frappait son imagination. La comtesse avait la parole, le plus souvent, étant femme et se sachant la maîtresse du lieu. De sa voix de contralto, voix chaude et prenante, qui aurait suffi à la faire aimer, nous disait un de ses intimes, elle racontait. Les menus événements de la vie courante la laissaient froide, à moins qu'ils ne réveillassent en elle, de quelque façon particulière et sensible, l'éternelle curiosité féminine. Son âme s'était réfugiée toute dans le passé.

En ce temps-là, elle était souple et jeune. Des horizons de lumière ouvraient à ses regards leurs perspectives indéfinies. On l'aimait, on la recherchait, on la craignait. Des ministres, des diplomates, de hauts seigneurs, frappèrent à sa porte, anxieux d'apprendre de sa bouche ce qu'elle n'était pas bien assurée de connaître elle-même. Dans ces réminiscences des jours de triomphe revenait souvent le nom de l'empereur. Lorsque, en la pénombre de son étrange logis, elle se sentait en veine de jaser, il était piquant de l'entendre, rapportant une foule de traits, d'un genre plutôt vif sur bien des illustres personnages, dont elle avait connu le fort et le faible. De leurs petites passions, de leurs menus plaisirs, de leurs amours cachées, du peu qui leur restait, quelquefois, de leur dignité dévêtue, elle avait gardé une mince opinion. Des preuves en action étaient fournies à l'appui de ces dires. C'était, un soir, celui-ci. C'était, un autre jour, celui-là. Mais, à défaut des récits de la comtesse, on en trouverait les détails dans les [cahiers noirs](#) de Viel-Castel¹.

¹ Cette historiette, par exemple, à laquelle Mme de Castiglione fait allusion gaillardement dans une de ses lettres.

Il est question de Drouyn de Lhuys, ancien ministre des Affaires étrangères, diplomate à bon droit estimé pour sa sûreté de coup-d'œil et son sens judicieux. Sa femme, qui avait ses raisons de n'être pas aussi satisfaite de ses services, le querellait, récemment. Il avait laissé commettre un passe-droit, un abus. [C'est étonnant](#), lui avait-elle dit, avec une moue de dédain, [comme vous manquez de fermeté !](#) Et beaucoup de gens entendirent cela, qui resserraient les épaules et contractaient leur figure, pour ne pas

Il lui arrivait de brouiller les noms, à distance, et de se méprendre sur la qualité des personnes. Néanmoins, ces absences étaient rares. Elle avait, d'habitude, la mémoire exacte et le détail précis, quand il n'était pas question de dates, parce qu'elle les omettait toujours, ou de certaines particularités de sa vie, parce qu'elle ne voulait pas les livrer ; car, elle eut toujours des secrets, même pour son [Normand](#), dont les visites et les lettres étaient devenues un besoin de ses jours déclinants.

§

Le meilleur, le plus constant, le plus désintéressé de tous ces compagnons d'âme de l'Italienne malade et désheurée, celui qui aurait pu être davantage, presque tout, veux-je dire, dans son étrange existence, qui en laissa fuir l'occasion et n'eut pas à le regretter, ensuite, fut certainement le fidéicommissaire de la Maison d'Orléans, l'ex-député polémiste, orateur, conseiller des princes en disponibilité et général, à ses moments perdus : Louis Estancelin.

Quand il était de séjour à Paris et désirait reprendre la conversation au point où on l'avait laissée, la dernière fois, une direction bien connue le ramenait du Grand-Hôtel à l'entresol de la place Vendôme. D'ordinaire, il s'annonçait de la rue en sifflant¹. On le savait en route, on connaissait le signal et l'air accoutumé de cette chanson de merle. Aussitôt, de jouer intérieurement les ressorts compliqués des serrures et des fermetures de portes. Il gagnait, sans tâtonner, le salon ténébreux où son fauteuil gardait l'angle du foyer. De certains jours, il entrait, saluait, s'installait, sans que, d'un côté ni de l'autre, on éprouvât le besoin d'échanger beaucoup de paroles. Leur bonne entente tacite se satisfaisait au plaisir d'être ensemble. Mais il était de nature expansive et raconteuse. Elle n'avait pas non plus l'humeur somnolente. Il lui revenait des histoires gaies de l'autrefois, dont s'égayait leur entretien. Ou, ce qui arrivait fréquemment, on tracassait l'échiquier politique, on parlait d'Eux et d'Eu. On se plaignait des princes. Au moment de partir, il embrassait la comtesse sur le front et lui donnait un affectueux *addio* jusqu'à la prochaine visite, dont les préludes et les formalités se passaient à peu près de même. Surtout, il n'aurait jamais oublié, quels que fussent le temps et l'heure, de siffloter, du dehors. Il en avait reçu la consigne et l'exécutait gaillardement. A telle enseigne qu'après une longue pratique de ces allées et venues originales, on voulut en fixer le souvenir. La comtesse de Castiglione envoyait, un jour, à son fidèle visiteur, une photographie de la maison, — les fenêtres des étages supérieurs ouvertes à la lumière, celles de l'entresol aux trois quarts closes, elle et ses caniches visibles à travers les lames des volets, avec, au bas de l'image, ces lignes dédicatoires : [A mon vieil ami Estancelin, en mémoire de vingt-six années de sifflement.](#)

Mais, tout en écrivant le nom du personnage, nous nous apercevons que nous n'avons pas encore fait avec lui une particulière connaissance. Il mérite qu'on en prenne le soin, pour l'intérêt et la diversité des circonstances dont fut entremêlée sa vie.

§

rire, un chacun croyant savoir que le ministre péchait par faiblesse, sous différents rapports.

¹ Dites votre heure pour mettre mes mignons (ses petits chiens) à la fenêtre et sifflez. (Lettre de Mme de Castiglione, CCXXVIII.)

Malgré que les événements ne l'eussent point portée au premier plan de la scène, cette existence fut très remplie, pendant sa longue durée. Il avait été donné à celui qui la vécut d'approcher ou de connaître intimement quelques-uns des principaux acteurs politiques de plusieurs régimes. Soutenu par une foi inébranlable, il déploya une énergie restée vaine, mais qui eût été susceptible d'emporter des résultats considérables, si on l'eût écouté et suivi. Surtout, il put beaucoup apprendre, entendre, recueillir, à travers tant de révolutions dont il fut le témoin. Le roi des Belges, à l'issue d'une audience prolongée, lui disait avec raison :

[Vous êtes le répertoire de cinquante années d'existence contemporaine.](#)

Il était né, le 6 juillet 1823, en plein terroir de loyalisme monarchique, dans la ville d'Eu. Sa famille, aussi ancienne que l'invasion normande¹, s'y était fixée, depuis le règne de Louis XIV. Tel de ses ancêtres, Joseph Estancelin, écuyer, sieur d'Épinay, officier de la maison du Roi, avait administré le comté d'Eu pour le duc du Maine, après que Mlle de Montpensier eut fait l'abandon du domaine à ce prince boiteux et légitimé. Tel autre, son grand-père, avait été créé lieutenant-général des eaux et forêts du même comté-pairie. Enfin son père avait reçu le titre et les fonctions de receveur du domaine privé du roi, encore dans la ville d'Eu, où l'un de ses oncles avait été le fondé de pouvoir de la duchesse douairière d'Orléans.

Cette hérédité de charges avait eu pour effet d'entretenir une respectueuse intimité de rapports entre sa famille et les princes de la maison de Bourbon. Il en lut aidé, soutenu, naturellement. Petit camarade du jeune duc de Penthièvre, élevé au lycée Henri IV, dans le compagnonnage des ducs d'Aumale et de Montpensier, il ne pouvait que se pousser vite, à l'ombre du trône, s'il n'arrivait pas que le malheur des temps fit voler ce trône en éclats. Il était entré résolument dans la carrière, la tête haute, le cœur enflé de joie, avec la confiance d'un amoureux, qui, devant lui, n'aperçoit que succès, plaisirs et belles ambitions réalisables, le jour même ou pour le lendemain.

Rien ne manquait à ses vœux. On le reçut, de très bonne heure, aux Tuileries. La situation d'un de ses parents, alors député, lui ouvrait tous les salons amis, tandis que l'influence d'un autre, son cousin le marquis d'Ormenans, le mettait en relations directes avec ceux du noble faubourg. Il faisait son profit d'étude de ces opinions divergentes, pendant que ses camaraderies de collègue avec les princes lui promettaient une place toute faite dans le monde orléaniste. La reine le tenait en une bienveillance particulière. Les ambassadeurs, ministres, pairs de France, le sachant reçu dans l'intimité de la famille royale, témoignaient à sa jeunesse des égards aux quels on n'est pas habitué, à cet âge.

A vingt ans, il était orphelin et libre. Son éducation et cette liberté même l'avaient mûri avant l'âge. Il jouissait d'une fortune indépendante et, ce qui ne gâtait rien, d'une santé de fer. La chasse, le cheval, les armes entretenaient sa vigueur sans la lasser. Au surplus, le sort l'avait muni d'un sang-froid et d'un à-propos naturel, qui ne devaient jamais se démentir.

¹ Les Flamands donnaient aux pillards du Nord le nom d'*estancelin* ou d'*esterlin*. Curieuse appellation, puisqu'elle est celle aussi d'un poisson batailleur et méchant, qui dévore tout ce qui lui tombe sous la dent.

Bien accueilli d'un chacun pour sa bonne et franche humeur¹, considéré avec intérêt du côté des femmes pour des facultés de nature, qui lui étaient propres et parce qu'il payait de mine, tout lui souriait dans le présent sans qu'il eût à nourrir d'inquiétudes pour l'avenir. On y songeait, en sa faveur. Les voies diplomatiques l'attiraient. On offrit à ses vingt-trois ans, en 1847, le titre d'attaché d'ambassade à Munich. C'était le premier pas à faire sur le chemin des grandeurs. L'année suivante, il se préparait à joindre son poste. Sa décision était prise, sa nomination signée. Sa famille devait l'accompagner. La mère de sa jeune femme — la reine avait voulu qu'il se mariât à l'âge où se marient les princes — était aussi du voyage. Par une matinée d'hiver, que réchauffaient les tièdes rayons du soleil, une berline bien conditionnée, avec quatre chevaux, deux postillons, deux valets de pied sur le siège, l'emmenait du boulevard des Italiens vers la gare de Strasbourg. Il partait à beau train d'ambassadeur. Hélas ! le plaisir fut court. Il dut tôt revenir. Peu de temps après, éclatait la révolution de Février.

Les événements tournèrent promptement aux conclusions extrêmes. Par la crainte inhérente à son caractère pacifique de faire couler le sang, Louis-Philippe avait cédé le terrain, sans combattre, à l'émeute surprise de son triomphe rapide. Notre attaché d'ambassade n'était plus qu'un spectateur perdu dans la foule des partants et des arrivants. Sa première pensée avait été de voler auprès du duc d'Aumale, en Algérie, pour l'exhorter à ne point reconnaître le nouveau gouvernement. Le prince était à la tête d'une armée de soixante à quatre-vingts mille hommes. Il était brave. Il était aimé. On l'eût suivi, peut-être. Mais, soucieux de la légalité jusqu'au sacrifice, il était déjà prêt à se démettre. Il allait spontanément quitter cette armée, en lui disant : **Soumis à la volonté nationale, je m'éloigne...** Estancelin eût eu grand tort de se mettre en route. On ne l'eût pas écouté. Il ne put que se tenir à la disposition de ses princes, leur rendre un ou deux précieux services, sauver, par exemple, en des circonstances vraiment romanesques, les diamants de la duchesse de Montpensier, les amener jusqu'à Londres, regagner Paris et attendre.

La révolution du 24 février 1848 avait eu un double résultat : elle avait renversé la dynastie de Juillet et décomposé le parti des **tricolores**, qui, pendant dix-huit ans, l'avait soutenue. Les uns passèrent à la république ; d'autres préméditèrent de se rallier au nom de Napoléon ; et le groupe des fidèles, ayant de nombreuses ramifications dans la bourgeoisie éclairée, composa le parti orléaniste. Élu représentant du peuple, Estancelin n'hésita pas² : il était né et resta monarchiste pour la vie.

Par un hasard singulier l'état de ses relations personnelles lui permettait de fréquenter, sous la présidence de Louis-Napoléon, les différents milieux politiques. Il était reçu chez Thiers, où se rencontraient les représentants du monde orléaniste centre gauche, le corps diplomatique et les étrangers de marque passant à Paris. On le voyait chez le duc de Broglie, où se donnaient rendez-vous les conservateurs de droite. Il retrouvait le même monde chez la duchesse de Galliera, aussi chez le marquis de La Ferté, le dépositaire de la pensée du comte de Chambord et le trait d'union désigné entre les purs du

¹ Le duc d'Aumale lui écrira quelques années plus tard :
Vous êtes un si aimable compagnon qu'on ne se passe pas aisément, de votre société, quand on en a pris l'habitude. (*Lettre inédite*, Twickenham 15 juin 1857.)

² En 1849, il avait vingt-quatre ans.

faubourg Saint-Germain et les fusionnistes. Enfin, il prenait place, tous les samedis, aux dîners que donnait la comtesse Lehon, en son hôtel du rondpoint des Champs-Élysées, le quartier général des entreprenants et des audacieux¹.

Quand on sortait des milieux solennels où pontifiaient les Burgraves, éloquents à discourir, mais inhabiles à se mouvoir, et qu'on pénétrait dans les appartements de l'ancienne ambassadrice, on comprenait, sans tarder, que là véritablement était le centre de la politique d'action.

C'est dans cette maison que fut préparée la grande surprise du Deux-Décembre. Sous l'influence prépondérante de Morny, l'orléanisme primitif, qui avait été l'esprit du lieu, glissait ouvertement vers l'empire. Estancelin y retrouvait des gens de son caractère, sinon de son opinion, des conservateurs résolus, regrettant tout haut la faiblesse de Louis-Philippe et qui, volontiers, eussent envoyé des coups de fusil aux blanquistes de Février. L'avant-veille du coup d'État, il y avait entendu une conversation des plus instructives.

Les dîneurs s'étaient retirés, successivement. Il n'était resté que trois personnes : Morny, Persigny et lui-même. L'ami de la comtesse et son associé d'affaires, Morny, venait de faire une violente sortie contre les hommes d'opposition de gauche, sous le règne de Louis-Philippe, notamment contre Duvergier de Hauranne. A son tour Persigny avait élevé la voix : *Tout cela va finir ! s'était-il écrié. Nous aurons un Sénat, pour les hommes graves ; un Conseil d'État pour les hommes jeunes, comme vous l'êtes, vous, Estancelin ; et nous mènerons ce pays-ci, une bourse d'une main et une cravache de l'autre ! Sur ce, allons nous coucher.* Deux jours après, le coup d'État était un événement entré dans l'histoire.

Aux mouvements militaires des troupes encombrant les rues et les boulevards, à l'attitude décidée des régiments, à la facilité avec laquelle les soldats faisaient usage de leurs armes, on avait pu se rendre compte pleinement que, pour l'armée, le Deux-Décembre avait été la revanche du Vingt-quatre Février. Naguère humiliée, désarmée, disséminée hors de Paris, elle était rentrée dans la capitale, maîtresse de l'heure, puissante et redoutée. L'Empire était fait.

Estancelin n'était pas de ceux à qui devait profiter ce changement de régime. Membre du Conseil général de la Seine-Inférieure, il donna sa démission par refus de serment, en des termes qui lui valurent les félicitations de la duchesse d'Orléans. Appelant à son aide de belles raisons philosophiques pour trouver préférable et meilleur ce que lui imposait la force des circonstances, il résolut de se consacrer à la vie rurale, sans négliger les plaisirs de la chasse, auxquels il fut toujours adonné passionnément, ni mettre à l'abandon le goût très vif, qu'il ne répudia jamais, pour la société des femmes. Entre temps il accomplit deux intéressants voyages en Espagne, reçut du roi François d'Assise et de la reine un accueil plein de charmes ; et, pendant son séjour chez le duc de Montpensier, put apprécier les marques d'une amitié fidèle, dont l'origine remontait à leurs jeux d'écoliers, sous les arbres du collège Henri-IV.

¹ La comtesse Lehon, qui joua un rôle important dans la société des débuts de l'Empire, en raison de sa liaison publiquement avouée avec M. de Morny et sanctifiée, disait-elle, par l'opinion publique, vint à Paris en 1832, avec son mari, le premier ministre du royaume de Belgique à Paris. C'était une délicieuse femme blonde ; on vantait sa jolie taille, ses épaules superbes, très montrées, et dont la vue scandalisait la pudique reine Marie-Amélie.

Jusqu'en 1870 on n'entendit guère parler de lui, sinon dans les comices agricoles de sa province normande¹. Le 4 juillet de cette année historique, à la Chambre des députés où l'avaient renvoyé ses électeurs, après de trop longues vacances, on put enfin saluer la résurrection politique du [jeune Estancelin](#). Se souvenant de ce mot de Lamartine : On prend la France plus par le cœur que par la raison, il s'était adressé aux sentiments de générosité de ses élus ; en des termes d'une émotion communicative il avait invoqué pour les princes d'Orléans, le droit de redevenir Français et de rentrer dans la patrie commune. Son éloquent plaidoyer produisit sur cette Chambre impérialiste ce que j'appellerais une sensation dynastique. Quelques jours plus tard, c'était la guerre avec l'Allemagne et les préludes du renversement de l'Empire.

Nommé par le gouvernement de la Défense commandant général des forces auxiliaires réparties dans les trois départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure et de la Manche, il donna des preuves de dévouement et d'énergie. Ce fut alors que le duc de Chartres était venu prendre du service dans l'armée de Normandie, sous le nom de Robert Le Fort, dont trois personnes furent seules — ou presque seules² — à connaître le secret : Estancelin, le lieutenant-colonel Hermel et la comtesse de Castiglione.

La paix conclue, il s'était rejeté dans l'action. Le jour où Paris brûlait, où l'on fusillait les otages, il était parti pour l'Angleterre dire au comte de Paris : [Il faut aller demain chez le comte de Chambord et la monarchie est faite](#). Malheureusement pour les espérances qu'il avait vu luire, les princes illusionnés ne croyaient qu'en la parole de Thiers. La sienne ne fut pas écoutée, l'occasion fut perdue.

Les temps étaient agités. Les circonstances politiques, avec les remous des émeutes et des révolutions, avec leurs brusques changements d'hommes, favorisaient les habiles. Les chances que ceux-ci contournaient, il avait préféré les attaquer de front. Il s'était astreint à une ténacité de principes, qui n'avaient jamais varié ni plié. Cependant, les héritiers de la tradition monarchique auxquels s'était attaché son zèle exclusivement n'avaient plus dans leurs voiles les souffles favorables qu'y pousse la fortune, ou manquaient de la décision nécessaire pour les y ramener. Main vaillante, intelligence remarquable, cerveau plein d'idées, il resta fidèle jusqu'au bout à des convictions d'un autre âge ; il

¹ Il était demeuré, en Normandie, le mandataire des intérêts privés de la famille d'Orléans. Dès la révolution de 1848, bien convaincu que, dans un temps plus ou moins rapproché, les propriétés des princes risqueraient, fort de changer de maîtres, il s'était avisé d'en garantir une notable partie, en louant le grand parc du château d'Eu avec une vaste ferme et autres dépendances. Il s'installa dans ce beau domaine, une acquisition de Louis-Philippe aussitôt roi ; et, lorsque eurent été rendus les décrets de confiscation du 22 janvier 1852, il se hâta de convertir en achats ces biens mis en vente, en attendant qu'ils pussent revenir à la Maison d'Orléans. Grâce à ces mesures prudentes, arrêtées à l'encontre d'un morcellement inévitable, il devait être permis, vingt ans après, au comte de Paris, de retrouver autour de son château royal un domaine complet et répondant à sa destination.

² La comtesse de Valon ne l'ignorait pas, non plus, lorsque, un soir, dans son château de Rozay, on lui annonça l'arrivée d'un officier français, sous le nom de Robert Le Fort, et qui n'était autre que le duc de Chartres. Il allait rejoindre son régiment. Ce fut un épisode impressionnant que le passage, à travers bois, du prince de France, dont la tête venait d'être mise à prix par les Prussiens. (Cf. Frédéric Loliée, *les Femmes du Second Empire*, p. 286.)

n'en retira que les satisfactions de conscience d'un devoir accompli sans profit et sans gloire.

§

La politique lui fut une maîtresse incommode et fuyante. Des compensations d'une autre sorte lui furent réservées, tout le long de la vie, qui l'aidèrent à en supporter les déboires et à passer le reste du temps agréablement.

Il n'était pas un Adonis, un miracle de beauté. Mais il avait le don, l'attrait, ce qu'on appelait, au dix-septième siècle, *le vol des dames*. Les femmes lui furent longtemps généreuses et douces.

Quelques-unes avaient rêvé pour lui, à l'instar de Mme de Castiglione, le rôle d'importance, qu'il ne lui fut pas accordé de remplir. Il en rencontra plusieurs, dont la tendresse dévouée persistait à voir en lui mieux qu'un homme aimable, divertissant et rempli de séduction, mieux que le serviteur agissant mais sans puissance réelle d'une grande cause avortée ; elles le jugeaient en l'exaltant avec l'abondance de leur cœur. L'idée qu'il était un être d'exception, il l'avait fait entrer dans leur âme par un ascendant naturel, où le physique avait sa part. L'amour est un grand embellisseur¹.

Quelle qu'en fût la raison sérieuse ou frivole, brûlante ou platonique, le certain est qu'il excita des passions vives.

Par quel hasard toutes ces lettres féminines adressées à un seul destinataire se trouvent-elles, aujourd'hui, devant nos yeux, éparses et dépliées ?

Il en est de différentes mains. Les écritures sont diverses. C'est partout la même flamme répandue qui les anime et les embrase.

Il s'en voit là de tendres, de spirituelles, sans intention de l'être, de sentimentales, d'implorantes, d'impérieusement amoureuses et quelques autres, d'une sensualité si capiteuse que la prudence commande d'en éloigner le regard et la pensée. Toutes les gammes de l'éternel sentiment, les plus chaudes, les plus ardentes ou les plus délicates y sont parcourues.

De certaines, échappées à la main d'une inconnue — qui fut connue dans le monde — ont une spontanéité, des élans, des retours, des étincelles, des bonheurs d'expressions, que n'aurait pas désavoués la plume d'une Lespinasse. Tournons les feuillets, pour voir : un peu de curiosité n'est pas damnable.

On n'en est qu'au lendemain de la rencontre décisive. La plume, entre les doigts de l'absente, frémit déjà. Le désir initial prend des formes aussitôt qu'éveillé et s'exprime en des termes déjà si transparents, en des détours de mots si expressifs qu'on est aussitôt fixé sur le peu de durée probable de la résistance. C'est bien là cette électricité fébrile, que produit l'attente de l'amant et qu'exaspère l'impossibilité de se jeter aussitôt dans ses bras.

¹ Les effusions d'une Mme de X***, confinaient à l'idolâtrie pure. Nous disons pure avec intention, car elle avait cessé, depuis un bon temps, d'être jeune. Telle autre, qui le comblait, à la fois, de ses louanges et de ses faveurs envisageait comme une impression de paradis l'unique fait de lire, d'écrire, travailler auprès de lui, elle servant de secrétaire, lui dictant à haute voix ce que son esprit exceptionnel savait créer de beau, de brillant, de fulgurant.

La grande commotion ne tardera guère. Mais, que d'émois ressentis dans les illusions du rêve ou dans les frémissements du réel ! A celle-là, certes, on aurait pu redire ce qu'écrivait à l'une des grandes passionnées du dix-huitième siècle son amant, objet d'une adoration débordante :

Les femmes de Grenade ne sont pas dignes d'être vos écolières ; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima ; et les Espagnoles, auprès de vous, semblent nées sous les glaces de la Laponie.

Les lettres de cette enivrée d'amour découvrent, à la minute, un état d'impressionnabilité physique intense. Elles trahissent, à ne pas s'y tromper, la pressensation aiguë de ce qui sera, tout à l'heure, peut-être. Des éblouissements viennent à celle qui les écrit, sous l'alanguissante imagination des caresses invisibles. Elle perçoit, avant de les avoir éprouvées, des sensations progressives si complètes qu'elle en a l'étourdissement anticipé. Et après !... La domination de celui qui passa s'est établie si forte qu'on lui jure et rejure qu'elle est à l'abri des ravages du temps, même de la vieillesse¹.

De ce jour il sera pour elle — comme le devient, pour chacune, l'être uniquement aimé — la personnification extérieure de tout ce qu'il y a de spirituel, d'aimable, de grand, au monde². Aussi, quelles déclarations d'Elle à Lui ! Quelles amplifications laudatives, au souvenir d'un rendez-vous, où, sans doute, il se sera montré supérieur de toutes les manières !... Elle n'était pas libre... Elle avait prononcé des serments antérieurs³. Mais comment lui résister ? Il a du feu dans les veines. Ses yeux d'un bleu noir brillent comme le ciel des tropiques. Et sa force ! Et sa taille majestueuse et cet air de courage, qu'il unit à une si caressante tendresse ! Pardon, mon Dieu !... Elle n'existe que pour l'aimer, le dire et le prouver⁴.

Pour le rappeler à soi ou pour revivre en imagination avec lui les moments indicibles, c'est, chaque jour, une nouvelle missive, plus chaleureuse que la précédente et moins vive que celle du lendemain⁵. C'est l'adoration absolue, sans restriction ni limite.

¹ Quand il aurait dépassé cinquante, soixante années peut-être, qu'importe ! je l'adorerai toujours. Jamais, je ne cesserai de le regarder comme mon maître, mon mari, mon amant, ma vie, tout enfin.

² Tu as toutes les qualités de l'esprit, tous les instincts du cœur, tous les germes des sentiments de l'âme les plus élevés, quoique une vie orageuse en ait fané quelques-uns.

³ J'aime tendrement, profondément mon mari, je fais tout pour lui plaire, mais, hélas ! je l'aime comme un père !

Heureux époux, celui-ci quittera la terre en emportant la conviction qu'il posséda la plus dévouée, la plus aimante, la plus fidèle des femmes.

⁴ D'y penser seulement je défaille. Adieu, je me fonde d'amour sur tes lèvres et de tendresse sur ton cœur.

⁵ Mon Dieu, si je vous aimais, comme j'aime cet homme, je serais digne d'être ravie au troisième ciel.

Celui que j'adore comme on devrait adorer Dieu.

Séparée de toi, qui es la lumière de ma vie. je n'y vois plus. je suis anéantie. Séparée de toi, seul but de mes regards, plus encore de mes contemplations... je n'y vois plus rien... je plonge dans les ténèbres... je suis l'aveugle.

Ce bonheur radieux a ses nuages. Il y a dans cet accord parfait un élément de trouble : le mari, celui qu'on nomme toujours on, qu'on estime, qu'on voudrait aimer et qu'on peut seulement plaindre. Il y a d'autres soucis, d'autres craintes et les retours aiguillonnants de l'insurmontable jalousie. Le baiser de l'autre jour n'était que furtif et triste. L'aurait-il déjà remplacée dans son cœur ? Elle sait trop que ces sortes de liaisons ne peuvent durer. Sa légèreté naturelle ou son insouciance en auraient-elles déjà marqué le terme ? La seule idée d'un oubli si rapide glace son sang d'un froid mortel. Pour cette nature sensible est trop étendu le champ des suppositions alarmantes¹. C'est alors l'état d'âme et le langage des amoureuses bouleversées à qui leurs pensées ne présentent plus que de sombres images : toutes choses pour elles se transforment en causes de chagrins. Elles ne savent où prendre la force pour résister à des impressions aussi profondes et aussi diverses. Oh ! combien de fois l'on meurt avant de mourir !, s'écriait Mlle de Lespinasse.

On sent approcher les premiers éveils de l'inquiétude morale, qui s'interroge et commence à s'alarmer sur les conséquences d'une faute trop heureuse, devant Dieu. Livrée comme elle l'était au combat des passions, notre inconnue n'échappera pas à l'irréremédiable crise, mélange funeste de plaisir et de douleur, de baume et de poison. Que dis-je ! Elle s'y enferme, elle y prolonge ses pensées, à faire croire qu'elle se délecte en sa souffrance ou dans la consolation de l'exhaler. Fréquemment reviennent les gémissements de son cœur sur les sujets éternellement chers aux natures passionnées : l'oubli complet de soi et de tout amour-propre, s'il est une récompense d'amour, au terme de ce renoncement ; le désir du sacrifice pour le contentement de celui qui seul occupe et attache ; les intervalles de pleurs et de tristesse, sans raison définie ; les repliements d'une âme mélancolique, presque heureuse de son mal, parce qu'il lui parle encore de l'objet qui l'entretient. Puis, comme il arrive toujours avec ces natures voluptueuses et pieuses, à la fois, quand leur imagination et leurs sens ont épuisé tout ce que peuvent inspirer d'élan, de joie, de vertiges, les transports de la passion satisfaite, s'annonce et s'accuse la période des retours de conscience ; c'est la phase agitée du repentir se retournant contre le bonheur passé, sans avoir la force de s'en plaindre contre celui qui en fut l'auteur². Que

Hélas ! la lettre de la princesse de R***, au Mont-Dore, prouve assez que tu lui parlas bien légèrement. Et des paroles aux actes, il n'y a pas grande distance, avec l'habitude et la nature que tu as.

Que fais-tu ? Quelles sont tes pensées et tes plaisirs, peut-être ? Mes yeux te cherchent et ne te voient. Je suis là dans les ténèbres, marchant, tâtonnant, heurtant, contre ces mille écueils, contre ces mille embûches, que dresse, au-devant de moi, une jalousie désolante et impitoyable. Oh ! supplices de l'aveugle, que je vous comprends !

¹ Si j'interroge ton passé, il me répond que l'amour de l'homme est passager. Si j'interroge le présent, il me répond que l'expression de mon amour devrait m'être interdite. Si j'interroge l'avenir, il me parle de réparation. Si je m'adresse à mon cœur, il me dit qu'il se prépare des souffrances terribles. Si je laisse parler ma conscience, hélas ! elle se révolte et me montre, d'un côté, l'éclat de mon innocence, à jamais terni, et de l'autre, le châtement que Dieu me réserve peut-être, si je ne lui sacrifie le penchant qui m'entraîne.

² Je ne m'estime plus, je me méprise. Je voudrais te fuir, et je ne le puis... ma pensée court après toi.

Le chagrin m'exténue. Je suis lasse de pleurer, lasse de te quitter toujours. Je déteste et je maudis, chaque jour, tout ce que j'aimais, autrefois. Je n'existe plus qu'en rêve... et c'est un mauvais rêve... Rien ne m'intéresse, désormais. Je fuis tout ce que je désirais. Ce qui me plaisait me déplait. La musique ne chante plus à mon oreille. La lecture me

des malheurs imprévus y ajoutent ces tortures morales, dont n'est indemne aucune existence humaine, elles sont prêtes à y voir, aussitôt, la marqué du châtement divin, l'expiation.

La rhétorique d'amour a passé par là tout entière. Rien n'y manque des émotions aux nuances infinies, que peut résorber en soi une femme absolument éprise et dont l'application constante est d'écouter la sensitive de son cœur.

§

Il était donc capable d'inspirer de telles passions ! Il en éveilla de moins profondes. Liaisons passagères, épreuves de quelques jours, tentations d'un moment. C'étaient des flammes sans brûlure et d'extinction rapide. De ci, de là, pointait du romanesque. Hors de sa campagne normande, il avait aussi connu des rendez-vous hardis, compliqués de hasards et d'escalades. Le grand ami de Mme de Castiglione — à laquelle nous reviendrons bientôt — nous contait, un jour, au dessert, l'une de ces aventures et de quelle façon alerte il s'était tiré d'un pas difficile. L'histoire est de franche allure. On peut la cueillir, au passage. Elle amusera notre attention, à la manière d'une nouvelle galante des vieux temps.

Une gente personne, retirée, pendant la belle saison, en son château de province, l'avait invité à lui aller rendre visite, aux heures de nuit. Il aurait chance de l'y trouver seule. La femme de chambre — une perle fine — serait dans le secret. Quand à lui-même, on l'avait muni, par avance, de toutes les recommandations et désignations nécessaires. On l'attendrait, de dix heures à minuit. La lueur clignotante d'une bougie, derrière la fenêtre de la lingerie, lui servirait de phare. Il n'aurait qu'à suivre cette étoile indicatrice et à se laisser conduire, après.

L'expédition marcha sans trop d'encombre, encore que se présentèrent des minutes critiques. Il fallait, d'abord, pénétrer dans une habitation, où se trouvait logé un nombreux personnel, escalader une grille de parc et s'introduire dans le château. Toutes les dispositions intérieures avaient été bien prises. La fenêtre du cabinet de toilette devait être entrebâillée et les volets à moitié ouverts. Néanmoins, notre héros eut un moment d'hésitation. Il faisait du vent ; de gros nuages noirs obscurcissaient l'éclat de la lune. Tout à coup, ces nuages s'écartèrent. Le rayon lunaire éclaira, au pied du château, une large allée de huit à dix mètres, tapissée d'un sable jaune d'une finesse telle qu'une patte de rossignol y eût laissé son empreinte. Elle se voyait, en outre, admirablement ratissée.

On n'avait pas prévu cette circonstance. Il était impossible de traverser le chemin, sans que les jardiniers, à l'aube du jour, ne dussent reconnaître et ne pussent suivre la trace d'un pied d'homme entré au château, depuis la veille, avec de forts souliers de chasseur garnis de clous. Comment se risquer à la compromettre ? On l'attendait, cependant. Allait-il faire naufrage au port ? Par bonheur, une excellente idée lui traversa la cervelle. On s'occuperait, certainement, de l'empreinte des pas mystérieux qui, pendant la nuit, se seraient avancés dans la direction du château. Mais nullement de ceux qui paraîtraient en être sortis et sembleraient le fait d'un serviteur, d'un homme de peine. Autour de

trouve distraite. Les visites me sont odieuses. Je n'ai plus qu'un désir, une passion et un remords. Toujours toi !

la construction régnait un trottoir pavé de deux mètres de largeur, environ, où n'était à craindre aucun indice dénonciateur. Encore fallait-il y toucher. Or, voici ce qu'imagina le visiteur nocturne. Il résolut de traverser, en marchant à rebours, l'allée fatale. Il s'en acquitta le mieux du monde, dispersa, en arrivant sur le pavé, de son souffle ou de son mouchoir, les particules de sable qu'avait pu y laisser sa chaussure, et, l'obstacle franchi, il gagna d'un pied libre, la chambre où il se savait impatientement désiré. Elle vint à son approche. Leurs lèvres s'unirent, tenant, en silence, le plus éloquent des discours.

Il demeura, une semaine entière, dans une pièce retirée du château, servi et alimenté de jour par la diligente soubrette, gardé de nuit par la dame du logis.

§

Il y eut de tout, dans ce chapelet d'aventures, même des apparences de drame. Après avoir troublé de ses caprices errants des âmes promptes à s'enflammer, n'aurait-il pas été la cause involontaire, ce Convive d'amour, trop altéré, d'une désespérance de cœur si profonde, que ce cœur en avait cessé de battre ? Il recevait, un matin, une longue lettre apostillée du timbre de Venise, à la date du 26 mai 1860, et commençant ainsi :

Écoutez : il va mourir quelqu'un qui vous a tant aimé ! Il faut bien qu'elle vous le dise avant sa mort ; jamais vous ne l'avez su, ni vous ni personne ; souffrir, lutter, pleurer, voilà ma vie d'hier. Mais, aujourd'hui, mais là où j'en suis, déjà à l'ombre des éternelles ténèbres, tout s'efface, à mes yeux, et je ne vois plus que mon amour et mon désespoir ; c'est plus fort que moi ; mon cœur me crie : c'est assez souffrir, aux mourants il est permis de se plaindre.

Était-ce possible ? Il interrogea ses souvenirs. Fut-ce à Nice, à Hyères, sur les chemins de l'Italie, que put prendre naissance l'anonyme et tragique roman ? Une inconnue l'avait-elle aimé vraiment, à ce point, sans qu'il en eût perçu, deviné, senti le moindre indice ? Comme il ne parvenait pas à fixer une aussi cruelle incertitude, il en avait parlé dans le cercle de ses intimes, y cherchant quelque lumière ? L'une de ses amies, naturellement romanesque, était restée si émue, si dolente, après la lecture de ces adieux mortels, que, pendant plusieurs jours, elle pria pour l'infortunée Napolitaine ou Vénitienne, et que, *sur le conseil de son directeur de conscience*, elle lui fit dire des messes ! Seulement la pieuse femme ne se doutait pas de ce qui lui fut appris, un peu plus tard ; c'est qu'on avait surpris la crédulité du héros de l'histoire, sur les effets de son humeur conquérante ; qu'il n'y eut, dans l'affaire, ni morte ni blessée, et que la sentimentale Italienne au cœur brisé d'amour n'avait jamais existé que dans une imagination facétieuse.

Ce n'était qu'une absente dans le nombre. Mais des consciences sévères avaient jugé que l'aventure, tout imaginaire qu'elle fût, devait être une source de remords pour celui, qui, si légèrement, avait donné matière à de telles erreurs ! Il les laissait parler. Le cœur droit, l'âme intègre, la conscience sans faiblesse, le sentiment paternel hors de reproche, il avait une morale moins rigide sur les principes applicables à l'éternel vis-à-vis de l'homme et de la femme.

En vérité, cet homme heureux eût été d'une trempe bien rare, si, entre les deux haies d'admiratrices, qui ne cessèrent, jusqu'à l'extrême limite de ses ans, de le couvrir de fleurs, il n'avait pas fini par se persuader qu'il possédait, en effet, le talisman.

Car, cela dura toujours. Sur tous les points de sa route, il rencontra des cœurs ouverts à deux battants pour accueillir ses joies ou consoler ses peines. Il avait perdu, depuis longtemps, la flamme et le ressort de la jeunesse. Cependant, il avait des amies, qui, pour être venues très tard, ne s'en montraient ni moins dévouées ni moins tendres. Telle une poétique comtesse de X... très écrivante. Ayant elle-même passé le temps des amours complètes, elle lui avait accordé la maîtrise de son âme. Elle lui réitérait, de jour en jour, des attestations, comme celle-ci : il était l'homme parfait, à qui les sept dons de l'esprit avaient été octroyés : sagesse intelligence, piété. et je ne sais plus quels autres. Telle encore, l'une de ses amoureuses de jeunesse, dans un élan de reconnaissance encore chaud pour le bien qu'elle en avait reçu, s'emportait jusqu'à s'écrier :

Si Dieu m'interrogeait, je lui demanderais pourquoi il a créé des êtres tellement à part dans ce monde et leur a donné tous les charmes.

Né pour diriger, reprenait une troisième voix dans le concert, il était de ceux que leur supériorité libère de toute suggestion. Étant une influence reconnue, partout où il passait, il n'en subissait aucune. Seul, debout, dans la vérité et la lumière, voilà comment il apparaissait à ces yeux idéalement prévenus.

Mais, il n'était pas apprécié des hommes à sa valeur, celui que Dieu, pour le malheur des femmes, avait fait si séduisant. Aussi la fervente amie l'exhortait-elle, et de toutes ses forces, à se grandir dans l'opinion du monde. Les événements publics avaient trompé ses espérances et réduit à néant ses moyens d'action. Il devait, en revanche, écrire ce qu'il eût été capable d'exécuter. Que n'avait-il déjà terminé ses *Mémoires* ! Avec une confiance admirative singulièrement anticipée, elle leur promettait, avant qu'ils existassent, un succès, un triomphe, que Mme de Castiglione, moins enthousiaste, était loin de leur présager. Qu'il consentît seulement à y mettre la main et tout lui viendrait, de surcroît : récompenses, honneurs, réputation grandissante. **Vous savez tant de choses, lui glissait-on en douceur, vous avez tant de documents entassés dans votre mémoire et dans vos archives domaniales ! Vous possédez si bien l'art de dire et de ne dire que ce qu'il convient d'exprimer !** Elle-même aspire à y contribuer de son humble effort ; elle classera les notes, elle en distribuera les matières enchevêtrées ; elle en coordonnera les pages déjà prêtes ; et l'on n'aura plus qu'à en livrer les feuillets au copiste. **Heureux copiste, ajoutera cette adulatrice ingénue, connaîtra-t-il seulement sa bonne fortune d'être appelé à lire, le premier, ces captivants récits !** Il est vrai qu'une autre voix, en sourdine, rabattait de tels élans et celle un peu moqueuse de Mme de Castiglione l'engageant, au contraire, à se méfier de ses illusions, à n'en pas croire des louanges trop périlleuses à son amour-propre, à mesurer sa peine et ses mérites, à n'en attendre rien de plus qu'un profit moral incertain. Tirillé entre ces deux influences féminines, l'une optimiste à l'excès, l'autre nettement déprimante, il avançait que d'une plume indécise ; ou pour ne contrarier personne, il changeait de sujet, ajoutait quelques lignes à l'histoire projetée de **la plus belle femme du siècle**, annonçait qu'il mènerait de pair celle-ci avec ses *Souvenirs* et trouvait ainsi le moyen de contenter les deux parties en désaccord. La comtesse

de C*** estimait bon qu'on exaltât sa gloire et la comtesse de X***, douce de nature autant que facile de caractère, ne connaissait pas la jalousie. Par une exception très rare, en effet, cette dernière ne nourrissait aucun sentiment hostile contre la rivale de sa platonique et vertueuse amitié. Tout au contraire, elle encourageait fréquemment, dans ses lettres son *cher duc* — comme elle surnommait Estancelin, parce qu'elle le trouvait digne d'être, au moins, prince — à redoubler d'égards et de prévenances envers la *reine déchue*. *La pauvre comtesse* : c'est le début invariable de ses fragments épistolaires concernant Mme de Castiglione, et cela, sans aucune intention de dédain voilé ou de commisération perfide.

Pauvre comtesse ! répétera-t-elle, non, ne l'abandonnez pas, alors que tout la quitte ; mais que votre fidélité lui soit la dernière consolation de son déclin moral et physique.

Une autre fois, elle marquera son étonnement que *le grand homme* n'ait pas obtenu sur elle assez d'autorité morale et de prestige pour gouverner et assagir cette tête fantasque, *capable des actions les plus grandes comme des plus folles*. Sans doute, se disait-elle, avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait tout admettre, tout excuser dans les habitudes extraordinaires et, parfois, inqualifiables, que la recluse de la place Vendôme avait contractées ; mais, sa compréhension chaleureuse de l'amitié, constamment vibrante en elle, et sa loyauté de caractère demeurée intacte, ne suffisaient-elles pas à excuser les erreurs de sa belle intelligence en désarroi ?

L'ami commun n'avait pas de peine à se laisser convaincre de ce qui était le fond de son propre jugement. Sa correspondance languie se ravivait, à l'intention et à l'adresse de Mme de Castiglione ; ses visites redevenaient plus fréquentes chez celle qu'il avait, en son âme, sublimisée.

§

Qu'elle se vît en pensée sur la route montante de ses songes aventureux ou redescendit la pente de ses illusions en déroute, Mme de Castiglione n'avait jamais admis qu'il se retirât complètement de la politique. Il ne devait pas se contenter d'être le meilleur fusil de la région. Puisqu'il ne pouvait devenir ministre et que les maîtres du château d'Eu n'employaient pas leur influence à le faire nommer seulement sénateur, elle voulait qu'il fût, au moins, le premier de sa province ;

Mais que faites-vous donc dans votre tanière normande, lui écrivait-elle, parmi les lys penchés et les violettes relevées ? Comptez-vous par des essais d'agriculture locale mériter la nouvelle décoration couleur d'espérance de la République française ? Allons, sortez de cet antre obscur, remuez-vous et... venez m'embrasser¹.

Son amour-propre de femme s'était réjoui, lorsque, pendant la guerre de 1871, le gouvernement de la Défense nationale le bombardait commandant en chef, à

¹ *Lettres*, CCXLII.

titre auxiliaire, d'une armée de quarante mille hommes. Il avait baptisé militairement Robert Le Fort, conduit vers Paris assiégé la colonne de troupes qui s'approcha le plus près du cercle d'investissement, affronté le feu, reçu dans la poitrine une balle prussienne et mérité qu'on tremblât pour ses jours. Néanmoins, après la révision des grades, plus tard, quand des intentions malveillantes se retournèrent en épigrammes contre ce généralat improvisé, elle en avait subi l'impression d'une manière assez vive pour lui lancer aussi sa flèche :

J'observe — ce qui m'a été rabâché à satiété —, que vous n'avez jamais été général, qu'on vous le conteste, et cela me chiffonne. Il fallait le prouver.

Simple accès d'humeur, comme elle en avait souvent !

Quoiqu'il fut, de nature, le plus indépendant des hommes et qu'elle s'en fût aperçue, puisqu'elle lui détachait, une fois, ce compliment : *La femme qui doit vous mener vous, n'est pas encore née* ; quoique, dans sa famille et hors de sa famille, il n'en eût agi, toujours, qu'à sa tête, il avait dû s'armer d'une forte provision de patience envers sa terrible et exigeante amie. C'était, au hasard des lettres dont il avait l'aubaine journalière, lettres impératives, caressantes, maussades ou passionnées à leur manière, c'était un flot d'observations ou d'injonctions contre lesquelles il se cabrait, surtout dans les derniers temps. De sorte que, par intervalles, il jugeait bon de suspendre toutes explications écrites ou parlées, entre elle et lui, et recherchait, pour en tenir lieu, la conversation de beautés moins commandantes.

Elle n'était pas sans en souffrir. Du dépit se mêlait à sa plainte et elle en revêtait l'expression d'un caractère de grandeur offensée :

Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir, à votre passage à Paris ? Est-ce pour vous mettre à la hauteur des princes, que vous vous faites, à plaisir, ingrat, négligent, oublieux ? Les princes sont passés de mode, mon cher. Mais rassurez-vous, j'aime néanmoins, toujours, ceux qui ont failli m'aimer, lorsque j'étais à la mode de l'Empire¹.

Dans les meilleures pages de cette correspondance si -cahotée elle inclinait à des pensées douces, quasiment tendres. Une longue jeunesse de cœur, qu'on n'avait pas assez dépensée, aspirait en elle à reprendre vie. De tardives bouffées lui remontaient d'un sentiment plus chaud et plus complet, qui n'avait pas eu de conclusion, jadis. Elle en rendait l'idée transparente par des réflexions suggestives, comme celles-ci :

Ah ! ces huit jours passés ensemble, à toute heure, en toutes choses, *sauf une !...*

Une larme de toi, ô Normand, que je n'ai jamais vu pleurer, mais dont j'ai presque tout vu : écrire, dormir, rager, railler, rêver, mais non pas aimer, et, quand on n'a pas vu l'homme de cette dernière façon, on n'en connaît ni le pire ni le meilleur.

¹ *Lettres*, LXIX.

Il faut m'écrire, m'écrire sans cesse, sachant combien j'aime vous lire — *car, c'est encore ce que vous faites le mieux, pour moi qui ne connais pas le reste.*

Le double fardeau de la maturité de l'âge et des chagrins s'alourdissait sur cette admirable tête. Néanmoins, ses yeux, ses épaules, ses bras, ses mains, n'avaient pas perdu leurs droits à l'admiration. Son instinct féminin n'avait pas abdiqué et ne le pouvait pas, après les adulations infinies dont elle avait été l'objet sans pareil. Elle ne fut jamais aussi certaine qu'on l'a voulu croire, et tant de fois répété, de son irrémédiable déchéance. Avec une obstinée confiance, elle se défendait contre l'inattention du regard des hommes, dans le cercle restreint où elle s'était enfermée volontairement. Des retours d'hommages à l'être de séduction qu'elle fut et pensait encore être par de soudains réveils, lui étaient bien agréablement sensibles. Quand ses mille malaises faisaient relâche, elle s'employait encore à inspirer des impressions.

Aussi, à force de s'entendre dire qu'une fois, deux fois, sinon trois, il était passé à côté du bonheur sans avoir su le fixer ; au surplus, piqué de tant d'allusions à la messe blanche du rendez-vous dieppois ; enfin, remis en verve par des mots aiguillonnants de la comtesse¹, le Normand s'était dit : que l'Occasion était moins chauve, peut-être, que le faisait accroire la tradition ; qu'elle ne devait pas tenir à un cheveu unique ; et, qu'à tout prendre, un regain d'amoureuse amitié, conçu d'une certaine manière, entre elle et lui, ne serait que la réparation d'une erreur passée. Il en parla. Elle eut à retenir ses vivacités. C'était trop tard. Ou, alors, il faudrait lier la partie pour toujours et par un pacte définitif. La vie en commun... Il n'en demandait pas tant. Ces deux mots, avec tout ce qu'ils comportaient de renoncement d'une part, d'exigence de l'autre et de responsabilités à la suite, pour le seul retour d'un tête-à-tête permanent avec une femme malade, incommode et fantasque, — si intelligente qu'elle pût être, — ces deux mots avaient dégrisé du coup l'imagination momentanément montée du général. Il ne traîna pas des heures entières à méditer sur ce problème. Époux, père, grand-père, très pénétré de ses sentiments envers les siens, d'ailleurs ami de sa liberté, tenace en ses goûts, passionné de la chasse, des voyages, des longues flâneries en route, il aurait dû sacrifier tout cela, et pour quoi ?

Si l'amour et ses fièvres sont capables de faire mépriser, dans les temps insoucieux de la jeunesse, les tourments qu'il entraîne, on n'y aventure pas aussi aisément, dans l'âge avancé, la paix du foyer et le repos de l'âme. Déjà, de ses anciennes amies de cœur s'étaient imaginé qu'elles purifiaient leur flamme en lui prodiguant, dans leurs lettres, les appellations d'époux, de mari, de *cher mari*, qui les trompaient elles-mêmes, sans changer rien à la réalité des choses.

L'expérience en eût été plus périlleuse avec une nature volontaire et maîtrisante, comme l'était Mme de Castiglione, même après qu'elle eût cessé d'être jeune. Il ne revint pas sur sa proposition, mais tranquillement reprit sa place au rang des platoniques. De son côté, la comtesse, avertie sans paroles du faux pas où elle s'était engagée, ne manqua point de s'en tirer à son avantage. Elle déclara, plus tard, que c'était elle qui n'avait pas voulu et qu'elle n'aurait jamais voulu.

¹ *Votre lettre a réveillé mon cœur et peut-être quelque chose avec*, lui écrivait-elle par amusement.

Que n'as-tu parlé de la sorte, il y a vingt ans ! (Lettres, CLII.)

Faute de pouvoir fournir de meilleure raison, elle lui récrivit, modeste et simple, comme à son ordinaire, que, toute réflexion faite, elle était d'une nature trop supérieure, trop évidemment divine pour se plier au commun servage¹. Il ne serait donc plus question d'amoureuse aventure ; mais l'amitié demeurerait profonde, chaleureuse, indéfinie ; et d'en douter seulement lui serait la plus cruelle des injures :

Ne pas compter sur moi ? Et depuis quand donc, de près ou de loin, vous ai-je donné le droit de mettre en suspicion ma sympathique amitié ? Ne vous l'ai-je pas prouvée par le plaisir visible que je montrai, en n'importe quel temps à vous recevoir ; vous, que j'ai vu toujours et partout, même recherché, moi l'ermite de Passy, la solitaire de Dieppe, moi la recluse de Paris, où je me tiens éloignée de chacun et où, pourtant, chaque fois, je vous ai reçu de mon mieux, en camarade, dans la plus grande intimité ? N'êtes-vous pas assez assuré de mes sentiments pour vous par notre correspondance ininterrompue, sans distinction d'époques ni de lieux, moi qui ne puis écrire pour mon plaisir et qui ai tant à faire pour m'ennuyer ! Si des cas de force majeure interrompent, parfois, nos échanges épistolaires et rendent ma plume infidèle, la pensée en demeure constante chez moi, et le regret en arrive jusqu'au remords. Vous êtes le seul ami qui me reste et je tiens à vous conserver².

Dans les jours de sérénité, elle n'avait pas d'empressements assez démonstratifs, ni d'attentions assez touchantes, à son égard, comme pour effacer de sa mémoire le souvenir des difficultés passées. Lorsque, après une semaine entière vécue, côte à côte, en tout bien tout honneur, il reprenait le chemin de ses terres, elle le pleurait comme un époux en mal d'absence, elle lui écrivait comme à un amant perdu :

Je te revoyais partout, autour de moi, tel que l'ombre de mon âme, tantôt mangeant la sole normande entre deux médailles, amis³ des oreilles sourdes⁴, ou bien assistant aux soupers princiers⁵ dans ma petite salle gris perle, sous mes étoiles d'or, contre-partie de mes déjeuners impériaux avec Paul, du Pays⁶.

Cette grande affection avait été mise à l'épreuve en des circonstances particulièrement graves, et qui témoignèrent de sa profonde sincérité. En 1871,

¹ Je pourrais bien devenir amoureuse du maître, si le fait d'être sortie des mains de Dieu..... (*Lettres*, CCLXV.) Du verbiage.

² *Lettres*, DLVI.

³ Des médecins amis et commensaux de la comtesse.

⁴ Terrible en ses franchises, elle rappelait souvent à ce cher ami qu'il n'avait pas l'ouïe fine, et que sa dureté d'oreilles, se renforçant avec les ans, pourrait bien devenir une affligeante surdité.

⁵ En compagnie de princes : les ducs d'Aumale et de Chartres.

⁶ C'est-à-dire, sans amplification de terme, avec Paul de Cassagnac, directeur du *Pays* et partisan de l'Empire.

grièvement blessé d'une balle ennemie, Estancelin avait été ramené au château de Baromesnil, en des conditions de fièvre et de faiblesse, qu'on préjugait mortelles. La comtesse de Castiglione le sut brusquement. Pleine d'angoisse sur la conduite qu'elle aurait à tenir, dans le doute qui balançait son âme entre un départ immédiat pour voler à son chevet et le scrupule de sa situation mal définie, irrégulière plutôt, à l'égard de la famille, elle avait rassemblé ses intimes, afin d'en agir selon leurs conseils. Devait-elle se rendre auprès du fidèle ami, braver une atmosphère, qu'elle sentait plutôt mal accueillante, tout braver, pour donner à celui que guettait la funèbre moissonneuse, [un premier baiser de vie mortel, un dernier baiser de mort](#) ?

Au contraire, la sagesse ne lui commandait-elle point de s'enquérir télégraphiquement de l'état du blessé et des dispositions qu'on aurait à la recevoir ? On s'était rallié à ce dernier parti. L'un des consultants, celui qu'elle appelait *Balzac* et dont nous aurons à nous entretenir, en détail, dans un chapitre prochain, rédigea une dépêche signée de son nom, s'adressant au général et lui demandant s'il ne désirait point, auprès de lui, les bons offices de Coiffier ? — Castiglione et Coiffier, c'était tout un. — Sans se laisser tromper au changement d'étiquette, on appréhenda, dans l'entourage du malade, comme un élément de trouble et d'agitation plutôt nuisible, l'ardeur d'un zèle, qui n'avait pas qualité de s'entremettre. On répondit, en deux lignes à Balzac qu'on le remerciait de sa sollicitude et ce fut tout. La comtesse en serait morte de chagrin et de dépit !

Elle s'était si peu attendue au rejet de son offre, elle s'était crue si positivement sur le point de partir en mission d'infirmière et de consolatrice qu'elle avait rassemblé — extraordinaire en chacune de ses déterminations — toute son armée active, pour lui faire escorte. Elle s'était donné une peine infinie à réunir ces divers personnages, fort occupés pour la plupart, et qui avaient consenti, par pure bonté, à cette démonstration collective de leur sympathie. Ils furent exacts au rendez-vous, les amis de toujours, que la belle comtesse¹ avait affublés des plus bizarres qualificatifs², ils étaient là, valise en main, tous ses dîneurs. Six au moins. Avec une pareille escouade de gens expérimentés, apportant, en personne, leurs hautes capacités chirurgicales et médicales ou simplement consultatives, elle en tête, on eût fait revivre un mort, fût-il *Normand*. Mais la famille, ignorant sans doute les puissants moyens de cette expédition, n'en réclama point les services. Mme de Castiglione reçut en plein cœur le coup de la froide dépêche. Le blessé devait souffrir moins longtemps de la balle allemande, que la sensible comtesse de son contre-choc : une double blessure [d'amour personnel et d'amour-propre public](#).

Bien après, avec cette hâte d'informations qui rend les journalistes si facilement téméraires, une feuille parisienne ou départementale, nous ne savons au juste laquelle, avait annoncé fort à la légère, la mort d'Estancelin. Et, à la suite de la fausse nouvelle, s'étaient glissées des réflexions, comme celle-ci, dans le monde, qui la connaissait encore : [Voilà qui va causer de la peine à l'Italienne de la légende, pour laquelle ce galant homme brûlait de l'encens, depuis trente années](#)³. L'émotion avait été poignante, mais courte, dans le cœur de l'amie. Une autre édition ressuscitait celui qui n'avait pas perdu la vie.

¹ N'oublions pas qu'elle n'avait, à cette date, que trente et un ans.

² La Messe, la Rosse, l'Enfant, le Grand, le Bougre, etc.

³ *Lettres*, CLXXXIV.

Mais faut-il s'en étonner ? remarquait-elle, avec cet esprit de généralisation paradoxale, qui lui était si familier. Tout le monde ressuscite maintenant : l'autre jour un prince russe est sorti froidement de sa bière pour appliquer deux gifles à ses proches, qui l'enterraient vivant¹.

Grande était sa crainte de mourir loin de sa vue, très seule, et non moins profonde son angoisse de ne pouvoir consoler les derniers moments de son ami, si, au contraire, le sort voulait qu'il quittât la terre avant elle. Mais courageusement, en femme pour qui la mort, à force d'en parler, avait perdu son caractère d'horreur, elle l'entretenait de sa fin ; elle insistait à prédire les circonstances, qui pourraient entourer le fatal dénouement ; et, parfois elle en évoquait la triste image, d'une manière à la fois enjouée et touchante :

Quand à une table de princes et de duchesses espagnoles² on vous dira gaîment : *Avez-vous vu dans les faits-divers, que la comtesse de la légende est morte subitement ? — Ah ! bah ! leur répondez-vous, stoïque. Dans quel journal avez-vous lu cela ?* Mais, lorsque vous serez seul, vous irez dans les bois, et là, vous essuiez votre front humide, vous rajusterez votre cœur blessé, vous verserez une larme et, rentrant chez vous, vous relirez mes lettres³.

Si la destinée lui infligeait cette douleur qu'il la précédât dans l'au-delà, du moins tiendrait-elle à ce qu'il ne s'en allât pas, tout entier, de leur double vie et que des objets familiers lui ayant appartenu, de ces choses d'usage sans importance ni valeur, mais qu'on chérit pour les souvenirs qu'y retrouvera l'âme des survivants, lui fussent pieusement réservés. Et, là-dessus, elle le priait de faire mieux que d'exprimer, autour de soi, un désir sans forme, une vague intention verbale. Il devrait de sa plume signer des dispositions précises et lui en donner copie. Oui, c'est ainsi qu'il devrait procéder. Elle en aurait le cœur plus tranquille. N'avait-elle pas l'expérience trop récente de ce qui était arrivé, après la mort du prince Napoléon, lorsqu'elle vit se perdre entre des mains étrangères quarante années de souvenirs échangés entre elle et lui, ses livres et ses lettres ? D'ailleurs, ses prétentions étaient bien modestes et n'excédaient guère la portée de certains vœux sentimentaux. Si, pour des raisons familiales, qu'il ne lui convenait point d'interroger, des contestations pouvaient surgir, par exemple au sujet de la *chaîne à trèfles* des princes d'Orléans, certainement personne ne voudrait lui refuser le peu et le très souhaité qu'elle demandait : des cheveux de son ami, ses deux pistolets de voyage, et, détail plus touchant encore, l'ample pardessus marron quadrillé que, si souvent, elle avait vu, au travers des jalousies de la place Vendôme, passer, venir ou s'en aller.

Sa tristesse était que, là-bas, dans l'entourage, on persistât à repousser ses tentatives de rapprochement, comme s'il elle eût été, elle, Virginie Oldoini, comtesse de Castiglione, une personnalité douteuse et qu'on éloigne. Sur la limite extrême de leurs rapports, elle manifesta souvent le désir que lui fussent

¹ *Lettres*, CLXXXIII.

² Allusion aux rapports intimes du général Estancelin avec le duc de Montpensier et ceux de sa famille.

³ *Lettres*, CLXXX.

ménagés, surtout, l'estime, la confiance et l'amitié du petit-fils du général : Louis de Clercy, et qu'il sût ce qu'elle avait été pour son aïeul¹.

§

C'étaient les parties sentimentales et attendries de ses lettres d'intimité, confondues, perdues parmi beaucoup de brouillons inutiles. Elle s'y montrait assoiffée d'affections. Elle y était naturelle et bonne. On sentait là battre son cœur.

Mais la note de ses effusions était changeante, comme les montées et les descentes de son humeur. Elle n'échappait jamais bien longtemps au tumulte de son caractère.

De toutes ces pensées bonnes ou mauvaises Estancelin était le confident nécessaire, comme il en faut un à beaucoup de femmes, celui qui ne s'étonne, ni ne se fâche ni ne s'indigne de rien. Il se rendait accueillant à ses rêves tombés, à ses chimères, à ses regrets d'un irréalisable objet. Il la laissait dire, écrire, un peu déraisonner, affectueux, sceptique, et se prêtant avec une complaisance égale — qui se lassera, pourtant — à son ultime fantaisie : la mise en œuvre de ce qui devait être et ne fut point le Testament littéraire de la comtesse de Castiglione.

¹ Plusieurs fois, elle écrivit à ce jeune héritier d'un grand nom, sur la tête duquel on avait amassé tant d'espoirs, mais dont la mort prématurée ruina le bonheur de deux familles. Elle lui prodiguait, en ses lettres, des conseils sérieux et virils. Ou bien elle prenait avec lui un ton plus familier l'interrogeait sur ses goûts, ses plaisirs ; et, parce qu'il était un gentilhomme, parce qu'il devait être aussi un homme de son temps, elle l'encourageait à cultiver la galanterie, les langues étrangères et comme le duc de Chartres, à pratiquer... les délassements de l'art photographique.

CHAPITRE NEUVIÈME

L'HEURE DES CONFIDENCES

Pour occuper son inaction et pour remplir sa solitude. — Des projets de mémoires accompagnés d'espérances millionnaires. — Commencements d'exécution. — Des plumes impatientes d'entrer au service de l'héroïne. — Ses collaborateurs élus. — Une correspondance originale, autour de ces préliminaires destinés à s'évanouir dans les brumes d'un songe irréalisé. — Des confidences arrêtées au premier mot. — Ce qu'elle voudrait faire dire et ce qu'elle défend bien d'écrire. — Tant de questions sans réponses. — Le chapitre des intimités ; refus d'explications. — Trop de curiosité, d'une part ; trop de mystère, de l'autre. — Ce que devait être la galerie des cinq cents portraits, prémédités pour l'Exposition de 1900. — Du mauvais sort attaché à toutes les entreprises de la capricieuse comtesse. — Fin d'écritures. — Un dernier geste de découragement. — Où s'en allèrent tant de papiers condamnés au feu.

Son [Livre...](#) ses [Mémoires...](#), cette révélation publique glorieusement incomplète !... Elle y avait beaucoup songé ; elle en avait vu miroiter l'idée séduisante, pendant plusieurs années, dans les lointains de son imagination. L'amour du silence et de l'obscurité, dont elle s'était fait un rôle, n'aurait été, de sa part, qu'une sorte de condition à temps. L'indifférence du jugement des hommes, dont elle avait habillé son âme à la façon d'un vêtement de deuil, elle se la représentait, alors, comme une sorte de voile momentané, d'où elle espérait bien se dégager, à son heure, plus étonnante, plus brillante, et pour toujours. Loin des sceptiques et des envieux, elle préparerait, dans l'ombre de son recueillement, l'éclatante surprise de sa résurrection historique ; et ce serait comme une gerbe de lumière, qui jaillit, tout à coup, du profond des ténèbres.

Les livres, prononçait-elle, sont les portraits des morts ; les journaux ne sont que des photographies qui passent !

Elle s'était reprise, [la sachette](#) de la place Vendôme, la [Notre Dame des nuits de Paris](#), comme elle se qualifiait, à une grande idée : façonner, à l'entour de sa personne morale, une opinion publique, noble, délicate, louangeuse à souhait, y contribuer de son propre effort, appeler des amis choisis selon son cœur, adresser le piédestal où poserait son effigie pure et durable.

On y travaillerait à plusieurs... Déjà, ses conseils, ses notes, ses demi-confidences se succédaient sans interruption. Un projet de grande envergure allait prendre corps. Elle en escomptait de loin la gloire étendue et les profits merveilleux. Prompte aux amplifications sans mesure, elle en échafaudait les chiffres par centaines de mille francs ; la sensation du million palpable voltigeait en sa cervelle éblouie.

En hâte, elle rassemblait, de tous côtés, pour l'illustration copieuse du texte, ces peintures, ces pastels, ces gouaches ou ces statues et statuettes, qui chantèrent, sous les formes les plus diverses, mais rarement à son avantage la merveille de son essence physique. Il y eut, en particulier, des réclamations pressantes et vingt , fois répétées, pour ravoir du duc d'Aumale, qui ne voulait pas s'en dessaisir, une terre cuite qu'on admire encore à Chantilly la représentant fièrement drapée dans les plis de son costume de reine, la reine d'Étrurie¹.

Il était beaucoup parlé, chez elle et hors de chez elle, de ce livre illusoire.

Sur la seule idée d'une suite de confidences, dont elle aurait été la mémorialiste en même temps que l'héroïne, bourdonnait toute une ruche d'écrivains en désir d'activité. Des candidats au plaisir curieux d'en partager le labeur surgissaient hors de son habituel entourage. De nobles amateurs en mal de littérature se présentèrent, qu'on ne prit pas en considération sérieuse, et qui en eurent l'âme blessée pour un temps infini. Des biographes professionnels s'étaient portés sur les rangs. Imbert de Saint-Amand ne fut pas le moins enflammé de ceux-là. Des éclats de son zèle déferent et impatient il harcelait la solitaire aux lèvres closes. Entrebâillait-elle, un tantinet, sa porte, il en poussait les deux battants, quitte à recommencer, par les fenêtres, le siège d'un appartement mystérieux, qui ne voulait pas lui livrer ses secrets. Il l'interrogeait sous forme de lettres, lui dénonçait des commencements d'études, qui aspiraient à être nourris et fortifiés,

¹ Mademoiselle la Duchesse (son effigie) n'a pas été jetée en pâture aux académiciens, comme ma statue à moi. Faites donc des cadeaux et donnez des souvenirs ! Si vous écrivez à l'Oncle, dites-lui de me renvoyer l'objet ; on y ajoutera la légende de l'Empire, que j'écrivis, la dictant au duc d'Aumale. Ce sera drôle. (*Lettres*, CCXLIII.)

l'assassinait aimablement de mille questions et brûlait, à ses pieds, l'encens le plus capiteux, s'étonnant qu'elle n'en eût pas encore la tête troublée :

Il faudrait, lui disait-il en son langage prosterné, il faudrait à une beauté idéale, à un être exceptionnel, comme la comtesse de Castiglione, non point des hommes, non point même des anges et point même des archanges, mais des dominations et des trônes célestes¹.

Par malheur, cet historien diplomate, ou, comme elle le qualifiait avec un peu de méchanceté, cet écrivain *pour femmes mortes* n'était ni le secrétaire ni le peintre qu'elle aurait choisi. Elle ne desserrait point les lèvres, si fort qu'il l'en pressât. En vain recommençait-il l'assaut de la tour du silence, où elle se tenait emmurée. Il ne pouvait en tirer rien. Pas la moindre parcelle de copie en espérance. S'il parvenait à pénétrer dans la place, il n'en était pas plus avancé, quant au résultat décisif. Il avançait la tête, quêtait du regard, tournait, de droite et de gauche, sa prunelle chercheuse ; peine perdue, il se dépitait de n'y découvrir quoi que ce fût, ni correspondances à l'abandon, ni griffonnages dénonciateurs de mémoires en préparation ; pas de notes éparses, aucun lambeau visible de son passé ! Il en revenait, chaque fois, plus désolé. *Sûrement*, glissait-il au libraire Timotéi, *sûrement elle cache ses manuscrits dans sa paillasse*.

C'est qu'à la vérité celui-là n'avait pas sa place gardée, au chevet des confidences.

L'un des rares élus, Léon Cléry, avait retenu son feuillet à remplir dans ce livre d'or. Diplomate de quelques jours, en 1871, il aurait témoigné, avec l'autorité d'une expérience directe, des précieux services rendus par l'entremise secrète de la Florentine au gouvernement de la Défense nationale. Tel autre, Cornély, avait exprimé le désir qu'elle lui confiât une partie de ses manuscrits ébauchés, trop heureux s'il pouvait, d'une plume savante, les assortir et les fondre dans une trame continue.

Enfin, de son côté, le châtelain de Baromesnil réunissait en diligence les mille et mille documents, d'ailleurs nuageux, contradictoires et sans date, qui lui avaient été confiés. Chaque jour, la masse s'en augmentait des lettres courantes, où revenaient, par bribes, la suite oubliée des choses². Avec lui des auxiliaires de bonne volonté s'efforçaient, non sans peine, d'apporter de l'ordre, de la clarté, en cette immense confusion. Leurs yeux et leur intelligence y perdaient courage, plus de vingt fois à la journée³. Comment se guider, comment se retrouver, d'une manière sûre, à travers le pêle-mêle de ces écritures, sans fixation des lieux ni des temps, énigmatiques à toutes places, criblées de rappels et d'allusions amphigouriques ? A vrai dire, il ne plaisait guère à Mm6 de Castiglione qu'une troisième voix, si modeste fût-elle, se mêlât à la conversation. Qu'y

¹ Fragment d'une lettre retrouvée par nous, entre les feuillets d'un volume ayant appartenu à Mme de Castiglione et, maintenant, la propriété de M. Gabriel Hanotaux.

² Il y en eut des parties exécutées. Que devinrent-elles ? Mme de J***, qui était dans les secrets du laboratoire, écrivait à l'ami commun, quelques années plus tard : *Vous rappelez-vous que nous avons été étonnés de l'activité de la comtesse et de Cléry : donc il y a eu du travail de fait.* (*Correspondance privée*, archives de Baromesnil.)

³ L'avouera-t-on ? L'auteur même aurait rendu les armes sans le secours des yeux juvéniles de son fils Édric, curieux de chercher une âme à travers ces griffonnages, et qui se dévoua.

pouvait-elle comprendre, celle-là, n'ayant connu personne ? L'irritable comtesse était prête à s'en plaindre comme d'une intrusion gênante, indiscreète¹.

On y persévérerait, néanmoins, mais à petites doses ; on se remettait à la besogne, mais sans qu'elle parût avancer beaucoup. Mme de Castiglione y contribuait de sa peine, brouillonnant des notes, les envoyant, les retirant, leur donnant des remplaçantes, stimulant et embarrassant le zèle des ouvriers.

Comme on n'est jamais mieux soigné ni servi que par soi-même, comme elle avait à se laver, disait-elle, de trente années de légendes galantes, et qu'elle était mieux informée que personne, en pareille cause, sur ce qu'il conviendrait d'exposer à la lumière du jour ou de couvrir d'une ombre épaisse, elle s'était réservé la bonne part d'exécution, dans ce genre de récits confidentiels, où l'amour-propre de l'auteur se développe sur son propre sujet. Pourquoi s'en serait-elle refusé l'avantage ? N'y avait-elle pas toutes les aptitudes reconnues ? Fréquemment, de bons juges avaient accordé des louanges, qu'elle estimait justes, à l'originalité de son esprit. Des lèvres complaisantes lui avaient murmuré qu'elle écrivait étrangement bien. Sous l'Empire, Napoléon avait lu d'elle une sorte d'épisode romanesque inédit et l'en avait complimentée. Le théâtre ne lui était pas étranger. N'avait-elle pas remanié, d'après une idée de Magnard, telle ancienne comédie intitulée la Tireuse de cartes ? **Et les vers**, ajoutait-elle, **sont ma spécialité**. Les mille incorrections de son style, la surabondance d'épithètes, qui était son péché mignon — elle répandait les adjectifs avec une profusion inouïe — et le décousu des phrases inachevées dont elle encombrait ses vellétés de composition littéraire : ces défauts auraient pu l'inquiéter ; seulement, elle était la dernière à s'en apercevoir. En revanche, les mots à l'emporte-pièce, les bonnes fortunes d'images, de comparaisons, de traits qui jaillissaient, par éclairs, de son imagination en désordre, elle les voyait fort bien ; elle avait la conscience très nette, très claire, de ces contreparties heureuses ; elle y puisait une grande confiance². On verrait de quoi étaient capables l'esprit et la plume d'une femme, dont la chronique babilla si frivolement !

En attendant de voir plus large et d'entrer en matière avec résolution, elle poussait à la mise en ordre préalable de ses archives privées. Le chef-d'œuvre, qu'elle mit dix ans à ne pas faire, elle avait le dessein de le composer diligemment, amoureusement, avec l'intime collaboration de son ami le châtelain de Baromesnil, **les sonates à quatre voix sonnont mieux**. Mais, que de dissonances devaient se trahir dans les accords distants et trop de fois interrompus de ces deux intelligences, où brillait plus de flamme que d'esprit de suite, où se révélaient plus d'élans passagers que d'application réelle, et qui, d'ailleurs, ne se comprenaient pas toujours et n'arrivaient point à se lire.

En son rêve des premiers jours, l'œuvre lui apparaissait déjà finie, très attendue, elle la voyait éclatant sur le monde, surprenante, glorieuse, réhabilitatrice et

¹ Ce m'est une réelle peine, écrivait-elle, que vous en employez une autre, pour cette besogne qu'elle ne peut comprendre n'ayant connu ni les princes ni ceux des Tuileries. (*Lettres*, CCCXXVIII.)

² Pour s'y préparer la main, secrètement elle façonnait de menus articles, à l'état d'esquisses, sur **les gens pressés**, sur **les cartes postales**, sur les innovations de l'époque trop pratique où le sort la condamnait à vivre :

— Je viens de construire deux articles, l'un à propos des gens pressés, l'autre à propos des cartes postales. Ces gens, qui vous coupent les meilleurs entretiens par cette phrase : *Je suis pressé* ; et les cartes postales, une invention diabolique : je les déteste également. (*Lettres*, CCCIV.)

s'imposant comme la consécration d'une existence de femme où rien n'avait été ordinaire.

Mais il était dit qu'aucune des entreprises de la comtesse de Castiglione ne parviendrait à l'état d'achèvement. Il ne devait résulter de celle-là, qu'une sorte d'esquisse fantôme, et pas même. L'ardeur des commencements s'évanouirait en fumée.

Quand on n'en était encore qu'au tracé préliminaire, on avait dépensé des intentions excellentes afin de raviver une gloire de la veille, qui s'enfonçait déjà au sein d'une nuit opaque et menaçait de s'y perdre à jamais.

Le fameux livre était entamé. On y consacrerait un volume, deux peut-être¹ ; il aurait pour titre quelque chose de simple : *La plus belle femme du siècle*, par exemple, et ce titre agréait à l'héroïne du sujet. Elle le trouvait équitable, rien de plus, tant on en avait répété la louange, à son oreille. De sa tour d'ivoire, si l'on peut ainsi parler du 14 de la rue Cambon, elle dirigeait la marche du travail, traçait des plans, établissait des proportions, et marquait les places où auraient à se ranger, elle au centre, les personnages et les événements.

On n'y devrait oublier ni ceci ni cela. Il importerait de situer dans le relief le plus évident le rôle, qui lui fut dévolu entre les auteurs de l'unité italienne, et celui trop ignoré qu'elle avait tenu, d'accord avec Thiers, pendant l'interruption du siège de Paris. On aurait à réparer bien des omissions volontaires, dont firent injure à la vérité les inconscients, qui l'avaient négligée, dédaignée ou calomniée. De tant de publicistes et remueurs de plume, qui s'efforcèrent à pénétrer dans l'intime de son histoire, pour en dégager, à leur profit, des notes inconnues, des révélations piquantes sur les grands acteurs de la politique contemporaine, pas un seul n'avait eu l'intention sincère de lui rendre la part de justice, qui lui revenait. De ses pas multipliés, de ses interventions dans les hautes sphères diplomatiques, de ses démarches secrètes, de ses réussites aux répercussions lointaines, aucune gloire n'avait rejailli sur son nom. Saint-Amand qui l'obsédait, avait-il essayé seulement quoi que ce fût de bon, de sérieux, de sortable, en sa faveur ? Elle dirait un jour, là-dessus, son sentiment au complet. Elle en exprimerait son opinion entière, sans détour et sans gêne. Elle n'embarrasserait d'aucune restriction, non plus, son mécontentement, quand il lui plairait de régler son compte à l'historien du duc d'Aumale, si fervent à portraiturer son héros, de face et de profil, mais, qui, d'un bouta l'autre de son panégyrique, avait oublié tout ce qu'elle avait tenté, entrepris, sollicité, stimulé, pour faire de ce grand esprit vacillant un maître et un vainqueur. Elle ne s'arrêterait pas en si beau chemin d'exécutions personnelles. On apprendrait à traiter, selon leur mérite, [les histoires galantes d'un Pierre de Lano](#) et de tous ceux, qui ne trouvèrent rien de mieux, pour festiner à ses dépens, que de ramasser les miettes d'un Viel-Castel. Sur ce sujet, elle s'en échauffait très fort. Elle prenait les gens à partie

¹ Deux tomes, avant qu'on eût composé le tiers d'un chapitre, c'était beaucoup, en vérité, c'était trop. La comtesse, quel que fût le degré de son autolâtrie, s'en rendait parfaitement compte, quand elle écrivait à son généreux biographe, dans l'un de ses accès d'humeur si vite en ébullition :

Comment, vous coupez le livre en deux parties ? On ne lira pas le second volume. Ce maudit livre va tout gâter chez nous. Je suis déjà brouillée avec mes portraitistes. (CCLXXV.)

nommément, directement. Ainsi, tout son sang bouillait de colère à l'idée de la femme écrivain, qui l'accusa d'avoir jeté, dans une scène de famille, ses souliers par la fenêtre. Qu'était-il ce geste prétendu, en comparaison de la désinvolture avec laquelle [celle-là](#)... C'est Mme de Castiglione qui parle et nous l'avons citée.

Quant au général Fleury, un témoin trop bien placé pour voir, et qui sans doute, avait trop vu, elle saurait trouver l'instant, l'occasion et le lieu de vider avec son ombre une ancienne querelle. Mot à mot elle traduirait, à la face du public, [son échec d'amour maladif et taciturne](#) pour celle qu'il disait avoir été la maîtresse de son maître.

On avait organisé contre elle la conspiration générale du silence lorsqu'il eût fallu parler juste, et de la médisance lorsqu'il eût mieux valu se taire. A son tour, elle n'oublierait quiconque, dans le soulagement de ses légitimes rancunes.

§

Le terrain était encore brûlant où s'engageraient ses appréciations et ses souvenirs. Des survivants de l'Empire la gênaient. Quoiqu'elle n'eût pas coutume de gazer les termes, ni en politique ni en amour, elle ne se sentait pas à son aise pour causer, comme elle l'aurait souhaité, de la princesse Mathilde et de l'ex-impératrice Eugénie. [Je les voudrais mortes](#), disait-elle avec simplicité. Les d'Orléans aussi lui causaient de l'embarras, le duc de Chartres surtout, dont l'affection persévérante commandait de sa part des ménagements. Il lui en coûterait, elle l'avoue, de ne point divulguer les services qu'elle lui avait rendus auprès de l'empereur et dont elle avait en main [des preuves éclatantes](#). Mais s'il le fallait absolument, on glisserait sur cette question délicate, on la tiendrait dans une ombre discrète, en attendant. Il n'en resterait que plus de marge pour y développer la matière capitale du récit : la participation réelle de Mme de Castiglione aux événements de 1838, de 1871, de 1873, de 1876. Assez longtemps avait traîné la légende, qui la figura sous les traits d'une frivole poupée, d'une demi-courtisane, d'une favorite moderne. C'était le moment ou jamais de renvoyer à la collection des anas de bas aloi les racontars, cent fois ressassés, qui tendirent à représenter son ermitage de Passy comme une sorte d'[Œil-de-Bœuf amoureux](#).

Sur son propre fait, elle usait d'une extrême réserve et conviait son collaborateur à l'imiter en cela. Elle ne cessait de répéter au Normand : [Surtout, corrigez ceci, biffez cela. N'allez pas raconter, vous aussi](#)... Mais le Normand était sceptique. Il n'était et ne devait jamais être convaincu de l'in vraisemblable point où elle espérait l'amener soumis et plein de foi : le désintéressement amoureux de l'empereur, l'abnégation entière de l'idée de plaisir dans son commerce politique avec Mme de Castiglione, l'éclat de vertu scipionienne de ce Jupiter polygame, dont les passe-temps voluptueux alimenteraient une si longue histoire ! Force lui sera, après des tentatives nombreuses et vaines pour aller au fond du mystère — qui n'en était pas un, d'ailleurs — de s'avouer qu'entre les racontars des alcôvistes et les dénégations de la comtesse, il ne saurait jamais l'absolue vérité. N'ayant à faire valoir, en la cause, aucun droit d'enquête rétrospective, il prendra, bon gré mal gré, le parti sage de ne point se casser la tête pour découvrir le sens d'une énigme, dont l'amour n'avait pas livré la clef. Il nous

l'exprimait à nous-même, cet homme de raison : [Quand il s'agit de femmes, il n'y a qu'un sot pour dire : Je le jure](#)¹.

Cependant la provision de quelques faits positifs lui paraissait un élément indispensable. On aspirait à composer ensemble un pseudo-modèle d'histoire vivante. Quel en serait le mérite, si l'on n'y découvrait pas, au moins, la valeur de l'exactitude ? Que pouvoir attester si l'héroïne du livre se dérobaient sans cesse et refusait avec obstination de répondre à la question directe ? Hélas ! il y perdait son encre et ses arguments. En guise de notes complémentaires elle renvoyait à son correspondant des paroles irritées. Il était trop curieux.

On lui réclamait des documents, les vrais, des pièces, les authentiques, en ordre et classés ! La croyait-on archiviste ? Pourquoi ne lui demandait-on pas aussi des dossiers secrets ? Comment s'imaginait-on qu'à travers quarante années de vagabondage elle eût pu garder ses milliers d'autographes, photographies, certificats, et le reste ?

[Mais, vous en voulez trop ; je vais me débarrasser du tout. Vous m'y poussez, avec vos doutes et vos réfutations](#)².

Qu'il était donc commode de travailler pour elle et avec elle !

De fait, elle n'était pas disposée à le suivre dans la voie des explications détaillées. Aborder, effleurer seulement de certains sujets trop ponctués d'équivoques, n'y appuyer que d'une touche légère, c'était assez déjà pour la mettre hors d'elle-même. Elle en avait dicté la consigne formelle : on ne devrait s'étendre que sur les parties de pure louange, placées hors de l'incertitude et de la discussion. Il marquait de la résistance à s'y cantonner. Impatiemment, elle aiguillonnait la chaleur amortie de son vieil ami, qui, ne se jugeant point assez renseigné, lâchait la plume et passait à des exercices d'un autre genre. Au gré de la comtesse, il se montrait trop passionné de la chasse et pas assez des calmes occupations du cabinet d'étude où elle l'eût voulu tenir clos, en un tête-à-tête permanent avec l'image de l'absente. Quel plaisir stérile, la chasse, et pour l'âge où il était parvenu, combien dangereux ! Elle lui citait, à l'appui de son dire, l'exemple du marquis Oldoini, son père, mort à la Spezia d'un refroidissement contracté en quêtant la perdrix. [Le Normand](#) l'entendait fort bien, quoiqu'on lui reprochât, fort souvent, d'être sourd, et continuait, à marcher d'un bon pas, le fusil en main, à travers ses bois.

Les invitations au travail l'y relançaient fréquentes et pressées. Alors, il se laissait convaincre, déposait la carabine et remettait en mouvement la plume, qu'on lui avait mise de force entre les doigts. L'excellence de ses intentions n'était pas douteuse. Malheureusement, ce qu'il écrivait ne contentait jamais sous la première l'orme. Une grêle de conseils, de critiques, de corrections lui revenaient en diligence : tout était à recommencer et le chapitre en restait là.

¹ Pyrrhonien, il l'était foncièrement en pareille affaire. Une dame de ses amies le plaisantait, un soir que la conversation maraudait autour de l'éternel fruit défendu :

— [Quel est le terrain le mieux gardé et le plus surveillé ?](#) demandait-elle à ce chasseur.

— [C'est le terrain conjugal.](#)

— [Quel est le terrain le plus braconné ?](#)

— [C'est encore le terrain conjugal !](#)

² [Lettres](#), DCXXIV.

Il était l'indépendance en personne. Nous l'avons dit, nul n'était plus rétif à la direction d'une volonté étrangère ; cependant, on contremandait ses pas et ses efforts à tout moment.

Engagé sur les voies de la question italienne, se voyait-il entamant le chapitre des bombes d'Orsini, obligatoire au sujet : *N'en soufflez mot*, lui criait-elle, *ce serait me faire passer pour une complice de cet assassin d'empereur et de peuple*.

Suivant en cela la rumeur générale, se croyait-il autorisé à pénétrer dans le détail des intimités de la belle comtesse et du maître des Tuileries, elle lui enjoignait de fermer les rideaux, sans aucun délai. A quoi pensait-il de vouloir dépeindre l'empereur sous ces couleurs amoindrissantes, et de représenter un Napoléon allant à Solferino fouetté par la peur des conspirations et poussé par l'amour trafiquant ? Combien les choses auraient meilleur et plus noble aspect, d'une autre façon présentées ! On le verrait son Napoléon, non pas séduit par sa beauté miraculeuse de femme, mais entraîné à la victoire par la force persuasive de cette même femme, par l'ardeur de ses paroles brûlant d'une double flamme pour l'Italie opprimée et pour la France libératrice.

Surtout, qu'il ne fût plus question d'une ridicule et méprisable histoire, à tous venants colportée, celle d'une tentative de meurtre commise contre l'empereur chez elle, à Passy, une invention de ragent corse Griscelli, ce coupe-jarrets, ce fou ! On avait trop de fois insinué qu'elle avait elle-même tendu le poignard. Il devait être avéré désormais — à tort ou à raison — que Napoléon n'allait pas visiter Mme de Castiglione ; qu'il était attendu, ailleurs ; qu'il se rendait fréquemment, le matin, sous sa garde policière, chez la Bellanger ; que ce fut bien à cette dernière que l'impératrice alla réclamer son époux, contre rançon ; enfin que s'il y avait eu faiblesse de grande dame, encore fallait-il distinguer et ne pas la confondre avec *une autre ambassadrice*, une Italienne aussi, dont on n'ignorait pas, à la Cour, les complaisances parfaites.

Sincèrement désireux de parer, d'enjoliver encore celle dont il espérait transmettre à la postérité l'image pleine de charmes, lui prenait-il envie de dire le nombre et la beauté de ses bijoux, ou songeait-il à décrire ses châteaux d'outre-monts (les palais de rêve auxquels il avait mis beaucoup de temps à croire), vite, elle l'engageait à changer de route. De ses biens matériels, de ses moyens d'existence, qu'avait-on besoin de s'occuper ?

S'il ne lui déplaisait point qu'on publiât très haut qu'elle écrivait à ravir¹, s'il lui tenait fortement à cœur qu'on exposât dans une évidence très flatteuse l'exceptionnelle faveur dont elle était l'objet, à la cour de Rome, l'importance et la diversité de ses relations en Angleterre, en Allemagne, en France, l'intérêt particulier de ses rapports avec Amédée, dont elle seconda l'avènement au trône d'Espagne, en revanche, elle ne désirait aucunement qu'on serrât de trop près sa genèse familiale et les révélations qui s'ensuivaient². Dans sa peur effarouchée de l'opinion, elle élevait des barrières, à chaque pas qu'on faisait en avant. Comme il était aisé de se mouvoir, à travers tant de passages interdits, tant de sujets défendus, tant de restrictions conditionnelles !

¹ Éloge badin du duc d'Aumale, qu'elle avait accepté comme un juste tribut à la réalité de son talent.

² Il n'est pas discret d'accuser sa mère. (*Lettres*, CLI.)

Les particularités concernant ses hautes fréquentations princières et diplomatiques, les récits de cour chers à son amour-propre, ses voyages continentaux en belle et noble compagnie : voilà bien les tableaux représentatifs où se dilatait son approbation entière. A Bade, ne fut-elle pas l'intime d'Augusta, [une autre politicienne](#), dont l'autocratie impériale germanique devait rabattre les ambitieux essors ? A Munich, n'avait-elle pas été l'invitée quotidienne des cousines de Napoléon III, filles de la grande-duchesse Stéphanie ? Il eût été nécessaire d'en préciser les circonstances et, au besoin, d'y appuyer.

Au surplus, licence était donnée complète pour hospitaliser au large tout un ordre de souvenirs, dont la vision enchantait sa mémoire, c'est-à-dire ses triomphantes apparitions aux Tuileries, et les empressements infinis, dont elle fut l'objet de la part du maître, comme de ses principaux serviteurs : Morny, Walewski, Rouher, Fould, Chasseloup-Laubat, Bourqueney, La Tour d'Auvergne, Baroche, Thouvenel et les Rothschild. Chacun de ces puissants personnages lui prodiguait à l'envi les égards et les invitations. Mais, [elle ne se dérangeait que pour les Tuileries](#), disait-elle, vingt ans après, avec plus d'orgueil que d'exactitude.

Tel était, à peu près, l'ensemble des instructions de Mme de Castiglione sur les bornes assignables à son apologie livresque. Malgré tant de recommandations minutieuses, l'ouvrage allait bien petitement. Les progrès n'en étaient guère sensibles. Soit que les avis et prescriptions de la comtesse ne fussent pas suivis, selon son attente, soit qu'elle parût les distribuer avec excès ou se montrât, comme à l'hôtel, trop difficile à servir, on en était, encore, ou de peu s'en fallait, au point de départ. Le portrait magnifiquement ébauché n'arrivait point à prendre forme. Le minerai précieux ne se détachait point de sa gangue.

Des symptômes d'énerverment mutuel se trahissaient, à travers les lettres échangées. C'étaient des difficultés prématurément mises en cause sur le format possible, sur la répartition des chapitres inexistantes, et qui provoquaient d'inutiles débats. Le collaborateur et confident, qu'elle entravait de ses réticences, réclamait maints autographes, les déclarant utiles comme des preuves ; mais elle les jugeait, elle, compromettants et ne les fournissait pas. Elle ne parvenait point à se dessaisir de ces pièces significatives, qu'elle avait toutes gardées et emportées, parmi les mille péripéties de sa vie foraine. Des contestations s'élevaient, derechef.

[Je ne veux pas me faire assassiner pour votre littérature historique](#), répliquait-elle à celui-là même qu'elle avait chargé de [cette littérature](#).

Il prenait la mouche et protestait qu'il n'avancerait pas d'une ligne, puisqu'on lui refusait ces pages maîtresses — qui, peut-être, n'existaient pas. Elle se fâchait rouge : il osait émettre des doutes à l'encontre de leur authenticité ! Elle le menaçait de détruire radicalement toute cette paperasserie. Le livre, comme il le voyait, n'avait pas de raison d'être ; elle le trouvait hors saison, rococo, banal au delà de la permission : qu'attendait-on pour le jeter au feu ?¹ Puis, quelle obstination, quelle persécution à l'interroger sur le plus intime de son être !

¹ Il est étonnant qu'une tête comme la vôtre s'obstine à de pareilles calamités. Arrêtez, malheureux ! ce serait pire que l'orage, ce serait la fin de tout. C'est se f... du monde que de broder de cette façon sur mon pauvre dos de malade, trop vieux pour riposter. (*Lettres*, CCLVI.)

Devait-elle des comptes à chacun pour tout ce qui concernait les origines de sa fortune et l'arrangement de son train domestique ? Il suffirait de l'établir, une fois pour toutes : son passé n'était que miroir sans tache, onde limpide et source cristalline¹. Femme à l'esprit industriel, elle avait su du prix de ses interventions diplomatiques, de la pension qui lui était attribuée, comme à la fille et à la veuve d'anciens dignitaires, enfin de ses héritages successifs, tirer tout le nécessaire et tout le superflu de ses larges dépenses. Au besoin, elle fournirait des justifications de ce qu'elle proclamait si haut, la téméraire comtesse : ni empereur, ni duc, ni mari, ni père, ni fils², ni amant même, ne l'avaient eue pour tributaire de leurs présents.

Mme de Castiglione en prenait à son aise avec la vérité. Des dénégations ou des affirmations aussi absolues tombaient dans une oreille sourde à l'en croire. Tant de riches cadeaux dont on savait la liste, ces colliers à plusieurs rangs de perles blanches ou noires, ces rivières de diamants, d'émeraudes ou de topazes, ces bracelets à la douzaine, quoi ! toutes ces belles choses, une fée mystérieuse les aurait improvisées, du seul toucher de sa baguette ? A d'autres !

Je ne sais pas tout, donc je ne sais rien, répliquait, en sa ferme logique, le Normand.

Ombrageuse et changeante comme elle l'était devenue, la comtesse eut l'impression qu'elle retombait à plat du plus haut de ses enthousiasmes. Décidément, il n'y aurait rien à faire. Il n'y avait plus à songer au projet, dont les espoirs avaient réduit l'une de ses dernières formes d'illusion. On se défiait d'elle, on ne la comprenait pas, on ne la comprendrait jamais. Elle avait exigé, précédemment, qu'on lui fit revenir une malle remplie de documents. Tout devait lui être renvoyé, maintenant, sans rémission : autographes, lettres, portraits. On leur ferait prendre l'air du feu. Elle s'était, jusqu'alors, refusée à ce qu'on livrât entre des mains étrangères ou détruisît aucun de ses crayonnages noirs, verts ou rouges, susceptibles de redresser utilement des oublis de dates ou des absences de mémoire. Mais, le sort en était jeté : puisqu'on n'avait pas su, de son vivant, les animer d'une flamme immortelle, elle préférait les voir réduits en cendres, plutôt qu'exposés à rester, après sa mort³, à la merci des curiosités de familles jalouses, foncièrement hostiles, ou à la solde des fabricants de faux écrits et des quêteurs de petits scandales privés.

¹ Tous ces détails provenant d'odieux calomniateurs, ces costumes à nudité étalés dans le monde, cette vie mondaine que je n'ai jamais menée (?) en mon lointain et solitaire Passy, alors complètement désert, ni en la pauvre maison du crime de Dieppe. Ne m'adressez donc plus de vos fausses appréciations sur la vertu ou culpabilité des jaunes mariées, qui, en plus, ne me sauraient toucher en aucune façon, puisque j'étais veuve. En outre, je ne saurais souffrir que quiconque, ami ou ennemi, s'immisçât dans le secret de mes affaires privées, dont j'ai toujours toute seule (elle avait oublié les pensions et dotations) supporté la responsabilité, au milieu de mes soucis, ennuis, privations, entre un mari à entretenir, à la Cour, (elle l'avait ruiné), un fils à la ville ou aux champs, sans l'ombre de ressources familiales ou amoureuses. (*Lettres*, CCLVII.)

² Ma prétendue fortune de famille. Des gens qui m'ont tout mangé ! (*Lettres*, CCLVII.)

³ Je crois bien que je m'en irai de ce vilain monde avant vous. Ne me pleurez pas ! Puis, ce sera ma délivrance. En ce cas, léguez mes écrits et mes souvenirs au Colonel, et après lui, au feu : nul intérêt pour personne. (*Lettres*, DCCXX.) Qu'on était loin des envolées de la première heure, des espérances sans limites fondées sur le merveilleux intérêt de cette histoire de femme !

Au fond très déçue de voir s'évanouir, comme une vapeur inconsistante, les beaux desseins de gloriole littéraire, qu'elle avait enfantés dans la fièvre et qu'elle ne se sentait pas la force de soutenir, elle ne put en cacher son mécontentement. A bien des reprises, quand l'impression de ce déboire lui remontait au cerveau, ses pointes mordantes, ses notes acerbes en découvraient toute l'amertume. Celui qui avait ambitionné d'être son historien et ne fut, en l'aventure, que le plus persévérant de ses amis, avait eu l'idée compensatrice d'insérer une *Vie de Mme de Castiglione* dans le cadre de ses propres mémoires trop tardivement commencés. Tandis qu'une femme dévouée de sa connaissance, fanatique d'admiration, l'y encourageait et l'y poussait, chaque jour, à grands cris d'amitié, la comtesse de Castiglione, l'âme repliée sur son personnel désenchantement, ne pensait qu'à l'en railler, lui décochant, au hasard de ses épistoles, des amabilités de la sorte : [Laissez donc là ces Mémoires, où la Troyenne vous lance, si vous tenez tant à les publier, vous en serez réduit à les vendre gratis.](#)

Estancelin composa son chapitre et s'en tint là. Le livre rêvé, dont elle eût été l'héroïne glorifiée, ne sortit pas de ces obscurs préliminaires. Les images, qu'on avait réunies, ne servirent ni pour l'illustration de l'œuvre, qui ne fut même pas un opuscule, ni pour l'exposition projetée des cinq cents portraits de *La plus belle femme du siècle*¹. Car, nous allions omettre d'en révéler le détail : cette section merveilleuse, cette galerie unique, devait s'ouvrir, en 1900, dans l'un des pavillons de l'immense fête internationale déployée sur les terrasses du Champ-de-Mars. Qui ne s'en souvient ? L'universel concours de toutes les expressions de l'industrie, des arts et du commerce, n'était, au fond, que le prétexte d'une exhibition colossale de spectacles choisis parmi les plus étranges, ou de l'espèce la plus — rare, pour séduire les yeux, pour captiver les sens. La série des cinq cents portraits de la divine Castiglione eût été l'un de ces [clous](#), l'une de ces attractions, et non des moindres. Hélas ! tableaux, crayons, pastels seraient dispersés, avant l'heure qu'elle avait entrevue dans une clarté de triomphe. Elle s'était, cependant, bien promis la douceur d'assister, modestement endeuillée, cachée parmi la foule, à cette apothéose des roses, des ors et des violets. Elle aurait revu les étonnements admiratifs, qui avaient environné son portrait d'exposition de 1867. Et c'eût été la réparation d'un long oubli.

Il n'en fut rien. Mme de Castiglione n'avait fait qu'entretenir dans son âme ardente des agitations sans suite, dont le seul fruit fut de l'aider à attendre la mort.

Où s'en allèrent l'abondance des belles images et le surcroît des notes éparses, qui, pour une seule fois, rejoignirent les émiettements de ses jours voyageurs ? Presque tout cela — sinon les choses peintes ou dessinées, du moins les choses écrites — était destiné à périr inexorablement dans les flammes de plusieurs *auto-da-fé*. Les lettres auraient eu pareil sort, si des mains pieuses ne les eussent retenues, malgré qu'elle en eût réclamé la destruction. Il était dit qu'elles devaient nous attendre, venir à nous pour la plus grande partie, et qu'il s'en dégagerait, sous une plume indépendante, des pages de vérité, que n'eût point fait connaître la comtesse de Castiglione avec ses goûts du mystère et de l'histoire arrangée.

¹ Vous me ferez perdre l'argent et l'or de leur Exposition de 1900, où le titre : *La plus belle femme du siècle* était déjà accepté. (*Lettres*, CCLXXV.)

Mais, depuis quelque temps, elle avait d'autres soucis en tête. On menaçait d'éparpiller au vent les lambeaux de sa fortune. Ses fermes, ses villas italiennes ne résistaient qu'à grand peine aux procès longs et ruineux. De plus, ses ennuis parisiens s'étaient fort aggravés, en la demeure nouvelle qu'elle habitait.

CHAPITRE DIXIÈME

LA DÉTRESSE FINALE

Des complications d'une autre espèce. — Ses livres de comptes. — Désarroi financier. — Les palais, châteaux, villas et possessions terriennes de la comtesse de Verasis-Castiglione. — Ce qu'en représentait le produit global. — Le réel et l'imaginaire. — Riche et pauvre. — Des appels de fonds. — Mme de Castiglione et les Rothschild. — Les détails d'une visite au grand baron. — Dans une maison moindre ; quelques emprunts contractés chez la parente universelle. — Les bijoux de la comtesse. — Ses pensions italiennes et sa crainte de leur instabilité. — Embarras d'intérieur et tracas domestiques. — Des traits inattendus. — Tous les déboires subis, au 14 de la rue Cambon. — Étranges démêlés de la comtesse avec son logeur. — Les nuits du café Voisin. — Hors de chez soi ; suite des déambulations nocturnes. — Les dernières singularités de Mme de Castiglione. — Tristesses finales ; les malaises de l'âme et les infirmités du corps. — Aggravation rapide du mal dont elle mourut. — Avec quelle précision affligeante elle avait réglé tous les préparatifs du dernier départ. — Évanouissement dans l'ombre et le silence d'une destinée manquée.

Ses affaires allaient mal comme l'état de son cerveau.

L'argent nécessaire aux journalières dépenses s'évadait, pièce à pièce, de ses tiroirs mis à sec par les fortes saignées. Constamment, au travers de ses lettres, perce l'aveu plaintif des tiraillements financiers : renversement inattendu de ses plus récentes prévisions, difficultés de règlements à percevoir ou à solder, arrérages de ses biens frappés d'opposition ou qui ne se décidaient point à rentrer au port, accidents et pertes.

A quoi songeaient ses amis de la laisser dans ce chaos à s'y débattre, effarée, sans aide ? Que ne se portaient-ils à son secours, avant le naufrage ? Ils y pensèrent tous, lui offrant leurs bons offices, leur appui désintéressé, leurs sûrs conseils, soucieux de ramener le calme et la lumière en cette confusion. Seulement, elle ne les écoutait point — sauf, peut-être Cléry, qui lui rendit d'inappréciables services pour le débrouillement de ses affaires litigieuses.

C'est, maintenant, un désordre inouï dans ses comptes. Jamais contre-sens d'une situation à double face n'éclatèrent plus imprévus et plus incohérents. Riche de titres immobiliers et de pensions, mais, du jour au lendemain, dénuée de toutes ressources monétaires, c'est-à-dire de toutes facilités courantes ; se voyant des coffres pleins de bijoux, mais jouissant d'une table incertaine ; maîtresse de plusieurs palais et villas, mais n'ayant pas un abri stable, pas un logement dont elle soit vraiment sûre, dans ce Paris dont elle a fait sa ville d'adoption, elle déconcerte, avec ses hauts et ses bas, ses montées et ses descentes, toute espèce d'estimation raisonnée de ses moyens de fortune — sur lesquels il ne lui plaisait pas, d'ailleurs, de s'expliquer.

Ils avaient été très divers, très abondants ou très réduits, selon les temps, et ne lui firent jamais entièrement défaut.

Alors qu'elle se lamentait, à force, de son esclavage en chambre, à Paris, place Vendôme, ou rue Cambon, au café Voisin, rien ne l'eût empêchée de séjourner, à son aise et plaisance, en son palais Oldoïni¹ sur sa montagne de la Spezia. Si, pendant une période sombre, elle avait subi l'obligation de vendre la maison familiale, elle s'était mise en mesure de la racheter, aussitôt qu'il lui fut possible, ayant en elle le sentiment du passé si profond qu'elle souffrait mille morts de céder seulement une parcelle de ce qui avait été son intime possession ou un lambeau de l'existence des siens.

Le palazzo Bonaparte, où s'était épanouie sa jeunesse sous la garde de son grand-père Lamporecchi, le Berryer italien, n'était pas sorti de ses mains et ses lettres égrènent, en des énumérations glorieuses, tout un chapelet de villas, qui auraient été siennes, et qui passèrent en visions, à travers sa jeunesse, à Lucques, à Pise, à Pietrasanta².

¹ Entre France et Italie, je ne sais plus que choisir ; entre palais, villas, chaumières et champs, m'appartenant de naissance et ce bouge d'ici, de fatale attirance, quelle raison me fait hésiter ? Décidément, mon ancien hôtel de Passy était encore ma demeure la plus sûre. C'est peut-être là que je finirai seule, comme j'y ai jadis, vécu inconnue. (*Lettres*, DLXI.)

² Je n'aurais jamais dû quitter le palais Oldoïni, ni surtout le palais Bonaparte de mon grand-père, avec ses villas Borghèse, Lucques, Pise, Pietrasanta, ou encore ne pas abaisser le pont-levis du château de Castiglione e Castigliole (le Palais de Turin) ni du château monacal Stupinigi, où vit et meurt canonisée Clotilde de Savoie. (*Lettres*, CCXLV.)

Ah ! mes palais, vous deviez être à moi... Et vous, qui m'avez tant connue, ne vous aperceviez-vous donc pas, à mes airs taciturnes, sur le rivage de la Manche comme sur le bord de la Méditerranée, que j'y pensais toujours¹.

Par le mariage elle était devenue suzeraine du château des Castiglione et pensait l'être aussi du manoir monacal de Stupinigi, où termina ses jours la pieuse Clotilde de Savoie. Puis, comme elle avait l'imagination voyageuse, on avait bâti pour elle, en Corse, dans Ajaccio. Au moins elle le disait, car, nous n'en sommes pas très sûr². C'étaient, n'est-il pas vrai ? bien des palais pour une personne seule. On y pouvait adjoindre sa villa dotale d'Isola Bella, qui n'était pas la moins chère à son cœur. Encore que l'abandon des lieux l'eût réduite cette villa borroméenne, à n'être plus qu'une vraie bicoque d'Indien, elle ne consentit à en laisser tomber les clefs de sa main qu'à la dernière extrémité.

Mais son principal domaine, son domaine d'exploitation, c'était sa montagne de la Spezia, cette fameuse montagne, qui lui causa tant de soucis, lui imposa tant de protestations et qu'elle sut défendre avec une si belle et si constante énergie³ contre la main prenante de ses créanciers, contre les envahissements de l'autorité militaire, contre son gouvernement même, jusqu'au jour où l'intervention des carabiniers du roi sur le terrain du litige ne laissa plus de place à la discussion.

Quelle phase héroïque de son passé, lorsqu'elle régnait, telle une souveraine en déplacement, sur la vaste colline⁴, ayant fermiers et vassaux, et considérant de si haut, pour en étendre la vue si loin, ses propriétés de Carabas ! Pittoresquement les surmontait un ancien couvent de capucins. Un couvent fortifié, bel et bien muni de ses quatre canons historiques, et que gardait, en l'absence de l'abbesse — dite comtesse de Castiglione — une vieille filant son lin.

Par malheur, sa montagne fut très éprouvée. En quelques années fondirent sur elle tous les fléaux de la création. Guerre, épidémies, incendies : rien ne lui fut épargné, non plus que l'invasion des huissiers. Tantôt la vérole noire lui avait tué cinquante de ses paysans ; tantôt les levées d'hommes, pour des bataillons en campagne, n'avaient laissé à la culture de ses terres que les bras débiles de quelques vieillards, femmes, enfants criant famine. Le doyen de ses villageois, un ancêtre de cent dix ans comptés, l'avait juré : de mémoire humaine, jamais on n'avait vu une pareille accumulation de morts, sans oublier la peste et le choléra.

Aussi combien âpre et que malaisée dut être, pour une femme, la lutte à soutenir presque sans arrêt contre les Shylock aux longues dents, dont elle eut à nourrir la faim. Les créanciers ne lui laissaient pas le temps de respirer. En dépit des subventions de son roi et des secours intermittents de Rothschild, en dépit des

¹ *Lettres*, DLXIV.

² Elle se l'était imaginé, nous disait la petite-nièce du maréchal Sébastiani et la femme d'un ancien préfet de la République, Mme Filippini Sébastiani, elle s'était figuré l'existence de ce château en Corse, sans doute parce que, là, se trouvait une maison Bonaparte, pour l'empereur et l'impératrice, parce que son ami Bacciochi y avait aussi la sienne et que la comtesse pensait se trouver chez elle en allant de l'une dans l'autre.

³ J'ai repris mon procès d'expropriation, sous la protection royale et avec Crispi pour avocat. (*Lettres*, CLXXIV.)

⁴ J'étais née dans le grand et pour le grand. Si vous aviez vu de vos propres yeux ces palais que vous vous figurez, sans doute, posés sur des nuages, et mes villas et mes terres à vassaux agenouillés pour le baisemain ! (*Lettres*, DLXI.)

sursis¹ péniblement arrachés ou spontanément obtenus par la fervente entremise de dévouements étrangers², la montagne était toujours à la veille de s'écrouler et de disparaître dans un suprême engloutissement. Il n'y fallait rien moins que de très puissantes protections pour en rasseoir les assises branlantes et préserver le tout d'une irrémédiable catastrophe.

Cependant, à travers les péripéties de l'attaque et de la défense, des portions notables de ses héritages étaient passées à l'ennemi.

Tel jour, la maison natale, où elle prétendait n'être pas née, mais qu'elle appelait quand même, son berceau, affrontait le feu des enchères. Telle autre fois, c'était le tour de ses meubles et de l'argenterie de famille³ et jusqu'à son lit nuptial de pourpre et d'or, là-bas conservés ainsi que des reliques.

Il eût été souhaitable, pour le rétablissement d'une situation générale si compromise, qu'elle pût éteindre, d'un seul coup, ses dettes personnelles et celles de ses parents pleins d'insouciance. Il manquait à l'opération plusieurs centaines de mille francs, le prix global de ses propriétés de la Spezia. Elle s'était retournée vers la caisse de la rue Laffitte, offrant à son grand ami Alphonse l'achat de ses biens au complet et dont elle n'eût gardé que l'usufruit⁴. Le roi des finances avait écouté ses propositions d'une oreille absente ; il n'y donna pas suite.

Elle était allée le revoir, afin d'en réchauffer le sujet ; sa première idée s'était doublée d'une seconde combinaison, qu'elle estimait, en son for intérieur, très prometteuse. Ce maître comptable ne se laissa point séduire aux éblouissements de son imagination. L'affaire était bonne, lui avait-il répondu, d'un ton paternel, très bonne : mais, il ne tenait pas à s'en charger. Comme elle se disposait à partir, triste et décontenancée, il désira consoler sa peine, à l'aide d'un dédommagement immédiat et palpable. *Tenez, ma chère comtesse, lui dit-il, prenez ces quelques papiers — dix billets de mille —, allez vous soigner et vous reposer ; et ne parlons plus de cette question.* Cependant, le visage de Mme de Castiglione ne s'était pas éclairci, au sourire de la fortune bleue. Le banquier fit mine, en manière de jeu, de remettre à leur place les billets tentateurs ; puis, il les lui tendit de nouveau. Hélas ! l'imprudente persévérait en son fier dédain. Elle n'en voulait pour rien, au monde. Dans un beau geste de théâtre : *Déchirez-les !* s'écria-t-elle. — *Non point, non point,* répliqua le baron, et il les glissa soigneusement dans un de ses tiroirs, tandis qu'aux oreilles de son interlocutrice résonnait le cruel dé clic de la serrure.

Ne sachant plus de quel côté verser, elle avait eu des envies folles de mettre le tout en vente, fût-ce à grand'perte, et d'obtenir, à ce prix de famine, au moins,

¹ J'ai obtenu par Rothschild et Savoie (le roi Humbert) deux mois de sursis pour vente aux enchères. Les exécuteurs y perdent 90 pour cent ! (*Lettres*, CCVII.)

² J'ai reçu une lettre mystérieuse, à l'écriture grande, inconnue, portant l'adresse erronée d'une petite fille, qui, de son propre mouvement, à l'insu de ses parents, des avocats, à l'insu des huissiers qui devaient vendre, aujourd'hui, mes pauvres anciens meubles de famille, s'était dévouée pour moi. Elle s'était dit : *Par Dieu et l'âme de mon père, je vais trouver un moyen moins triste, car, Nina m'a vu naître.* Et ces vieilles peaux de justiciers ont cédé à cette fillette et accordé des délais. (*Lettres*, CCXXII.)

³ Demain, on vend aux enchères l'argenterie, à la Spezia. Il me reste la Seine. (*Lettres*, CCCXII.)

⁴ Il ne me faudrait que deux cent mille francs. J'ai, à ce propos, écrit à notre pauvre Roy de Bourse, pour qu'il rachète tout ferme et m'en laisse l'usufruit. (*Lettres*, CCLIV.)

sa tranquillité d'âme. Afin d'en terminer, avec ses embarras et ses tribulations de l'extérieur, elle s'était rendue plusieurs fois en Italie ; et, comme elle ne voyageait qu'en reine, comme elle puisait à plein dans le sac aux louis d'or, quand elle en avait, les comptes de ses déplacements n'avaient pas dû s'inscrire sur la liste de ses économies. Des flots de télégrammes la rejoignaient en route, lui arrivant de Pise, de Florence, de Turin et lui fixant des chiffres¹. Elle aurait aimé s'en arranger, recevoir l'argent et, néanmoins, ne pas perdre sa montagne, de sorte qu'elle ne se décidait point. Les offres s'arrêtaient, et les choses retournaient comme par devant. Les acheteurs las d'attendre se retiraient. Il ne demeurait, en fin de compte, à Mme de Castiglione que les revenus de ses terrains sans culture, les loyers hypothétiques de ses villas inhabitables, de ses fermes mal gérées, de ses propriétés en général, gangrenées d'hypothèques, — en réalité fort peu de chose. De tous côtés des charges, des débours, des gages sans intérêt, et, au bout de cela, le maquis inextricable où menaçaient de l'enfermer les gens de loi.

C'eût été vraiment une cruelle utopie financière que de prétendre à se constituer des rentes solides sur les bénéfiques de ladite montagne ; elle le savait trop bien : ils étaient à peu près nuls. A peine lui donnaient-ils l'assurance de pouvoir végéter sans trop de misère et de s'éteindre en paix.

De ses propriétés de la Spezia ne lui revenait que le nécessaire des frais, ou guère mieux. Lui en restait-il quelque monnaie fluide entre les doigts, cet argent devait s'en écouler, aussitôt, pour servir à l'entretien d'une seconde femme laissée en Portugal par le marquis son père ou à l'extinction d'autres redevances, dont ne profitait davantage son bien-être.

Dans l'attachement qu'elle portait à la conservation de ses biens, la raison de pécule tenait donc beaucoup moins de place que la raison de sentiment. Les palais dont les perspectives proches ou lointaines avaient flatté son imagination, depuis l'enfance, elle ne les habitait, ni ne souhaitait d'y recommencer sa vie, parce que les lieux les plus vantés de la terre sont tristes et désenchantés, lorsqu'on n'y ramène plus ses espérances ; mais elle ne se consolait point d'avoir perdu les uns ni ne se résignait à la nécessité de vendre les autres.

Sa romanesque fantaisie avait le rêve si tenace et si cher de n'abdiquer pas ces heureux titres de châtelaine ou d'abbesse, et d'être en mesure, à toute heure, de réserver, pour des invités de marque, la libre disposition de ses appartenances italiennes !

Par exemple, en 1886, une année tout à fait exceptionnelle de vagabondages princiers à travers la péninsule, elle s'était beaucoup dépensée en frais d'amabilités de ce genre. L'impératrice Eugénie promenait sa mélancolie et ses souvenirs sous le beau ciel d'Italie, hésitant où s'arrêter, dans la crainte des rencontres gênantes : don Carlos se reposait, à Venise, de ses entreprises manquées ; à Florence passaient et repassaient les Napoléons sans patrie, tandis que régnaient à Rome, chez eux, les héritiers de la maison de Savoie. Elle n'entrevoyait qu'à Pise- la tiédeur de vivre, seule et calme. La comtesse de Castiglione lui proposa d'honorer de sa présence le palais Oldoini. Cette offre courtoise avait été déclinée silencieusement. En revanche, le roi Humbert

¹ Et voilà comme quoi, concluait-elle en nous racontant l'incident, je n'ai pas les cinquante louis nécessaires pour la machine à écrire — elle avait toujours désiré un typewriter — et pas un radis pour la Spezia.

annonça qu'il toquerait à la porte du couvent, dont elle était l'abbesse, à la Spezia¹. Le prince Napoléon avait accepté de bon cœur d'occuper en famille une de ses villas. Le duc de Chartres avait promis visite. Le duc d'Aumale devait quitter les vignes de Zucco pour se rendre à sa montagne, le temps d'aller et de s'en retourner : il attendait le passage de la reine Victoria en Sicile. Tout ce qui comptait en Europe par l'éclat du nom semblait s'être donné rendez-vous en Italie ; et, particulièrement, les prétendants en disgrâce, ce qui faisait dire à Cléry qu'il se promettait bien de ne pas manquer la visite de cette exposition de princes en exil.

§

Pour en revenir à ses litres de fortune réels, nous aurons surabondamment constaté que les vrais éléments n'en résidaient point dans le chaos de ses possessions italiennes, aux trois quarts rongées par les usuriers². On en trouvait des garanties moins fallacieuses dans le détail de certains legs, qui lui échurent, dans le crédit, qui lui fut ouvert en la grande maison de banque bien connue de nous, dans ses pensions, dans sa merveilleuse collection de bijoux.

Un héritage Alboni était tombé chez elle, au plus aigu de son désarroi financier. Sa disette d'écus en avait été fort à propos ravitaillée. Seulement, elle en eût souhaité l'aubaine, une quinzaine d'années, auparavant, ce dont elle exposait les raisons avec une sorte de franchise cruelle et ingénue. Premièrement, son père en eût eu sa part de jouissance, à cette date-là, comme elle l'arrangeait dans sa tête ; deuxièmement, se sentant remis à flot, il n'eût pas senti le besoin de se remarier ; en troisième lieu Mme de Castiglione n'aurait pas vu retomber sur elle la charge ultérieure d'une [seconde femme portugaise](#) et d'une nouvelle famille à entretenir.

Au demeurant, cet héritage, quoique non dédaignable, qu'était-il, en comparaison de celui dont on l'avait, à son dire, frustrée : une partie considérable des biens de la richissime duchesse de Galliera, sa cousine ? On sait comment l'héritier naturel, le fils — c'est-à-dire le professeur Ferrari — avait refusé, d'avance, les quatre cinquièmes de cette grosse succession. La comtesse se plaignit amèrement que le Pactole n'eût pas fait dériver du côté de la place Vendôme ses paillettes brillantes, au lieu de les éparpiller en tous sens et d'arroser encore les terres plantureuses du comte de Paris. Mais ces biens lui fussent-ils revenus, à si juste titre ? N'avait-elle pas tout fait, au contraire, pour empêcher qu'une chance aussi rare la visitât en dormant ? Sa noble parente avait amassé contre elle une provision de griefs, qui ne la disposaient guère à ce genre de libéralités posthumes. Elle ne lui avait point pardonné d'avoir refusé au désir, qu'elle lui en exprima, la cession de sa terre de Valdevara, — que la comtesse se vit arracher, du reste, pour servir à l'édification d'un hôpital, sous le nom de la duchesse — ; d'avoir affiché, comme un point d'honneur, un évident mépris pour les origines d'une richesse sortie tout entière des spéculations du

¹ Mon roi défaillant, hésitant, va être forcé de venir à ma montagne accompagné de ma reine, à la fin de ce mois. J'y serai pour les y recevoir chez moi ; car, ces hôtels c'est bon pour des rois en exil. (*Lettres*, CXCII.)

² De mes propriétés de la Spezia je ne tire rien. Tout passe en impôts, entretien et intérêts, sans compter la quantité de dettes à payer du marquis et de la marquise (Oldoini), puis, l'entretien encore de la seconde femme portugaise et de cinq Spezines. (*Lettres*, CCCXVII.)

mari ; enfin de s'être gêné si peu d'en manifester le sentiment réprobateur qu'en des salons, où l'une et l'autre fréquentaient, plusieurs fois à l'annonce de l'arrivée de la duchesse, elle s'était aussitôt levée et retirée¹.

Était-ce le seul motif de ce parentage hostile ?

Toujours était-il qu'elle avait payé d'un cher sacrifice ses dédains, ses hauteurs², et que, plongée, ensuite, dans une médiocrité relative, bien lui fallut-il, en comparant ce qui était avec ce qui aurait pu être, regretter l'air d'insouciance et de fierté, qui lui fit jeter si délibérément huit millions par les fenêtres.

Mais, le flot doré n'était pas absolument tari pour elle : ses bijoux n'étaient pas vendus. Ils étaient encore au complet ou presque.

Les bijoux de Mme de Castiglione : copieux en fut l'inventaire. Tout Paris devait en avoir la curiosité, au jour de la grande dispersion³. La valeur en était fort appréciable puisqu'elle put obtenir, à diverses fois, sur une partie seulement de la collection, des avances de cent à deux cent mille francs, et que son fameux collier de perles, à la vente de 1901, approcha du demi-million⁴.

Ses perles, auxquelles elle portait une sorte de tendresse amoureuse, se figurant presque être aimée d'elles, ses chères perles blanches, noires et roses, ses diamants, ses émeraudes : c'était là son capital, — capital improductif, mais certain. Ses rentes, elle les tirait de la cassette royale d'Italie. Des appoints sérieux en complétaient les échéances, parfois retardées ; des prêts déguisés en bons offices, des attentions gracieuses, à titre d'épingles, — des épingles dorées par la main d'un duc d'Aumale ou d'un Alphonse de Rothschild. **Le duc est au mieux avec moi**, confiait-elle à son vieil ami de Baromesnil ; **il me donnerait tout ce que je lui demanderais**. Et plus loin, elle détachait cette réflexion non moins concluante, à propos de ce qu'elle pourrait espérer de lui, en supposant qu'elle fût toujours aussi sûre de son bon vouloir.

Si le duc était un prince charmant, je lui demanderais, peut-être à l'occasion de son mariage, de consentir à un simple prêt garanti, un excellent placement ; mais il n'y a que les humbles et les pauvres qui vous aident et vous soignent. Parler au cœur des princes, autant gratter une pierre avec du coton.

¹ Vous constaterez les héritages perdus et qu'elle a semés à ses courtisans. Ils pourraient bien me rendre ce qu'ils m'ont volé, à moi, qui ne lui ai jamais, vingt ans durant, fait la révérence, qui la voyais, tous les soirs, à Boulogne (propriété des Rothschild), sans la saluer. Quand elle arrivait, je me levais et j'allais me promener dans le parc ; puis, elle partie, je revenais. Je n'ai jamais consenti à dîner avec elle. Les vieux barons me le reprochaient (Gustave, Edmond, Alphonse de Rothschild), disant : **Jamais nous ne pourrons vous en donner autant que cette vieille duchesse.** (*Lettres*, CLXIV.)

² Ces biens surabondants, dont l'héritier naturel, pour des raisons morales que nous n'avons pas à creuser ici, avait refusé la plus grosse part, allèrent à des fondations charitables, aux princes d'Orléans unifiés en la personne du comte de Paris, à des musées, à d'autres destinations, jusqu'à ce qu'ils fussent totalement dispersés, aussitôt après la mort de la duchesse de Galliera.

³ Le titre du catalogue général offert au goût des amateurs était ainsi libellé : *Catalogue de très beaux bijoux* : IMPORTANT COLLIER DE CINQ RANGS DE PERLES, *perles sur papier, parures, bracelets, broches, boutons d'oreilles, bagues, épingles en brillants et pierres de couleur ; bijoux de fantaisie, argenterie, éventails, objets de vitrine, dentelles, livres, souvenirs du Second Empire, tableaux, portraits, meubles, objets d'art*, dont la vente aura lieu par suite du décès de MADAME LA COMTESSE DE CASTIGLIONE, Hôtel Drouot, salle n° 1, les mercredi 26, jeudi 27, vendredi 28, et samedi 29 juin 1901, à deux heures.

⁴ Il était composé de 279 perles pesant ensemble 3.838 grains.

Quant aux puissants trésoriers occupants des trois ou quatre immeubles de la rue Laffitte, où fut logée leur banque : la grande Maison, quant aux Rothschild, Alphonse et ses deux frères n'avaient pas oublié les services rendus, sous l'Empire, par la jeune et radieuse comtesse de Verasis-Castiglione. Nul emprunt français ou étranger, nulle affaire où le million avait à parler, ne pouvait, alors, se conclure sans leur participation. En plusieurs fois, au cours de son ambassade officieuse, avertie l'une des premières et avant eux des événements qui se préparaient, l'amie de Cavour leur avait transmis des avis précieux sur l'état des finances italiennes ; elle avait porté à leur connaissance secrète et privilégiée des renseignements positifs susceptibles d'influencer les cours du lendemain, capables de se convertir, étant reçus au bon moment, en des éléments d'opérations très fructueuses¹. Désireux d'en reconnaître la valeur, l'aîné de la famille, le souverain de cette triplice financière, le baron Alphonse² avait offert à la comtesse — il y avait longtemps déjà — de lui constituer un capital sous les espèces d'une forte somme, une fois donnée. Peu sûre d'elle-même, appréhendant les prodigalités où l'eût entraîné son penchant à la dépense, elle avait préféré qu'il lui déterminât et lui servît une rente annuelle. Elle eût été mieux conseillée d'accueillir, du même coup, le don supplémentaire qu'il voulut lui signer, un jour, d'un hôtel à Paris. Cette proposition où chacune, à sa place, se fût laissé séduire, ne lui revint pas, une seconde fois, à l'oreille. L'imprévoyante, qu'un désordre extravagant jetait dans une — constante incertitude, avait manqué l'occasion d'être la maîtresse absolue, chez soi, entre ses murs, et pour toujours, — une occasion qui ne se représenta plus.

La comtesse vivait en des trances perpétuelles, pour l'exactitude et la durée de la pension qu'affectait le gouvernement italien à sa qualité de veuve d'un ancien officier du Roi.

Ses alarmes n'étaient que trop justifiées en l'espèce. Elle avait grand lieu d'appréhender que cette bague au doigt ne lui fût enlevée, tout à coup.

Il suffisait d'un mouvement du peuple trop prononcé, d'un changement de ministère ou [de quelque coup crispin](#), pour que cessassent les bienheureux envois et qu'on lui coupât les vivres. D'avance elle réclamait, elle protestait. Elle adressait à son roi Humbert de vifs rappels. Elle en avait l'impression trop sûre : sa vie dépendrait toujours de celle des autres.

Quels fâcheux moments elle eût passés — à ne considérer qu'elle-même — si, par un jour d'émeute, à Paris, la populace en rumeur se fût avisée de brûler l'hôtel de la rue Saint-Florentin, ou si, par l'effet d'une révolution, à Rome, Crispi eût eu l'idée et le pouvoir de fonder des républiques en Italie ! [Cela, disait-elle, et la mort d'Alphonse : le bouquet de mes passifs serait complet.](#) Aussi tremblait-elle qu'on ne lui assassinât son roi, bon payeur en somme, quelles que fussent les témérités de sa politique. Car, n'oublions pas de le dire : elle avait

¹ Les services qu'elle rendit aussi dans les affaires d'Egypte, les combinaisons qui en résultèrent, les trois cent mille francs du vice-roi, qui devaient lui revenir : [Il n'y a que la statue de Lesseps, qui le sait](#) dit-elle quelque part. (*Lettres*, CCVII.)

² La comtesse avait eu à se louer, auparavant, de la particulière affection du baron et de la baronne James de Rothschild ; toujours étrange en ses allusions, elle parlait avec moins de gratitude de [leur prétendue charitable fille](#). — [Les vieux baron et baronne, mes protecteurs contre cette méchante, jalouse sœur de Gustave, mon favori d'alors, d'Alphonse et d'Édouard.](#) (*Lettres*, CCVII.)

prophétisé le coup de poignard fatal¹, le régicide conscient d'un Bresci, le meurtre historique, en un mot, dont l'accomplissement devait avoir lieu, sept mois après la disparition de la comtesse de Castiglione².

§

Pour se refaire l'esprit et considérer les choses de plus près, elle repartait pour l'Italie, comprenant qu'il était prudent à elle de ne point s'y laisser oublier, tout à fait, que des réapparitions de sa figure y étaient nécessaires, de temps en temps, et que si on l'avait autorisée à élire domicile à l'étranger, elle ne devait pas avoir l'air de s'y être fixée en permanence. Sans cette précaution, qui ne l'enrichissait pas, mais qui donnait répit à ses craintes, n'eût-elle pas été de plus en plus, aux yeux de son gouvernement, la dépaysée, la comtesse de Paris, comme on l'appelait là-bas ? Logiquement le caissier royal se fût lassé de servir une pension sans fin à l'étrangère qui ne se montrait jamais pour la recevoir.

S'étant refusée jusqu'au bout à vendre, c'est-à-dire à séparer de soi les gages de son ancienne fortune : dentelles, porcelaines ou bijoux, elle traversa des heures aiguës, sans connaître jamais, néanmoins, la détresse complète et hors d'espoir.

Un jour, très à la fin, abandonnée de sa vierge et de son cocher, ses pas affaiblis la conduisirent sur le boulevard de la Madeleine ; un magasin de fleurs attira sa vue ; elle n'y résista pas et, pénétrant à l'intérieur elle vida son porte-monnaie pour emporter entre ses bras une gerbe de roses superbes et d'essence rare ; puis, elle était revenue à demi-consolée, d'avoir satisfait un de ses derniers luxes. Les fleurs et les perles, elle n'en abandonnera jamais la tendre prédilection.

Une autre fois, étant en voyage d'affaires à Florence, elle s'était laissé prendre au charme d'une vitrine d'orfèvre, tout avivée des rayons du soleil. Il fut des jours d'abondance où, dans la même ville, chacun de ses désirs était une grâce aussitôt comblée. Par un retour de son imagination, qui lui avait permis, un instant, de penser que ces heureux temps recommençaient pour elle, la comtesse de Castiglione avait poussé la porte du magasin luxueux où, sans doute, elle aurait à contenter un séduisant caprice. On s'empressa. Elle s'était assise. Sous ses yeux scintillaient les pierres précieuses, dans les écrins ouverts. D'une main connaisseur, elle remuait ces délicats bijoux, comme si elle n'en eût pas, autrefois, épuisé la jouissance. Tout de suite elle avait souhaité cette bague délicieusement montée, sertie, garnie, ou cette perle rose dont elle n'avait pas la semblable en ses colliers. Elle voulait l'une et l'autre et ce bracelet encore d'un travail exquis. Elle n'attendrait pas à demain pour les prendre avec soi, si, consultant sa bourse, l'état réel de ses fonds ne l'avait pas subitement tirée de son rêve. Elle avait dû les abandonner au marchand, qui la considérait avec ses

¹ Il ne manquerait plus pour couronner l'apothéose, que la fin d'Alphonse, et le *coup de poignard* probable à Humbert. (*Lettres*, CCVII.)

² Dans une autre de ses lettres, concernant le roi Humbert et sa compagne Marguerite, elle ne les juge ni l'un ni l'autre avec douceur : *Rome m'élèverait des autels à la grecque, si je les arrêtais en leur débâcle, si je les repêchais* (ceux de la maison de Savoie) *de la noyade où s'étouffe la monarchie, tuée par ce fils ingrat, dur et ignorant. Ah ! si c'était le père, plus d'état de siège : le peuple à genoux.* Mais cette Marguerite échoue toujours en tout. (*Lettres*, DCCLXL.)

airs de grande dame désolée, avec son envie malheureuse du **Je ne peux pas**¹. Elle s'en retourna, n'emportant que le souvenir de sympathies inconnues. Cette déconvenue n'avait fait que s'ajouter à beaucoup d'autres plus complètes, plus sensibles à l'amour-propre d'une femme qui, pendant ses années de jeunesse et de triomphe mondain, n'avait jamais foulé le pavé des rues qu'en équipage.

Par moments, sa bourse était regarnie ; de nouveau, il ne lui en coûtait pas de satisfaire, dispendieusement, les changeantes fantaisies d'une âme artiste, quitte à se dépandre presque aussitôt de ce qui l'avait attirée, charmée.

En l'une des plus mauvaises phases d'une détresse accidentelle, qu'elle avait été la dernière à prévoir et dont elle eût pu si aisément, par un peu de raison et quelques grains de sagesse, s'épargner les accablantes leçons, la comtesse anxieuse évaluait sa monnaie du jour. Le compte en fut promptement fait. Elle s'était aperçu qu'elle ne logeait, à cette heure, que le diable en sa bourse et quelques sous avec. Treize, pas davantage, treize sous dont la destination était arrêtée, dix pour des fleurs et trois pour du charbon. Elle en était arrivée à ce degré de désespérance, où, devant les yeux surgissent lugubres, les images de l'asphyxie en chambre ou du plongeon dans la Seine. Le spectre de la gêne vulgaire avait fait plier sa nature d'acier. On le sentait autour d'elle, les gens se refusaient à la servir².

Un réconfort opportun, une visite rothschildienne, l'arrivée du courrier d'Italie l'avaient tirée de cette impasse cruelle. Le cauchemar, qui l'oppressait, s'était dissipé. Un éclair de gaîté réapparue traversa son cerveau. Tout n'était pas si noir en sa décadence. Ce n'était pas encore, ce jour-là, qu'elle serait forcée de s'engager en quelque bas théâtricule, pour y jouer les mères, ou de chanter, quêteuse, aux portes des églises ! Si affaiblies que pussent être ses facultés raisonnantes elle n'ignorait point que ses bijoux formaient une importante réserve, quoique entamée déjà, et qu'elle ne serait pas exposée à périr de male faim.

§

Dans les dernières années, quels que fussent le positif de ses domaines italiens ou le recours fort appréciable dont ses bijoux nombreux et riches étaient la garantie, Mme de Castiglione avait réellement perdu tout esprit de direction, quant à la manière d'équilibrer ses besoins et les ressources concordantes. Le prix exorbitant de ses loyers, joint à ses charges familiales et à ses frais de procédure, hors de France, absorbait une grosse part de ses recettes irrégulières.

¹ Je leur ai fait peine et pitié avec mes airs de grande dame misérable, avec mon *voglio del non posso*. Je touchais aux plus belles choses, mais je les lâchais aussitôt, en souriant tristement, comme à Dieppe, quand M. Georges (son enfant) criait : *Pas ça Nina ! Nous ne pouvons pas*. (*Lettres*, CCCLIV.)

² L'infirmier chargé de vin se morphinise, s'éthérise, devient fou, me maltraite. Il a fallu batailler, payer ses vols pour le mettre hors des murs. Je suis morte, mais vous ne le croirez que quand je serai enterrée. J'achèverai de mourir vite et bien avec ce qui me reste : trois sous pour le charbon et dix pour les fleurs. Et l'on médit d'aller à la montagne ! (*Lettres*, DXXXII.) Une autre fois, elle terminait ainsi l'un de ses relevés de comptes. Et le porte-monnaie est tombé mort à mes pieds, avec trente-neuf sous conservés dedans. (*Lettres*, CCCXXXII.) Elle exagérait le mauvais état de ses finances. Trente-neuf sous en poche, mais un million de bijoux et la valeur possible de deux millions en immeubles : ceci compensait cela.

Avait-elle mis en ordre les arriérés dont elle était redevable, ici ou là, par nécessité ou par sa faute, elle n'était pas éloignée de croire qu'on l'avait dépouillée du plus clair de son bien.

De temps en temps, Alphonse de Rothschild laissait tomber la manne généreuse dans l'embrouillamini de ses affaires et tout cela s'en allait on ne savait où. Que de fois, elle dut charger un serviteur de porter au plus tôt, chez la parente universelle¹, de ses bracelets, de son argenterie ou de ses objets variés ! Telle une sonnette d'argent, qui lui paraissait fort utile ; car, elle se hâta de la reprendre, aussitôt que les eaux remontèrent. Passant d'un extrême à l'autre, elle se contentait, un jour, d'une avance de deux écus sur une statuette quelconque, une vague Semeuse ou Baigneuse sans signature ; et, le surlendemain, elle n'avait pas trop des cent mille francs, que lui valait un lot de dentelles, de perles, de diamants. C'étaient des hauts et des bas déconcertants.

Inévitable conséquence de cet état de choses : la fière comtesse se rendait gémissante. Ses fidèles eux-mêmes ne laissaient pas que d'en éprouver un soupçon de gêne, d'inquiétude, lorsqu'ils sonnaient à sa porte et que jouait, à leur intention, le système compliqué des verrous. Le point sensible, la pénurie d'argent, leur paraissait-il, revenait un peu bien souvent, au cours de la conversation. Prudent émoi dont elle s'apercevait, toute la première, quand elle se préparait à les en entretenir, et qu'ils lui brûlaient la politesse, à la façon du duc de Chartres, un matin. *Le Colonel*, écrivait-elle, un instant après son départ hâtif, *le Colonel s'est esquivé ; il a deviné que j'allais lui demander quelque chose.*

§

Et les tracas domestiques, les embarras intérieurs s'en mêlaient. Quelle autre face du tableau !

Mme de Castiglione avait hanté de puissants seigneurs ; elle se flattait d'avoir gouverné des princes ; elle avait activement tendu les ressorts de son intelligence, afin de mener, au moins, jusqu'à mi-terme les plus larges desseins. D'une manière très réelle, on l'avait admirée, dans son groupe, travaillant à la résurrection politique de sa patrie italienne ; elle sut influencer de son charme les plans et la conduite extérieure de Napoléon III ; d'incontestables services furent rendus par elle à la cause et aux intérêts français.

Cependant, jamais, au milieu de ces importantes combinaisons, projets et concepts diplomatiques, correspondances secrètes, allées et venues dans les ministères, continuels besoins en exercice de s'informer, d'intriguer, d'agir, jamais, à l'entendre, elle ne s'était vue aux prises avec autant de difficultés, et n'avait dû livrer autant de combats que pendant le duel journalier de sa fin d'existence, où elle eut à batailler seule à seul contre *son logeur*. Un personnage complexe, négociant en vins et en chevaux, sportsman lui-même et portant beau, mais qui n'était plus, suivant elle, aux heures d'orage, que le patron détesté, le maître exploiteur de l'immeuble parisien où elle avait arrêté, fixé sa *destinée foraine*.

¹ L'amie fidèle de l'orage a été porter, chez sa tante, tous ses bracelets. Quand viens-tu ? (*Lettres*, CCXVIII.) Mes moyens financiers ? Épuisés chez ma tante, à force de lui en fournir. (*Lettres*, CCCXXXII.)

Quelle pluie de doléances épistolaires ! Dans aucune scène de comédie bourgeoise ne fut honni d'avantage — sauf à lui faire, quelquefois, les doux yeux — le propriétaire, l'ennemi.

Lui s'emportait contre ses lubies, contre les inconvénients de ses équipées nocturnes, contre les façons de se gouverner d'une tête, qu'il avait de multiples raisons de croire brouillée avec le bon sens, contre les désagréments ou les servitudes rien moins qu'acceptables dont elle était la cause, elle et ses animaux (des chiens qu'on ne sortait que la nuit, à des heures indues) et contre les effets nuisibles pour le voisinage, d'une manière de conduire ses habitudes évidemment trop ennemie des lois de l'hygiène et de la solidarité locative.

Elle, incessamment, protestait, récriminait, contre le sans-gêne de ses surveillances d'Argus, l'impolitesse de ses mots, de gros mots, disait-elle, et les gênes, les froissements, les tribulations sans nombre, que lui infligeaient des réglementations despotiques¹.

Il n'y a pas moyen de vivre avec ce diable d'homme, s'écriait-elle, qui va jusqu'à pénétrer chez moi, malgré moi. Il faudra que je quitte la maison et même le quartier, perdant mes fournisseurs et mon crédit².

Toute une liasse très copieuse de ses lettres sont remplies à déborder des causes et des effets de ces discussions affligeantes, qui manquèrent, deux ou trois fois, d'aboutir à des sévices exercés contre sa personne. Était-ce possible ?

En réalité, la comtesse, dans l'état d'énervement qui lui était habituel, puis avec son *modus vivendi* si anormal, éveillait sans cesse, autour d'elle, et à son sujet, la défiance ou l'inquiétude. Naguère, on dut faire enfoncer ses portes. Un commissaire de police lui avait imposé sa visite obligatoire. Le magistrat, auquel incombait cette mission, n'eut pas à s'en réjouir, d'ailleurs, s'il est vrai que la noble Italienne, courroucée de son effraction légale, lui jeta le mauvais œil, comme elle s'en flatta : il mourut le lendemain, en constatant le décès d'un malfaiteur.

Et tant de bruit ne cessait que pour recommencer, à court terme. En pleine nuit, une scène avait éclaté, si violente entre elle et son Balzac, à la porte de l'immeuble, des paroles avaient été prononcées³, d'une expression si dure que la police s'était crue forcée d'intervenir, sous les traits d'un honnête brigadier veillant à la tranquillité publique et qui pensa les menacer de les conduire au poste, l'un et l'autre. Chacun, néanmoins, était rentré chez soi. Les parties adverses se calmèrent et se réconcilièrent. La comtesse, trop habituée à ce genre d'algarades, avait presque oublié celle-ci, un matin qu'elle vit son persécuteur — qui n'était, peut-être, qu'un propriétaire gêné d'avoir une locataire aussi absorbante —, en tenue de cheval, un gardénia à la boutonnière, et qui lui adressait, d'en bas, un salut et un sourire⁴. C'était l'éclaircie de soleil après l'averse. Les orages ne reprenaient que de plus belle leur vacarme. Certain

¹ Elles n'étaient, peut-être, à son égard, que préventives du pire.

² *Lettres*, CCCLXV.

³ Hier soir, à travers les deux trottoirs de la rue Cambon, à minuit, devant le fiacre, qui stationnait devant la grille, il m'a administré une volée de sottises, hurlant à tue-tête : *Vous m'embêtez, je vous f... à la porte.* (*Lettres*, DXXIII.)

⁴ Il y avait des accommodements, dont un reste de sa coquetterie faisait les frais : En attendant, Balzac me fait la cour — sa femme est partie. Nous nous promenons, toutes les nuits, devant le... On nous observe. (*Lettres*, CCCXCX.)

jour qu'une bizarrerie trop forte de Son Étrangeté avait exaspéré ledit Balzac, il s'était emporté au point d'en perdre la tête, effrayant tout le personnel de Mme de Castiglione avec ses éclats de voix saccadés et ses cravachades. Le cocher, l'infirmier, la femme de chambre s'étaient enfuis de terreur. Ne se connaissant plus de colère, il s'était attaqué à l'auteur de son ire, lui déclarant qu'il allait la faire jeter dehors, à coups d'huissiers. Elle en ressentit un long tremblement nerveux, ayant eu peur que des scènes de ce genre ne se renouvelassent, pendant une visite de ses princes.

A l'en croire, mais nous ne l'en croyons pas, sans de fortes réserves, il ne serait pas de malfaisance, que n'aurait inventée, mise en jeu contre elle et son intime repos le despote, l'exacteur. Dernièrement encore, pour complaire à une sorte de Cosaque¹, installé dans la maison, un arrivé de la steppe, d'après elle atteint de *delirium tremens*, et qui lui est, en tous cas, un voisin fort gênant, parce qu'il veut de l'air, beaucoup d'air ; pour flatter la manie de ce buveur russe, n'a-t-il pas donné l'ordre que les sept fenêtres de l'escalier demeureront ouvertes, journellement, de manière que la malheureuse comtesse y a perdu toute chaleur vitale !²

A-t-elle épuisé la liste de ses maux ? Non, pas encore. Des gens, à la solde de l'ennemi qu'elle se suppose, vont jusqu'à s'introduire chez elle, de force, soufflant sa lampe, renversant sa veilleuse ; on prétend la gouverner, on la maîtrise, on s'acharne à la faire passer pour folle. C'est un flot d'indignités. Hélas ! est-ce bien la merveilleuse comtesse de Castiglione, l'incomparable, la divine, qui gémit, à présent, sur de si pauvres choses ! Criaileries sans fin, démêlés tapageurs, affronts en public, menaces perpétuelles d'expulsion, et cette espèce d'assujettissement inconcevable, qui la rive à sa chaîne : quel tableau !

Tel est son sort, depuis qu'on l'expulsa de sa colonne. Elle aura dû se chamberer dans une pièce triste et privée de chaleur, n'entrevoir d'autre horizon qu'un pan de ciel gris, supporter les tracasseries humiliantes d'un indigne voisinage, tout endurer, malade : le froid, le vent, l'humidité, et se dire qu'elle y est condamnée, irrémissiblement, et qu'elle n'en sortira que morte.

Où découvrir une condition pitoyable autant que la sienne, exposée comme elle l'est ou se figure l'être, depuis les premières jusqu'aux dernières heures de la journée, aux malévoles attentions de celui qu'elle dénomme *Balzac*, et qui n'est autre que le personnage hospitalier, dont elle s'imagine dépendre pour ne pas coucher à la belle étoile ! Elle ne discontinue pas d'en exprimer le cuisant souci. Quel fatidique génie la poussa vers cette maison intenable, une caverne³ ! Faut-il

¹ Un Russe, qui simplement avait loué un appartement au-dessus du sien, au troisième étage.

² Je suis malade, à cause des courants d'air causés par la porte de l'escalier et les fenêtres, qui restent ouvertes : ordre du propriétaire. Voilà pour le jour. J'ai, pour la nuit, le terrible Russe du dessus et ses femelles, qui hurlent, toussent, crachent, invectivent, devant ma porte, à mon lit, avec des valets de leur espèce. Tous me voudraient dehors ; ils me joueront, quelque nuit, un mauvais tour, personne ne voulant plus coucher ici, ni mes internes russes, ni mes amis, ni mon prêtre (elle hospitalisait, passagèrement, ce prêtre) ; car, nul n'a souci de s'exposer aux tribulations balzaciennes et autres. (*Lettres*, CCCCLXX.)

³ Simplement, un restaurant de nuit. Aucune raison de force majeure ne l'y contraignait, pourtant. Peu de temps avant sa mort, des amis lui cherchaient un hôtel particulier, dans Paris, où elle pût, calme et seule, se remettre de ses précédentes agitations.

admettre l'excès de sa plainte, à la façon dont elle en charge le tableau ? Les gens en sortent, y rentrent, y tapagent, à des heures impossibles, en bruyante compagnie. Tout ce monde-là stationne, campe, trépigne, chante, hurle, du bas en haut de l'escalier. Cet escalier où, par des nuits orgiaques, s'écrie-t-elle, des femmes ivres et nues s'installent, criaillent, et s'entre-jettent des ordures ! Infortunée Nina ! Elle est obligée de les entendre, jusqu'à ce qu'il leur plaise de se taire ; pire que cela, on la suppose, elle aussi, grande dame déchue, de leur espèce !¹

Et des amis prévenants songeaient à lui proposer la compagnie d'une sœur infirmière ! Une bonne sœur, là, dans [ce lieu de perdition, où l'on noce, la nuit](#) — toujours selon son dire —, mais c'est la sœur du diable qu'il faudrait appeler dans [cet enfer](#) !

La même antienne revient, à tout propos, exagérée, grossie, envenimée de détails, où se répand de l'aigreur et de la bile. Pour être aussi mal de toutes les façons, la comtesse se ruine, à l'année. Ne parle-t-elle pas d'une redevance de dix-huit mille francs², qui serait le prix de ses locaux, du premier janvier à la Saint-Sylvestre ; car, nous l'avons dit, elle avait gardé plusieurs appartements parisiens, occupés ou non. Il nous fut donné de visiter l'un de ceux-là, rue de Castiglione, où elle avait mis en réserve des soieries lyonnaises, des costumes de cour, toutes sortes d'objets et de souvenirs, qu'elle tenait à conserver. Ce logis étrange était resté fermé durant de longues années ; tel un reliquaire, où dormiraient des fragments d'âme. Quand la clarté du jour eut fait invasion dans ce lieu sombre et empoussiéré, on y trouva sur un gros coussin bleu cerclé d'un câble d'or, orné de glands aux quatre coins, un ravissant moulage d'un petit bras d'enfant, en mémoire du fils charmant qu'elle avait perdu, et qui s'était appelé Georges. L'appartement en lui-même n'offrait rien de très merveilleux, quant à la décoration intérieure. Ce qui frappait plutôt, c'était la médiocrité des étoffes de tentures, également gros bleu, tapissant la chambre et dont la teinte avait été choisie, évidemment, pour absorber et réduire la lumière.

Au plafond, les plis froncés se rejoignaient en une rosace, avec un bouillonné au centre. La salle à manger était tendue pareillement, mais en vieux rose. L'ensemble était obscur ; les pièces étroites et basses ne donnaient guère l'idée d'un nid coquet, harmonieux et doux. Tout ce qui était d'elle et tout ce qui l'entourait devait avoir un aspect d'étrangeté.

§

¹ Je passe pour en être et ne peux recevoir ici ni femme, ni enfant, ni prêtre, ni même de médecin.

² Je me ruine et suis maltraitée ; sans la nourriture, j'ai payé dix-huit mille francs en un an. (*Lettres*, CCCCIV.) Encore si elle pouvait compter sur le service ; mais comment la sert-on elle, madame de Castiglione !

Samedi midi : c'est l'heure à laquelle sonne, à ma porte, votre drôle de lettre. J'y réponds peu et mal, car mon esprit est occupé, en ce moment, le pauvre ! à ménager et fort préoccupé des moyens d'existence matériels qui se dérobent. Sans mes sonnetiers (ses visiteurs) je n'arriverais point, vraiment, à avoir à déjeuner, en ce même Paris, ou d'être servi convenablement est une chimère, pour moi, sauf au dîner des Orléans. C'est-à-dire, quand l'un ou l'autre des princes d'Orléans venait dîner avec elle, au Salon des Roses, voisin de sa chambre. (*Lettres*, CCCI.)

Prisonnière de son propre vouloir, elle s'y soumettait comme à une espèce de loi inflexible, persuadée de ne pouvoir s'y soustraire que par de courtes évasions. Cependant, nous venons de le voir, elle se savait dans Paris de différents abris, où elle avait entassé mille choses, ses portraits, ses papiers en confusion, — sans compter des dépôts amis et le garde-meubles. N'importe, elle était et devait rester cloîtrée, tout le jour, rue Cambon¹.

On s'étonnait qu'elle se rendît l'esclave de son tourment. Alors elle s'expliquait et faisait valoir des considérations, qui, vraiment ne partaient pas d'un cerveau bien timbré. Sa personnalité mystérieuse, le mouvement d'enquête et de reportage qu'elle provoquait, à son insu, pour sa gloire d'antan, l'originalité, ou comme le disait plus d'un, l'excentricité manifeste de ses mœurs et de ses allures, auraient alarmé, de prime abord, les habitudes réglées, les façons de vivre simplistes et timorées d'une maison bourgeoise. Des yeux moins accoutumés à la vie nocturne eussent mal compris l'attraction bizarre, qui l'enlevait de sa demeure, tous les soirs, ou peu s'en fallait et lui faisait battre le pavé avec sa meute² jusque longtemps après minuit, l'exposant à des surprises policières regrettables.

Quand la nuit étendait sur la ville son voile opaque, la nuit sans clair de lune, molle et confuse, elle s'enveloppait de son manteau et se glissait dans l'ombre des rues pointillée de lumières. Habillée de sombre, le visage couvert d'une double voilette et, d'ordinaire, suivie de ses deux chiens gras et sans beauté, elle allait, à petits pas. Des gens attardés dans leur marche entrevoyaient une femme aux apparences singulières, portant une robe à volants courts, de forme ancienne, et qui s'arrêtait à considérer avec une particulière insistance les fenêtres d'un appartement clos, inhabité peut-être. C'était Mme de Castiglione revoyant son ancien logis de la place Vendôme, où s'étaient écoulées tristement, après les jours radieux, les années désenchantées de sa vie. Mais, considérez plutôt sa silhouette errante : elle vague, le long des murailles, sans but apparent, livrée à ses indécises rêveries. Par hasard, elle presse l'allure vers une direction précise. Elle a songé, tout à coup, que le voyageur attendu de Normandie avait touché barre, ce matin, et qu'il était vraisemblablement descendu dans son hôtel. Sans tenir cure ni de l'heure ni de l'opportunité de la visite, elle fait bruit à la porte, réveille la maisonnée entière, et se fâche, après cela, contre la domesticité, qui la [déteste](#).

Je la vois, dans une de ces échappées fantasques, pèlerinant par les chemins dont elle a l'habitude, — sous les arcades sonores de la rue de Castiglione et dans les rues les plus désertes avoisinant la place de la Concorde — différant, autant que le permet la faiblesse de son être maladif, l'obligation de réintégrer son domicile — le lieu qu'elle exècre et se refuse à quitter —, comptant les clous d'or de la voûte céleste, ou bien abaissant sa vue sur le trottoir vide de promeneurs autres qu'elle-même, stationnant inconsciente devant les réceptacles où gisent les débris de l'existence collective de la journée, entamant des propos de désespoir avec les porte-crochets à la découverte³ et se

¹ Vous me parlez d'un petit appartement ensoleillé, où je recevrais mes amis, les vrais, en faisant accroire aux autres que je suis à Rome. C'est un rêve irréalisable. Un petit appartement avec tout ce que j'ai à Paris ! Risible. Ne savez-vous donc pas qu'avec celui de la colonne, j'en avais deux autres et le garde-meuble que j'ai encore. (*Lettres*, CCCXVIII).

² Si l'on ose ainsi parler de ses deux roquets minuscules et replets.

³ Je devais sortir de cette maison, pour ne pas voir, pour ne pas entendre, pour respirer. Je restai dans la rue à regarder les étoiles filantes, passant et repassant devant le

consolant avec ces humbles des déceptions répétées, que lui infligea la fréquentation des puissants.

De retour au logis, lasse de ses déambulations irraisonnées, elle laisse tomber sa vêtue sombre et se dispose à prendre le repos nécessaire à son accablement physique ou moral. Mais le soleil matinal la reverra, déjà, les yeux ouverts, le crayon entre les doigts, préparant des rendez-vous hypothétiques, élaborant des projets sans solution certaine ; et, d'occasion, regrettant que l'ami, le confident de ses amertumes journalières, ne demeure pas tout près, pour la venir voir, à son petit lever de huit heures, recevoir ses doléances, échanger avec elle des réflexions sans indulgence sur la perversité humaine, et ne la quitter que tard, très tard, par exemple, lors de son grand coucher de minuit ou d'au delà ; d'ailleurs, jugeant fort naturelle cette manière de vivre sa vie, dont ses amis la reprennent et dont la valetaille s'amuse. Car, il commençait à s'en former une légende, bizarre ou pitoyable, selon le jour où il plaisait de s'en représenter la vision.

Ne trouvant plus d'intérêt à recommencer, chaque jour, de se coiffer, attifer, parer, pour quelques heures, ne pensant plus à y perdre des soins, qui devaient la contenter seule, elle en était arrivée, peu à peu, à en exagérer l'indifférence ; elle se négligeait. Souvent, en sa maison, elle s'enveloppait d'une unique robe de chambre en velours noir, ouaté de blanc, et ne jugeait plus nécessaire d'interposer entre le corps et le vêtement d'autre semblant de linge ou d'étoffe, qui lui pût être une gêne. Pour sortir, pour se mettre à l'abri de l'air et du froid, elle faisait monter, en guise de bas soyeux, jusqu'au plus haut de la jambe nue, des espèces de chaussettes de la même étoffe, intérieurement garnies d'hermine. Et c'était encore une de ses particularités, avec les autres.

§

Tout le malheur des hommes, a dit Pascal, vient de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Elle était bien au calme et bien close en son chez soi, loin des ambitions chimériques et des plaisirs décevants, mais n'en était pas plus heureuse, nous semble-t-il.

Les choses allaient au pire. Elle essayait, le disant, d'en égayer la note, vainement.

J'ai des ennuis, à me brûler la cervelle, si j'étais un homme faible ; mais je suis une forte femme, une femme aussi, à mes heures. Je me contente de pleurer, la nuit, de rager, le jour, et d'abandonner tout, jusqu'au plaisir d'écrire et de vous répondre, car, tu sais qu'écrire est ma seule consolation.

Cependant, son caractère s'aigrissait sous l'influence excitée de la maladie. On la sentait devenir atrabilaire. Elle avait la riposte agressive, le mot sans

brigadier, qui dort sous les fenêtres d'Alphonse (de Rothschild). — Comtesse, je ne puis pas vous laisser là ni y rester, les sergents de ronde vous arrêteront et vous mèneront au poste. — Oui, vous avez raison, merci. Mais, comment rentrer ? Toute issue était fermée. Alors, ce fut une de ces nuits, comme j'en ai passé souvent à mesurer les boîtes du trottoir d'Alphonse et à faire jaser les chiffonniers. Que de castes méprisées sont inconnues ! (Lettres, CCCXVIII.)

Puis, sans transition, dans la même lettre, elle relate de personnels souvenirs sur la reine de Danemark, qui vient de mourir.

ménagement, l'accès hargneux, parfois ; elle annonçait des commencements de vieillesse lugubre.

Ses sorties du soir ne répondaient guère à des intentions divertissantes : théâtres, soirées, visites, mais la ramenaient en peu d'endroits, toujours les mêmes : par exemple chez le libraire anglais Galignani, ou chez ses confrères parisiens de la rue de Castiglione, Timotéi¹, Gateau, qui la connaissaient fort bien, ou dans le salon de lecture du Grand Hôtel, pour y revoir son confident, quand il y était de passage.

Ses idées se dérangent notablement. Il lui passait par la tête toutes sortes de visions inquiètes, qu'elle ne s'était pas connues jusqu'alors et qui la tenaient au logis, captive de ses craintes, cadennassée, verrouillée. Elle se figurait en butte à de sourdes persécutions. Des menées s'agitaient dans son ombre, dont elle se voyait l'objet suspect et menacé. Ses tendances chagrines s'aggravaient, de jour en jour.

Une inquiétude malade effarait ses sens. Sous l'influence des vapeurs dont s'ennuageait son cerveau, elle poussait au noir les moindres faits et gestes résultant d'une fréquentation domiciliaire inévitable ; elle en étendait les dispositions soupçonneuses à tous ceux qui l'entouraient ou l'approchaient : domestiques, voisins, fournisseurs. Tous, des espions hostiles, des assassins, des voleurs.

Deux petits chiens roulés en boule, mal odorants et obèses et que, le soir, bizarrement attifée, frôlant les murs, elle conduisait elle-même dans la rue, étaient presque la seule compagnie quotidienne de l'ancienne favorite des Cours. Elle leur attribuait des qualités d'attachement tranquille et d'obscurité fidèle, dont elle aurait cherché vainement à retrouver les signes en l'espèce humaine. Souvent elle répétait à son correspondant de Baromesnil, en lui faisant la grâce de l'exception, *que plus elle avait connu les hommes et plus elle avait aimé les chiens*. C'était l'opinion de ses heures moroses, bien différentes de ce qu'elle en pensait, à vingt ans.

Une défiance grossie d'appréhensions vagues la tenait en garde contre un chacun.

Pourtant, elle redoutait la solitude absolue comme un péril de mort. Dans le délire sombre qui la gagnait, dans les angoisses de sa manie de persécution, il lui fallait une compagnie, quelle qu'elle fût, pour apaiser ses alarmes. Hélas ! sur quel choix devait se rabattre, maintenant, celle qui avait refusé, jadis, à des demi-dieux le partage de sa couche ! Nous aurons, dans ses lettres, des détails vraiment inattendus de ce genre de cohabitations accidentelles inspirées par le caprice ou la peur.

Pendant les froids sommeils de l'hiver, comme la plupart de ceux et de celles qui dorment solitaires, elle avait adopté pour son usage, au lit, l'indispensable boule d'eau chaude, qui ranime et tient lieu de l'absent ou de l'absente. Mais, par l'une de ces mésaventures qui n'arrivaient qu'à elle, un soir, tandis qu'elle se déshabillait, il était advenu que son *moine*, son *mari chaud*, comme elle qualifiait plaisamment cet ustensile, avait roulé à terre et si malheureusement qu'il lui

¹ Elle portait une véritable affection à Timotéi, qui nous montrait d'elle de curieuses dépêches ou lettres, envoyées d'Italie, au temps où elle organisa si merveilleusement tout le décor et tout le cérémonial du second mariage d'Amédée, duc d'Aoste.

avait brisé un doigt de pied et nécessité une opération chirurgicale¹. Depuis lors, elle en avait banni l'emploi. Et, pour y suppléer, n'ayant pas mieux dans le moment, elle avait recherché le côté à côté d'une humble ménagère, spécialement préposée aux servitudes de la loge². Elle n'eut pas le choix, ce jour-là. D'amies femmes, elle n'en avait pas une et sa vierge, ainsi qu'elle baptisait sa domestique — fort coureuse, cette vierge — était retournée à l'école des hommes.

Quelles gens ! quel personnel !

Fallait-il qu'après avoir mêlé sa voix à celle d'interlocuteurs d'un rang si relevé, elle eût à subir de tels compagnonnages, et que, pour ne pas être seule, tout à fait seule, elle dût offrir un accueil familial, dans son intime, aux racontars de l'office !

Son cocher sans occupation, plus d'une fois, manquait au signal qu'elle s'apprêtait à lui faire ; non moins souvent sa vierge était ailleurs qu'au marché ou à la cuisine. Et, comme elle avait toujours une marotte, une lubie en tête, comme elle souffrait d'attendre, elle n'hésitait point à mettre en mouvement n'importe quel intermédiaire — tel un ouvrier fumiste, qu'elle avait honoré de sa confiance et couvert de sa protection, jusqu'à le faire monter sur le siège de la voiture, à côté dudit cocher, quand elle l'envoyait en course —, n'importe qui, pourvu que la lettre fût portée et la commission faite. Certaine fois, après dix heures du soir, n'avait-elle pas délégué à l'hôtel de son prince, sous un costume de déguisement — une espèce de tenue de bal produisant l'effet le plus comique sur l'être bizarre, qui s'en était revêtu —, une créature d'opéra-bouffe très vieille, passablement folle, et qui dut livrer un véritable combat pour pénétrer en ce temple illuminé ?... On y donnait une réception de gala³.

§

¹ Clouée au lit pour amputation charcutière de mon deuxième doigt du pied gauche. L'effet d'un ridicule accident. La chute du lit et le choc de la boule d'eau bouillante, qui me sert de mari chaud. Et je devais aller à ma montagne pour affaires graves. Tant il est vrai qu'un moine peut changer la face du monde ! (*Lettres*, CCCXCVIII)

² Mais, sapristi ! pourquoi ne pas être monté ? La pipelette était avec moi, dans mon lit, quand son mari, le sourd mais non l'aveugle, m'apporta les journaux et les lettres. (*Lettres*, DXI.)

³ C'était rue Jean-Goujon, chez le duc de Chartres.

Enfin, samedi 13, je profitai du passage de la fameuse vieille. Elle s'en allait au bal masqué, avec ses cent ans ; je lui jetai un court billet pour être remis au portier Goujon. *Treize... qu'es aco ?* C'est le mot de Marie-Antoinette voyant la charrette. La vieille a été reçue presque à coups de casse-tête par les sergents en sabre, qui lui voulurent barrer passage. Mais, se faufilant à travers illuminations, file de voitures, grilles ouvertes, cour fleurie et flamboyante, elle arriva, quand même, disant aux agents, sans se déconcerter : *Vous tenez à savoir si je ne suis pas une mendicante déguisée ? Eh bien ! regardez comme on me reçoit à la conciergerie, et vous verrez à travers la grille si je suis connue, ici ; quant à ce que j'y viens faire, vous n'avez pas à le savoir.* Et la voilà s'asseyant tranquille dans la loge où, pour toute garde, se trouve un gros chien blanc bien peigné, pomponné, enrubanné, qui se met à danser autour de la sybille. *Ne vous étonnez pas, reedit-elle aux sergots, je suis de la maison.* Le chien va chercher le concierge et l'amène à la Loge. Il arrive, lui aussi, pomponné, poudré, en culotte bleue et rouge, galonnée d'argent ; il fait sa révérence à la vieille, la conduit courtoisement à l'intérieur, lui prend mon mot et la reconduit, à la barbe des agents collés à la grille, en criant : *Place à cette vieille !* (*Lettres*, CCCXIV.)

Tout en elle procédait par sursauts. Son imagination sans règle n'allait qu'aux partis extrêmes ; encore aurait-elle voulu que chacun fût prêt à l'y servir. Ses derniers amis se hâtaient moins de répondre à ses appels, dont ils appréhendaient les suites déconcertantes. Le duc d'Aumale n'apparaissait que furtivement et rarement. Le duc de Chartres n'avait pas suspendu ses visites courtoises, inspirées d'un généreux souvenir ; pourtant, il les espaçait. Rothschild, ne se montrait plus, en personne ; il envoyait, parfois. Cléry attendait l'occasion d'être nécessaire, pour la préserver d'un faux pas en matière de procédure ou d'engagements financiers. Sans la délaissier positivement, Estancelin usait davantage des excuses de la distance. On n'était jamais pleinement tranquilisé, avec elle, sur la limite où s'arrêterait l'excès de sa fantaisie.

Au demeurant, elle s'embarrassait d'inquiétudes pour ses connaissances, non moins que pour elle-même. N'osant affronter les indiscretions des murs, qui, comme nul n'en ignore, ont des oreilles, elle se croyait forcée de ne plus les recevoir chez elle. Bien encore lorsqu'elle pouvait disposer, à leur intention, d'un lieu de réunion amical et sûr, loin des curiosités subalternes, loin des intrigants, des espions, des échetiers sans scrupules ; excellente affaire, par exemple, lorsqu'il lui était loisible de les convoquer dans le cabinet de rédaction¹ de son docteur Janicot, un homme charmant au nom duquel la comtesse de Castiglione avait accolé, on ne sait pourquoi, un fâcheux sobriquet².

Mais elle n'en avait pas, chaque fois, à son désir, le libre usage. Alors, triste alternative ! Bientôt, déclarait-elle sur un ton demi-plaisant, elle en serait réduite [aux rendez-vous des Parisiennes adultères : églises et chalets de nécessité](#). Tout comme les princes en exil, au palais Necessitades³.

Derniers éclairs d'une gaîté de plume. A mesure que s'épaississait l'ombre sur ses jours, empirait son acrimonie. Malade de corps et d'âme elle traînait les heures, profondément aigrie contre les trahisons successives de sa destinée manquée ; elle languissait, mécontente de l'autrefois, irritée du présent, excédée de la tension continuelle de ses nerfs et des impressions du dehors, qui la rendaient plus fiévreuse et plus sensible ; car, elle avait pris en une aversion véritable la civilisation nouvelle, avec ses routes tapageuses et affairées, avec la ruée de ses automobiles faisant de chaque pas dans la rue une aventure de mort.

Du reste, n'avait-ce pas été son lot d'être toujours la victime désignée des coups du hasard : jeune mariée, veuve et vieille... [sans le paraître](#) ?⁴ Dieu, le Diable, les prêtres et les logeurs — [race de bandits](#) — tout lui avait été hostile.

¹ Je me demande ce que vous pouviez bien ou mal faire dans ce Paris, vous qui, autrefois, ne sortiez pas de notre canapé ? Aujourd'hui, rendez-vous, rue des Mathurins, 32, au Bulletin médical, où notre médicaille met un cabinet clos et chauffé à notre disposition. Nous y pourrions parler haut et bas sans crainte d'être écoutés comme en chambre d'hôtel. (*Lettres*, CCCLXV.)

² La Rosse.

³ Allusion au palais de ce nom, qu'habitaient le duc et la duchesse de Montpensier, les nobles amis de son correspondant, à Lisboa, en Portugal, d'où justement le duc de Chartres, leur neveu, venait de lui écrire qu'il serait incessamment de retour à Paris.

⁴ [Sans le paraître](#) ! Jusqu'au bout femme et coquette, elle s'était empressée d'ajouter ce correctif à ses lamentations.

Tous ses désirs sont morts, toutes ses aspirations sont éteintes, son présent est éphémère et chanceux ; aucune attention personnelle ne lui vaudrait la peine d'y songer ; elle ne s'occuperait pas même de faire bouillir un œuf, si ce n'était la nécessité d'entretenir les ressorts de la machine, avant qu'ils ne se brisent complètement, et le besoin de réchauffer ses douleurs alitées, près des roses épineuses jonchant sa couche. Elle peut mourir, maintenant : elle n'a plus d'intérêt à se rappeler.

§

Sa santé avait subi des altérations profondes. Elle en compromettait les retours passagers, d'elle-même, comme à dessein, par ses façons anormales d'entendre et de pratiquer les soins qu'on doit à sa vie mortelle pour en prévenir ou pour en atténuer les maux.

Après avoir, en la merveilleuse harmonie de tout son être physique, inspiré l'idée la plus enviable qu'on pût se former d'une eucrasie parfaite, elle avait senti, prématurément, les effets du déclin de l'âge¹. D'intimes chagrins, ses défaillances morales, ses infractions voulues aux saines réglementations de l'hygiène pure et simple, n'accéléraient que trop vite la ruine successive de ses organes.

L'heure était arrivée où elle aurait à se débattre, presque sans trêve, contre les malaises de l'âme et les infirmités du corps. La souffrance s'était installée, à son chevet, ainsi qu'un hôte maussade et permanent. Force lui fut de cesser, à peu près, de sortir. Elle soulageait son mal à en parler, à en écrire d'abondance, à faire le détail pénible et enjoué, tout à la fois, de ses treize maladies chroniques, dont chacune était grave, suivant elle, et deux, au moins selon le médecin, mortelles.

Si les mondains de haute volée n'étaient plus qu'un souvenir de ses fréquentations, bien nombreuses, à présent, se faisaient, en son domicile attristé, les visites des hommes de l'art. Un interne, chaque soir, occupait une chambre voisine de la sienne, pour être à même de lui donner ses soins. Peu à peu, elle s'était faite à la pensée qu'elle ne rentrerait plus en la possession de ses facultés actives, qu'il lui faudrait se résigner à ne jamais recouvrer ses forces, demeurer au lit, de jour et de nuit, comme en son élément naturel², et n'entrevoir qu'une seule forme de délivrance : le repos du dernier sommeil. Plutôt disposée par l'habitude de la plainte à s'exagérer l'imminence de sa fin, elle n'avait pas à en redouter la fatale surprise : elle en avait l'esprit toujours occupé. A force d'évoquer la vision de la mort et de la regarder fixement, elle en avait revêtu le fantôme des aspects d'une personne familière. Elle n'arrêtait pas d'y songer avec une amertume adoucie, qui lui était devenue comme une accoutumance mélancolique n'enfermant en soi ni trouble ni angoisse. Elle semblait en désirer l'approche, ainsi que d'une amie secourable ; et, comme elle

¹ Janicot m'écrit d'aller chez lui, à Pougues, au moins deux à trois mois, me remplumer et manger, comme si c'était possible sans dents ! (*Lettres*, DLXXI.)

Plaisante opposition, je lis dans la même lettre : Mon toujours amoureux Saint-Amant, qui publie : France-Italie, ne m'y nomme, ni à tort ni à raison. Je vais lui administrer sa volée. (*Ibid.*)

² La consultation m'a condamnée. Je ne peux plus vivre. Je devrai avoir le courage de me tuer. Je ne dois plus bouger, pour rien. Lit médical, sous peine de paralysie des reins. Colonne vertébrale incurable. (*Lettres*, DX.)

était assez encline à transporter chez autrui les impressions de tristesse, de désabusement, de lassitude suprême, dont elle était affectée, elle exhortait certains de ceux qui traînaient sur la terre, à sa connaissance, les restes d'une existence, désormais sans but, sans objet, de souhaiter aussi la terminaison rapide. [Venez mourir ensemble](#), écrivait-elle à l'un d'eux, du ton le plus naturel et comme s'il se fût agi d'une invitation ordinaire.

Sa détresse morale et physique attendrissait, au dehors, de certaines âmes prévenues, qui ne la connaissaient qu'à travers d'autres âmes. L'un des rares, qui fussent encore les bienvenus dans ce logis en désordre — comme l'imagination de celle dont il était le refuge —, souvent parlait, écrivait d'elle à une sienne amie, femme de beaucoup d'esprit et de cœur. Elle ne voulait rien ignorer de ce qui, bon ou mauvais, concernait la comtesse. Elle interrogeait, de jour en jour, redemandant, sans cesse, des détails. Où en était l'état de sa pensée malade ? Quelle avait été sa dernière plainte ? Pourquoi l'avoir, l'autre jour, froissée d'un propos vif, blessée par une lettre, peut-être ? Elle souffrait. C'était assez pour qu'elle reçût de ses derniers visiteurs le peu de joie qui lui restât à goûter en ce monde.

Des amis lui conseillaient d'éloigner d'elle tant de sombres pressentiments, de s'entourer des soins bienfaisants que procurent le calme et la régularité des habitudes, de se mieux nourrir, de relever son moral, surtout, de [se secouer](#). [A quoi bon ?](#) répliquait-elle ; et, avec une pointe de malice, comme elle en avait encore, par saillies, elle ajoutait qu'il n'était pas si facile, au reste, de se secouer, quand on était seule.

Puis, elle retournait à ses hantises mortuaires.

Que dis-je ! Elle y insistait si expressément dans ses lettres à des correspondants chargés d'années et soucieux de leurs propres malaises qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'y voir comme un manque de goût. N'était-ce pas les rappeler de force à eux-mêmes, aux craintes de leur âge ou de leur santé, les contraindre à s'appesantir sur le sentiment de leurs personnelles misères et leur compter les heures, dont il leur était permis de jouir encore ?

Mais, elle n'abandonnait pas le sujet sans gaîté de ses préoccupations finales, élaborait à grandes lignes le texte de son étrange testament, où, volontairement, systématiquement, elle reniait des alliances de famille¹, qui existaient, en réalité, affirmait plus résolument que jamais son vouloir absolu de se supprimer tout entière dans la vie et dans l'au-delà de la vie, pour le futur comme pour le présent², et, de sa main fiévreuse, griffonnait les instructions les plus détaillées sur ce que devait être sa dernière vêtue¹, ses obsèques et sa sépulture.

¹ Sur l'une des pages de ce bizarre document, œuvre de déraison marquée en plus d'un endroit, et si curieuse, si impressionnante en d'autres places, elle avait écrit en grosses lettres, au crayon rouge :

[Pas d'héritiers... Sans aucune famille, ni en France, ni en Italie, quoi qu'il y en ait de mêmes noms tout à fait étrangers, soit Oldoini, Rapallini, Lamporecchi, de Castiglione, Caspioli, Asinari, Verasis.](#)

Elle avait oublié d'ajouter à la liste les Tribone, de Gênes, parents éloignés des Oldoini, qui héritèrent de ses deux millions d'immeubles et bijoux, en vertu même de cette omission.

² [A tous les exécuteurs mortuaires de mes derniers moments et de mes dernières volontés et les exécuteurs testamentaires de Paris et de la Montagne, à Spezia, en Italie, ainsi que d'autres personnes que je pourrai nommer, je fais recommander expressément](#)

Par boutade, quelquefois, elle menaçait de s'en passer — la Seine étant si proche ! —, puisqu'il n'était pas en ses moyens de mourir en marbre et qu'on ne voudrait pas d'elle dans le champ de repos de son cher Passy. Surtout, elle tiendrait à s'en aller libre de toute reconnaissance et dans le calme. Pas de publicité : ni lettres, ni articles, ni biographies, aucun signe révélateur de son évanouissement dans l'éternelle nuit².

Elle se défendait, néanmoins, autant qu'il était possible de le faire, contre les progrès de la maladie ; elle ne repoussait ni les secours de la science, ni le réconfort d'une nourriture substantielle. Tout en déclarant ne rien manger, elle se suralimentait, comme on l'exigeait d'elle. Mais son amaigrissement rapide, depuis quelques mois, donnait à présager des conséquences funestes, dans un délai très court.

Elle n'avait pas voulu qu'on annonçât sa douloureuse fin. Ses obsèques devaient être anonymes, sans couronnes, sans fleurs, sans discours, presque sans assistance. Les derniers désirs de sa raison troublée ne furent que trop ponctuellement suivis. Ses fidèles étaient dispersés, Cléry était à Venise, les princes absents, les autres dans l'ignorance ou volontairement oublieux. Elle était morte presque subitement, entourée de quelques anciens serviteurs, notamment de la vieille Luisa Corsi, sa nourrice ; nul de ceux-là, accoutumés à sa domination, n'était dans le secret de ses ultimes pensées. Personne ne savait que faire, après qu'elle eut exhalé son dernier souffle. Cette femme, qui s'était enfoncée dans une retraite si profonde qu'on l'eût prise pour une apparition

de ne dire ni révéler quoi que ce soit aux questions des gens de loi, de parquet, de ministères, de rois, princes, ni d'amis, ni à tous délégués des futurs gouvernements français, empire ou royauté.

Je fais défense personnelle, en ma qualité de sujette italienne, appartenant à la cour du roi Humbert, au Préfet de police français lui-même et au Procureur de la République en personne, de toucher à rien, ni visiter, ni saisir, ni séquestrer, ni cacheter, éliminant et excluant de cette exécution immédiate le consul d'Italie Lucchesi Palli et tout ambassadeur, conseillers, secrétaires, employés aux gages de l'ambassade.

1 Elle avait ordonné, pièce à pièce, l'ajustement qu'on lui mettrait dans le tombeau : Chemise de nuit de Compiègne, 1857, batiste, dentelles et peignoir long rayé, velours noirs, peluche blanche (existant 14, rue Cambon) ; au cou, le collier de perles petite fille, neuf rangs, six rangs blanches et trois noires, collier habituel, que j'ai toujours porté, avec le sou troué au fermoir cristal, chiffre et couronne, que les habilleuses toutes connaissent ; aux bras nus et pendants, mes deux bracelets, un onyx perle, au centre, et un émail noir, étoile et brillants, qui sont ailleurs.

L'oreiller, qui sera dans le panier, d'ores et déjà par moi désigné et préparé, en parfait état, savoir en tapisserie point en croix, soie floche blanche doublé satin violet, avec quatre coins, bouquets de pensées brodés par mon fils enfant, au Café Anglais, à Paris, cordelière violette autour et quatre glands.

Et elle ajoute, pour ce qui concerne ses mignons regrettés :

Les deux chiens du 26 de la place Vendôme (empaillés) seront, pendant la nuit finale placés aux pieds, voulant être veillée par mes chiens morts, que je nommai Sandouga et Kasino, mon petit ; et les remettre en même place dans la bière, un sous chaque pied formant coussin. Au près de mes mignons, je veux leur petite musique : la Vague, qui leur faisait danser la valse au 26 bis de la Colonne ; les désire habillés beau, robe d'hiver bleue et violette, à mes chiffres, à leurs noms et leurs colliers de fleurs roses et cyprès.

2 Défense absolue à tous mes exécuteurs testamentaires, ainsi qu'à toutes personnes désignées de faire paraître renseignements de quoi que ce soit, à qui que ce soit, ni legs, ni souvenirs, ni écrits, ni distribution d'autographes, ni portraits. (*Testament* (brouillon olographe) de la comtesse de Castiglione.)

vivante en son cercueil, continuait, à leurs yeux, de vivre quoique morte. Ils respectaient son sommeil, comme figés. Il fallut à Me Guillaume Desouches, un ami de la veille, mais qu'on savait être son conseil, il lui fallut se dévouer, remplir sans aucune aide les tristes offices que ces terribles événements, d'habitude, imposent à la famille. Il dut se charger de tous les services, prendre toutes les décisions, conduire le deuil. Et quel deuil¹ ! Le duc de Vallombrosa, qui l'avait bien connue, très admirée, au temps de sa merveilleuse jeunesse et qu'elle appelait, par courtoisie, son cousin, quoiqu'il ne fût son parent que de très loin ou pas du tout, s'était trouvé presque seul, avec M. Meyrargues, dans le caveau de la Madeleine, à jeter l'eau bénite sur le cercueil de celle qui avait tenu une si grande place dans le monde des riches et des puissants. *Si je n'avais pas été là pour accompagner ses tristes restes*, écrivait-il à quelqu'un qui l'avait beaucoup aimée, *il n'y aurait eu que des mercenaires !*

Qu'allait-il advenir de la dépouille mortelle de celle qui avait fasciné les princes et les rois ? Où devrait-elle aller dormir son dernier sommeil ? Reposerait-elle à la Spezia ou à Paris ? Il en posait la question anxieuse, dans la même lettre imprégnée d'une mélancolie profonde². Paris, qu'elle avait étonné, la garda. La sépulture fut tenue secrète. On n'éleva point à sa mémoire de fastueux cénotaphes. Mais une simple pierre de granit marqua la place de sa tombe. Plusieurs années après, nous nous faisons indiquer, à grand'peine, cette tombe inconnue³, perdue dans la partie encore boisée du Père-Lachaise. Les caractères de l'inscription étaient effacés. On n'y voyait aucun ornement. Une simple et pauvre couronne de houx toute desséchée en paraît la nudité froide.

Cruel et implacable retour des plus brillantes destinées...

¹ *Lettre privée*, 27 juin 1901.

² *Lettre privée*, Paris, 8 déc. 1899.

³ *Aucun héritier ne m'a encore fait demander où la comtesse était inhumée*. (*Lettre privée* de Me Guillaume Desouches, avoué de première instance, 27 juin 1901). Quel détail !

CONCLUSION

**PORTRAIT GÉNÉRAL DE LA COMTESSE DE
CASTIGLIONE**

S'il avait été de mode, aux environs de 1857, de croire à la transmigration des âmes, comme le nota, plus tard, une femme d'esprit¹, on aurait pu dire que celle de Cléopâtre était revenue dans le corps admirable de Mme de Castiglione, excellemment créée pour la vie magnifique et pour l'amour d'un des maîtres du monde.

Nulle mieux qu'elle-même n'avait eu conscience de cette perfection, dont elle eut à racheter l'orgueilleuse joie par beaucoup de tristesses et de désenchantements.

Elle en recevait la louange mondaine avec une sorte d'insouciance accoutumée ; elle en parlait à d'autres avec un air d'insouciance impersonnelle, qui n'était point de la vanité, mais la constatation tranquille d'un fait, qui ne se discutait pas. Dans l'une des rares maisons amies, où elle avait pris l'habitude de fréquenter, avant sa période de séquestration volontaire, elle avait eu connaissance qu'un enfant y était né. Elle était accourue, de suite, elle le voulut voir, l'embrassa, ceignit son cou d'un collier d'ambre, et tint ce propos à la jeune mère alitée :

Quand il sera grand, vous lui direz que le premier baiser qu'il ait reçu, lui fut donné par la plus belle femme du siècle.

Élevée dans un milieu frivole, les séductions de la flatterie l'avaient environnée presque aussitôt qu'elle commença d'être. Chaque soir, au théâtre de la Pergola, dans un âge où le besoin de s'abandonner aux douceurs du sommeil lui était plus naturel que de contempler les jeux de la scène, se pouvait voir la petite Oldoini, assise sur une chaise très haute, au beau milieu de la loge, et présentant à tous les regards les grâces de son enfance assoupie². Elle n'avait que cinq ou six ans !

Dès son entrée dans le bal, c'est-à-dire à sa première apparition de femme dans les cercles brillants du plaisir, elle avait provoqué un concours d'admiration, qui ne cessa plus. Le développement de son adolescence n'était pas achevé qu'on signalait sur ses pas une levée en masse d'épouseurs.

Quant à la suite de ceux qui n'échappèrent point à l'envie de lui plaire, ils furent nombreux et l'auraient été davantage, si elle eût joint à ses dons prestigieux une nature plus égale et plus attirante. Mais, elle ne possédait pas, autant qu'on l'eût souhaité, cette attraction de tout l'être féminin dont la douceur vous enveloppe comme d'une caresse générale. Elle le savait et ne tentait pas d'y suppléer par une disposition à l'acquiescer. Sa fierté grave arrêta les élans, qu'inspirait le pouvoir de ses charmes. Quoique le sourire allât très bien à la pourpre de ses lèvres, à la blancheur de ses dents fines et serrées, elle était lente à l'y laisser paraître. Par une certaine expression de dédain logée au coin de sa bouche et par une espèce de retirement personnel, qu'elle affectait au milieu de l'entraînement général, elle se séparait du naturel de ses compatriotes florentines, avenantes au suprême degré et formées, dès le premier âge, en l'art et la manière d'être gracieuses.

En sa période d'éclat extraordinaire, sans doute elle avait eu plaisir à promener sa beauté devant les sens, comme une fleur dont on offre à respirer le parfum. En général, elle avait l'aspect de froideur, qui suspend ou déconcerte les effusions ; et cela, malgré qu'elle manifestât une rare franchise dans le langage comme dans le caractère. Si, d'aventure, elle pouvait se montrer tendre et

¹ La comtesse de Puliga.

² Détail recueilli dans une lettre privée de la comtesse Luisa Capponi Bolgheri (provincia di Pisa, 19 février 1912).

charmante, elle n'en étendait pas l'agrément à la société des femmes, qu'elle goûtait peu et qui lui rendaient au double son absence de sympathie¹.

Bien qu'elle eût pris naissance et grandi sur cette terre de beauté : l'Italie, où l'air seul qu'on respire est une incitation voluptueuse, elle n'eut pas de violents combats à soutenir contre les fièvres de la passion. La nature de son tempérament ne la prédisposait point à ces luttes orageuses. L'amour, dont elle excellait à traduire le frisson, dans ses lettres — du moins elle s'en flattait —, tenait beaucoup moins de place qu'on ne l'aurait pensé dans la vie réelle de Mme de Castiglione. En vain, j'interroge les deux moitiés de cette vie très contraires, l'une d'ambition politique et de mondanité conquérante, l'autre de solitude systématique et de sombre effacement, je cherche, sans les y trouver, la trace des ardeurs romanesques, des baisers de feu, des transports exaltés et des grands désespoirs. L'incarnation séduisante de son premier rêve est restée perdue dans les nuages. D'un mariage auquel avait manqué la réplique de son cœur, elle avait eu, deux ou trois fois, l'idée de passer à un ménage facultatif, auquel aurait manqué la régularité du contrat. Encore le concevait-elle plutôt comme une association de deux énergies morales tendant ensemble à un but supérieur, avec des intervalles d'humanité.

Les tendres partages de Mme de Castiglione furent moins révélés que soupçonnés. Favorite d'un moment, elle avait eu ses favoris, sans doute ; mais la reprise de son indépendance était si prompte, elle les avait oubliés si vite, qu'à peine leur accordait-elle le droit de s'en souvenir. Une courte ivresse, une surprise le plus souvent incomplète de l'imagination et des sens, était-ce dé quoi remplir sa mémoire, si la chose advint, ou d'en obséder son esprit, parce qu'il aurait été possible que cela fût, un jour ou l'autre, par accident ? Avec sa façon toute relative de combiner l'expression du vrai, selon les temps ou l'occasion, elle en était arrivée à rayer presque absolument l'amour de son présent et de son passé :

Pour la millième, mais dernière fois, répondait-elle à un ami questionneur, qu'elle ne voulait point renseigner, je vous répète que j'ai passé ma vie au lit, mais seule, malade et sans amour d'aucune sorte.

Tant adulée pendant sa jeunesse et, de toutes parts, assaillie de fascinations, elle était parvenue à la phase extrême de la vie de sentiment presque neuve de passion fortement ressentie. Le reste : des caprices, des échappées ou, comme il en fut avec Napoléon — elle avait dix-sept ans — : l'obligation des circonstances. Des sacrifices momentanés à l'irrésistible penchant des hommes, dans l'attente et l'espoir d'un plus noble but à atteindre. Elle n'était née ni tendre ni sensible, mais prédisposée aux désirs ambitieux. Les témoignages d'admiration rendus par quelques-uns à la supériorité de son jugement la touchèrent au cœur d'une atteinte beaucoup plus sensible que les compliments prodigués à l'harmonie des

¹ Ces dispositions féminines, dont nous avons eu l'occasion de nous entretenir, précédemment, dataient de loin. Elle ne s'appelait pas encore Mme. de Castiglione, elle n'avait pas quinze ans. En même temps que la famille Oldoïni, demeurait au palais Guigni une grande dame florentine, dont l'impression nous revint longtemps après, par le récit d'une de ses parentes. Quoiqu'elle admirât sincèrement la beauté merveilleuse de la jeune Nina, elle n'avait jamais pu sympathiser avec elle : Ce n'était pas mon genre, disait-elle. (*Lettre privée*, Bolgheri, 19 février 1912.)

lignes de son corps. A ses succès de Cour elle n'avait attaché que la valeur d'une ambition travestie. Cependant, ceux et celles qui l'avaient connue, ne voulurent se rappeler que ceux-là.

Dans le tourbillon de la vie élégante, elle n'avait pas discontinué de respirer en soi, comme dans une différente et libre atmosphère, de grandes idées ; obstinément elle en avait demandé la réalisation au concours d'hommes estimés puissants et forts. Quels en avaient été les résultats, pourtant ? Et quelle juste mémoire en avait-on gardée ?

Aisément, en ses affirmations, la comtesse de Castiglione grandissait son rôle : **J'ai fait l'Italie et sauvé la papauté**. C'est une parole qu'elle répéta souvent. Le mot, évidemment, dépassait de loin la chose. Le certain est qu'elle servit d'intermédiaire active, de très haut renseignée, dans les négociations secrètes poursuivies entre Paris et Turin ; qu'elle dépensa beaucoup de zèle au service de Cavour ; qu'elle hâta la résolution de l'Empereur des Français à intervenir, les armes à la main, dans les affaires d'Italie ; qu'elle contribua, aussi, en d'autres circonstances, missionnaire subtile, à retenir le pape dans Rome, et qu'elle fut exprès déléguée auprès de Pie IX par Victor-Emmanuel, porteuse de promesses et d'offres pleines de conciliation¹.

Par le double état de faveur dont elle jouissait, à la cour de Piémont et aux Tuileries, elle était en d'excellentes conditions pour agir. De plus, son mari le comte de Castiglione se trouvait être le meilleur des auxiliaires, grâce au service quotidien qui l'attachait à la personne de Victor-Emmanuel. C'était par elle et par lui que s'échangeaient les dépêches extra-officielles chiffrées entre les souverains. Elle aimait à se le rappeler, longtemps après. Elle pouvait, alors, comme il lui plaisait, se passer des ambassadeurs, correspondre, aller, venir, négocier, en quelque manière, sans leur permission et sauter, à pieds joints, par-dessus le protocole diplomatique, au risque, en blessant les amours-propres, de s'en faire de sérieux ennemis. Bien des courriers de mission, bien des traités verbaux furent confiés au comte et à la comtesse. Ils se rencontraient à la frontière, dans leur marche inverse, sous les tourmentes des vents et des neiges du Mont-Cenis. Pénétrés, l'un et l'autre, de leurs responsabilités politiques, ils ne s'attardaient guère aux réminiscences de leur ancienne lune de miel ; ils se passaient, de la main à la main, leurs précieuses communications, et la séparation se faisait brève. Un peu glorieuse de sa tâche, elle s'y drapait avec quelque importance. Mais, comment n'en eût-elle pas éprouvé un air d'orgueil ? Elle n'avait pas vingt ans. Quel âge !

Ces détails singuliers et positifs, dont l'ambassade italienne, après la disparition de la comtesse, voudra supprimer les traces, en ordonnant la saisie de ses papiers, on les ignorerait encore, si nous n'en avions pas les témoignages précis, exposés là, sous nos yeux, dans ses lettres.

Tout ceci et l'admission par mon fait de Cavour au Congrès de Paris, tout ceci, dira-t-elle textuellement, c'est de l'histoire et non des racontars complaisants de femme.

Elle en avait ramassé des preuves ; c'étaient des autographes souverains ou des missives chiffrées, émanant de ceux qui crurent en elle et comportant soit leurs

¹ Comme nous le mentionnâmes déjà dans les Femmes du Second Empire, la comtesse se plaisait à montrer le bracelet qui lui fut donné, de retour, par le Souverain Pontife, avec la tiare couronnant ce bijou.

instructions, soit leurs remerciements, sans ambages ni détours. Elle avait surtout bien soigneusement mis en place le texte original de la fameuse dépêche, qui jeta sous les yeux de l'Empereur cet avis plein d'alarmes : **Les Autrichiens ont passé le Mincio, sauvez la capitale !** Napoléon avait mandé, sur-le-champ, Canrobert aux ordres. La campagne était entamée.

Ce furent les beaux jours de son rêve en action. Parente très proche de Cavour, se réclamant de son école, parlant plusieurs langues, très au courant des choses de la politique et politique elle-même comme une vraie Florentine, elle avait instinctivement approprié à son tempérament de femme les ressources de la diplomatie, qui remplacent celles de la force.

La vue très nette, très réfléchie des situations, échappait à sa nature impulsive. Réfléchir, comparer, attendre : trois contraintes auxquelles ont trop de peine à se résigner les élans d'âme des femmes politiques ! Mais, par étincelles, se dégageaient de sa pensée des aperceptions fort judicieuses sur le présent et l'avenir des nations européennes engagées dans la lutte. Et puis, elle avait la satisfaction peu commune de paraître la mieux informée du monde de ce qui se faisait et s'agitait dans les capitales, à Turin, à Vienne, à Madrid, à Londres et parfois à Berlin ; elle semblait instruite à fond des façons d'être et de vivre, sinon d'aimer, des princes et des rois.

L'Empire français renversé, nous avons dit quels champs nouveaux s'ouvrirent à ses vœux d'action secrète. Sans doute, elle amplifia complaisamment l'importance de son concours italien en faveur de la diplomatie française. Certes, elle ne déranger pas le cours des événements ni les termes des traités. Mais, par son intervention officieuse appréciée, soutenue, à Florence et à Berlin, elle fut à même d'assouplir les difficultés de certains rapports, elle put faciliter de certaines démarches très laborieuses. Une partie des négociations préalables, qui amenèrent Jules Favre et Thiers à débattre avec le vainqueur les conditions de la paix, avait passé par ses mains et par la délégation française de Florence.

Puis, ce fut la troisième phase de cette agitation mystérieuse dont aucun signe ne se dénonçait, au dehors, et qui, pourtant, eut sa chaleur et ses élans, lorsque de 1871 à 1877, elle excitait le duc d'Aumale à s'emparer d'une dictature, — sur laquelle il n'aurait eu, pensait-elle, qu'à étendre ta main, — lorsque, fiévreuse en ses paroles et pleine de fougue en ses correspondances, elle avait voulu faire jouer mille ressorts pour stimuler la langueur des princes et la noble apathie des prétendants. En vain, avec d'autres, conseillers d'énergie, les poussait-elle à se jeter à la tête des occasions qui, par trois fois, rendirent possible en France une restauration monarchique. Elle s'y dépensait en pure perte.

On n'écoula pas sa chanson.

Non plus ne l'entendra, sur des variations différentes, son roi d'Italie, peu d'années après, quand elle lui conseillera fortement de ne pas exposer sa dynastie à une déchéance à la Sedan, mais de se démettre plutôt que d'aventurer, au jeu de la politique crispienne, sa couronne et sa vie. Soulevée par le souffle des catastrophes, qu'elle sentait venir, elle avait prédit à Humbert le sort qui le menaçait

Vous vous ferez chasser, lui écrivait-elle hardiment, pendre en effigie et, peut être, assassiner, vous et les vôtres.

Que ne se rendait-il, ce monarque opiniâtre, à la toute-puissance des faits ? Attendait-il la fusillade d'une révolution pour en convenir ?

La sagesse sera de suivre le courant des nations-sœurs, ajoutera cette prophétesse, dont l'âme était peu républicaine, cependant ; ce sera la paix européenne et l'Allemagne restera seule sous le poids de sa couronne passée de mode¹.

La dynastie italienne échappera au cataclysme révolutionnaire ; mais Humbert paiera de son sang les erreurs de sa politique intérieure.

En vérité, elle ne raisonnait pas si mal celle qu'on avait toujours dépeinte sous les traits frivoles d'une poupée de cour. Des pressentiments lumineux visitèrent son intelligence. Elle eut la vision claire de la patrie italienne secouant les traditions romaines et, délestée du poids de la souveraineté pontificale, se haussant à l'égal des grandes monarchies militaires de l'Europe. Pour une époque indéterminée, elle envisageait. l'instant fatal où Rome se refuserait définitivement au joug théocratique, où le César spirituel des siècles passés devrait se résigner à faire abandon de ses gardes-nobles et de ses courtisans en chasuble, à n'avoir plus de cour et à laisser tomber, comme une dépouille hors d'usage, les derniers simulacres de son antique puissance.

Hélas ! Qui le savait ? Où se perdait l'écho de sa parole ? Elle n'était qu'une comparse, faisant des gestes dans l'ombre, sans théâtre et sans voix.

Travaillée de volontés contraires, elle avait précipité son activité, au hasard, sans être admise à lui donner une direction nette et suivie. Au plus fort de la lutte des partis en France, elle poussa le duc d'Aumale à se lancer dans l'arène, stimula le zèle trop discipliné du duc de Chartres, et fit presser le plus ardemment possible le longanime comte de Paris, afin qu'on l'entendît parler et qu'on le vît agir en Philippe VII.

Idées, rêves, efforts, toutes les expansions de ses ferventes initiatives avaient tourbillonné dans le vide pour retomber sur le sol et s'y confondre avec la poussière des chemins. Nul éclat n'en avait rejailli sur son nom. Aucune forme de reconnaissance personnelle ou publique ne s'était produite, dont elle aurait été l'objet désigné.

Ses dressages de princes étaient loin d'avoir amené les brillants résultats, qu'elle en avait attendus, sans doute parce qu'ils ne s'étaient formés que dans son imagination et ses désirs. Elle ne supporta pas sans amertume le déboire de se sentir, elle, son intelligence et son cœur finalement abandonnés². Elle s'enfonça dans une de ces dispositions affligeantes de l'âme, où tous les êtres humains, de quelque titre qu'ils soient revêtus, vous apparaissent petits au moral comme au physique. Ses insuccès politiques contribuèrent fortement à resserrer le cercle de mélancolie où l'avaient enfermée, peu à peu : son dégoût prématuré d'un monde, qu'elle avait abordé trop tôt ; la perte de son fils Georges, un être charmant, le seul qu'elle eût aimé véritablement sur terre³, et l'inexorable tristesse des femmes trop belles assistant à la destruction de leurs charmes.

¹ *Lettres*, DCIX.

² A force de coudoyer et de tutoyer des princes on apprend à vivre et à mourir sans eux. (*Lettres*, CXXII.)

³ D'un amour tardif, cependant, comme nous le faisait savoir don Alessandro Litta Madignani (Henri Prior, *Lettre privée*, 10 avril 1912), un parent de Clément Verasis. La

Il s'était écoulé bien des années, depuis le jour où elle soupirait déjà cette plainte : **Je n'ai fait que traverser la vie et mon rêve est fini.**

Pour flatter sa douleur elle n'avait ni le souvenir d'un sentiment profond, absolu, ni les dérivatifs consolateurs de la pensée religieuse.

On a dit de l'amour, du grand amour, que, souvent, sa visite est tardive dans les cœurs et qu'il ressemble en cela à la dévotion. La grâce, qui vient des autels, de l'ennui de vivre ou de la peur de se survivre dans l'inconnu, ne l'ayant pas touchée, elle se serait montrée plus sensible aux retours de la vraie passion. Elle y songea trop tard. Au surplus elle n'avait aucune idée, aucune pensée, qui pût lui rendre l'office de frein, quand elle s'emportait contre les injustices du sort.

Le monde, les passions, la médecine, la religion : elle était athée sur le tout, ou de peu s'en fallait-il.

Hormis des coins de superstition, qu'elle tenait de race et de famille, on eût essayé vainement de faire parler sa croyance sur aucun dogme. Un déisme nébuleux, dont elle ne cherchait pas à se rendre compte, était tout le fond de sa religion. Son catholicisme de jeunesse avait été purement extérieur, comme pour la plupart des Italiens et des Italiennes ; il avait fait partie de l'éducation de ses yeux, comme la beauté du ciel et celle des monuments de son pays. S'il y avait eu, chez elle, tentation chrétienne, la crise n'en avait pas été longue. Il n'y eut jamais en elle l'étoffe d'une mystique. Et s'il eût fallu compter ses accidents de foi, on eût dû s'arrêter, tout au commencement. L'usage qu'elle fit du prêtre, dans les comportements de son existence ultérieure, fut aussi restreint que possible. Elle en vint à haïr, finalement, les dévots et la **prêtraille**. Assoiffée d'un amour humain, mourant d'être abandonnée et s'étant à elle-même créé cet esseulement, elle achevait de vivre d'une manière unique, c'est-à-dire étrangement désorganisée, sans mari, sans enfant¹, sans amant.

Comment s'étonner que sa raison se fût voilée d'une forte éclipse, dans ses dernières années ?

On l'avait vue dénoncer tous les symptômes, qui trahissent l'envahissement de l'hypocondrie dans une âme malade. Elle fuyait la clarté du jour, ainsi qu'elle se dérobaît, de parti-pris, aux aspects du monde. La défiance la suivait comme une ombre ; elle s'imaginait entourée de trahisons et de pièges. Les rayons du soleil effarouchaient sa claire prunelle ; elle avait exigé qu'une obscurité constante régnât dans sa chambre ; elle ne sortait de sa prison volontaire qu'aux heures où elle était à peu près sûre de ne rencontrer personne dans les rues de Paris.

Cet isolement en chambre, qui n'était pas la solitude rafraîchissante et salubre, dans la vie de nature, ravivant par des impressions nouvelles les sens fatigués, fut, de tous points, fatale à sa santé languissante autant qu'à l'équilibre de son

comtesse, lorsque son fils eut plus de douze ans, l'éloignait d'elle, parce qu'il la vieillissait ; elle l'avait habillé en groom et le tenait à l'antichambre avec ses domestiques. Un beau jour, il avait quitté la maison maternelle pour se réfugier chez son oncle Clément, frère de son père, qui éleva Georges de Castiglione, le poussa dans la carrière diplomatique et le maria à une San-Marzano.

¹ J'aurais pu et dû avoir d'autres enfants. C'est là mon plus grand tort. (*Lettres*, CCCLXII.)

jugement. Ainsi que l'ont observé bien des penseurs, il n'est pas d'influence plus nuisible au corps et à l'âme qu'une tension trop soutenue, dans la stagnation solitaire des forces de l'esprit. Fatalement le cerveau s'épuise ou s'exacerbe à revenir toujours sur le même objet, à soulever toujours le même fardeau, à se consumer dans l'inutile poursuite des mêmes visions. Or, si l'imagination de la femme, comme l'envisageait le docteur Zimmermann, est plus facile à émouvoir que celle de l'homme, elle est aussi plus exposée aux désordres de l'extravagance, lorsqu'elle vit d'une vie très retirée et continuellement seule avec elle-même.

Nature étonnamment excessive, la comtesse de Castiglione ne faisait rien à demi. Son erreur fut, non point de s'être retirée, à temps, de la société humaine pour s'en rendre indépendante et pour adoucir, dans le calme, les regrets de ce qui fut et de ce qui n'était plus, mais de s'être plongée tout entière, à toute extrémité, dans un système de retraite absolue, dont la réalisation est aussi dangereuse que chimérique. Elle eut à en faire l'épreuve cruellement. Sa santé déjà très mauvaise s'altéra d'une manière grave et rapide. Malade de corps, elle l'était sérieusement aussi de tête, sinon de cœur. Sa détresse morale eût été sans remède, si elle n'avait pas su garder, comme une suprême ressource, la fidélité du souvenir.

Sensible à la bienveillance plutôt que foncièrement bonne, prompte à s'enflammer dans un sens ou dans l'autre, mais surtout irritable et combative, indépendante et fière, désintéressée¹ sans être généreuse, extrême en tout et n'aimant à se contraindre en rien, elle n'avait jamais pratiqué que bien partiellement l'art et le plaisir de recevoir. Revenue de tout, désabusée de la vie jusqu'au plus amer désespoir, elle garda ses commensaux habituels, sans faire fond d'une manière bien certaine sur l'attachement d'aucun d'eux. Cependant, en la faveur d'un très petit nombre, elle eut le sentiment véritable de l'amitié². Elle avait su se ménager la douceur continue de quelques relations affectueuses. Jusqu'à la fin de ses jours, où la maîtrise de sa raison ne lui appartenait plus, elle y recueillit des consolations, de l'apaisement.

Ainsi put s'achever, dans une ombre moins tragique, sa destinée étrange et courte.

La comtesse de Castiglione avait édifié, en rêve, des espoirs magnifiques ; l'homme nécessaire lui manqua pour les mener à leur couronnement. Malgré qu'elle essayât d'en atténuer les échecs par la pensée qu'elle fut toujours elle et n'avait rien été par les autres, elle eut la conscience douloureuse de son existence manquée. Confiante en la force de sa personnalité, elle n'avait eu qu'un désir unique au monde, le désir irréalisé de dominer, de protéger, de jouer un rôle qui assouvît sa soif de vivre, d'agir, d'une manière concentrée et

¹ Je ne me suis jamais soumise au pouvoir de l'argent, préférant me priver de tout confort et nécessaire, toujours fière et roide, même quand je n'avais pas ce que j'ai, maintenant : l'héritage Alboni, tombé du ciel vingt ans trop tard. (*Lettres*, CXI.)

² Mon grand mérite, qui m'a toujours fait conserver mes amitiés et mes affections les plus intimes, est de ne jamais avancer ni reculer sans raison, mais, me tenant dans l'ombre et le silence, d'arriver au coup de sifflet. (*Lettres*, CCXXII.)

multipliée¹. Il y eut toujours de l'agitation dans sa vie par ambition ou par regret. Des étroitesse, des obscurités, des vulgarités, rapetissèrent cette figure pleine d'élan et de fantaisie. On voudra les oublier ou ne se les rappeler que pour l'intérêt bizarre des détails, pour l'originalité violente des contrastes. Elle fit preuve, en tout temps, d'une âme naturellement haute et libre se traduisant par des dehors altiers, quelquefois durs. Elle s'y était retranchée avec force, avec obstination, contre son propre bonheur. Et c'est pourquoi, ayant été très admirée, elle ne fut pas beaucoup aimée, cette femme si faite pour l'amour.

¹ Chose singulière : ces signes caractéristiques de sa nature morale, une femme auteur allemande, romancière de talent et graphologue exercée, à qui nous avons communiqué de ses lettres, les reconnaissait aussitôt dans son écriture. C'est l'écriture aux majuscules énormes, trop grande pour la ligne, l'écriture typique de ceux qui rêvent d'accomplir de l'extraordinaire. Elle ressemble à celle de lady Hamilton (publiée dans l'œuvre de Volrat Schumacher) et à celle de Louis XIV. Elle dénote l'esprit d'entreprise, le désir impétueux de dominer et de protéger. On y sent une reine-née selon ses facultés et ses goûts. C'est une femme qui veut donner toujours de sa grande richesse d'idées. Si l'on regarde avec l'œil du graphologue ces signes impérieux, qui couvrent de quelques mots une page entière, on se dit, aussitôt : c'est une âme de commandement. Ainsi formait des signes un hypnotisé (le Dr Lud. Klages, *Figurenbuch*, 37), à qui l'on faisait croire qu'il était Napoléon et qu'il lui fallait appeler des troupes ; alors, il écrivait, sous cette suggestion, d'une écriture différente de sa manière habituelle et pareille à celle de Mme de Castiglione. Curieux rapport psychologique : elle aussi apparaît hypnotisée de son ambition. Ses plans, ses idées ont empli son cerveau, et, par la force de son désir, par l'impulsion de sa fantaisie et de son ambition, elle exhaussait ses facultés naturelles. (*Lettre de Mme Rosa Austerlitz à l'auteur 26 mars 1912.*)

FIN DE L'OUVRAGE